THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

VOYAGE EN TERRE-SAINTE

NEUCHATEL. — IMPRIMERIE JAMES ATTINGER.

VOYAGE

EN

TERRE-SAINTE

PAR

FÉLIX BOVET

PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, RUE DE LA PAIX, ET RUE SAINT-ARNAUD, 4

1861

HS101
.B78

VOYAGE EN TERRE-SAINTE

Dès mon enfance, un voyage en Palestine et en Grèce avait été pour moi, comme pour bien d'autres, un rêve de prédilection. Bien des fois mon imagination s'était bercée sur les vagues de l'Archipel, au milieu des Cyclades brillantes[1], à la suite des galères d'Enée ou des vaisseaux de Thémistocle ; bien des fois elle avait gravi sur les pas de Jésus les montagnes de la Galilée et couru avec Elie devant le char d'Achab dans la plaine de Jezréel. Que notre éducation soit païenne ou chrétienne, qu'elle soit esthétique, philosophique ou évangélique, elle nous ramène toujours à l'Orient, et cette patrie commune des religions, des arts et de la pensée, devient par là, — plus que ne saurait l'être notre terre natale, — notre véritable patrie. Nous ne commençons même, pour la plupart, à comprendre la nature que par l'intermédiaire de l'Art ; aussi ne devons-nous point nous étonner s'il nous est arrivé peut-être d'admirer avec émotion dans Virgile ou

[1] *Nitentes Cyclades* (Virgile).

Théocrite les paysages de la Sicile et de la Grèce, avant d'avoir même soupçonné le genre de beauté particulière à notre propre pays. Pour moi, j'ai joui de la nature dans la Poésie, et spécialement dans la Poésie classique, longtemps avant de la comprendre dans les paysages de la Suisse. Nos hautes montagnes voilées dans les matinées d'automne d'un brouillard diaphane, nos grands sapins et nos fraîches prairies avaient moins de charme à mes yeux que les coteaux desséchés qui entourent ma ville natale ; j'aimais à les parcourir lorsqu'un lourd soleil d'été en faisait ressortir l'aridité et les faisait ressembler davantage à l'idée que je me formais des îles de la Grèce ou des montagnes de la Judée. Je me plaisais à contempler notre lac, lorsque la bise, balayant les vapeurs qui effacent habituellement chez nous l'éclat du ciel, teignait l'eau d'un azur plus sombre : je me croyais alors au bord de cette *mer aux flots noirs* dont parle Homère, et le plus grand bonheur que je pusse me représenter était d'errer quelque jour à l'aventure sur cet archipel fécond en victoires, en merveilleuses légendes et en illustres naufrages.

D'autres temps, d'autres soins. Ce sont là des impressions d'enfance, mais jamais elles ne se sont effacées entièrement, et d'ailleurs les pensées qui leur ont succédé n'ont pas cessé de me ramener vers l'Orient, auquel l'étude de la Bible ajoutait pour moi un nouveau genre d'intérêt : il me paraissait que la vue des lieux où se sont passés les faits de l'Histoire sainte, devait mettre ces faits dans leur vrai jour, les dépouiller à la fois de l'auréole légendaire dont les ont revêtus les peintres, et de

ce caractère pour ainsi dire abstrait qu'ils doivent aux théologiens ; en un mot, leur donner un plus haut degré de vie, de simplicité, de réalité. Si je désirais voir Jérusalem, ce n'était pas pour y quêter de vagues émotions religieuses que l'on peut souvent y chercher en vain ; c'était pour y trouver une lumière plus distincte sur les faits, sur les mots, sur l'esprit même de l'Ecriture sainte.

Et d'ailleurs, la connaissance des divers peuples de l'Occident ne satisfait point le besoin que nous éprouvons de voir l'humanité sous plus d'une face. Les nations européennes ne sont que d'insignifiantes variétés d'un même type. Les traits divers qui caractérisent le Français, l'Allemand, l'Anglais, l'Espagnol ou le Hollandais, — ne sont rien à côté des points de contact et de ressemblance grâces auxquels chacun d'eux est avant tout un Européen. Nos sociétés ne sont toujours et après tout que des édifices construits des débris du vieil empire d'occident ; ce ne sont que des provinces romaines, plus ou moins germanisées, des ouailles plus ou moins indociles d'une même Eglise latine. De Naples à Edimbourg, de Kœnigsberg à Salamanque, la Syntaxe latine, les Institutes et les Pandectes constituent le fond commun de l'éducation. La même Révolution française a du plus au moins ébranlé et renouvelé toutes ces sociétés, l'Industrie de notre époque les enlace dans un même réseau de chemins de fer et tend à effacer chaque jour davantage les différences déjà si faibles qui servent encore à les distinguer.

Le désir de voir autre chose n'était donc pas le moindre qui m'attirât vers l'Orient. C'était pour moi plus

qu'un désir, c'était un véritable besoin d'intelligence. Il me semblait que je ne parviendrais en aucune manière à saisir l'esprit de notre mobile Occident, tant que je n'aurais pas un point de comparaison dans cet immobile Orient, qui conserve, dans ses traditions et dans ses mœurs, le souvenir inaltéré des âges primitifs, comme il conserve les corps embaumés de ses rois et de ses dieux dans les nécropoles de Memphis. Je voulais voir une fois un monde qui ne fût ni latin ni germain, ni catholique ni protestant; je voulais apprendre à connaître dans la race sémitique l'autre pôle de l'Humanité historique. J'avais vu les peuples du progrès, je voulais voir les peuples conservateurs. Je voulais m'asseoir sous la tente de ces vétérans de l'Humanité, de qui nous tenons nos traditions et nos croyances, les premiers éléments de nos sciences et de nos arts, à qui en un mot nous devons tout, et qui ne nous doivent absolument rien.

On pourrait supposer, d'après ceci, que mon voyage a été le résultat d'un plan longtemps médité, et que je m'y suis préparé par des études suivies et spéciales. Il n'en est rien malheureusement. Mon rêve était demeuré à l'état de rêve et n'avait jamais été un projet sérieux. Pendant longtemps, bien des choses m'avaient retenu :

> ..... La famille, l'étude,
> Mille soins et surtout la vague inquiétude
> Qui fait que l'homme craint son désir accompli.

Un jour cependant, au moment où je songeais le moins à l'Orient, un article de journal éveilla mon attention. L'*Univers* m'apprit qu'il existait à Paris, — rue Furstenberg, 6, — une société destinée à faciliter les voyages

en Terre-Sainte, en faisant jouir les pèlerins des bienfaits du principe de l'association. Moyennant une somme de fr. 1,250, l'*Œuvre des pèlerinages* vous transporte à Jérusalem, vous y héberge au couvent latin pendant les fêtes de Pâques, vous fait parcourir ensuite la Samarie et la Galilée, et, deux mois après, vous rend franco à Marseille. On part le 7 mars, à bord du paquebot des Messageries impériales; on arrive à Jaffa le jour de la Saint-Joseph, et, avant que *la Trinité se passe,* on est de retour dans la patrie.

Jamais la pensée d'un pèlerinage en Orient ne s'était présentée à moi sous une forme aussi concrète. La frayeur d'une résolution à prendre et d'un plan de voyage à méditer m'auraient sans doute retenu toute ma vie. Cette fois-ci la rue Furstenberg me tendait les bras. Il me suffisait de faire mon paquet et de rédiger en trois lignes une traite sur Paris payable au trésorier de l'Œuvre ou à son ordre.

J'écrivis sur-le-champ au secrétaire pour lui faire connaître mon désir. M. Bettencourt me répondit par une lettre fort aimable à laquelle était joint le règlement. J'y vis que pour être admis à faire partie de la caravane, il fallait être muni d'une recommandation du Président de la conférence de saint Vincent de Paul. En outre, disait-on, l'entreprise ayant un caractère spécialement religieux, on est invité « à appliquer à cette intention la récitation » de l'*Ave Maria* et de l'*Angelus.* » Je compris que je m'étais fourvoyé; l'Œuvre, comme j'aurais pu le deviner, n'était que pour les catholiques et je renonçai tout à fait à mon projet

Cependant j'eus beau vouloir n'y plus penser. Un tel dessein, une fois conçu, ne se laisse pas si facilement abandonner. L'Orient s'était emparé de nouveau de mon imagination, Jérusalem reparaissait devant moi, *plus brillante et plus belle;* je voyais passer sous mes yeux les cîmes neigées de l'Hermon et du Taygète, les platanes de l'Ilyssus et les palmiers du Jourdain; je croyais entendre bourdonner les abeilles de l'Hymette et la voix du *muezzin* descendre en notes grêles de la pointe des minarets..... Rien d'ailleurs ne faisait contre-poids à mon désir. Aucun devoir, aucun engagement, aucun travail commencé, ne me retenait au logis. D'ailleurs, quoique ne possédant point les conditions nécessaires pour m'associer aux fils des Croisés, je n'en avais pas moins le *pouvoir prochain* de m'embarquer avec eux. Les Messageries maritimes sont pour tout le monde. Je résolus donc de faire aussi le pèlerinage, mais seul et pour mon propre compte, et je partis immédiatement pour Marseille, afin de profiter encore du paquebot du 7 mars.

Si je raconte tout ceci à ceux qui voudront bien lire ce livre, c'est afin qu'ils ne se méprennent pas sur la nature de ce voyage et ne s'exposent pas à un désappointement. Quoique la curiosité qui m'a poussé en Orient fût moins la curiosité des yeux que celle de l'intelligence, quoique je me proposasse moins de m'amuser que de m'instruire, mon voyage n'est pas du tout cependant un voyage scientifique; je ne possédais point les connaissances nécessaires pour une pareille entreprise. J'ai voyagé, non dans l'espérance de faire faire quelques progrès à la science, mais pour ma propre instruction.

J'étais avant tout un pèlerin ; je voulais visiter des lieux qui m'étaient chers, et faire trouver place dans mes souvenirs à ce qui n'avait été jusqu'alors que dans mon imagination.

J'ai voulu voir, j'ai vu.

Oui, j'ai vu. Dieu a béni mon pèlerinage, et m'en a fait retirer autant et plus de fruit que je n'en avais espéré.

Celui qui a eu le bonheur de voir l'Orient a emporté dans son âme un rayon de lumière que nos brumes ne peuvent obscurcir et que ne peuvent effacer les pâles soleils de nos climats ! J'en ai fait déjà l'expérience. Rien de ce que j'ai vu depuis n'a pu lutter dans mon imagination avec la Grèce et la Syrie. L'année dernière, au pied des montagnes pittoresques du Guipuscoa, *au fond du golfe où dort Fontarabie*, je me promenais sur la plage encore humide, d'où la marée se retirait en grondant, j'admirais les rochers percés à jour, dentelés de mille formes bizarres et déchirés par les fureurs de l'Océan ; mais mon imagination ne tardait pas à se reporter avec volupté sur cette mer de pourpre[1], sans flux ni reflux, qui baigne les côtes de l'Ionie. L'Atlantique, cette méditerranée du monde actuel, représente à merveille par son incessante agitation l'esprit actif et inquiet des peuples modernes ; tandis que la Méditerranée, cette *grande mer* des anciens, semble refléter dans ses flots calmes et purs le génie serein de l'antiquité, pour qui la grandeur

[1] *Mare purpureum*, dit Virgile d'après Homère.

n'était que dans le repos. Aujourd'hui encore, au bord de cette mer que j'aime et sur ce rivage de Provence où je me suis embarqué pour l'Orient, mes yeux se reposent avec bonheur sur le feuillage argenté des oliviers; j'aime à me rappeler ceux que j'ai vu verdir dans le jardin d'Académe, où l'éternelle Sagesse a parlé par la bouche de Platon, et cet autre jardin des oliviers où Jésus a souffert pour nous!

Toulon, ... 1860.

LA TRAVERSÉE

> Notre religion, nos lois et presque tout ce qui nous place au-dessus des sauvages, nous vient de la Méditerranée. JOHNSON.

I

DE MARSEILLE A MALTE

Le peu de jours qui s'étaient écoulés entre ma décision et mon départ avaient été tellement remplis par les préparatifs de voyage, que je n'avais pas eu le temps de la réflexion. Je partais sans m'être tracé d'avance aucune espèce d'itinéraire, sans avoir eu même le loisir de me réjouir de ce que j'allais voir et de regretter ceux à qui je disais adieu! — J'avais laissé la neige en Suisse et rencontré la pluie à Lyon; je trouvai à Marseille le soleil et le mistral. Mistral à part, on y était déjà en plein printemps, et je ne puis dire quelle impression délicieuse

je ressentis, en apercevant, à Château-Colomb, le pin d'Italie, le cyprès, le laurier et l'aloès, sentinelles avancées de la végétation du midi. J'avais déjà parcouru quelques-uns des pays du nord; mais jamais encore mes pas ne s'étaient tournés du côté du soleil et de la lumière. Aussi, pareil à un enfant que l'on conduit pour la première fois à un spectacle de la foire, et qui, déjà saisi d'admiration devant le rideau, piétine d'impatience de voir ce qui est derrière, mon cœur battait de joie en songeant que tout ce que je voyais ici des pays méridionaux n'était que la bagatelle de la porte.

Je suppose dans mes lecteurs des amis, et si je ne le supposais pas, je ne me sentirais pas l'entrain nécessaire pour écrire ce voyage. Aussi ne me ferai-je aucun scrupule de transcrire de temps à autre, sans y rien changer, des fragments de mes lettres et des pages de mon journal; ce n'est point paresse de retravailler mes matériaux, mais on aura peut-être quelque plaisir, comme j'en ai moi-même, à y retrouver dans leur simplicité les impressions du moment. Voici ce que j'écrivais de Marseille :

« Jeudi, 4 mars.

» Je viens de retenir ma place à bord d'un navire qui porte le doux nom de *Céphise*. et je partirai dimanche matin. Le sort en est donc jeté, — ou plutôt *Dieu le veut!* comme disaient les croisés, en partant comme moi pour Jérusalem.... J'ai été en route hier toute la journée, par un temps sombre et pluvieux, qui m'a empêché de jouir

de la beauté du pays. Je suis arrivé fort tard à Marseille. Aujourd'hui le ciel a été beau, et j'ai senti déjà la bienfaisante chaleur de ce soleil du midi. Ce port de Marseille avec ses forêts de mâts enchevêtrés de cordages, ces quais couverts de Grecs, de Turcs, d'Arméniens, et où l'on entend résonner toutes les mélodieuses langues du midi, — tout cela a été pour moi quelque chose de charmant, un agréable prélude au monde nouveau qui va bientôt se dérouler devant mes yeux. J'ai eu de l'émotion, en voyant sur le port des enseignes de magasin en grec... Je ne sais pas encore si j'aborderai à Beyrout ou à Jaffa; je n'ai pris ma place que jusqu'à Alexandrie. Pour le moment, je suis encore beaucoup plus tourné vers ce qui est derrière moi que vers ce qui est devant moi, car l'imagination suit le cœur, et j'ai beaucoup plus devant les yeux G..... qu'Alexandrie et les Pyramides.

» Voilà une lettre qui restera bien longtemps avant que j'y reçoive une réponse, qui me trouvera, s'il plaît à Dieu, sur la montagne de Sion. Vous rappelez-vous les beaux *Psaumes des pèlerins* que je vous ai traduits jadis ? Ils m'ont toujours été chers, et à présent ils me reviennent en mémoire comme étant faits pour moi. Relisez le premier, qui est pour ceux qui partent, et le second qui est pour l'arrivée à Jérusalem. Il est dit dans le premier (le Ps. CXXI) : « Il ne permettra pas que ton pied soit ébranlé ; il ne dormira point, Celui qui te garde. De jour, le soleil ne frappera point sur toi, etc. »

Je continue en donnant mon journal :

Lundi, 8 mars, neuf heures du matin.
A bord du *Céphise,* en rade devant la Madeleine (Sardaigne).

La mer est grosse et a si violemment battu notre navire qu'une machine a été cassée; nous avons été forcés de nous retirer dans cette anse, où nous jouissons à la fois du bonheur de nous reposer après la pénible journée d'hier, et de la vue d'un pays pittoresque éclairé par le plus beau soleil. Le vent est très-fort, mais il n'est plus si froid; nous sentons que nous avons changé de cieux. C'est maintenant seulement que je puis écrire.

Nous sommes partis de Marseille hier matin. Le mistral, qui est dans toute sa violence, nous procure un roulis extraordinaire. On sert le déjeûner, trois personnes seulement prennent place à table; les autres sont couchées dans leurs cabines, déjà souffrant du mal de mer ou de la peur de l'avoir. Je tiens bon, malgré l'agitation du navire : je me cramponne au banc des deux mains; assiettes, verres et bouteilles dansaient sur la table en dépit du filet destiné à les maintenir en place [1]. Enfin un coup de roulis, plus fort que tous les autres, lance tout sur le parquet; c'était plaisir de voir les oranges et les olives rouler de tous côtés et bondir d'un bout à l'autre du salon. Les chaises se cassent, le capitaine

[1] Ce filet, instrument de mauvais augure, est connu de tous ceux qui ont fait une traversée; c'est un cadre tendu de ficelles entre lesquelles on place les objets qui courraient risque d'être renversés par la violence du roulis. On l'appelle *violon,* à cause de sa forme, et l'on ne s'en sert, disent les marins, que lorsque le navire *entre en danse.*

est renversé tout de son long. J'abandonne alors la partie et juge prudent d'aller trouver ma couchette. Je m'y endors, et au bout d'une demi-heure, réveillé très-dispos, je monte sur le pont. Nous apercevons encore dans le lointain les côtes de France, les îles d'Hyères. Je tire avec bonheur de mon portefeuille une lettre qui m'a été remise au départ, et mon cœur se dilate, puis se serre un peu au souvenir des cœurs amis dont je m'éloigne d'heure en heure si rapidement.....

Je suis donc sur cette Méditerranée, patrie de mon imagination, théâtre commun de toute l'histoire de l'antiquité, — cette mer que les Hébreux appelaient la grande, qu'ils ne contemplaient qu'avec un certain effroi du haut de leurs heureuses montagnes, et qui représentait pour eux l'agitation stérile des nations sans Dieu,— cette mer aimée des Grecs, illustrée par les exploits de leurs héros, par les voyages et les malheurs d'Ulysse. Ce vent du nord-ouest qui nous pousse avec tant de violence, est celui qui jeta Enée sur les côtes de Carthage et qui brisa ses vaisseaux. Je pourrais craindre aussi les fureurs d'Eole, mais je sais que, comme Enée, je suis sous la garde d'un Dieu plus puissant, d'un Dieu qui peut, quand il lui plaît, prononcer le *Quos ego*... Je m'abandonne donc sans crainte à cette mer houleuse, et je me laisse bercer dans les bras d'Amphitrite en me confiant au Dieu d'Israël.

A cinq heures du soir le malaise me gagne, je ne puis plus rester sur le pont, où il fait trop froid. La nuit vient bientôt nous surprendre. On sait qu'à mesure qu'on s'éloigne du pôle, le crépuscule est moins long, et ici

déjà l'on commence à s'en apercevoir. La nuit se jette sur l'Océan. *Ruit Oceano nox...* Qu'une première nuit sur mer paraît longue! Avoir devant soi douze heures d'obscurité, emprisonné dans une étroite couchette et n'entendre que le mugissement des vagues à son oreille et les funèbres craquements du navire qui semble à chaque instant près de se briser. Je venais de me rappeler une expression de Virgile; je commençai alors à comprendre aussi qu'Horace eût pu dire sans hyperbole :

Illi robur et æs triplex
Circa pectus erat, etc.

J'étais heureux cependant d'avoir, seul de tous les passagers, échappé au mal de mer, et, pour le dire en passant, une précaution que l'on m'avait recommandée au départ, n'avait, je crois, pas peu contribué à m'en préserver. Elle consiste à se tenir toujours la taille serrée par une courroie.

Je m'endormis d'ailleurs assez promptement, et quand je me réveillai, le jour n'était pas loin. Quand il commença à poindre, il me sembla que j'apercevais une montagne; je pouvais à peine en croire mes yeux, car j'avais supposé que notre route se faisait en ligne droite du nord au sud et je ne m'attendais pas à revoir la terre de sitôt. Je courus sur le pont...; même après une seule journée de mer, c'est un bonheur de revoir la terre. C'était la terre en effet.

Nous sommes dans le détroit de Bonifacio. A notre gauche, un îlot de rochers nus, puis, au fond, dans le lointain, les montagnes neigées de la Corse. Devant nous, la petite ville de la Madeleine brille au soleil, blanche et

coquette. A droite, les hautes montagnes de la Sardaigne. Toutes les côtes ne sont que des rochers nus, déchirés et bosselés, couverts par places d'arbustes noirs.

Même date, en mer.

Pendant toute la journée la mer est bonne et notre navigation est une partie de plaisir. Les passagers, effrayés hier par la tempête, commencent à apparaître sur le pont; ils se hasardent l'un après l'autre, lient conversation et observent curieusement l'hôtellerie flottante dans laquelle ils se trouvent rassemblés. Le *Céphise,* capitaine Guérin, est un vapeur à hélice de la force de deux cent cinquante chevaux; il est affecté à la ligne de Syrie. C'est un beau bâtiment, construit avec un certain luxe et encore neuf, car il n'en est qu'à son quatrième voyage. Le capitaine est un homme d'expérience, instruit et affable; son second, un beau jeune homme de vingt-neuf ans, qui a déjà passé dix-sept ans sur mer et fait deux fois le tour du monde. Un médecin et un commissaire, porteur des dépêches du gouvernement, sont également attachés à notre bord.

Parmi les passagers, je nomme d'abord un de mes compatriotes, M. B..., homme aimable et bienveillant, physionomie tout anglaise; longtemps établi à Londres, il se rend à Beyrout pour y prendre la direction d'un vaste établissement commercial. Je n'ai fait qu'entrevoir Mme B..., elle est souffrante et ne quitte guères sa cabine. Leur famille se compose de deux jeunes filles de dix à douze ans et de deux gracieux petits garçons conduits

par une institutrice allemande. Puis viennent les pèlerins de la rue Furstenberg. De ce nombre sont quelques ecclésiastiques, — un gentilhomme de la Gironde, — un avocat de la Haute-Garonne parlant bien et beaucoup, — deux Marseillais de dix-neuf ans, types très-accentués et très-accentuants, tout épanouis du bonheur de faire un voyage de long cours; — des Parisiens, des Normands et des Picards, munis de fusils et de chambres obscures, et bien décidés, une fois en Orient, à tuer ou à photographier tout ce qui se trouvera sur leur passage; — des Espagnols, des Irlandais; — enfin mon compagnon de cabine, homme doux et pieux, ex-fabricant de rubans à Saint-Etienne.

Parmi les autres passagers se trouvent un Languedocien, magnétiseur, — un cordonnier de Jérusalem, arabe de nation, latin de religion, — un juif russe et sa famille, etc.

Aujourd'hui, nous nous couchons de moins bonne heure. Nous jouissons sur le pont de la beauté de la nuit étoilée. J'admire pour la première fois la phosphorescence de la mer ; le sillage est d'un blanc lumineux; alentour éclatent de temps à autre de petites étoiles de feu...

Vers neuf heures, il y a de nouveau un peu de mer et nous recommençons à *rouler*.

Mardi, 9 mars.

Ce matin, je me lève de bonne heure, je cours sur le

pont, impatient de voir quels nouveaux rivages vont se découvrir à nos yeux. Cette fois-ci, c'est la Sicile!

Tum procul e fluctu Trinacria cernitur....

Elle est encore dans le lointain, mais nous avons devant nous et tout près, comme avant-garde de ce beau pays, deux des îles Egades. On nous fait voir au sommet de rochers à pic, des châteaux-forts qui servent de prisons d'état. Mais je ne puis m'arrêter aux pensées tristes que ce mot réveille; je me crois à une autre époque : Virgile et Théocrite, Ulysse et Polyphème, tout cela est présent et vivant devant moi. *Sicelides Musæ !...* Nous approchons de la Sicile et nous la côtoyons d'assez près; une plaine borde le rivage; derrière, s'élève un premier gradin de montagnes, puis de hauts sommets qui se perdent dans les nuages. Cette côte est celle des Cyclopes. Voici Trapani où est enterré Anchise, les écueils du Lilybée, Sélinonte et ses palmiers. Là bas, à droite, est Carthage. Nous n'apercevons pas la côte, mais d'ici sans doute Enée pouvait voir monter vers le ciel la fumée du bûcher de Didon.

Cependant, grand mouvement sur le pont : Quelques hommes d'équipage sont encore occupés à le nettoyer, tandis que d'autres, étendus sur le plancher, à l'avant, prennent déjà leur déjeûner; le soleil de Sicile les inspire, et, à défaut des chants d'Homère qu'ils ignorent peut-être, bien que les modernes Phocéens se soient cru le droit de lui élever une statue, — l'un d'eux entonne l'*Andalouse :*

J'ai fait bien des chansons pour elle,
Je me suis battu bien souvent.

Au milieu de tout cela, le Juif aux cheveux frisés, en robe grise et en casquette russe, assis sur un paquet de cordages à côté de sa femme et de ses deux petits enfants, psalmodie pieusement sa prière du matin, sans se laisser distraire par les regards étonnés et les éclats de rire de quelques matelots à qui il sert de spectacle et qui font cercle autour de lui. Cet homme, dédaigné de tous et objet de dérision, est le passager qui m'intéresse le plus. Dès qu'il a fini sa prière, je m'approche de lui et lui adresse la parole en allemand. Sa figure rébarbative prend alors une expression de joie, ses traits s'animent, il se lève avec empressement. C'est la première parole qu'on lui ait adressée depuis son départ de Marseille. Il va s'établir à Jérusalem et y mourir. Sa petite fille est pâle et refuse de manger, parce qu'elle souffre de la soif; ils ont pris avec eux le pain qu'il leur faut pour se nourrir pendant la traversée, mais ils manquent d'eau et n'ont pu encore en obtenir des gens de l'équipage, qui ne se soucient pas de deviner leurs signes. Je cours m'en faire donner un verre que je leur apporte. Quelle grâce de Dieu de pouvoir donner un verre d'eau en son nom à un des membres de son peuple, méprisé et abandonné des Gentils, comme Lui l'a été d'Israël! Je m'assieds à côté du Juif; il est rabbin et de race sacerdotale ainsi que l'indique son nom : *Saül Benjamin Haccohen*. Il me demande dans son patois, fortement mêlé de mots hébreux, quelle est la mer sur laquelle nous naviguons, et lorsqu'il apprend que c'est le *Yam haggadol* de l'Ecriture, il s'empresse de prononcer la bénédiction solennelle que tout Israélite doit dire en l'apercevant :

« Bénis sois-tu, Seigneur notre Dieu, roi du monde, toi qui as créé la grande mer ! »

Je lui dis quelques mots en hébreu et lui montre ma bible hébraïque. Il est heureux de trouver quelqu'un qui le comprenne ; il me demande si j'ai lu ce livre tout entier et si je crois à ce qui y est écrit. Je lui demande à mon tour s'il attend le Messie, et il me répond affirmativement avec un beau sourire de joie et d'espérance.

Deux heures après midi.

La mer est toujours meilleure ; le soleil d'Afrique commence à être si ardent, qu'il nous oblige à chercher l'ombre : je passe de beaux moments à l'arrière du bâtiment où mon rabbin vient s'asseoir auprès de moi ; je cause longuement aussi avec le jeune Arabe de Jérusalem. Il me donne des renseignements utiles sur les voyages en Palestine On s'arrange d'ordinaire, me dit-il, avec un drogman, auquel on paye trente à trente-cinq francs par jour ; le drogman se charge pour ce prix-là de vous nourrir et de vous loger soit sous la tente, soit dans les couvents et les hôtels ; il vous fournit de chevaux, de moukres, et même d'un cuisinier et d'un valet de chambre ; les escortes seules, là où elles sont nécessaires, sont à la charge des voyageurs. Mon Arabe se nomme Hhannah (Jean); on le trouve tous les jours à la *Casa nuova* des Franciscains.

Le soir, une lumière lointaine, le phare du Gozzo (l'île de Calypso), nous annonce que Malte n'est pas loin. Nous entrons à minuit dans le *port de la Quarantaine.*

II

DE MALTE A ALEXANDRIE

Avec quel empressement nous descendons à terre dès que le jour commence à poindre! Il n'est que six heures du matin, mais les rayons du soleil sont ardents. Rochers, côtes, villages, tout est nu, éblouissant et comme blanchi au soleil. Pas d'autre végétation que d'énormes cactus et quelques rares palmiers.

Malte, c'est déjà l'Orient, du moins quant à la nature; car par l'architecture de ses palais, par les mœurs de ses habitants, elle rappelle plutôt la Sicile sa voisine. Elle porte aussi la livrée de l'Angleterre sa maîtresse : la propreté de ses rues, le bon entretien de ses routes, en un mot sa tenue irréprochable atteste que le pays est depuis longtemps sous l'influence des nations les plus civilisées; je dis le pays et non le peuple, car des Carthaginois aux Romains, et des Sarrasins aux Anglais, aucun des dominateurs de Malte ne paraît avoir songé beaucoup aux Maltais. Sous Néron, après un siècle de domination romaine, ils étaient encore comptés au nombre

des barbares. C'est ainsi que les appelle saint Luc[1], qui se loue du reste de leur *philanthropie peu commune* (c'est l'expression dont il se sert) et de leur bienveillante hospitalité. Les voyageurs modernes se piquent en général de moins de reconnaissance ; ils ont fait aux Maltais une réputation détestable. A les entendre, le trait distinctif de leur caractère serait encore la foi punique[2].

J'éprouvais une certaine tristesse à voir cette population ilote, qui n'a jamais été un peuple et qui n'a d'autre histoire que celle de ses changements de servitude. Néanmoins, j'ai pu m'en convaincre plus tard, les Maltais, comme tout autre membre de la famille humaine, ont leur rôle et un rôle assez important. Placés entre l'Occident et l'Orient, ils leur servent d'intermédiaire ; parlant avec facilité les trois idiomes les plus usuels dans le Levant : l'arabe, dont leur langue maternelle est un dialecte, l'italien, qui est la langue officielle de leur pays, et l'anglais, qui est celle de leurs maîtres, ils se trouvent chez eux partout, et d'autant plus aisément qu'ils n'ont nulle part de patrie ; il n'est pas de pays de l'Orient où on ne les rencontre en qualité de drogmans, de courriers, de courtiers, et, grâce à eux, j'ai trouvé

[1] Actes XXVIII, 2.

[2] Les Carthaginois, en effet, ont été les premiers maîtres de l'île ; les villes grecques de Sicile, les Romains ensuite, leur ont succédé. Les Sarrasins enlevèrent Malte à l'empire d'Orient et en furent chassés au XIme siècle par les Normands. Depuis ce moment, l'île resta sous la domination des rois de Sicile. En 1530, Charles-Quint la donna aux chevaliers de Saint-Jean, qui venaient de perdre Rhodes. Bonaparte se l'appropria en 1798 ; aujourd'hui, comme on sait, elle appartient à l'Angleterre.

parfois, non sans étonnement, dans quelque hôtellerie syrienne, la cuisine européenne et le confort de l'Angleterre.

La Valette[1] est une ville de palais, dans le style brillant de la Renaissance. Il est peu de maisons, il n'en est même aucune, dans les rues principales, dont la façade ne puisse être un objet d'étude pour l'architecte et le sculpteur. Les rues sont droites, mais comme elles sont pour la plupart très-rapides, elles ont quelque chose d'étrange et de pittoresque, malgré leur régularité; les trottoirs sur les côtés sont souvent en escalier, et dans les rues les plus étroites, où ne passent pas les chevaux, l'escalier règne sur toute la largeur de la rue.

J'entre d'abord dans l'église de Saint-Augustin. Un prédicateur, assis et immobile, prononce un sermon; il me faut un certain temps pour me convaincre que la langue qu'il parle n'est pas de l'allemand suisse, tant le maltais ressemble à ce dialecte par les sons et l'intonation. Le maltais est un patois arabe mêlé de punique et enrichi de beaucoup de mots italiens. L'italien est la langue que l'on parle aux étrangers, et même, comme je l'ai dit, la langue officielle, celle des tribunaux, par exemple.

[1] La capitale de l'île se nomme la cité Valette ou la Valette tout court, du nom de Jean de Valette, grand maître de l'Ordre, qui la fit bâtir en 1566. On la construisit avec une étonnante rapidité; huit mille ouvriers y travaillèrent continuellement; le pape Pie V avait donné licence d'y travailler sans interruption et sans tenir compte des jours de fête. Pour avoir été élevée avec tant de hâte, la Valette n'en est pas moins la ville la mieux bâtie qu'il y ait au monde.

J'avais une lettre de C... pour son amie miss G... Je me rends pour la porter dans un admirable palais de la *Strada teatro*. On m'introduit dans d'immenses salons dignes du Louvre ou de Versailles et meublés d'une manière conforme aux exigences du bon ton britannique. Qu'on se figure tout ce qu'il faut de bimbelots et de bric-à-brac pour garnir, orner et encombrer, selon le mauvais goût européen actuel, ces vastes appartements orientaux !

La première chose qui me frappe en débarquant à la Valette, c'est le costume des femmes, vêtues toutes uniformément d'une jupe noire et la tête couverte d'une mantille également noire, qui descend jusqu'au-dessous de la taille et dans les plis de laquelle elles s'enveloppent soigneusement, ne laissant à découvert que le visage. Les voitures sont encore une des curiosités du pays. Les unes sont de petites loges fermées, posées sur des charrettes à deux roues et soutenues par le cheval. D'autres, encore plus simples, consistent tout uniment en deux roues énormes, un essieu et une limonière ; les deux limons sont reliés à leur extrémité, du côté de l'essieu, par quelques petits bâtons sur lesquels on pose un coussin. Le voyageur s'assied là-dessus, les jambes pendant par derrière, le cocher prend place à côté de lui, les jambes pendant en avant. On va grand train, mais on sent toutes les allures du cheval, au moins autant que si l'on était en selle. Je n'ai vu à Malte que de beaux et bons chevaux, aux formes sveltes et élégantes, — même ceux qu'on emploie aux travaux les plus vils et les plus pénibles.

Après déjeûner, je pris une voiture de ce dernier genre pour aller jusqu'à Città-Vecchia, l'ancienne capitale de l'île, à sept milles de la Valette. La nature me surprend beaucoup. Le sol est un rocher très-blanc, couvert par place d'un petit gazon. Les maisons de paysans sont faites de blocs de pierre de taille superposés, sans mortier ni ciment; elles ont la forme de dés à jouer et n'ont d'ordinaire qu'une porte et une fenêtre d'un pied carré. La ville est sur la hauteur. Vue magnifique sur l'île et sur la mer.

On me fait visiter la grotte dite de saint Paul, puis les catacombes. La ville entière de Città-Vecchia a l'air d'en faire partie, surtout dans la cité même, après qu'on est sorti du faubourg et entré dans l'enceinte des murs. Ce sont des rues étroites dont le rocher forme le sol; elles se composent de palais abandonnés; on peut, dit-on, en louer un au prix de 150 à 200 francs par an. Le style en est noble et sévère, plus semblable à celui des palais de Rhodes, que j'ai visités plus tard, qu'au style fleuri des palais de la Valette. Les rues sont désertes. A la porte seulement, je rencontre un essaim de mendiants. Des femmes, tout encapuchonnées de noir et portant leurs enfants dans leurs bras, m'assaillent d'un flux de paroles en langue maltaise au milieu desquelles je distingue ces deux mots européens : *Cartà! (carità,) — someting! (something.)*

Le couvent des Augustins, que mon guide veut me faire voir à cause d'un jardin *(una verdura)*, ne s'ouvre pas; je visite en revanche celui des Dominicains, qui est grand et beau, mais n'offre rien de remarquable; ce

qu'on y montre avec le plus de complaisance, c'est encore *una verdura*, c'est-à-dire une cour intérieure plantée d'orangers. Ces *verdure* sont la chose au monde que les Maltais admirent et apprécient le plus; cela se conçoit, car alentour tout est aride et nu. Je comprends pourquoi les peuples de l'Orient se sont toujours représenté un jardin, un *paradis*, comme la plus haute image de la béatitude terrestre ou céleste.

On dit pourtant qu'il y a de fort belles cultures dans d'autres parties de l'île; mais on assure que toute la terre cultivable qui se trouve à Malte y a été apportée de Sicile.

Jeudi, 11 mars, en mer.

Nous devions quitter Malte hier au soir, mais nous avons dû attendre jusqu'à ce matin le paquebot qui vient d'Italie; il a été retenu par le mauvais temps. Il nous amène de nouveaux passagers; dans le nombre sont plusieurs pèlerins qui viennent se joindre à la caravane française, entre autres son président, l'abbé Ber...., homme aimable et bien disant, et un autre ecclésiastique, l'abbé Pascal, missionnaire récemment arrivé de la Réunion, où il a passé douze ans.

C'est à présent seulement que le pont du navire, jusqu'ici essentiellement français, prend une physionomie décidément étrangère. Quatre musulmans se sont accroupis au centre, et n'en bougent plus de toute la traversée. Ce sont de vrais orientaux des *Orientales,* qui

dépassent ce que j'avais rêvé en fait de couleur locale et de costume. Tous quatre arrivent de Tunis et vont en pèlerinage à la Mecque; l'un est un Turc, un moufti, veste rose brodée, grande barbe blanche. Les trois autres sont Arabes; le type de leur figure a quelque chose de fin et de doux. L'un paraît un vrai gentilhomme; il y a de la distinction dans ses manières, il a dans sa poche l'ordre du Nicham; ses vêtements sont propres et élégants : turban rouge et blanc, fine moustache, grand caftan bleu bordé de vert pistache, etc. Ses compagnons ont quelque chose de sauvage et sont malpropres. Avec eux une des plaies d'Egypte commence à frapper notre bâtiment.

Nous avons aussi embarqué à Malte un cafédji, c'est-à-dire un cafetier. Ces cafetiers de marine sont des Levantins qui installent leur échoppe à l'avant des navires, et vendent du café à la turque aux Arabes qui sont à bord et aux autres passagers de quatrième classe. Ils servent d'interprètes entre l'équipage et les passagers arabes et grecs, et sont chargés par le commandant d'exercer la police sur ces gens-là; très-souvent un Arabe s'embarque en cachette, sans avoir payé sa place, et ne se montre que lorsqu'il n'est plus temps de le déposer à terre. Le cafédji a une prime pour tout embarquement illicite qu'il découvre à temps ou qu'il parvient à faire payer.

Vendredi, 12 mars, en mer.

La vie à bord ressemble beaucoup à la vie des eaux. Même sans être malade, on se ressent toujours un peu de la mer, ce qui rend incapable de lire, d'étudier ou de penser. Aussi, on va, on vient, on s'informe de la santé de chacun, et l'on arrête dix fois par jour le capitaine pour lui demander combien on file de nœuds à l'heure.

Au bout de quelques jours de traversée, la curiosité qu'avaient inspirée d'abord la mer et le bâtiment, commence insensiblement à s'émousser, et chaque passager n'aspire plus qu'à reconstituer autour de soi ses petites habitudes de vie. Le soir venu, on laisse la Cyrénaïque et la Libye dérouler à l'horizon leurs côtes désertes, et pendant que les étoiles s'allument silencieusement dans le ciel immense, on rentre de bonne heure au salon et l'on se presse autour des lampes et du piano. Quelques pèlerins sont parvenus à organiser une partie de whist complète, avec *pieds-levés ;* d'autres se sont groupés autour du piano, où Mlle S... exécute des variations brillantes, avec l'accompagnement *obbligato* d'exclamations et de murmures flatteurs ; puis l'abbé Pascal essaye une hymne, et deux autres pèlerins entonnent ensuite le duo de la *Reine de Chypre :*

Vous qui de la chevalerie
Suivez si dignement les lois....

Pendant ce temps, je m'efforce d'écrire, en dépit du roulis croissant, et M. B..., harassé de n'avoir rien fait

de tout le jour, s'endort dans un coin du salon, comme il arrive aux hommes qui, accoutumés à une vie très-occupée, se trouvent tout à coup et malgré eux condamnés au désœuvrement.

Le ciel se voile, le vent change, le tangage se fait violemment sentir; nous aurons une mauvaise nuit....

ÉGYPTE

Insuetum miratur limen.

I

ARRIVÉE A ALEXANDRIE

A M. *****, *à* ***.

Alexandrie, 16 mars 1858.

..... Encore quelques mots sur ma traversée. La mer n'est pas si traitable que je le croyais, et la plus grande partie du temps, il est impossible d'écrire et même de lire; à tout prendre, une traversée est quelque chose de très-fatigant; il est vrai que nous avons eu vers la fin des vents contraires qui nous ont retardés et ballottés, une machine mise deux fois hors d'état de fonctionner, et, par suite, de l'inquiétude et de l'agitation.

Grâce à la caravane française et aux musulmans qui

se rendaient à la Mecque, notre bâtiment était essentiellement chargé de pèlerins. Aux premiers rayons du jour, je montais à l'arrière pour faire mon culte du matin; j'y trouvais les ecclésiastiques français, irlandais et espagnols de la caravane, occupés à lire leur bréviaire; un peu plus loin, au centre du navire, les Arabes prosternés faisaient leurs prières, et à l'avant, mon Juif lisait la Loi et répétait son *kri schma*. C'était un sentiment d'une indéfinissable douceur que celui que j'éprouvais en pensant à toutes ces prières qui s'élevaient à la fois de ce petit monde flottant, isolé au milieu de la mer, et qui montaient ensemble, chacune dans une langue différente, à ce Dieu, « père de tous, qui est au-des- » sus de tous. »

J'avais aussi une émotion de cœur profonde lorsque je voyais, le soir, à la lueur des étoiles, Mme B... assise sur le pont, ses deux petites filles appuyant leurs têtes sur ses épaules et ses petits garçons posant leurs fronts sur ses genoux; ils chantaient alors ensemble d'une voix douce tout un vieux répertoire de chansons allemandes bien connues : *Wenn die Schwalben....*, et d'autres du même genre. Vous ne pouvez vous figurer quel bien cela me faisait! Au milieu de cette population voyageuse, dans cet isolement de tout ce qui rappelle la famille et la patrie, au milieu des couleurs éclatantes et criardes que tout revêt en Orient, ces tons doux avaient par le contraste et par les associations d'idées qu'ils réveillaient en moi, un charme que je ne puis exprimer.

....Auourd'hui je suis dans un monde nouveau, étrange, inattendu même, bien que mon imagination me l'eût sou-

vent représenté; mais toutes les représentations que je m'en étais faites restent au-dessous de la réalité. En un mot, l'Orient est encore mille fois plus oriental que je ne me le figurais. C'est une jouissance extrême, vous le comprenez, que cette surabondance d'aliments pour les yeux, l'imagination et la réflexion; mais c'est aussi une extrême fatigue; l'esprit ne peut s'arrêter un instant sur rien qui le repose comme déjà connu; il a peine à se recueillir..... Mon plan de voyage s'est un peu modifié en ce que, — au lieu de ne passer ici qu'un jour, — je me suis décidé à y passer une semaine ou deux; la terre de Joseph, de Moïse et de Pharaon, me paraît une introduction nécessaire à la Terre-Sainte. J'ai donc laissé le steamer français repartir sans moi pour Jaffa, et j'attends le départ du paquebot autrichien. Cela me donne le temps de voir le Caire et les Pyramides.

Hier, en me réveillant, après une nuit souvent troublée par des alertes, je courus sur le pont, pour voir si l'on découvrait la terre. Un étroit ruban jaune qui bordait la mer tout près de nous révélait à mes yeux la terre d'Egypte. Ce premier coup d'œil était triste: pas d'arbres, rien de vert, pas de montagnes; quelques moulins-à-vent épars sur la côte. Nous entrions justement dans le port d'Alexandrie. Au bout de peu de minutes, notre paquebot s'arrêta, et fut à l'instant circonvenu par une centaine de petites embarcations couvertes de gens de toute couleur et de tout costume, qui s'élancèrent à notre bord pour s'emparer de nos effets et de nos personnes; tout cela criait, tempêtait, se querellait dans des langues inconnues... Oui, mon impression fut triste; je

sentais que c'était bien là l'Egypte, *la maison de servitude*. Avant de descendre, je voulus lire du moins le *texte* du jour; je tirai le livre de ma poche et je lus : *Joseph fut* LA *en prison, mais l'Eternel fut* LA *avec Joseph!* — Ces mots étaient écrits pour moi; l'espèce d'appréhension que m'inspiraient cette immense cohue et ce premier pas que j'allais faire, entièrement seul, dans ce monde à moi inconnu, se dissipa tout à fait,— je descendis, le cœur gai et reconnaissant. — Je n'entreprendrai pas de vous dire ce que j'ai vu hier et aujourd'hui; je n'en aurais pas le temps, et d'ailleurs rien n'est difficile comme de décrire des objets pour lesquels on n'a pas de points de comparaison. — En attendant que *le désert* lui-même *fleurisse comme la rose*, je vous envoie ci-incluse une petite fleur cueillie pour vous à l'entrée d'une oasis, car j'ai été aujourd'hui dans le désert, — le désert commence presque aux portes d'Alexandrie, ou plus exactement à une petite lieue de là. J'ai enfourché un âne (c'est la monture de ce pays-ci, les ânes stationnent en foule sur les places en guise de coupés) et je suis resté sur son dos toute la journée. Je suis allé à Ramleh, village à une lieue et demie d'ici. Ramleh est une oasis; le désert est un désert de sable fin, — de loin en loin, un palmier. Ce soir, à mon retour, le soleil se couche, — l'horizon est bordé de pourpre; sous un palmier, un chameau est couché, chargé de sacs; à côté de lui, un Arabe à turban blanc, — vêtu d'une longue et ample robe bleue, — drapé dans une écharpe rouge, — dit sa prière en frappant la terre de son front. C'est une vignette que l'on a vue partout, c'est un lieu-com-

mun, — mais la première fois qu'on voit cela en réalité, il semble que l'on n'en ait jamais ouï parler. Je pourrais vous donner une infinité de croquis de ce genre, mais je m'en abstiens; si je me mets à raconter, ce sera trop long.

A M. L. B., à ******

Alexandrie, 16 mars 1858.

Me voici sur le sol des Ptolémées, en attendant que je sois après-demain, s'il plaît à Dieu, dans la terre des Pharaons. Je suis heureux de ce moment de repos, le premier que j'aie pour t'écrire. Je ne te dis rien de notre traversée non plus que de Malte, tout cela vient de pâlir et, pour ainsi dire, de s'effacer de mon imagination, depuis que j'ai vu Alexandrie! Que sera-ce donc quand je verrai le Caire! Tu sais que très-souvent on est désappointé en voyage, parce que la réalité reste au-dessous de ce qu'on avait rêvé; ce n'a pas été le cas pour moi, — au contraire : jamais je n'aurais pu croire qu'il y eût quelque part au monde un coin de terre où la couleur locale fût aussi prononcée. A part un petit quartier de la ville qui a l'air *tant soit peu* européen, et où l'on rencontre, en petit nombre toutefois, quelques voitures et quelques habits à la française, tout ici est du pur Orient : ces hommes nu-pieds, drapés de rouge et de bleu, ces femmes voilées, ces ânes et ces chameaux

ont l'air découpés dans de vieilles images de l'Histoire sainte. La promenade que j'ai faite aujourd'hui dans Alexandrie, me semble une promenade dans les Mille-et-une nuits. Je voudrais pouvoir fixer dans mon imagination tout ce que je vois; car tout, absolument tout, est nouveau pour moi.

A peine entré à l'hôtel, je vis paraître W... Il avait, en passant devant le Consulat, aperçu mon nom affiché parmi ceux des passagers du *Céphise* et me cherchait depuis un moment. J'ai eu grand plaisir à le revoir; nous avons passé la journée ensemble, et il vient de me quitter. Il se porte bien, mais s'ennuie. Tout enchanté que je suis de la *couleur* de l'Egypte, je n'ai pas de peine à le comprendre. Sans parler même de l'isolement où se trouve ici un Européen, ce pays est extrêmement mélancolique. Sous ce rapport, l'Egypte est autre que je ne me la représentais : je croyais qu'il y avait dans ce franc soleil d'Afrique quelque chose qui épanouissait l'âme; — mais non! Je ne saurais exprimer, et moins encore définir l'impression de sécheresse, physique et morale, qui ressort de tout ceci; — tout m'étonne, tout frappe mon imagination, mais je n'ai rien vu sur quoi l'œil puisse s'arrêter avec plaisir. Les choses les plus belles et les plus grandes y font le même effet que ces tapisseries turques à couleurs vives que nous admirons, mais qui ne nous disent rien, et dont nous ne pouvons rien dire, si ce n'est que c'est *original;* — il est vrai que c'est déjà beaucoup, dans notre siècle de fusion. Je te donne mes premières impressions, qui se modifieront sans doute.

Je n'entreprends pas de te faire des descriptions ; là où tout est nouveau, on ne sait que relever, il faudrait pouvoir photographier. Je te dirai seulement que j'ai déjà pu constater ce que c'est que le climat de l'Egypte ; — hier il faisait très-chaud, 36 degrés à l'ombre, m'a-t-on dit ; — aujourd'hui mon thermomètre n'en marquait guère que 23 ; c'était donc une douce température d'été : le vent qui soufflait avait même quelque chose, non pas de froid, mais de *cru,* comme dans nos vallées de montagnes ; il fallait boutonner son habit, quand on marchait contre le vent, et en même temps le soleil dardait si fort qu'on en avait mal à la tête et aux yeux, malgré toutes les précautions. Dans la promenade que j'ai faite aujourd'hui à l'aiguille de Cléopâtre, j'avais, au bout d'un quart d'heure, déjà, attrapé un coup de soleil à la figure.

Grâce à Dieu, je n'ai pas eu jusqu'ici à faire usage pour moi-même de la petite pharmacie que tu m'as donnée, et pourtant elle m'a déjà été très-utile ; j'ai, de mon chef, fait le docteur à bord du *Céphise :* au moyen de poudres effervescentes, j'ai rétabli l'économie digestive d'un Monsieur très-incommodé ; — avec deux petits verres d'absinthe, j'ai remis sur pied un Arabe qui souffrait horriblement du mal de mer, et enfin, avec la pâte d'orgeat que m'avait donnée Elise, j'ai fait du lait d'amandes pour en allaiter, à défaut d'autre lait qui manquait sur le navire, un pauvre petit enfant juif que l'on ne savait comment nourrir.

Ecris-moi bientôt et crois-moi toujours, etc.

Le fondateur d'Alexandrie, ce jeune conquérant qui, pareil à Bacchus, cet autre fils de Jupiter, conduisit jusqu'au-delà de l'Indus ses troupes victorieuses, et qui, dans sa courte carrière, nous apparaît au milieu des populations assoupies de l'Asie et de l'Afrique, comme le génie de la liberté et de la civilisation plutôt que comme celui de la conquête, Alexandre, en un mot, n'aurait pu choisir à son empire une plus digne capitale. Ici comme ailleurs, dans la vie de cet homme prophétique, il semble qu'il y ait eu dans ses vues plus encore que la divination du génie, on croit surprendre l'intervention directe de la Providence faisant mouvoir les fils de l'histoire de l'humanité. Alexandrie, il est vrai, ne fut jamais la capitale d'un empire; la mort du conquérant macédonien la laissa orpheline avant même qu'elle fût achevée; mais elle n'en demeura pas moins le centre du monde. Rome n'hérita d'Alexandre que son épée; ce fut à Alexandrie que l'élève d'Aristote légua sa pensée et sa mission; ce fut là que s'ébaucha d'abord par la Philosophie païenne et se réalisa plus tard par la Théologie chrétienne, l'union de l'Orient et de l'Occident; tous les peuples vinrent y mettre en commun leurs religions, leurs cosmogonies, leurs croyances, de même qu'ils y déposaient leurs livres sacrés dans la Bibliothèque des Ptolémées; ce fut là que l'Orient vint révéler à la Grèce ses symboles et ses mystères, et que les disciples de Platon retrempèrent la doctrine de leur maître aux sources antiques où elle avait pris naissance; ce fut là enfin que l'Evangile lui-même, par les soins de Clément, d'Origène, d'Athanase, se fit grec pour les Grecs et conquit l'intelligence humaine,

comme il avait déjà conquis les cœurs et les consciences.

Mais ce n'était pas seulement dans le domaine des esprits qu'Alexandrie devait être souveraine ; son fondateur avait voulu donner à Tyr une rivale et elle fut en effet, pendant toute l'Antiquité et jusqu'à sa prise par les Sarrasins, le grand marché de tous les peuples, le foyer du commerce de trois continents. Sur les flots de la Méditerranée et de la Mer Rouge, à travers les sables de la Libye et les déserts du Sinaï, Alexandrie voyait venir à elle les navires et les caravanes de la Perse, de l'Inde, de l'Afrique, de Rome, de Constantinople, empressés de verser dans ses bazars les produits de la terre entière. Le glaive d'Omar porta un coup fatal au commerce d'Alexandrie, qui cependant se releva au XIVe siècle, pour retomber à la fin du XVe après que Vasco de Gama eut ouvert une nouvelle route pour les Indes, et que Christophe Colomb eut déplacé le centre du monde. Dans notre siècle, grâce à la vapeur qui a détrôné le cap de Bonne-Espérance, Alexandrie a repris une partie de son importance ; elle est aujourd'hui la principale ville de commerce du Levant, et qui sait si le prochain percement de l'isthme de Suez ne fera pas encore une fois graviter autour d'elle le commerce de tous les pays ?

Alexandre avait désiré que ses restes reposassent dans cette ville, création de son génie et dont il avait de sa propre main tracé l'enceinte. Après sa mort, son corps y fut transporté ; on le déposa dans un tombeau digne de lui, au milieu d'un temple consacré à sa mémoire. Mais, hélas ! — ô vanité des vanités ! — ô Bossuet ! ô

Yorick ! — la poussière du conquérant est allée se mêler à la cendre de Pompée dans les sables du désert, et son sarcophage, devant lequel brûlait jadis l'encens des prêtres d'Egypte, est épousseté aujourd'hui par les *servants* du British Museum, — *Salon égyptien, numéro 10 !*

Il ne reste guère de l'ancienne Alexandrie qu'une vaste étendue couverte de briques et de débris de poterie et deux monuments remarquables : la colonne dite *de Pompée* et les aiguilles de Cléopâtre. Ces aiguilles sont deux obélisques de granit rouge qui formaient l'entrée du palais de César; l'un est encore debout, l'autre gît dans le sable ; il a été question de transporter ce dernier en Angleterre pour en orner une des places de Londres; les frais de transport étaient évalués à quinze mille livres sterling. Quant à la *Colonne,* haute de 117 pieds, elle domine encore les murs de la ville; le fût et le piédestal en sont formés chacun d'un seul bloc de granit. Elle est réputée la plus belle colonne qu'il y ait.

II

LE CAIRE

Le chemin de fer d'Alexandrie au Caire est ouvert depuis deux ans. On le continue jusqu'à Suez. Il reliera donc la Méditerranée à la mer Rouge, l'Europe aux Indes-Orientales, en attendant ce fameux percement de l'isthme, dont nous avons si souvent entendu parler!

Il semblerait qu'un produit aussi moderne de la civilisation dût faire une disparate choquante dans ce pays le plus antique du monde. Un chemin de fer en concurrence avec la navigation du Nil! Un viaduc sur le lac Maréotis!... Une gare au bord de la mer Rouge! Mais non, ce n'est qu'une chose extraordinaire de plus dans le pays des choses extraordinaires. Il ne faut point en effet s'attendre ici à la ponctualité des chemins de fer d'Europe; les Arabes n'ont pas encore appris des Anglais que le temps est de l'argent, ou plutôt ils pensent peut-être que, s'il y a du plaisir à gagner du temps et de l'argent, il y a plus de plaisir encore à en dépenser. Il n'y a qu'un train par jour. On part à neuf heures du matin

(environ) et on est censé arriver au Caire à trois heures, mais on n'arrive qu'à six heures du soir, — ou du matin, — quand on arrive. Ce n'est pas que le train n'aille vite, mais on s'amuse aux stations, car les temps d'arrêt ne sont pas fixés; les employés et les ouvriers sont Arabes ou Levantins; il serait impossible de les discipliner suffisamment. Et puis le chemin de fer est à une seule voie : aussi, quand le pacha est dans un village et diffère son départ, — ce qui arrive sans cesse, — il retarde non-seulement le train dont il fait partie, mais celui qui marche en sens inverse.

Les wagons de première et de seconde classes sont très-confortables; les troisièmes places sont occupées presque exclusivement par des Arabes; un wagon est réservé aux femmes : femmes affreuses, le visage voilé, mais le sein découvert, le voile, le nez, les oreilles, la poitrine chargés d'ornements en or; — elles fument leurs cigarettes. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il n'y a ni salle ni wagon affectés spécialement aux fumeurs. En Orient, où les deux sexes fument, la liberté du tabac ne souffre nulle part de restriction.

La première station est Kefr-Nawar, misérable village, assez semblable aux faubourgs d'Alexandrie et composé de petites huttes, très-basses, aux murs de boue, aux toits de jonc. C'est ici que l'Egypte, qui, à Alexandrie, n'est encore qu'une plage de sable, commence à m'apparaître dans sa beauté et comme un pays riche et fertile; c'est bien la *verte Egypte*, comme l'appelle Virgile. Champs de blé et prairies s'étendant à droite et à gauche dans une plaine à perte de vue. On se croirait

en France ou en Allemagne ; de temps à autre, un turban rouge, brillant, comme un coquelicot, au milieu des blés ou de la fraîche verdure, rappelle qu'on est en Orient. Ailleurs, ce sont des bergers, nus jusqu'à la ceinture ou entièrement nus, gardant des buffles, des bœufs, des brebis ; — ailleurs, des chameaux avec leurs conducteurs ; — des chevaux superbes, montés par des hommes, armés et brillamment vêtus ; — de pauvres fellahs en longue tunique bleue ; — des troupeaux de divers animaux, chevaux, ânes, brebis et bœufs, rappelant les troupeaux de Jacob.

A une autre station, — Lamorha, — nous trouvons un assez grand nombre de soldats en uniforme vert (le vert est la couleur sacrée des musulmans) ; — c'est la garde du vice-roi. Je m'assieds au bord du chemin pour déjeûner ; on m'apporte des œufs durs et de petits pains en forme de disques (d'où l'expression hébraïque ככר לחם, proprement un *cercle de pain) ;* ces pains sont grossiers, mous et mal cuits, d'une pâte assez pareille à celle des *salées* que l'on fait chez nous à la campagne. De petites filles viennent m'offrir de l'eau qu'elles portent sur la tête ou sur l'épaule dans des cruches de grès d'une forme antique et du plus beau modèle. Des hommes, chargés d'outres à tous crins, circulent au milieu de la foule, en chantant un *cri* bizarre ; ils pressent des deux mains leur outre et en font jaillir dans des gobelets une boisson rafraîchissante, — une espèce de *coco* égyptien.

Nous arrivons au bord d'un bras du Nil ; l'eau du fleuve est trouble, d'un jaune noirâtre qui explique fort

bien le nom de *Schikhor*[1] que lui donnaient les Hébreux. On le passe en bateau à vapeur. Bientôt, nous apercevons devant nous, — à droite, éclairés par le soleil couchant, — les sommets des Pyramides; les quarante siècles évoqués par Bonaparte se dressent devant nos yeux dans toute leur majesté.

Il fait nuit quand nous arrivons au Caire. Le débarcadère n'est éclairé que de torches. Il y a là une foule immense, on s'aperçoit qu'on est aux abords d'une grande cité. Mais c'est une cohue effrayante, dont rien dans les villes européennes ne saurait donner une idée: on crie, on hurle, on se bouscule, on se bat; — ce n'est pas une foule, c'est une émeute.

J'ai oublié de dire que, parmi les passagers embarqués à Malte à bord du *Céphise*, se trouvait un Russe, M. de Lukieff; nous avions fait bonne connaissance la veille de notre arrivée à Alexandrie et c'est avec lui que j'ai fait le voyage du Caire.

L'*Esbekieh*, où est situé l'hôtel d'Orient, est un grand square à l'entrée de la ville; les plantations d'arbres et d'arbustes qui occupent le milieu de la place sont vertes et belles, et reposent agréablement la vue. Il est fréquenté surtout par les étrangers, car les Arabes ne se promènent guères; il y a tout alentour de petits cafés,

[1] De שחר, *niger fuit.*

semi-arabes, semi-européens : ce sont de simples baraques en planches, devant lesquelles sont des chaises et des tables et où l'on prend des rafraîchissements en fumant le narguileh. Ces rafraichîssements consistent en café et limonade et en diverses espèces de bonbons ou de confitures, qui ne ressemblent en rien aux friandises européennes. Le bonbon le plus à la mode est une sorte de pâte molle, transparente, gluante et gélatineuse, farcie d'amandes et saupoudrée de farine. Elle est parfumée à l'essence de rose, car on cherche moins à flatter le goût que l'odorat et les saveurs sont subordonnées aux parfums.

Nous commençons notre promenade à neuf heures du matin, montés sur nos ânes et précédés de notre drogman. Rien ici qui ressemble à une ville d'Europe : les rues, dont aucune n'est pavée, sont étroites et sans aucun alignement ; les maisons sont à deux et trois étages (ce qui ne se voit guère dans les autres villes d'Orient), mais d'apparence misérable ; rien de monumental, rien de beau. Les étages supérieurs portent à faux sur les étages inférieurs, car ce que l'on cherche avant tout, c'est à se garer du soleil ; comme cette mesure ne suffit pas, on couvre souvent de poutres des rues entières, ou bien on étend au-dessus des nattes d'osier ou même des tapis très-épais. Les stores de toile, qui sont plus que suffisants dans le midi de l'Europe, seraient ici tout à fait inutiles.

Les portes des maisons sont ce qui attire le plus l'attention ; on les bariole souvent de couleurs éclatantes et on inscrit au-dessus quelque verset du Coran. Il n'y a

pas ce que nous appelons des fenêtres; les ouvertures qui en tiennent lieu sont closes de cages de bois, découpées à jour et faisant saillie sur la rue; ces découpures sont très-variées, fort gracieuses et coûtent souvent, dit-on, un argent fou. Grâce à ces treillis ou jalousies (car c'est à cela qu'on peut le mieux les comparer), les habitants de la maison voient ce qui se passe dans la rue sans être aperçus du dehors. Ce détail d'architecture se trouve déjà en Orient dans les temps les plus anciens. Le cantique de Débora[1] représente la mère de Sisera, attendant le retour de son fils qu'elle croit vainqueur et cherchant à voir *par les treillis* si son char n'arrive point. Et Salomon dit aussi dans le Livre des Proverbes[2] : « Comme je regardais à ma fenêtre *par mes treillis*, je vis un jeune homme qui passait par la rue, etc., etc. »

Les boutiques et les ateliers ne ressemblent guère non plus à ceux que nous connaissons, si ce n'est peut-être aux échoppes de foire. Ce sont des loges étroites et peu profondes, entièrement ouvertes sur le devant et élevées de deux pieds au-dessus du sol. Le marchand s'y tient accroupi, fumant sa chibouque. Il est rare, en effet, de voir un Arabe, quelle que soit son occupation, sans pipe et sans armes. Je me rappelle encore l'étonnement que j'éprouvai la première fois que j'aperçus un tailleur tirant l'aiguille, les pistolets à la ceinture, et un charpentier maniant d'une main la hache et soutenant

[1] Juges V, 28.
[2] Prov. VII, 6 et suivants.

de l'autre une chibouque de plus de trois pieds de long qu'il aspirait avec avidité.

A-t-on quelque emplette à faire, on s'assied au bord de la boutique, accroupi si l'on est Arabe, laissant pendre les jambes dans la rue si l'on est Européen, et l'on s'arrange à prendre patience jusqu'à ce que le marchand vous ait servi. Celui-ci ne se presse jamais, et avant de songer à quérir ce que vous lui avez demandé, il commence par ôter sa pipe de sa bouche et la fait passer dans la vôtre. Si vous refusez, il envoie un de ses garçons au plus prochain café pour aller vous chercher un narguileh. Refusez-vous encore, il vous roule une cigarette. Vous vous impatientez et vous répétez votre demande, — peine inutile ! Il vous faut subir son hospitalité jusqu'au bout, et vous n'en êtes pas quitte avant d'avoir accepté une tasse de café ou un verre de limonade, — *ad libitum*. Ce n'est que quand vous êtes résigné et que vous avez enfin oublié le sujet qui vous amène, que le marchand paraît s'en souvenir. Il déroule alors ses étoffes, étale ses joyaux et vous invite à choisir.

Mais tout semble fait ici pour lasser la patience d'un Européen. La division des spécialités est poussée si loin que pour se procurer les objets les plus usuels, une pipe, par exemple, — et il s'en vend peut-être quatre mille par jour dans les divers bazars du Caire, — il faut souvent courir dans deux ou trois boutiques. En arrivant à Alexandrie, il m'avait paru que ma première affaire, je dirai presque mon premier devoir, était de me munir d'une chibouque. Après avoir acheté un fourneau de pipe, il me fallut me rendre dans une autre boutique

pour y acheter un bouquin d'ambre, et dans une troisième pour me mettre en quête d'un tuyau. Les tuyaux de rosier, de citronnier, de merisier et de jasmin étaient là à profusion. Je me décidai pour un tube de jasmin, mais je n'étais pas au bout! Je m'aperçus qu'il n'était pas encore percé; cette opération ne se fait qu'après la vente et se paye à part. J'attendis donc patiemment que le tube fût en état, — puis je partis, enchanté de mon acquisition. Je voulus immédiatement en faire usage; je passai le bouquin dans l'un des bouts du tuyau, j'adaptai à l'autre bout le fourneau de terre rouge bourré de *Stamboul*, j'allumai, j'aspirai, mais en vain! Les malheureux n'avaient percé le tube que jusqu'à la moitié. Ils avaient vu qu'au lieu de suivre des yeux leur opération, je m'amusais à regarder les passants et ils avaient craint de prolonger leur travail d'une minute, dès que je n'étais pas là pour l'exiger.

Tout cela du reste n'est que la moindre partie des tribulations d'un acheteur. Elles ne commencent proprement que lorsqu'il s'agit de fixer le prix. Ici le quart d'heure de Rabelais est souvent une heure tout entière. Le marchand commence presque toujours par vous surfaire d'une manière exorbitante. Il ne se contente point de vous demander le double de la valeur, il en exigera sans sourciller le décuple ou le centuple. Vous vous récriez, il vous demande alors quel prix vous voulez en donner; vous offrez vingt piastres de ce qu'il vous a proposé pour deux cents. Il accepte avec empressement, car il y gagne encore les trois quarts.

Vous pensez en être quitte et vous vous mettez en devoir de payer. Rien ne vous semble plus facile, car on vous a dit qu'en Orient toutes les monnaies ont cours. Oui, mais aucune n'a de cours légal, et après avoir débattu la valeur de la marchandise, il vous faut débattre celle de l'argent. Si l'on voit que vous avez des *souverains*, on vous fera le prix en piastres et en *medjidiehs*, si vous avez des *medjidiehs* et des piastres, on vous le fera en guinées. On ne consentira à accepter que pour seize piastres une monnaie que vous savez en valoir vingt-deux, et puis on vous rabattra encore une demi-piastre parce que la pièce que vous présentez est usée et que l'empreinte en est effacée. On en suspectera le titre et le poids, le marchand la fera sonner sur le plancher pour s'assurer qu'elle n'est pas fausse, y passera la langue pour voir si elle a réellement la couleur de l'or, et, pour plus de sûreté, finira presque toujours par faire chercher le trébuchet.

On peut du reste se pourvoir de l'espèce de monnaie que l'on croit être de meilleur cours, en s'adressant à un changeur. Il est vrai que lui aussi cherchera à vous surfaire, puisque vous êtes étranger. Cela lui sera facile, car en Orient le cours varie singulièrement, selon les temps et les pays. Je m'en suis aperçu plus tard, en passant de Judée en Galilée et de là à Constantinople. Le napoléon, qui valait à Jérusalem quatre-vingt seize piastres, en valait cent quatre à Nazareth et cent vingt-sept à Constantinople. Les changeurs n'en sont pas moins nécessaires, à cause de la grande variété des monnaies; on calcule tantôt avec l'une, tantôt avec l'autre. Outre

la piastre (vingt centimes) et le parah (demi-centime), qui sont indigènes, on compte surtout par dollars, par shellings et guinées (c'est ainsi qu'on appelle en Orient les *Sovereigns*), ou par francs et napoléons. Mais on a continuellement en mains des roupies des Indes, des *medjidiehs* turcs, des roubles russes et des écus à l'effigie de Marie-Thérèse appelés ici : *talari della regina.*

Quelques-uns de ces changeurs sont ambulants : ils circulent dans les rues et les bazars en faisant sonner une pile de piastres qu'ils tiennent à la main. D'autres stationnent sur les places publiques, assis par terre et dressant en plein vent leur petite table. Ce sont ces petites tables qui, à Jérusalem, s'étaient introduites peu à peu dans le temple et que Jésus renversa[1].

Il est difficile de savoir, ne fût-ce qu'approximativement, quelle est la population du Caire. On lui donne au moins deux cent mille âmes et au plus six à sept cent mille. La même difficulté se reproduit pour toutes les villes d'Orient, pour celles même qui sembleraient devoir être le mieux connues ; j'ai sous les yeux deux livres imprimés tous deux depuis moins de dix ans, et dont l'un donne à Alexandrie cent mille habitants, tandis que l'autre ne lui en accorde que douze mille cinq cents. Il est vrai que ce dernier chiffre est évidemment trop peu élevé et qu'il repose probablement sur une évaluation faite au commencement de ce siècle, car la population d'Alexandrie s'est accrue considérablement dans les dernières années.

[1] Matth. XXI, 12. Marc XI, 15. Jean II, 15.

Les rues populeuses du Caire sont plus populeuses et plus encombrées qu'aucune rue de Paris, mais c'est un mouvement d'un genre différent; il n'y a rien de régulier dans la circulation; ici la rue est obstruée par un groupe de musiciens autour duquel se pressent les badauds; là un marchand ambulant attire la foule en montrant les étoffes qu'il porte sur l'épaule; un autre, les doigts chargés de bagues à vendre, les fait scintiller aux regards des chalands; souvent nous sommes arrêtés dans notre marche par des troupeaux de moutons et de chèvres, ou par des chameaux chargés de grosses pierres ou de bois de construction qui nous heurtent au passage. La plupart des passants sont montés sur des ânes; que de fois, dans les rues du Caire, j'ai vu se reproduire le célèbre tableau de la fuite en Egypte! Sur un âne, une femme voilée, avec un enfant dans les bras; à côté, un homme à barbe blanche, en grande robe, tenant d'une main un long bâton et appuyant son autre main sur le col de l'animal pour le diriger et le presser. Il est un point, cependant, sur lequel le tableau vivant dont je parle diffère du tableau que l'on connaît, c'est qu'en Orient les femmes ne s'asseoient pas sur leur monture, mais l'enfourchent comme font les hommes. Quand elles vont à pied, elles portent d'ordinaire leurs enfants à califourchon sur l'épaule gauche; le marmot s'appuie des deux mains sur la tête de sa mère. C'est un tableau moins connu que l'autre, mais qui n'est pas moins gracieux.

Outre les *ânes de maître*, il y a au Caire, dit-on, quarante mille *bourriques de place* stationnant au coin

des rues, et par conséquent quarante mille bourriquiers; ces bourriquiers ne quittent jamais leurs bêtes et courent après elles en les frappant impitoyablement et sans relâche ; aussi la plupart des ânes ont-ils une plaie ouverte à la hanche : cruauté toute gratuite, car ils sont vifs, dociles, et il suffit, pour les faire trotter, que le cavalier balance un peu les jambes d'avant en arrière.

Une musique au son grêle et aigu nous annonce l'approche d'un cortége nuptial ; nous le voyons bientôt défiler. En tête marchent des joueurs de fifre et de tambourin ; c'est à ces deux instruments que se réduit la musique nationale des Arabes. Nous savons par la Bible que c'était aussi dans les temps les plus anciens les instruments familiers aux Hébreux ; c'est sur le fifre et le tambour que les femmes israélites célèbrent le passage de la mer Rouge[1]; c'est avec le fifre et le tambour que la fille de Jephté vient au-devant de son père[2]. Plus tard, au temps de David, nous voyons que les Hébreux, dans des circonstances toutes pareilles, font usage aussi de cymbales[3], de musettes, de sistres et de violons[4].

Derrière les musiciens s'avance, sur deux files, un long cortége de femmes et de jeunes filles. Au centre est l'épouse, entre deux femmes plus âgées. Quatre hommes soutiennent au-dessus de sa tête un dais de gaze rose; une femme agite devant elle un large éventail de plu-

[1] Exode XV, 20.
[2] Juges XI, 34.
[3] 1 Sam. XVIII, 6.
[4] 2 Sam. VI, 5.

mes. La jeune épouse est entièrement voilée ; un drap rouge, surmonté de plusieurs couronnes d'or, est posé sur sa tête et la couvre jusqu'aux pieds de ses larges plis. Tout le cortége pousse des cris de joie. Un second groupe de musiciens ferme la marche.

On est souvent témoin de ce spectacle, car la noce dure plusieurs jours, et chaque jour cette procession se renouvelle avec peu de modifications. Dans la première journée que j'ai passée au Caire, je n'en ai pas rencontré moins de quatre. Aussi est-ce là un des traits caractéristiques des villes orientales, et l'on comprend que la première image qui se soit présentée aux prophètes pour peindre la désolation de Jérusalem, ait été l'absence de ces joyeux et bruyants cortéges : *Je ferai cesser dans les villes de Juda et dans les rues de Jérusalem la voix de joie et la voix d'allégresse, la voix de l'époux et la voix de l'épouse, car le pays sera mis en désolation*[1]. Et ailleurs : *La joie des tambours a cessé, le bruit de ceux qui s'égayent a été fini*[2].

En tête de ces processions nuptiales, on voit quelque fois un enfant à cheval ; c'est un jeune garçon de treize ans que l'on va circoncire. Comme cette cérémonie donne lieu, aussi bien que les noces, à des fêtes longues et dispendieuses, les gens d'une fortune médiocre font en sorte de réunir les deux fêtes en une, lorsqu'il doit y avoir dans une même famille un mariage et une circoncision.

[1] Jérémie VII, 34. Voyez aussi Jérémie XVI, 9; XXXIII, 11, et Apoc. XVIII, 23.

[2] Esaïe XXIV, 8.

Le grand nombre d'aveugles que l'on rencontre, tâtonnant aux murs, dans les rues du Caire et d'Alexandrie, a été déjà relevé par Volney : « Marchant dans les » rues du Caire, dit-il, j'ai souvent rencontré sur cent » personnes, vingt aveugles, dix-huit borgnes et vingt » autres dont les yeux étaient rouges, purulents ou ta- » chés. Presque tout le monde porte des bandeaux, in- » dice d'une ophthalmie naissante ou convalescente. » L'ophthalmie est en effet un fléau de l'Egypte, comme le savent tous les médecins. Il faut l'attribuer, en bonne partie, au sable que le vent chasse dans les yeux : mais on comprend que, dans les pays orientaux en général, l'ardeur extrême du soleil doive rendre la cécité beaucoup plus fréquente que chez nous. Nous avons en compensation les maux de dents, les catarrhes et les fluxions de poitrine, toutes choses inconnues en Egypte et en Syrie.

On ne s'étonne donc plus, quand on connaît l'Orient, de trouver les aveugles mentionnés si fréquemment dans l'histoire de l'Evangile et de voir dans l'Ecriture tant d'allusions à cette infirmité. Des douze malédictions des Lévites, il y en a une *contre celui qui fait égarer l'aveugle en son chemin*[1]. — *L'Esprit du Seigneur m'a oint*, disait Jésus d'après Esaïe, *pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, et aux aveugles le recouvrement de la vue*[2]. — *L'Eternel,* dit David, *délie ceux qui sont liés, l'Eternel ouvre les yeux aux aveugles*[3]. — *J'étais l'œil*

[1] Deutér. XXVII, 18.
[2] Luc IV, 19.
[3] Ps. CXLVI, 8.

de l'aveugle! s'écrie Job, en se souvenant des *jours d'autrefois*. La Bible nous parle aussi de collyres[1] : c'est une image qui ne se serait guère présentée à l'esprit d'un Européen, car nous ne faisons généralement pas plus usage de collyres que les Arabes d'eau de Botot. En Orient, au contraire, où les yeux les meilleurs sont habituellement irrités par le soleil et la poussière, le collyre doit être d'un usage journalier d'hygiène et de toilette. Comme je l'ai dit plus haut, j'en aurais eu besoin moi-même dès la première demi-heure de mon séjour en Egypte.

Nous sortons de la ville du côté opposé au Nil et nous nous trouvons dans le désert. Nous avons devant nous une immense étendue couverte de tombeaux, derrière lesquels s'élèvent des mosquées abandonnées et des palais en ruines. Les musulmans ne détruisent jamais les tombeaux, ils ignorent les *concessions à terme;* c'est pour eux affaire de piété; ici, d'ailleurs, dans ce large désert, les morts n'ont point à se disputer l'espace, et chacun d'eux peut prétendre à avoir sa place au soleil. Ces palais délabrés datent de l'époque des soudans; une de ces mosquées leur sert de sépulture. Dans une autre, on nous fait remarquer deux blocs de marbre, sur chacun desquels on peut reconnaître distinctement l'empreinte des pieds du Prophète, nus sur l'un et en pantoufles sur l'autre.

[1] Apoc. III, 18.

Une femme du peuple est accroupie sur le sable et verse d'une grande cruche de la fiente de chameau; elle en pétrit de ses mains des tourteaux qu'elle fait sécher au soleil. Nous avons déjà rencontré, sur les routes fréquentées, de gracieuses petites filles portant sur la tête un panier rond, posé sur une couronne de verdure, et y recueillant la fiente des chameaux et des ânes. Ces tourteaux sont un combustible des plus usités et des plus utiles dans des pays où le bois est si rare. On voit par la Bible (Ezéchiel, chap. IV,) que les Israélites connaissaient aussi cette manière de suppléer au bois à brûler, mais qu'ils n'en faisaient usage qu'avec répugnance et lorsque la détresse les y contraignait. Voltaire s'est égayé sur cette page d'Ezéchiel qui lui paraissait bizarre; le père Guénée a fort bien répondu à ses inconvenantes plaisanteries. Aujourd'hui que l'on connaît l'Egypte, on ne voit rien que de très-naturel dans le récit du prophète.

Nous rentrons dans la ville et montons à la citadelle, qui domine le Caire et d'où l'on jouit d'une vue admirable; à nos pieds s'étend la grande cité toute hérissée de minarets, à l'ombre desquels s'arrondissent les blanches coupoles de plus de quatre cents mosquées. Au-delà, la riche et large plaine qu'arrose le Nil et au fond les Pyramides. Dans l'enceinte de la citadelle est le palais de Méhémet-Ali, maintenant inhabité. Ces demeures abandonnées sont communes en Egypte; chaque pacha se construit un palais et laisse là celui de son prédécesseur; celui de Méhémet-Ali me paraît moins beau que celui de Rasettin à Alexandrie, construit

par le vice-roi actuel, Saïd-Pacha. A l'entrée est un petit jardin tout embaumé du parfum des citronniers. C'est à quelques pas de là qu'eut lieu le massacre des Mamelouks.

On connaît l'histoire des Mamelouks : population d'esclaves, d'origine circassienne pour la plupart, ils composaient, sous les successeurs de Saladin, la garde du souverain ; formés dès l'enfance au métier des armes, ils étaient devenus une milice d'élite et la principale force de l'Egypte. Au milieu du treizième siècle, du temps de la croisade de saint Louis, un mamelouk s'empara du pouvoir et fonda en Egypte une nouvelle dynastie. L'Egypte fut gouvernée par des sultans mamelouks jusqu'à sa conquête par les Turcs, en 1517. Le sultan ottoman, Sélim I, qui leur ravit le pouvoir souverain et qui fit pendre leur chef, ne parvint pas à abattre leur puissance. Les mamelouks continuèrent à former une aristocratie militaire, soumise de nom plus que de fait à un pacha envoyé de Constantinople ; ils étaient pour la Porte des vassaux plutôt que des sujets.

Le pacha Méhémet-Ali, qui, dans notre siècle, chercha à fonder une monarchie égyptienne indépendante et à réunir sous son sceptre tous les peuples arabes, avait, pour parvenir à son but, deux obstacles à vaincre, deux ennemis à combattre, l'un au-dessus de lui, l'autre au-dessous. Il lui fallait secouer à la fois le joug du sultan et celui des mamelouks. Son audace et son génie réussirent presque à le rendre indépendant de la Porte, et il y aurait réussi entièrement sans l'intervention des puissances européennes, qui le forcèrent à restituer la plus

grande partie de ses conquêtes. Il pouvait paraître plus difficile encore d'abattre la puissance des mamelouks, de réduire à l'obéissance ceux qui l'avaient porté au pouvoir, d'écraser cette aristocratie antique, riche et vaillante, dont n'avaient pu triompher les sultans, et que les victoires de Kléber et de Bonaparte avaient ébranlée sans parvenir à la renverser. Mais rien n'est impossible à qui ne recule pas devant le crime. Méhémet se débarrassa des mamelouks de la même manière que Pierre-le-Grand s'était défait des strélitz et que Mahmoud, quelques années plus tard, se défit des janissaires. Il n'attendit pas même comme eux que ses ennemis lui fournissent un prétexte de les condamner. Feignant d'avoir besoin d'eux pour quelque expédition militaire, il les convoqua tous dans la citadelle ; il les accueillit avec une feinte bienveillance et leur fit servir un banquet dans ses jardins. A un signal donné, des égorgeurs se précipitent sur eux ; pris à l'improviste, les mamelouks ne peuvent essayer de résistance. La plupart succombent aux coups de leurs assassins. D'autres s'élancent du haut de la terrasse, située à une formidable hauteur, et sont brisés dans leur chute, à l'exception d'un seul, dit-on, qui, ayant tenté à cheval ce saut prodigieux, arriva sain et sauf au pied de la plate-forme et survécut à cet horrible carnage.

Un ruisseau de sang, dégorgeant des portes de la citadelle dans la rue escarpée qui conduit à la ville, annonça au peuple du Caire le succès de ce coup d'état. A dater de ce jour, — c'était le 1er mars 1811, — l'autorité de Méhémet-Ali fut affermie à l'intérieur et recon-

nue au dehors. La Porte commença à le redouter et les puissances chrétiennes elles-mêmes cessèrent de l'ignorer ou de le regarder comme un barbare. Mais de ce jour aussi, des accès d'une sombre mélancolie vinrent de temps à autre le troubler au milieu de sa grandeur et de ses victoires. Il ne voulut plus habiter dans cette citadelle du Caire qui avait été jusqu'alors sa résidence favorite, et, tourmenté par ses remords, il résolut d'expier le massacre des mamelouks, en élevant une magnifique mosquée sur le lieu même où s'était passée cette scène d'horreur.

Cette mosquée, construite sur le modèle de celle de Sainte-Sophie à Constantinople, est d'un goût exquis et d'une grande magnificence. Elle est tout entière en marbre blanc. Au centre est une vaste cour pavée; d'élégantes fontaines y versent leurs eaux fraîches et pures pour servir aux ablutions des fidèles. Mais la tache de sang de lady Macbeth semble reparaître toujours sur le pavé de marbre, et cette splendide mosquée, destinée à expier un crime, ne fait qu'en immortaliser le souvenir.

Pendant qu'on bâtissait cet édifice, un derviche prédit que le vice-roi mourrait aussitôt que la construction en serait achevée. Méhémet-Ali, saisi d'une terreur superstitieuse, voulut annuler l'effet de cette prophétie, en ne terminant jamais sa mosquée, et pendant tout le reste de son long règne, il ne cessa pas de l'agrandir, de l'embellir et de l'orner.

Je ne cite ici que pour mémoire un puits, creusé dans le roc à une profondeur de deux cent soixante-dix pieds,

et que l'on montre aux voyageurs comme la principale curiosité de la citadelle. Il est connu sous le nom de *puits de Joseph;* la légende fait remonter au fils de Jacob ce travail dont l'histoire revendique l'honneur pour le sultan Saladin.

En redescendant dans la ville, nous visitons la mosquée du sultan Hassan, située sur la pente qui conduit à la citadelle ; elle est antique et d'un aspect imposant. L'architecture en est celle de beaucoup d'autres mosquées. Elle a la forme d'une croix, car c'est aux Grecs que les Arabes ont emprunté les éléments de leurs arts. Le carré du centre est une cour découverte avec une fontaine au milieu; sur chacun des côtés est un bâtiment également carré, surmonté d'une coupole, mais tout ouvert du côté de la cour. Il y a dans cette architecture quelque chose de grand et de simple, qui produit une impression vraiment religieuse. C'est fermé au monde, mais c'est ouvert au ciel. Les oiseaux y chantent et y font leurs nids. En voyant voltiger les hirondelles dans la mosquée de Hassan, ces paroles d'un de nos psaumes [1] me revinrent en mémoire :

Hélas! Seigneur, le moindre oiseau,
L'hirondelle, le passereau,
Trouveront chez toi leur retraite,
Et moi, dans mes ennuis mortels,
Je languis loin de tes autels.

Si jamais le protestantisme a une architecture pour ses temples, il me semble qu'elle devra se rapprocher

[1] Ps. LXXXIV.

de celle-ci. Je ne connais que les vieilles églises byzantines, du style le plus pur et le plus antique, telles que celle de Saint-Ambroise à Milan, qui puissent le disputer aux mosquées, en gravité, en simplicité et en religieuse beauté.

Nous visitons, — en sortant encore une fois des murs de la ville, — les tombeaux des sultans mamelouks, maintenant négligés et commençant à tomber en ruines. Au sommet de la coupole d'une mosquée, on nous fait remarquer une grande coupe que l'on remplit d'eau et de grain pour les oiseaux. Attention touchante et que j'ai dès lors retrouvée quelquefois en Orient. Ce n'est pas que, de sa nature, l'Arabe soit sentimental ou disposé à beaucoup d'égards pour les animaux, j'ai souvent même remarqué avec indignation la dureté avec laquelle on les traite dans ce pays. Mais il y a dans tout sentiment religieux une puissance d'expansion sans bornes, qui tend à envelopper dans un amour universel toutes les créatures de Dieu. « Béni sois-tu, Seigneur, disait saint François d'Assise, dans son célèbre cantique, bénis sois-tu, toi qui as formé notre frère le soleil, notre sœur la lune et notre mère la terre ! »

C'est aujourd'hui seulement que je commence à comprendre un peu les costumes égyptiens. — Je ne dirai rien de celui des hommes ; il n'est personne qui ne le connaisse pour en avoir rencontré des spécimens dans les rues de quelque grande ville d'Europe. Quant à celui des femmes, il est plus intéressant, mais beaucoup moins beau. Les femmes de condition ne sortent pas

sans être enveloppées d'un ample manteau de soie noire; les femmes du peuple s'habillent plutôt de bleu foncé; les coptes et les négresses, de blanc. Toutes portent sur leur tête une mantille noire, retombant par derrière et sur les épaules, et qui, par devant, est abaissée jusqu'aux sourcils et cache entièrement le front. La figure est couverte d'un voile de toile noire qui prend immédiatement au-dessous des yeux et descend, en se rétrécissant, jusqu'à la taille. Il est suspendu, non-seulement par deux attaches placées aux coins, entre les yeux et les oreilles, mais encore par un troisième cordon placé au milieu; ce dernier cordon passe dans un large anneau, ou, pour mieux dire, dans un tube d'or ou de cuivre, assez pareil à un canon de pistolet et couvrant entièrement l'espace qui se trouve entre les deux yeux. On n'aperçoit donc de toute une figure que les yeux et rien de plus.

Sur le voile, au-dessous de cet anneau, sont suspendues, les unes au-dessous des autres, de petites pièces de monnaie d'or dont le nombre monte quelquefois à une douzaine.

Ces modes, qui nous paraissent bizarres, ne sont pas des modes; les Orientaux sont esclaves de l'habitude presque autant que nous le sommes du changement. Les différents détails de la parure des femmes du Caire peuvent s'étudier déjà dans la Bible. La Genèse mentionne *un anneau pour le front*, du poids d'un demi-sicle, donné à Rébecca par le serviteur d'Abraham [1], et

[1] Genèse XXIV, 22-47.

Ezéchiel parle aussi de cet ornement[1]. Esaïe, annonçant la condamnation qui viendra frapper les filles de Jérusalem à cause de leur vanité et de leur coquetterie, énumère, dans un passage curieux, tout l'attirail de parure des femmes de son temps et n'oublie pas, entre autres choses, *les bagues qui leur pendent sur le nez*[2].

Cet anneau entre les yeux, tel que je l'ai décrit, a jeté pour moi un jour nouveau sur une image dont se sert Moïse dans le Deutéronome[3] : «Ecoute, Israël, dit-il, ces paroles que je te commande aujourd'hui seront en ton cœur, tu les enseigneras soigneusement à tes enfants, et elles seront *comme des fronteaux entre tes yeux.* » Il dit de même dans l'Exode[4], en parlant de l'institution de la Pâque : *Ceci te sera pour signe sur ta main et pour mémorial entre tes yeux.* Image frappante et parfaitement appropriée ! Car la personne qui porte entre les yeux une de ces *bagues pour le front* ne peut faire autrement que de la voir ; l'habitude de porter ce fronteau a même pour conséquence de faire loucher la plupart des femmes du Caire.

Au lieu de cette lourde bague, les personnes de qualité ont, de préférence, pour fronteau une simple bande d'étoffe brodée. Celles de la campagne ne portent pas de voile, mais elles ne se cachent pas moins soigneusement le visage en ramenant de la main le coin de leur

[1] Ezéch. XVI, 12.
[2] Esaïe III, 21.
[3] Deutér. VI, 4-8.
[4] Exode XIII, 9, 16.

mantille, de manière à ne laisser voir qu'un de leurs yeux.

Les femmes de toute condition et la plupart des hommes se teignent les ongles, du milieu jusqu'au bout, au moyen de feuilles de henneh qui leur donnent une belle couleur d'un rose orangé.

Les femmes du peuple se tatouent le menton de petits points bleus, ce qui leur donne l'air d'avoir de la barbe. Les mains sont également tatouées de signes figurant quelque talisman ou quelque verset du Coran. On peut rapprocher de cette coutume le passage de l'Exode que je viens de citer : *Ceci te sera pour signe sur ta main.*

Vendredi. Ce matin, un vieux Russe, qui nous a déjà accompagnés hier et qui veut absolument voir et nous faire voir le plus de choses possible, est de bonne heure à notre porte avec drogman, bourriques et bourriquiers. Il nous somme de nous lever *pour voir l'Egypte;* j'obéis, en murmurant tout bas contre la violence que l'on fait à mon libre arbitre. Je me laisse conduire sans savoir où nous allons. Nous irons à Héliopolis. Nous traversons la ville et nous trouvons d'abord un petit coin de désert tout couvert de tombeaux, au milieu desquels est assis un vieux mendiant, fumant avec dignité sa longue chibouque et tendant aux passants sa main décharnée. Nous laissons à gauche un petit village d'apparence misérable

et nous entrons bientôt dans un pays magnifique, un vrai jardin : champs d'orge, prés de trèfle, beaux vergers, rappelant ceux du canton de Berne. Si les arbres sont différents de ceux de nos climats, les herbes me paraissent être à peu près les mêmes : au bord du chemin le chardon, raide et hérissé, élève sa tête de pourpre, vers laquelle nos ânes jettent, tout en trottinant, un regard de convoitise ; la belle-de-jour laisse retomber ses cloches frêles et transparentes, rafraîchies par le souffle du matin et que vont flétrir les rayons du soleil. Nous rencontrons sur le chemin des ânes et des chameaux portant sur le dos de lourdes charges de trèfle, car c'est le temps de la fenaison. Le ciel est pommelé de nuages qui contribuent à donner au paysage une physionomie européenne.

Toutes les terres sont cultivées avec soin et parfaitement irriguées ; on creuse des puits jusqu'à une profondeur qui corresponde au niveau du Nil ; on en tire l'eau au moyen d'une roue posée horizontalement. Cette roue est mise en mouvement par un buffle ou par un esclave qui la pousse en marchant en rond. C'est ce que la Bible appelle *arroser avec le pied*. Moïse a fait ressortir d'une manière frappante le contraste que présente l'Egypte, dont la fertilité dépend uniquement du travail de l'homme, et la Palestine, que Dieu lui-même se charge d'arroser par la pluie. « Le pays où tu vas entrer, dit-il aux Israélites[1], n'est pas comme la terre d'Egypte d'où vous êtes sortis, *que tu arrosais avec ton pied comme*

[1] Deutér. XI, 10-12.

un jardin potager; mais c'est un pays de montagnes et de campagnes, et il est abreuvé d'eau selon qu'il pleut des cieux; c'est un pays dont l'Eternel ton Dieu a soin, sur lequel l'Eternel ton Dieu a continuellement les yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. »

Après une heure trois quarts de baudet (c'est la manière de mesurer les distances en Egypte), nous arrivons à l'emplacement d'Héliopolis. C'est le nom que les Grecs donnaient à l'antique ville d'On, nommée déjà dans la Genèse et où s'élevait un temple consacré au soleil. Le patriarche Joseph épousa la fille du prêtre de ce temple, et c'est là que se rendit Hérodote pour se faire instruire dans la sagesse des Egyptiens. Les seuls restes qui se voient aujourd'hui de cet édifice sont un obélisque encore debout, dans le jardin d'un Arménien, et un peu plus loin, dans la campagne, deux grosses pierres chargées d'hiéroglyphes qu'une fouille a mises à découvert. Les autres obélisques qui peuplaient jadis les abords du temple ont été transportés à Rome, du temps des empereurs, et dominent de leur immobile majesté les palais de cette *ville éternelle*, née tant de siècles après eux et qu'ils ont vue tant de fois s'abîmer et se relever à leurs pieds.

Après avoir salué cet obélisque, le plus ancien de tous, — car, d'après les égyptologues, c'est le seul qui soit antérieur à l'invasion des Hyksos, et, à ce compte-là, il aurait été témoin du mariage de Joseph, — nous visitons dans le voisinage un autre monument, témoin moins authentique, il est vrai, du séjour que firent plus tard en Egypte un autre Joseph et un autre sauveur d'Israël.

C'est un vieux et respectable sycomore, au tronc énorme et à la large envergure, sous lequel, s'il faut en croire la tradition, *Joseph, Marie et le petit enfant* se reposèrent dans leur fuite en Egypte. Abbas-Pacha a fait planter alentour un grand jardin potager, clos de haies de rosiers d'où s'exhale un parfum délicieux.

Après déjeûner, nous nous rendons à une vieille mosquée située à quelque distance de la ville, près du Vieux-Caire. C'est aujourd'hui vendredi et nous voulons assister au culte des *derviches hurleurs*. Nous trouvons dans la cour une vingtaine de curieux attendant le commencement de la cérémonie. Bientôt on nous fait entrer : la mosquée est d'une extrême simplicité, mais ornée de drapeaux et de vieilles armes. Nous nous rangeons au fond de la salle, près du mur : ceux qui prennent une part active au pieux exercice des derviches sont placés de l'autre côté. Voici ce que nous voyons : je l'ai noté sur place, au fur et à mesure, crayon et montre en main, en touriste consciencieux.

Une quarantaine d'hommes de tout âge et de toute condition, comme on peut en juger par la diversité de leurs habits, sont accroupis en cercle sur des peaux de bouc ou de mouton; je remarque dans le nombre plusieurs noirs portant l'uniforme des troupes du pacha. Tous ensemble se mettent à chanter pendant un assez long temps ces paroles toujours répétées : *Lâ Allah illâ Allah* (Il n'y a de Dieu que Dieu). Puis un d'eux se lève, sans sortir du cercle, et chante seul quelques paroles. Puis, tous ensemble répètent longtemps : *Allah! Allah! Allah!* — Viennent ensuite des soupirs ou bourdonne-

ments cadencés et de plus en plus accélérés. — Tous se prosternent. — On enlève ensuite les tapis, et tous restent debout. Un d'entre eux se place au milieu du cercle et entonne un chant auquel les autres s'associent. Bientôt se font entendre deux flageolets exécutant une mélodie douce. On s'incline, on se relève, on s'incline de nouveau, tout en émettant un son guttural, une sorte de ronflement de plus en plus sourd et qui finit par sortir du fond de l'estomac. Pendant ce temps, deux derviches, à bonnets de feutre pointus, sont entrés au milieu de la ronde et tournent, en étendant un bras horizontalement et en tenant l'autre un peu plus haut. Un autre homme qui vient d'entrer dans le cercle, bat la mesure pour marquer le rhythme des ronflements et des révérences, qui ne discontinuent pas un instant. D'autres derviches, qui font partie de la ronde et que l'on reconnaît à leurs longs cheveux, ont ôté leur tarbouche et s'inclinent si bas que leur chevelure fouette le sol.

Quelques coups de grosse caisse commencent à se joindre à tout cela ; de temps à autre on entend un cri horrible, arraché sans doute par la fatigue à quelqu'un de ces malheureux ; — car ils n'ont pas cessé de soupirer et de se courber en terre, en accélérant toujours la mesure.

Tout cela est affreux, et pourtant, je l'avoue, jamais je n'ai vu cérémonie que j'aie mieux comprise et qui m'ait paru une expression aussi franche et aussi naturelle du sentiment religieux. On comprend si bien ce besoin de se mettre en délire, de sortir de soi, de s'anéantir, pour exprimer à Dieu cette adoration qui ne se peut exprimer, et d'arriver à le contempler en parvenant, pour

ainsi dire, à la possession de son propre néant. Je reconnais d'ailleurs dans ces hommes la même race que dans ces prêtres de Baal qui répétaient, à grands cris, le nom de leur dieu depuis le matin jusqu'à midi, qui sautaient par dessus l'autel et pratiquaient sur leur corps des incisions pour en faire jaillir le sang[1]. Ces sacrificateurs de Baal n'étaient certes pas des imposteurs ; ce qu'Elie punissait en eux, c'était leur frénésie même ; car le culte de Jéhovah est le culte de la vie, de la lumière et de la liberté. Il ne permet point à l'âme de se perdre ou de s'abîmer dans une contemplation inconsciente ; il veut que l'homme arrive à se posséder afin de pouvoir se donner, à se donner afin de se posséder.

Mais ce qui me frappe aussi, c'est le sentiment d'admiration et de naïve béatitude qui rayonne sur le visage des nègres, pendant qu'ils se livrent à cet exercice. On voit qu'ils se sentent transportés dans une sphère supérieure à la sphère toute matérielle dans laquelle végète leur race. Pour eux, ceci est déjà un progrès ; c'est une initiation, c'est le commencement d'une religion, la recherche d'un dieu, le rudiment d'un culte !

Les mouvements et les soupirs cessent enfin, le flageolet continue seul à se faire entendre ; mais ce n'est qu'un court répit ; bientôt on recommence de plus belle et l'on arrive de nouveau, au bout d'un moment, à un véritable état de délire et à des cris épouvantables.

Cette *ronde du sabbat* se calme une seconde fois pour recommencer une troisième, en allant toujours du *piano*

[1] 1 Rois XVIII, 26-28.

au *forte*. Enfin le cercle se rompt : un seul homme continue à se plier en deux, les mains jointes derrière le dos et poussant de temps à autre des cris horribles. Tantôt il se précipite contre le mur qu'il heurte violemment de la tête, tantôt il balaye la terre de ses cheveux. Les autres cependant font de temps en temps une prière. Le malheureux finit par entrer dans une sorte de crise nerveuse et continue ses mouvements désordonnés, jusqu'à ce qu'il tombe enfin sur le carreau, raide et sans connaissance.

J'ai, dès lors, été plusieurs fois témoin de ce culte, dont le fond est toujours le même, mais dont le rite se modifie suivant les pays, et qui est parfois entouré de tout un cortége de superstitions. J'en reparlerai en temps et lieu.

En sortant de là, mes compagnons de route vont avec le drogman visiter le Vieux-Caire, où se voit une immense mosquée, une église copte et une grotte où la sainte famille passe pour avoir séjourné. Je les laisse aller, car je suis déjà las de voir tant de choses, et je n'ai pas encore satisfait le désir que j'ai, depuis mon arrivée, de parcourir le Caire à mon aise. Ce qui m'a toujours le plus intéressé dans une ville, ce ne sont pas les *curiosités* de la ville, mais la ville elle-même : pour connaître un lieu, il ne suffit pas de le visiter, il faut y vivre, ou, sinon, y flâner : car ce qu'on trouve sans le chercher vaut toujours mieux que ce que l'on cherche. Je laisse donc mes officiers russes disparaître au grand trot dans un tourbillon de poussière, et je reprends la route du Caire, au petit pas de ma monture

et suivi seulement de mon bourriquier Ibrahim, avec lequel j'essaye de lier conversation. L'entreprise n'est pas aussi difficile qu'il le semble ; les bourriquiers d'Egypte ont tous retenu quelques bribes des langues étrangères qu'ils ont l'occasion d'entendre parler aux voyageurs ; l'anglais, surtout, leur est assez familier, à cause du grand nombre d'Anglais qui passent au Caire en se rendant aux Indes ; s'ils le parlent incorrectement, ils le prononcent en revanche avec une remarquable pureté d'accent. Il n'est pas exact de dire que l'italien tient lieu en Orient de toutes les autres langues européennes ; cela n'est vrai qu'à Alexandrie et dans quelques ports de mer : mais ici, dans l'hôtel où je loge, le français et l'italien ne me seraient pas de grand secours : l'hôte est Allemand, le valet de chambre est un Hindou qui ne sait de langue européenne que l'anglais, et le portier, un nègre qui ne parle qu'arabe.

Comment t'appelles-tu et quel âge as-tu? demandai-je à mon bourriquier.

— Je m'appelle Ibrahim et j'ai quatorze ans.

— N'es-tu jamais sorti du Caire et des environs?

— Non, j'aimerais bien aller avec vous en Angleterre. Mais je ne peux pas abandonner ma femme.

— Ah ! Tu es marié ! Et que voudrais-tu voir en Angleterre?

— Je voudrais voir Paris. C'est là qu'il doit y avoir de belles mosquées ! On dit qu'il y a tant d'argent à Paris que personne n'y va à pied et que chacun y a son âne. Est-il vrai que tout le monde y porte des bottes?

— Oui, à peu près.

— Et que les femmes ne mettent pas de voile quand elles sortent dans les rues?

— C'est également vrai.

— Et comment s'habillent-elles donc?

— Elles portent une robe de fer recouverte de laine ou de soie.

— C'est curieux ! Et y a-t-il beaucoup d'Européens à Paris?

— Il n'y a guère que cela.

— Comment ! Mais les âniers y sont pourtant des Arabes? On ne prend pourtant pas des Européens pour *sâis* et pour porteurs d'eau?

Je fais grâce à mes lecteurs du reste de notre conversation et je m'arrête pour leur expliquer ce que c'est qu'un *sâis*. La chose, comme le mot, est entièrement égyptienne. Si la masse des habitants du Caire est montée sur des ânes, les personnes de qualité vont de préférence à cheval et se font précéder d'un esclave, armé d'une courbache et frappant devant lui, à tort et à travers, pour annoncer le passage de son maître et lui frayer un chemin dans les rues étroites et presque toujours encombrées. Ce coureur s'appelle un *sâis;* les grands personnages en ont plusieurs. Nous lisons dans le livre des Rois[1] qu'Adonija, affectant la royauté, s'établit des chariots, des gens de cheval et *cinquante hommes qui couraient devant lui.* La même chose est racontée d'Absalom[2]. Quelle que soit la durée de la course,

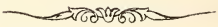
[1] 1 Rois I, 5.

[2] 2 Samuel XV, 1.

quelle que soit l'allure du cheval de son maître, le sâis doit toujours se tenir à l'avant-garde, et ne peut, sous aucun prétexte, s'arrêter un instant pour reposer ses pieds nus, ensanglantés par les pierres du chemin. La vie de ces sâis est une des plus misérables que l'on puisse imaginer; on a peine à concevoir que le corps humain soit capable de supporter tant de fatigue. La condition de ces pauvres gens est souvent encore aggravée par la cruauté de leurs maîtres. On m'a raconté, par exemple, qu'un sâis d'Abbas-Pacha, vaincu par la fatigue et ne pouvant plus mouvoir ses pieds enflés par la course... Mais, non, je m'épargne cette histoire et ne veux pas en épouvanter encore une fois mon imagination. Les fastes de la tyrannie sont assez riches pour qu'on puisse se dispenser de recueillir de nouveaux matériaux. On fait courir aussi un sâis devant les voitures : car il y en a quelques-unes au Caire; elles appartiennent toutes à des gens riches et sont destinées presque exclusivement aux femmes. J'en ai rencontré aujourd'hui une vingtaine à la file, stores baissés, transportant tout un harem.

Rentré au Caire, je renvoie Ibrahim et m'enfonce, seul et à pied, dans le labyrinthe de ces rues obscures et tortueuses. Il y en a beaucoup qui sont si étroites que l'on ne pourrait y passer à âne. Les étages supérieurs, bâtis en encorbellement, comme je l'ai dit, touchent presque ceux de l'autre côté de la rue et ne laissent tomber sur le sol qu'un mince filet de lumière. Il n'y a peut-être pas de ville où il soit aussi aisé de s'égarer. On ne rencontre en effet ni place publique, ni monument qui puisse servir de point de repère, et les rues sont d'ordinaire si

tortueuses qu'on ne sait jamais quelle en est la direction. Enfin la plupart sont des impasses. On peut suivre un quart d'heure le même chemin et être obligé de revenir ensuite sur ses pas, faute d'issue. D'autres fois la rue n'a de débouché qu'à travers une cour ténébreuse dont un homme à figure sinistre vous ouvre la porte, en vous demandant un bakchiche. Autant est étourdissant le tumulte du bazar et des rues marchandes, autant est effrayant le silence de mort de ces petites rues. Je finis par m'égarer tout à fait, sans trouver personne à qui demander mon chemin. Je ne rencontre qu'un groupe de femmes, voilées et enveloppées de leurs manteaux et qui, au bruit de mes pas, s'enfuient en traînant leurs babouches, comme des chauves-souris effarouchées. Je trouve enfin un gamin qui me conduit par bien des circuits jusqu'à une rue plus fréquentée; je la suis sans m'en écarter et arrive enfin à une des portes de la ville, où, harassé de fatigue, je m'étends sous un palmier.



III

LES PYRAMIDES

A Madame ***, *à* ***

Du Caire, ce dimanche 21 mars.

J'ai passé hier quatorze heures en selle sur mon baudet et j'ai fait l'ascension de la grande Pyramide. J'ai donc le droit d'être un peu fatigué aujourd'hui. Heureusement, c'est le jour du repos, et j'en profite : à part une petite promenade au jardin de Shubra, je ne fais aucune œuvre en ce jour-ci, ni moi, ni mon âne. Voilà trois semaines que je vous ai quittée, il me semble qu'il y a trois siècles! Il est vrai que je suis dans un pays où les jours sont comme des siècles et les siècles comme des jours, et où l'on foule à chaque pas la trace de ceux de Moïse et d'Abraham. J'aurais beaucoup à vous raconter, mais les impressions s'accumulent trop rapidement pour qu'on puisse songer à les conserver toutes : je m'en tien-

drai donc à ma journée d'hier, dont j'ai encore la mémoire fraîche.

Hier donc, samedi, avant le lever du soleil, je suis parti du Caire pour visiter les ruines de Memphis et les pyramides de Ghizeh. J'avais pour compagnons dans cette excursion deux Russes et un drogman, tous montés sur des ânes. Chacun de ces ânes est suivi d'un ânier, petit gamin en turban blanc et en robe bleue, jambes et pieds nus, qui court après sa bête en frappant et en criant, et qui, comme elle, fait, sans se plaindre, ses quinze lieues par jour au grand soleil.

Nous arrivons au bord du Nil. Nous nous embarquons pour passer le fleuve. Le Nil, toujours couvert de barques, large comme un lac et ayant même ses tempêtes, a quelque chose de vraiment majestueux. Le Rhin, avec ses petits châteaux sur les collines, le Rhône et le Danube, ne sont que *jolis* à côté de ce grand fleuve qui s'avance lentement, au milieu d'îles couvertes de palais, entre des plaines richement cultivées ou de hautes forêts de palmiers. Notre barque passe devant l'île de Rauda : c'est à la pointe de cette île, maintenant surmontée d'un palais de pacha, que Moïse fut recueilli par la fille de Pharaon. Comment le sait-on? peu m'importe; que ce soit ici ou ailleurs, ce ne peut avoir été bien loin, puisque nous sommes tout près de la capitale des Pharaons. Dans tous les cas j'ai sous les yeux le passage où s'est passée cette scène.

La vue est de toute beauté. D'un côté, le soleil se lève derrière la citadelle du Caire, dont nous voyons se dessiner la coupole colossale et les nombreux minarets; de

l'autre, ses rayons éclairent déjà le sommet des deux grandes pyramides que nous apercevons dans le lointain. Ces pyramides font dans cette contrée un effet très-analogue à celui que produit chez nous l'Eiger et la Jungfrau : on les aperçoit, pour ainsi dire, de partout, et argentées comme elles le sont maintenant par le soleil levant, elles ont cette même teinte douce que l'on admire sur les Alpes dans les belles matinées d'été.

Nous débarquons à Ghizeh, petit village sur la rive gauche du Nil. Il y a là un grand mouvement au bord du fleuve : nous sommes au temps des fenaisons; des chameaux, chargés de luzernes en fleur, descendent sur le rivage : on dirait des collines de verdure ambulantes : ils viennent se coucher dans les barques qui doivent leur faire passer l'eau. Nous nous arrêtons un instant à Ghizeh, devant un de ces cafés que l'on trouve ici partout et qui ne ressemblent en rien à ceux d'Europe. Puis nous continuons notre route, en remontant le Nil et en le côtoyant. Je ne puis vous donner une idée de la beauté et de la richesse du tableau; sur la rive opposée, nous voyons encore la ville du Caire au pied de sa citadelle; sur la rive où nous sommes, ce sont de vastes champs de toute culture, des prairies irriguées avec soin. Ce grand et beau fleuve, cette immense vallée, cette lumière splendide, tout cela donne à ce paysage quelque chose de large et de grandiose qui se prête admirablement à ces palais démesurés et somptueux que l'imagination aime à y placer.— Des vols de colombes ou de corbeaux, au col et aux ailes gris de perle, des ibis, ressemblant assez à nos cigognes, mais plus petits et mieux proportionnés, à la tête

noire et aux ailes d'une blancheur éclatante comme le plumage des cygnes, viennent s'abattre au bord du chemin. Nous traversons ensuite une forêt de palmiers dans laquelle sont plusieurs villages; les maisons sont des huttes en briques crues et sortent à peine de terre; nous voyons de pauvres gens occupés à façonner et à sécher au soleil des briques de ce genre, telles que les Israélites les fabriquaient ici même, sous la verge des exacteurs de Pharaon. — Autour des maisons aboient des chiens de couleur fauve, ressemblant à des chacals; les chiens abondent en Egypte et sont presque toujours sans maître. Et puis des dindons, des poules, des pigeons, des ânes, des chevaux, des buffles, des moutons à longue laine, des chameaux, des chèvres à grandes oreilles pendantes, tachetées et marquetées comme celles de Jacob. La variété et l'abondance des animaux domestiques est égale en Egypte à celle du règne végétal et de l'espèce humaine. — Des femmes de la campagne, ramenant d'une main leur mantille sur leur visage et soutenant de l'autre une cruche de forme élancée qu'elles portent sur la tête, remontent lentement du bord du Nil; des enfants courent au devant de nous en souriant et en criant : *Bakchiche, Bakchiche!* Ce mot signifie *un présent :* quelquefois, — dans la bouche d'un ânier par exemple, — cela répond à *pourboire ;* dans celle d'un mendiant, cela veut dire une aumône, mais le plus souvent ce n'est ni l'un ni l'autre : c'est simplement un présent, — et on ne se fonde pour le demander ni sur le besoin qu'on en a, ni sur le droit qu'on peut avoir d'y prétendre. — Quant aux hommes, ils nous voient passer sans nous regarder; ils sont

accroupis et fument leurs longues pipes, rien ne les tire de leur superbe indifférence. Ici, du reste, on ne se salue guère au passage; car on ne sait pas se contenter comme en Europe d'un signe de tête ou d'un coup de chapeau : ces demi-politesses passeraient en Egypte pour des impertinences. Pour se saluer on s'arrête et l'on se *touche* la main, après avoir préalablement baisé celle que l'on offre. Je dis qu'on se *touche* la main, car il n'est pas d'usage de se la serrer comme chez nous ou de se la secouer comme en Angleterre. Mais les salutations orientales se compliquent d'une foule d'autres cérémonies, que j'ai vues sans pouvoir encore m'en rendre compte et qui ont suffi déjà pour me faire comprendre le sens de ce mot de Jésus aux disciples qu'il envoie en mission : « *Ne saluez personne en chemin*[1]. » Cela équivalait simplement à dire : « Ne perdez pas de temps en route. » Elisée, de même, recommandant à son serviteur de faire diligence, lui disait : « Trousse tes reins, prends mon bâton en ta main et t'en va. *Si tu trouves quelqu'un, ne le salue point, et si quelqu'un te salue, ne lui réponds point*[2]. »

Puisque j'en suis aux salutations, je dois aussi vous dire quelque chose des injures. On ne m'a jusqu'ici insulté qu'une seule fois. C'était à Alexandrie, j'allais aux Catacombes ; dans le village qui est tout près de là, un enfant qui me voyait passer jeta sur mon costume franc un regard de colère, en s'écriant : « Maudite soit ta mère! » Cette malédiction, tout orientale, est justement la contre-

[1] Luc X, 4.
[2] 2 Rois IV, 29.

partie de cette antique bénédiction, que nous trouvons mentionnée dans l'Evangile : « Bienheureux est le sein qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité[1] ! » Rappelez-vous aussi ce passage de la Genèse où la terre (de laquelle a été tiré Adam) est *maudite à cause de lui*[2].

J'en reviens à mon récit. Tous ces villages sont au milieu des palmiers, — et les palmiers sont au milieu des villages : ils croissent dans les maisons mêmes et poussent leurs jets entre les nattes de jonc qui servent de couverture aux habitations ; quelquefois même il n'y a pas d'autre toit à la cabane que l'ombre du palmier.

Après quatre ou cinq heures de marche, nous arrivons à Memphis. Quelles vagues idées de magnificence et de grandeur ce nom sonore a le privilége d'éveiller ! Comme je l'ai dit, le paysage cadre parfaitement avec ces idées-là : à côté de ce fleuve immense, de ces vastes campagnes, de ces palmiers élancés, en regard de ces pyramides, témoins encore subsistants de la puissance inouïe des hommes de cette époque lointaine, on éprouve le besoin de reconstruire par la pensée une ville digne de tout cela. — Jusqu'à présent nous avons marché dans une plaine parfaitement unie, mais ici les amas de décombres de Memphis accidentent le terrain : ce sont des collines de sable où se trouvent, mêlés à la poussière des générations, des débris innombrables de poterie. On a fait récemment des fouilles en cet endroit : deux caryatides colossales et d'autres pierres chargées d'hiéroglyphes

[1] Luc XI, 27.
[2] Genèse III, 17.

se voient là, encore couchées, à quelques pieds au-dessous du sol, dans les fosses où elles ont été découvertes. — Nous nous asseyons à l'ombre et tirons de notre sac nos provisions : notre drogman consent à déjeûner avec nous, après que nous lui avons assuré que notre bœuf n'est pas du porc et que notre ale n'est pas du vin. — D'une hutte voisine sortent des enfants entièrement nus et des femmes tatouées au menton, aux bras et aux mains : elles nous apportent un peu d'eau trouble et nous offrent de petites antiquités, qu'elles ont trouvées dans les fouilles. Toutes les femmes égyptiennes que j'ai vues dévoilées étaient laides, malgré de beaux yeux, des dents magnifiques et une expression agréable.

Nous nous acheminons vers le désert. La partie cultivée de l'Egypte n'étant que la vallée formée par le Nil, le désert se trouve plus élevé que la terre cultivée, — mais d'une quarantaine de pieds seulement. Quand on en approche, on n'a devant soi qu'un talus de rocher calcaire, recouvert de sable, et d'un aspect assez pareil à celui des dunes d'Ostende. La limite entre le désert et la terre cultivée est donc bien tranchée, — pas assez cependant pour qu'il n'y ait pas au pied de ces dunes un petit espace neutre ou douteux, que l'on peut comparer au rivage de l'Océan laissé à sec par la marée descendante. Sur cette étroite bande de terrain, les deux natures se combattent : le sable du désert s'y verse et la recouvre, mais ne parvient pas à y étouffer entièrement la vie ; des touffes d'herbe sortent par-ci par-là. Mais la dune elle-même, et tout ce qui est au-delà, est littéralement une mer de sable. En voyant le combat incessant que se livrent ici

le Désert, agent destructeur, menace constante de mort, — et le Nil, source de toute vie, on comprend que les anciens habitants du pays aient considéré leur fleuve comme un dieu ; bien des gens ont été divinisés à moins. On comprend même comment, si voisins du spectacle de la stérilité du désert, ils ont pu voir des dieux dans tout ce qui a vie, animaux et végétaux, poireaux et oignons, bœufs et crocodiles.

C'est sur la lisière du désert, ou plutôt sous le désert, que sont les ruines de Saccarah que nous allons maintenant visiter. Saccarah n'est et n'a jamais été peut-être qu'une ville souterraine servant de nécropole à Memphis. Sur la pente de la dune est l'entrée d'une caverne ; nous y pénétrons, munis de flambeaux et accompagnés de quelques Bédouins qui rôdent dans les environs et font l'office de ciceroni. Les parois intérieures sont couvertes de bas-reliefs et d'inscriptions hiéroglyphiques. Vous pouvez en lire le texte et la traduction dans Champollion ou dans Lepsius.

Nous gravissons la dune jusqu'au sommet, et continuons à marcher. Nous avançons avec peine, car nous enfonçons dans le sable. L'ardeur du soleil est intolérable : malgré un voile bleu que madame B... m'a donné à Alexandrie, malgré la calotte de coton que chacun porte ici sous son chapeau ou sous son tarbouche, mon front se couvre en un moment de gros boutons rouges qui ne m'ont pas encore passé. On appelle cela les boutons du Nil. On ne tarde pas, par suite de la sécheresse de l'atmosphère, à se sentir saisi d'une soif dévorante. Nous arrivons à l'ouverture d'une autre caverne, beau-

coup plus grande que la première. Nous y descendons; elle est immense. A droite et à gauche d'un couloir sans fin se trouvent des galeries latérales, à l'entrée de chacune desquelles est placé un cube de marbre noir, de six pieds en tout sens et tout couvert d'hiéroglyphes. Ces blocs sont creusés en forme de bassins dans leur partie supérieure et servaient, dit-on, de tombeaux aux bœufs Apis.

Après une longue promenade souterraine, nous sommes heureux de *riveder le stelle,* comme Dante en sortant de l'enfer. Mais, pour nous, *le stelle* sont malheureusement encore ce soleil dévorant du désert. Je remonte sur mon âne, l'étrier me brûle à travers ma botte. Nous marchons longtemps dans le sable, puis nous redescendons sur cette lisière intermédiaire dont je vous ai parlé. J'aperçois un étang ou plutôt une flaque d'eau, sans doute ce que les Hébreux désignaient sous le nom d'*âgâm*[1]: j'y cours: un vol de canards sauvages gagne le large à mon approche. Je voudrais me désaltérer, malheureusement l'eau n'est pas potable. Les Pyramides sont devant nous et semblent tout près, mais il nous faut encore deux heures pour y atteindre. Elles sont situées dans le désert même, à sa limite extrême, au bord de la dune. Il y en a trois, comme on sait. Celle de Céphren, la seconde en hauteur, est la seule qui ait conservé encore, près de son sommet, une partie de ce revêtement de pierres polies qui les couvrait jadis toutes trois de la tête aux pieds. Elle paraît, à distance, aussi haute que

[1] Par exemple Exode VII. 19; VIII. 1.

celle de Chéops : car le sol sur lequel elle est construite est un peu plus élevé ; mais celle de Mycérinus est sensiblement plus petite.

Vues de près, les pyramides n'ont point produit sur moi l'impression d'immensité à laquelle je m'attendais. Quand on les aperçoit de loin, — quand, par exemple, en se promenant aux environs du Caire, on les voit tout à coup surgir derrière les arbres et les maisons et dominer, de leur écrasante majesté, tout le pays qui s'étend à leurs pieds, on est saisi d'étonnement et presque de stupeur et l'on s'incline avec respect devant « ces pompeux monuments qui, selon l'expression de Bossuet, semblent porter jusqu'aux cieux le témoignage de notre néant. » Mais le *major e longinquo reverentia* s'applique aux pyramides elles-mêmes. Comme, en s'y rendant, on les a toujours devant les yeux, on ne les voit grandir qu'insensiblement, et, en y arrivant, on est tout surpris de n'être pas surpris davantage.

Peu à peu, cependant, on recommence à s'étonner, on décompose par la pensée ces masses énormes, on en compare les dimensions à des dimensions qui nous soient plus familières, et l'étonnement revient par la réflexion.

La masse solide de la pyramide de Chéops est, à elle seule, de 85 millions de pieds cubes. Dans ses loisirs de Sainte-Hélène, Napoléon a calculé qu'avec les pierres qui entrent dans la construction de cette seule pyramide, on pourrait enclore toute l'Espagne d'un mur de cinq pieds de haut et large à proportion. L'élévation de ce monument, le plus haut qui ait été construit par

la main des hommes, ne dépasse pourtant que de quelques pieds la flèche du Münster de Strasbourg; mais il faut songer que les pyramides, loin d'être des flèches, sont des masses beaucoup plus larges que hautes et dont la base excède l'élévation de plus des deux cinquièmes. Et puis, déduction faite des chambres, relativement bien petites, que l'on y a pratiquées, ce sont des masses entièrement compactes. Que l'on songe enfin à la profondeur, à l'étendue, à la solidité des fondements sur lesquels doivent reposer ces colosses, et l'on croira sans peine ce que nous rapporte Hérodote, au dire duquel cent mille ouvriers travaillèrent sans relâche, pendant vingt ans, à la construction d'un seul de ces monuments.

Quelle était la destination des pyramides? Ou plutôt, quelle en était la destination essentielle et primitive? car il est évident que des édifices pareils ont pu être utilisés de bien des manières. On sait combien de réponses différentes ont été faites à cette question. Je me rappelle avoir lu avec grand intérêt, il y a quelques années, une dissertation de M. de Persigny sur ce sujet. Suivant lui, les pyramides auraient été une sorte de digues ou d'éperons, placés à l'entrée du désert pour briser les courants de sable et mettre ainsi l'Egypte à l'abri des envahissements de son éternel ennemi. On m'a dit, dès lors, que cette ingénieuse hypothèse avait été pleinement réfutée. Il est impossible cependant qu'elle ne revienne pas se présenter à l'esprit, quand on contemple les pyramides et qu'on en observe la situation.

Je ne doute pas néanmoins que ces monuments n'aient

été, avant tout, des monuments religieux. On sait assez de quelle haute importance est la forme pyramidale dans le symbolisme de tous les peuples anciens. Cette forme, qui réunit en elle le triangle et le carré, le 3, chiffre de Dieu, et le 4, chiffre du monde, était l'expression la plus simple et la plus pure de l'idée religieuse, la forme la plus parfaite et la plus sainte que l'esprit humain pût concevoir. Vous trouverez tout cela fort bien expliqué dans les auteurs qui ont traité du symbolisme des anciens et, en particulier, dans le beau livre de Bæhr sur le culte mosaïque. Les exemples et les analogies ne manquent pas.

Nos habitudes d'abstraction nous ont rendu le symbolisme si étranger, que nous sommes toujours tentés d'oublier qu'il a été, pendant longtemps, la seule langue de la religion et de la philosophie. Moïse est le premier qui ait opposé formellement au mysticisme contemplatif des religions anciennes l'autorité d'une loi morale, et qui ait substitué à des symboles vagues et obscurs une parole écrite et intelligible à tous. Et malgré cela, il suffit de lire le Pentateuque et d'étudier la construction du Tabernacle et le rite des sacrifices mosaïques, pour voir quelle part considérable il fait encore aux symboles. Il les a détrônés, mais il ne les a pas supprimés. Seulement, tout au fond du sanctuaire de Jéhovah, derrière la quadruple tenture du pavillon, entre les ailes des chérubins mystérieux et dans l'arche même de l'alliance, il a placé, non point quelque image symbolique de la nature et de la Divinité, mais les tables de la Loi, les Dix commandements, la parole du Dieu vivant !

Il ne faut pas objecter contre cette manière d'expliquer les pyramides, qu'il est invraisemblable que des travaux aussi gigantesques aient été entrepris et exécutés sans un but d'utilité pratique et dans une pensée exclusivement religieuse. Il serait plus juste de conclure, tout au contraire, de l'immensité de cette œuvre, qu'elle n'a pu été inspirée que par une pensée religieuse. L'histoire de l'Antiquité païenne et orientale, comme celle de notre Antiquité chrétienne et germanique, fournirait assez de faits à l'appui de cette présomption. Les monuments les plus considérables que nous aient légués les civilisations primitives sont tous des monuments religieux. Rappelez-vous le Dôme de Cologne et le Münster de Strasbourg, les temples d'Ellora et de Baalbek !

Sans aller même chercher si loin mes exemples, ce sphinx colossal qui veille au pied des pyramides, qu'est-il autre chose qu'un symbole sacré et une *great misapplication of labour and capital*, comme le dit judicieusement un *Guide-book* qui vient de me tomber sous les yeux ?

Ce sphinx est un monolithe, taillé dans le rocher même sur lequel s'élèvent les pyramides ; il est très-probable qu'il ornait, avec d'autres sphinx pareils, l'avenue qui conduisait à l'entrée de Céphren. On peut donc en conclure que la base des pyramides, maintenant cachée par le sable, est située au même niveau que la base du sphinx et par conséquent à une assez grande profondeur au-dessous du niveau actuel du sol ; la masse des pyramides est donc encore beaucoup plus considérable qu'elle ne le paraît aujourd'hui. On a récemment découvert le pié-

destal de ce monstre, le corps en est presque détruit et la face très-mutilée. Pline nous en a déjà donné les mesures; c'est le plus grand de tous les sphinx. Il a 117 pieds de longueur et 51 de hauteur, de la tête aux pieds et sans compter le piédestal. Sa tête mesure 81 pieds de tour. Ce colosse était presque entièrement enseveli dans le sable, Belzoni en fit débarrasser les abords, et découvrit deux temples pratiqués dans le corps de l'animal : l'un entre ses jambes, l'autre dans une de ses pattes.

En approchant des pyramides, nous nous voyons enveloppés de Bédouins qui nous offrent des antiquités, — lampes sépulcrales, urnes, scarabées, — et qui, sans nous laisser le temps de respirer et de nous reposer un instant à l'ombre, — veulent, au débotter, nous faire faire l'ascension de la grande pyramide. Un Anglais s'est cassé le col, il y a peu d'années, en voulant y grimper seul, et dès lors les pyramides ont leurs guides comme le Mont-Blanc. Deux tribus de Bédouins, — trente-cinq hommes sous deux cheiks, — se sont constitués les *montreurs* de ces monuments. Ils portent pour tout vêtement une courte chemise de toile blanche, à longues manches et largement ouverte sur la poitrine. Ce sont de vrais Bédouins de frontière, n'ayant point la noblesse et la dignité que j'aimais à supposer à tous les enfants du désert ; mais ils n'en sont pas moins pittoresques. Ils sont avides et intéressés comme la plupart des peuples de l'Orient — et de l'Occident, mais leur cupidité n'a rien de cette finesse et de cet astuce que nous attribuons proverbialement aux Juifs et aux Grecs ; leur âpreté au gain se manifeste avec une naïve impru-

dence, qui justifie parfaitement le sens tout spécial que notre langue attache à la qualification d'*arabe*.

L'ascension des pyramides est assez pénible ; il faut les gravir comme on gravit un rocher, en cherchant son chemin sur les saillies que forment les assises, et ces assises ont quelquefois quatre pieds de haut. Un de mes Russes déclare qu'il préfère nous attendre. L'autre, M. de Lukieff, se décide à essayer, mais, parvenu aux trois quarts, il perd courage et redescend. Pour moi, quoique déjà exténué de fatigue, je monte, ou plutôt je me laisse hisser en haut. Deux Bédouins me traînent par les mains, trois autres me poussent par derrière ; un petit garçon court après, en portant une cruche d'eau pour me rafraîchir quand je serai parvenu au sommet. Ils m'entraînent avec une rapidité fabuleuse, sans me donner le temps de respirer ni la permission de réclamer, et me font avancer sans relâche, en me disloquant les articulations et en m'écorchant la peau contre la pierre. J'ai beau protester, les Bédouins *ont des rigueurs à nulle autre pareilles ;* ils me laissent crier et s'encouragent à monter, en chantant en chœur, dans le turc du Bourgeois-gentilhomme :

Allah ! Allah ! Monsir buono,
Allah ! Allah ! Bakchiche buono !

Monsir signifie *Monsieur*. Quant à *Bakchiche,* je l'ai déjà expliqué, c'est le premier mot d'arabe que l'on apprenne en voyageant, mais ce seul mot vous coûte aussi cher que tout le dictionnaire de Freytag.

Je me croyais emporté par des démons ou des djinns,

en voyant autour de moi ces fantômes presque nus, ces corps maigres et noircis par le soleil, ces faces au regard étrange, et en entendant résonner à mes oreilles leurs cris discordants. J'étais d'ailleurs défaillant de fatigue et d'inanition. J'arrive enfin au sommet, hors d'haleine et ne pouvant plus me soutenir. Le vent rafraîchissant, qui erre toujours autour des cimes isolées, vient vivifier mes poumons. Ma vue s'étend sur un immense horizon. A ma droite est le désert; devant moi, au midi, je vois surgir du sable de nouvelles pyramides, celles de Daxour et de Saccarah; à ma gauche s'étend l'Egypte, le Nil, le Caire, la chaîne des monts Mokattem. Au bord, presque à mes pieds, entre le désert et le Nil, le célèbre champ de bataille auquel les pyramides ont donné leur nom. J'aurais désiré contempler tout cela à mon aise et me recueillir un instant au sommet de ce monument, unique au monde, et qui, par sa grandeur comme par son âge, semble être une sorte d'intermédiaire entre les œuvres du Créateur et les travaux exécutés par les hommes.

Mais les *Bédouins* n'ont pu me laisser respirer.

Ces malheureux m'ont gâté Chéops. A peine suis-je arrivé au sommet qu'ils se jettent à mes pieds pour me demander un bakchiche, en sus du prix de la course que je leur ai payé d'avance; puis, ils s'emparent de moi et me font redescendre aussi rapidement qu'ils m'ont fait monter. A mi-hauteur ou à peu près, je m'arrête, pour me reposer, sur une terrasse formée par une brêche pratiquée dans un des angles de la pyramide. Les Bédouins en profitent pour me donner le spectacle d'une *fantasia*.

Fantasia est encore un des grands mots de l'Orient, et s'applique à peu près à tout. Cette fois-ci, c'est une danse, assez indécente, qu'exécute un de mes guides pendant que les autres battent des mains en cadence. On me demande un nouveau bakchiche.

Ce mot de bakchiche nous poursuit longtemps encore après que nous sommes descendus. Plus nous en donnons, plus on nous en demande; c'est naturel. Nous remontons sur nos ânes; quelques Bédouins, entre autres un des deux cheiks, nous courent après pendant une demi-heure, espérant obtenir encore quelque chose. Nous revenons au clair de la lune. En passant le Nil, je me couche au fond de la barque et m'endors; je sens cependant, en passant devant l'île de Rauda, les doux parfums de l'oranger qui nous arrivent sur les ailes de la brise.

Avant neuf heures, nous sommes rentrés au logis, ayant fait très-heureusement une course que chacun nous avait dit impossible d'exécuter en un jour, et qui cependant pouvait se faire, « mais par la volonté de Dieu et non pas par notre force, » — comme le dit pieusement notre drogman Mohammed.

IV

LA FOIRE DE TANTAH

Je dois avoir dit qu'en arrivant au Caire nous étions descendus à l'*Hôtel d'Orient*. Nous étions encore peu accoutumés à ce que sont les hôtels dans le Levant, quand par hasard il y en a, et nous avions eu le tort d'attendre de celui-ci toute autre chose que ce que nous y trouvâmes réellement. Je m'étais figuré une hôtellerie des Mille et une nuits, toute parfumée de jasmin et d'essence de roses ; M. de Lukieff, en revanche, comptait sur un hôtel pareil à ceux d'Europe. Il s'y croyait d'autant plus autorisé que le personnel était presque exclusivement français et que le service se faisait dans la langue de la Canebière. Je dis *se faisait;* il serait plus exact de dire qu'il aurait dû se faire : car le maître d'hôtel se trouvait en ce moment en voyage, et la maison était abandonnée à une demi-douzaine de garçons, qui, la plupart du temps, peu soucieux de *leurs voyageurs,* abrégeaient les ennuis de l'exil en jouant au bouchon ou au cheval fondu sous les sycomores de l'Esbékieh. J'en aurais pris volontiers

mon parti : il faut que jeunesse se passe et l'eau du Nil n'a pas, comme le lotus, le privilége de faire oublier le pays natal et les doux souvenirs de l'école. Mais mon compagnon de voyage se résignait plus difficilement; il se lassait d'entendre, soir et matin, les longs corridors de l'hôtel lui renvoyer l'écho de sa voix, implorant en vain de l'eau chaude pour se faire la barbe; enfin, dès le surlendemain de notre arrivée, il me déclara qu'il était décidé à changer de logis. Je ne demandais pas mieux que de l'accompagner, car je trouvais notre hôtel encore trop peu oriental et j'aspirais à jouir plus complétement de la physionomie de l'Egypte. Nous allâmes donc à la recherche d'autre chose et nous finîmes par nous installer dans une petite auberge, située à l'entrée du Mouski et portant le nom d'Hôtel des Pyramides. Ce n'était pas tout à fait ce que j'avais rêvé : l'hôte était Esthonien, — et, bien qu'il fût établi au Caire depuis trente ans, sa face rougeaude et épanouie conservait sous le tarbouche cet air de bonhommie joviale qui caractérise les aubergistes allemands. En voyant figurer tous les jours sur notre table la choucroûte et le pot de bière, je gémissais de tant d'infractions à la couleur locale ; mais M. de Lukieff me consolait, en m'assurant que les garçons étaient pour le moins des Nubiens de la troisième cataracte, — qu'il avait trouvé un scorpion dans son lit, — et qu'enfin, à notre départ, l'*addition* nous prouverait surabondamment que l'hôte lui-même était aussi *arabe* que je pouvais le désirer.

Cependant le moment de notre départ approchait; l'Egypte n'était point le but de mon voyage et j'avais hâte

d'arriver à Jérusalem. J'aurais aimé m'y rendre par le désert du Sinaï, mais la saison était trop avancée pour que l'on pût y songer. Le Khâmsin allait commencer et on ne saurait se hasarder dans le désert à cette époque de l'année, sans courir le risque d'être enseveli dans les sables ou consumé par la fièvre. Le simoûn, — qu'on appelle Khâmsin parce qu'il dure *cinquante* jours (c'est là le sens du mot, en arabe), — est un vent redoutable qui souffle périodiquement au printemps dans les pays de l'Orient. J'ai appris dès lors à le connaître en Syrie ; la sensation que l'on éprouve à son passage peut être comparée à l'ardeur desséchante que l'on ressent en s'approchant d'un brasier. Quand il arrive en Europe sous le nom de sirocco, il a déjà changé de nature ; tout en conservant en partie sa chaleur primitive, il a perdu, en passant la mer, cette propriété desséchante qui le caractérise en Orient. Il ne me restait donc d'autre voie pour me rendre à Jérusalem que de m'embarquer pour Jaffa, et je tenais à ne pas manquer le premier vapeur du Lloyd, afin d'arriver, si possible, dans la ville sainte, avant les fêtes de Pâques.

Je pouvais cependant, sans différer mon départ, voir encore en Egypte une chose qui me paraissait digne d'attention. On m'avait parlé de la célèbre foire de Tantah, qui allait commencer dans peu de jours. Tantah est une petite ville située à une distance à peu près égale de Rosette, de Damiette et du Caire, et qui a l'honneur d'être le lieu de sépulture d'un saint célèbre dans les légendes musulmanes, Ahmed-el-Bedaouy. Son tombeau opère des guérisons miraculeuses, et deux fois par an, à l'équi-

noxe du printemps et au solstice d'été, plus de cent cinquante mille pèlerins, égyptiens ou abyssins, habitants de la Palestine ou des Etats barbaresques, viennent y déposer le tribut de leurs prières. Ce pèlerinage n'est pas moins commercial que religieux; tous les peuples voisins de l'Egypte se donnent rendez-vous sous les murs de cette petite ville, pour y échanger leurs produits; c'est le Beaucaire, — le Leipzig, — le Nijeni-Novogorod de l'Orient. Pendant le temps que dure la foire, l'Egypte n'est plus ni au Caire, ni à Alexandrie, elle est tout entière dans la grande plaine de Tantah.

Un jour donc, en rentrant pour dîner à l'hôtel des Pyramides, je proposai à M. de Lukieff de m'accompagner à Tantah. Ce n'est pas un détour, lui disais-je, puisque Tantah est sur le chemin de fer; nous y arrivons au milieu du jour, nous y couchons et le lendemain matin nous reprenons le train qui va du Caire à Alexandrie.

Lukieff approuva mon projet, mais un monsieur et une dame, vêtus à la française et assis à table vis-à-vis de nous, nous demandèrent où nous comptions loger si nous allions à Tantah.

— Peu importe. Dans la première auberge venue. Nous ne sommes pas difficiles, et s'il n'y a pas de place, nous coucherons au besoin sur le billard.

— Je vois que vous ne connaissez guère encore l'Egypte, nous dit le Français en souriant, et je crains que vous ne soyez fort embarrassés. Vous ignorez que dans ce pays il faut porter sa tente avec soi, comme font les colimaçons. Du reste, je serai à Tantah et vous pouvez vous réclamer de moi.

Je me souciais peu de faire usage de cette offre obligeante, car il me tardait de perdre de vue l'habit européen ; cependant je remerciai et demandai au monsieur son nom et son adresse.

— En arrivant à Tantah, vous n'avez qu'à dire *Chinnik* et on vous conduira vers moi.

— C'est donc à M. Chinnik...

— Non, nous dit-il en sortant, je m'appelle Ruggieri, mais *Chinnik* veut dire feu d'artifice et c'est sous ce nom que l'on me connaît ici.

Le rapport entre ces deux noms était facile à saisir. Je savais que Ruggieri était un nom classique en Pyrotechnie, et inséparable, depuis un siècle ou plus, de tous les feux d'artifice tirés à Paris ; je ne m'attendais pas, il est vrai, à le retrouver en Egypte.

Après avoir passé quelques jours encore à visiter les tombeaux, les mosquées, les palais et les jardins qui environnent le Caire, nous nous décidâmes à partir. Nous dîmes adieu, non sans regret, à la ville des Califes, et nous nous rendîmes à la gare du chemin de fer. L'heure du départ est fixée à midi, mais on nous dit que ce jour-là on ne partait qu'à deux heures. A deux heures on nous pria d'attendre encore une heure ; enfin, à trois heures, on nous conseilla de monter toujours en wagon, nous assurant que l'on partirait sans faute à cinq heures. Du reste, j'ai déjà noté ces petites inexactitudes du chemin de fer égyptien, et j'aurai occasion d'en reparler encore. Ce ne fut donc qu'à huit heures que nous arrivâmes à Tantah. Le train s'arrête, nous dépose au bord du chemin, continue sa marche, et nous cherchons vainement

à distinguer de quel côté nous avons à nous diriger. Nous avons nos sacs, nous avons nos malles, et nous ne savons où nous tourner. Un nègre passe, nous lui faisons signe de se charger de nos effets et de marcher devant nous. Mais où aller? — Un logis, s'il vous plaît? dit M. de Lukieff. — Le nègre n'eut pas l'air d'entendre le français, mais il comprit que nous lui faisions une question quelconque et nous répondit provisoirement : *Ma fîche.*

Ma fîche, — il n'y a pas, — est, comme *bakchiche,* un des mots fondamentaux de la langue. Avec ce mot les Arabes ont réponse à tout et le flegme suprême avec lequel ils le prononcent , l'espèce de volupté qu'ils semblent avoir à en prolonger indéfiniment la dernière syllabe, ne font que le rendre encore plus irritant. *Ma fîîîîche!* C'est le *not to be* du poëte anglais, c'est le *nicht seyn* des philosophes allemands. C'est la négation dans tout ce qu'elle a d'absolu et de terrifiant.

— Indiquez-nous au moins un lieu quelconque où déposer nos effets, *una locanda, un locale, un luogo dove si può andare,* dit Lukieff, espérant arriver par une série d'altérations successives au point où cesse l'italien et où l'arabe commence.

Le nègre roula lentement ses yeux blancs vers un ciel sans étoiles, en disant : *Allah kérim! (Dieu est généreux.)*

La nuit était noire et froide, car, en Egypte, si chaude qu'ait été la journée, le coucher du soleil amène toujours, à cette saison de l'année, un courant d'air glacial. Nous ne pouvions pas rester toujours au bord du chemin de

fer et je proposai à Lukieff de nous faire conduire tout simplement auprès de M. Ruggieri.

— Ruggieri, dis-je au nègre.

— *Ma fîche.*

— Ah! c'est vrai! J'oubliais qu'il n'est connu que sous son nom arabe. Eh bien, *Boutchnik.*

Le nègre ne répondit pas.

— Vous confondez, dit Lukieff. *Boutchnik* est un mot russe. On nous en a dit un autre.

— Vous le rappelez-vous?

— Non.

Nous étions exactement dans la position d'Ali-Baba, ayant oublié le *sésame* qui devait lui ouvrir les portes de la caverne des quarante voleurs. Cette fois-ci l'analogie ne manquait pas de couleur locale.

Ce fut en vain que pour suppléer au mot qui nous avait échappé, nous essayâmes de représenter en pantomime les magnificences d'un feu d'artifice. Nos gestes exprimaient tour à tour, d'une façon qui nous paraissait satisfaisante, les fusées, les soleils, les chandelles romaines. L'Ethiopien admirait, mais sans avoir l'air de comprendre.

— Ne savez-vous donc pas d'autre mot arabe que *locanda?* dis-je à Lukieff. Ce serait le moment d'en faire usage.

— Si fait, j'en ai bien une demi-douzaine, mais je n'en trouve aucun qui aille à la circonstance. Voyons : *Djebel-el-Tarich, Biléduldjérid, Moustapha, Clot-Bey...* Ah! m'y voilà! *Saïd-Pacha!*

— Saïd-Pacha, répéta le nègre avec respect, et s'in-

clinant au nom du vice-roi, — Saïd-Pacha ! — et il se mit en route.

Nous le suivîmes, heureux d'avoir trouvé la parole magique qui nous tirait d'embarras. Nous savions que Saïd-Pacha n'était pas encore à Tantah, et nous nous mettions avec d'autant plus d'assurance sous l'égide de ce nom redouté. Le nègre avait pris des ailes, et nous l'encouragions de temps en temps dans sa marche, en répétant : *Bakchiche ! Bakchiche ! Saïd-Pacha !*

Au bout de quelques pas, nous découvrons devant nous des feux innombrables, épars dans une vaste plaine. Puis, après dix minutes de marche, nous entrons dans le camp; tout est silencieux, car c'est l'heure de la prière. Nous passons sous un échafaudage orné de lampions ; c'est une sorte d'arc-de-triomphe servant d'entrée à une grande place. A droite, à gauche, au fond, s'élèvent les tentes des pèlerins. A l'extrémité est celle du gouverneur. Nous comprenons que notre guide nous conduit au quartier-général. La foule qui entoure cette enceinte est immobile et muette ; les uns achèvent leur prière du soir, d'autres sont accroupis avec gravité comme dans l'attente d'un grand événement.

Arrivés près de la tente du gouverneur, nous interrogeons un officier qui paraît ne pas nous comprendre, mais qui nous conduit, pour que nous nous expliquions, vers le seul Franc qui se trouve à Tantah. C'est précisément M. Ruggieri. « Je suis à vous tout à l'heure, nous dit-il, mais la prière vient de finir et mon feu d'artifice va commencer. » En effet, au bout d'un instant, une fusée part, puis une seconde ; puis viennent des feux du Bengale,

des bombes éclatant en étoiles, etc., etc. Nous en faisons compliment à M. Ruggieri, qui s'excuse de l'imperfection de tout cela; il réserve, nous dit-il, ses plus belles pièces pour les soirées où Saïd-Pacha sera présent. On l'attend demain.

Mme Ruggieri est là aussi. Ils nous accueillent avec une amabilité parfaite et comme de vieilles connaissances, nous emmènent dans leur tente et nous forcent par leurs instances à y accepter un gîte. Ils nous offrent à souper, — un reste de mouton grillé et un verre de vin grec, — puis nous sortons pour aller jouir de l'aspect que présente le camp. Au silence religieux, qui a régné pendant le feu d'artifice, a succédé le bruit confus d'une foule; mais ce n'est pas celui d'une foule européenne. En Orient, les oreilles ne sont pas moins dépaysées que les yeux, car, en tout pays, les voix ont leur physionomie, et d'ailleurs, cet ensemble confus de sons différents qui constitue le bruit d'une foule, est formé en Egypte de tout autres éléments qu'en Europe. Nous passons devant plusieurs tentes ouvertes sur le devant, et dans lesquelles des derviches célèbrent des exercices religieux assez pareils à ceux que j'ai vus au Caire; les uns sont réunis en cercle et sautent en cadence, d'autres font entendre cet affreux *allah* abdominal, qui ressemble, à s'y méprendre, au rugissement d'une bête fauve. Les cafés sont nombreux aussi; ils sont établis dans des tentes de forme allongée, garnies de bancs des deux côtés et au milieu, mais dans le sens de la longueur, comme le sont en Europe les omnibus. Il est à remarquer qu'en Orient il y a des bancs dans la plupart des cafés, quoique les Orien-

taux ne s'asseyent guère; les bancs sont d'ordinaire une tablette, fixée au mur à la hauteur de plus de trois pieds et sur laquelle on s'accroupit.

Les cafés que nous voyons ici sont des cafés chantants et dansants. Nous entrons dans un de ces cafés, assez grand, contenant de cent cinquante à deux cents personnes, mais éclairé seulement par trois ou quatre petits lampions fumeux, fixés aux pieux de la tente. Dans les deux couloirs étroits ménagés entre les bancs circulent incessamment deux danseuses; elles chantent cet air monotone et mélancolique qui est celui de toutes les chansons arabes, et l'accompagnent du son retentissant des cymbales de cuivre qu'elles frappent l'une contre l'autre, en les tenant d'une seule main, comme font les Basques avec leurs castagnettes. Elles dansent en même temps, mais cette danse ne ressemble point aux nôtres; les pieds n'y sont pour rien; ce n'est qu'un mouvement et une contraction du corps, qui se remue et se tord comme celui d'un serpent; l'art consiste précisément à laisser immobiles les bras et les jambes, pendant que le reste du corps se meut continuellement. Ces sortes de danses et de danseuses de cafés ont été de tout temps connues en Orient; Virgile, dans un de ses petits poèmes, représente une Syrienne, *copa syrisca*, à la fois cabaretière et danseuse, habile, dit-il, à contracter son corps au son des castagnettes.

Sub crotalo crispum docta movere latus.

Ces danseuses sont laides; j'en ai vu le lendemain beaucoup d'autres, dont aucune n'était belle. Elles ont

le teint très-basané et sont chargées de colliers, de bracelets, de boucles d'oreilles et de diadèmes formés de pièces de monnaie et retombant en bandeaux des deux côtés du visage; dans leur narine droite est passé un grand anneau, auquel sont suspendues aussi des pièces d'or et qui arrive jusqu'au milieu du menton. Cet anneau n'est point particulier aux personnes de cette espèce, il appartient au costume de certaines provinces, et j'ai vu à la foire un assez grand nombre de femmes qui en étaient ornées. Il était peut-être déjà connu des anciens Hébreux et il est fort possible que, dans le passage d'Esaïe [1] que j'ai cité ailleurs, il ne faille pas traduire *les bagues qui pendent sur le nez*, mais plutôt *des bagues qui pendent aux narines*. Il semble du moins que ce soit le sens le plus prochain, car l'hébreu dit simplement : *les anneaux du nez*. Les divers objets dont se compose la parure des danseuses de Tantah sont énumérés aussi dans ces paroles d'Ezéchiel : « Je te parai de parures, je mis des bracelets à tes mains et un collier à ton cou ; je mis une bague sur ton front (ou *à tes narines*), des boucles à tes oreilles et une couronne d'ornement sur ta tête [2]. »

Bien qu'elles n'aient pas de voile, leur mise est décente, — au moins selon les idées du pays : elles portent une robe longue, ouverte sur la poitrine.

Comme la tente est à peine éclairée, on ne les verrait presque pas, si elles n'étaient précédées d'un gamin por-

[1] Esaïe III, 21.

[2] Ezéch. XVI, 11 et 12.

tant devant elles quelques petites bougies, ajustées au bout d'un bâton. On ne jouit donc du spectacle qu'au moment où il passe sous vos yeux; elles s'arrêtent un instant devant chacun des assistants, et, tout en chantant, dansant et faisant résonner d'une main leurs cymbales, elles tendent l'autre pour demander quelques parahs.

Nous revenons nous coucher sous la tente hospitalière de M. Ruggieri. Le froid m'empêche de dormir. Pendant toute la nuit j'entends le braiment des ânes, le cri des chameaux et la voix des sentinelles. Le matin, de bonne heure, nous sortons, Lukieff et moi, impatients de voir l'ensemble du camp, de la foire et de la ville. La ville, entourée de murs, couvre de ses maisons de briques grises une colline peu élevée; le camp s'étend autour, en forme de croissant. Il y a des tentes de tout genre. Bien des gens aussi couchent en plein air, d'autres s'abritent sous une sorte de château de cartes, fait de trois ou quatre nattes. La plupart des tentes sont en toile; celles des personnages considérables me frappent par l'extrême ressemblance qu'elles présentent avec le *Tabernacle de l'Eternel* dans le désert, tel qu'il est décrit dans le Pentateuque. La forme et les proportions en sont les mêmes. Le pavillon proprement dit est divisé en deux parties et entouré d'un parvis découvert, formé de rideaux de toile tendus sur des pieux.

La foire au bétail se trouve dans le camp même; nous traversons successivement le marché aux ânes, le marché aux chameaux, le marché aux chevaux. Le reste de la foire est dans le voisinage immédiat des murs et dans

la ville. Les objets de parure sont en général ce qu'il y a de plus remarquable, et surtout les étoffes brochées d'or et d'argent; c'est, avec les armes, le principal luxe de l'Orient; ces brocarts sont toujours d'un grand effet et souvent d'une richesse incroyable; ils se vendent dans les bazars de la ville; les objets de moindre valeur se vendent surtout hors des murs; il y a là, par monceaux, des bagues de clinquant, des bracelets de terre cuite, des ornements de cuivre de toute espèce.

Cette foire autour des murs est horriblement bruyante; on ne fait que peu ou point d'étalage, et l'on n'a recours qu'au tapage pour exciter l'attention. Les marchands s'efforcent d'attirer les chalands par des cris capables de les faire fuir, s'ils avaient d'autres oreilles que des oreilles égyptiennes. Tout le tableau a une physionomie étrange et sauvage, qui ne peut s'effacer de l'imagination. Ici, des danseuses se livrent en plein air à leurs exercices chorégraphiques; — plus loin, des femmes sont accroupies par terre avec l'appareil nécessaire au tatouage; des jeunes filles viennent se coucher devant elles et subir patiemment la désagréable opération qui doit donner un dernier complément à leur laideur; — là, des musiciens ambulants font entendre le bruit sourd du tambourin ou la voix aigre du flageolet, — et, pour compléter l'effet pittoresque de l'ensemble, de hideux vautours planent sur la foule, à quelques pieds seulement au-dessus de nos têtes; ils viennent, de temps à autre, s'abattre sur le sol et chercher leur pâture dans les immondices, aussi sûrs de n'être pas troublés dans leur festin, aussi certains du respect du peuple que dans le temps où Memphis les comptait au nombre de ses dieux.

Saïd-Pacha ne manque jamais de venir passer quelques jours à la foire, c'est un de ses divertissements; il s'est annoncé pour aujourd'hui, mais il est fort possible qu'il ne vienne pas encore. C'est un vrai prince de contes de fées, me dit Mme Ruggieri, et qui n'arrive jamais à Tantah qu'avec un immense cortége, quelques centaines de chevaux et de dromadaires et quelques mille hommes de troupes. Il ne favorise ni les Européens, ni le progrès, et n'aime de notre civilisation que les feux d'artifice.

En son absence, un autre pacha rend la justice dans la tente centrale, près de laquelle nous sommes arrivés hier au soir. La tente est tout ouverte sur le devant; à l'entrée sont de petites colonnes qui en soutiennent la couverture; elle est doublée de bandes d'indienne, diverses de couleurs et de dessins et recousues bout à bout. Le sol est couvert de nattes et de tapis. Le pacha est accroupi sur un divan placé au milieu de la tente. A sa gauche, à l'autre bout du divan, est assis un oulémah à grande barbe blanche; un oulémah est quelque chose comme un docteur en théologie; son sentiment fait autorité dans les questions qui touchent à la religion. Quelques autres assesseurs, placés sur des siéges plus bas, figurent à droite et à gauche du divan. Le pacha, l'oulémah et les autres membres du tribunal tiennent en main leur chibouque. Deux secrétaires sont accroupis par terre aux pieds du pacha; ils n'ont ni pupitre, ni portefeuille, et écrivent à main levée, tenant de la main gauche leur feuille de papier, qui ne repose sur rien. Les Arabes écrivent toujours en l'air et j'ai, dès lors, eu souvent occasion d'admirer leur adresse en ce genre. Der-

rière le pacha l'on voit un cawass et deux jeunes esclaves. D'autres serviteurs se tiennent aux portières. Quant aux plaideurs, ils restent debout et sans entrer, sur le devant de la tente.

Il n'y avait que quelques minutes que nous étions là, arrêtés aussi sur le seuil et examinant avec attention ce spectacle, lorsque, sur un signe de Moustapha, — c'est, s'il m'en souvient, le nom de notre pacha, — un cawass s'approcha de nous. Je jugeai d'abord que notre curiosité avait été trouvée indiscrète ; car, en effet, je voyais que nous composions à nous deux toute l'assistance et que les badauds se tenaient à une distance respectueuse du prétoire. J'allais donc me retirer avant sommation, mais je faisais injure à la courtoisie du pacha. Le cawass, avec sa mine de sacripant, n'était porteur que d'un message de paix ; il nous fit signe d'entrer et de prendre place dans l'enceinte du tribunal. Nous avançâmes, à pas lents, les mains croisées sur la poitrine comme de vrais mamamouchis et nous efforçant de donner à nos traits cet air de gravité diplomatique, si bien porté en Europe et de rigueur en Orient. Bientôt, sur un nouveau signe du pacha, un esclave noir sortit et rentra à l'instant, en nous apportant deux petites tasses de café bouillant, posées sur un plateau d'argent et couvertes d'un tapis écarlate brodé d'or, destiné à conserver la chaleur et l'arôme de la précieuse liqueur.

Je pourrais, si je voulais m'en faire accroire, voir dans cette politesse du pacha une distinction particulière : mais il n'en est rien ; comme je l'ai su depuis, en apprenant à connaître les usages de l'Orient, — quand on veut

réellement honorer un hôte, on lui offre la chibouque. Le café n'est qu'une politesse sans conséquence. Un pacha ne manquera pas d'en faire servir à un vice-consul en lui donnant audience, mais l'étiquette exige qu'il réserve la chibouque pour un consul, si ce n'est même pour un consul-général. Ceci soit dit sans diminuer en rien ma reconnaissance pour Moustapha, que je remercie sincèrement de sa demi-tasse.

Au milieu de tout cela, la justice continuait à avoir son cours; deux causes venaient de se juger et, depuis quelques instants, on en avait appelé une troisième. Un gros marchand et un pauvre diable étaient à la barre, parlant tous deux avec une extrême vivacité; il était aisé de deviner à leurs gestes que l'un accusait l'autre d'un vol ou d'une tentative de vol. Le jugement ne se fit pas attendre. Le pacha laissa tomber lentement, entre deux bouffées de tabac, une sentence que les secrétaires s'empressèrent d'enregistrer et que deux ou trois estafiers, placés à la porte, se mirent en devoir d'exécuter aussitôt. On étendit par terre le condamné, à l'entrée même de la tente ; deux hommes appliquèrent et maintinrent sur ses jarrets une lourde pièce de bois, destinée à l'empêcher de bouger, et un troisième lui administra sur le dos le nombre de coups de courbache indiqué par l'arrêt du tribunal.

Cette application immédiate d'une sentence répugne à nos habitudes, et pourtant nous devons convenir que c'est un adoucissement à la peine; en refusant tout sursis au condamné, on lui épargne les angoisses de l'attente et cette appréhension du supplice, cent fois pire

que le supplice même. Quelle que soit la peine infligée, ce n'est jamais que l'affaire de quelques minutes. Le malheureux que je viens de voir flageller s'est relevé au bout d'un instant, et s'en est retourné en se frottant le dos, aussi libre qu'il l'était un quart-d'heure avant, mais avec un souci de moins et avec l'air d'intime satisfaction d'un homme qui s'est fait arracher une dent.

Je dois cependant, pour que l'on ne s'exagère point la philanthropie arabe, expliquer ce que c'est qu'une courbache. Une courbache est une cravache en peau d'hippopotame. On sait que la peau, ou, si l'on peut ainsi dire, l'écorce de cet animal, est tout à la fois d'une épaisseur, d'une consistance et d'une élasticité qui la mettent à l'épreuve de la balle. On y taille des lanières ou plutôt de véritables baguettes, qui sont les meilleurs de tous les fouets. Il suffit de toucher légèrement du bout d'une de ces courbaches l'âne le plus paresseux ou le cheval le plus rétif, pour le faire tressaillir immédiatement comme par un choc électrique et pour le lancer au galop.

Il est intéressant de voir par la Loi de Moïse que, dès les temps les plus anciens, les Orientaux rendaient la justice de la même manière que les Egyptiens modernes; chez les Hébreux comme ici, l'exécution de la sentence suivait immédiatement la condamnation. « Quand il y » aura un différend entre quelques-uns, » dit le Deutéronome[1], « et qu'ils viendront en jugement afin qu'on les » juge, on justifiera le juste et on condamnera le mé- » chant. Si le méchant a mérité d'être battu, *le juge le*

[1] Deutér. XXV, 1, 2.

» *fera jeter par terre* et battre *devant soi* d'un certain » nombre de coups, selon l'exigence de son crime. »

A cet énoncé qui ne fait probablement que constater une coutume déjà en vigueur, Moïse ajoute une prescription qui n'est point, que je sache, dans le code égyptien : « Le juge, dit-il, pourra faire infliger au coupable qua- » rante coups et pas davantage, de peur que, si on le » frappe davantage, la plaie ne soit excessive *et que ton* » *frère ne soit avili*[1] *à tes yeux.* » Le considérant sur lequel se fonde cette loi me paraît encore plus remarquable que la loi même. Ce n'est pas un simple motif de compassion qu'allègue ici le législateur; c'est le respect de la dignité humaine qui conserve ses droits, même chez le criminel; infliger à un homme un châtiment excessif et dégradant, c'est offenser ceux qui en sont témoins, c'est outrager l'humanité tout entière. On n'a pas peut-être signalé suffisamment ce caractère de la législation du Pentateuque; toute rigoureuse qu'elle est, elle sauvegarde la dignité de l'homme; elle frappe le coupable, elle ne l'avilit jamais.

Après avoir déjeûné sous la tente de M. et de Mme Ruggieri et pris congé de ces aimables hôtes, nous nous rendîmes au chemin de fer. On nous dit que le train passe-

[1] On objectera peut-être que la peine du fouet est, en elle-même, infamante, quelles que soient les précautions avec lesquelles on l'applique. Mais il faut se souvenir que les anciens avaient là-dessus d'autres idées que nous. « Chez les Romains, dit le *Répertoire de jurisprudence*, la peine du fouet n'emportait aucune infamie, même contre les hommes libres et ingénus. » *(Répert. de jurisp.* Article *Fouet.)*

rait *vers le coucher du soleil,* et nous attendîmes patiemment, en allant de temps en temps flâner aux abords de la foire, sans oser nous écarter trop. Nous vîmes le soleil s'abaisser lentement sur les plaines de la Lybie, la nuit envelopper de son voile le pays d'Egypte, mais le train n'arrivait pas. Nous étions menacés de voir encore une fois le feu d'artifice. Enfin, après sept heures, le sifflet de la locomotive se fit entendre, le train parut: deux wagons chargés de balles de coton avaient pris feu en route; telle était la cause du retard. Nous prîmes place dans le convoi, qui partit à grande vitesse dans la direction d'Alexandrie. Trois heures auraient dû suffire pour nous y rendre, mais, à neuf heures du soir, en arrivant au bord du Nil, nous apprîmes que nous ne pouvions pour le moment continuer notre route, qu'un convoi allait partir d'Alexandrie et que nous devions attendre qu'il eût passé. Ce fut à minuit seulement que nous pûmes nous remettre en marche. Il y avait à peine dix minutes que nous étions en mouvement, quand tout-à-coup une sorte de craquement se fit entendre; nous sentîmes une petite secousse et le train s'arrêta. Je compris que la machine avait souffert quelque accident. C'était le cas en effet, mais personne n'avait l'air de s'en soucier. Les voyageurs dormaient, les employés s'étaient assis sur l'herbe et fumaient leur chibouque, en répétant *allah kérim* et en se disant sans doute que, puisqu'une cause inconnue avait arrêté leur machine, rien n'empêchait qu'une autre cause, non moins inconnue, ne la mît en mouvement.

Le fatalisme est contagieux; je fus vite résigné à ce

contre-temps, bien qu'il risquât de retarder de huit jours mon départ d'Alexandrie. Je pris mon parti de passer aussi la nuit à fumer et à dormir. On gelait, il est vrai, en plein air, mais on étouffait dans le wagon; je préférai geler. J'allai m'asseoir à quelque pas de là sur la berge du fleuve divin, que je saluai pour la dernière fois, et je regardai longtemps couler à mes pieds ses ondes grises, miroitant à la clarté des étoiles.

Enfin, aux premières lueurs de l'aube, le machiniste se décida à atteler au convoi quelques paires de bœufs, qui nous rendirent sains et saufs à la station voisine.

A neuf heures du matin, nous arrivâmes à Alexandrie.

Allah kérim!

JUDÉE

Parvusque videri
Sentirique ingens.

I

DE JAFFA A JÉRUSALEM

On sait combien nos impressions sont dépendantes des circonstances, du vent qui souffle, de l'atmosphère, de la couleur du ciel, de mille petits riens, et surtout de notre humeur du moment. Les voyageurs qui ont versé des larmes à la vue de Jérusalem ou qui ont senti battre leur cœur en abordant au Pirée, ne doivent pas accuser d'insensibilité ceux qu'a laissés froids l'aspect de ces lieux, et ceux-ci, à leur tour, n'ont point le droit de considérer comme des êtres exaltés ceux qui ont eu le bonheur d'éprouver des émotions de ce genre. Une même personne peut, je le sais, recevoir, à un certain moment, la plus vive impression de choses qui, dans tel autre moment, l'ont laissée indifférente.

Lorsque le vapeur autrichien, l'*Imperatore,* sur lequel je m'étais embarqué à Alexandrie, arriva, après une traversée de vingt-quatre heures, en vue des côtes de la Palestine, j'éprouvais une sorte de tristesse et d'ennui dont je n'avais pas depuis longtemps senti les atteintes, et l'aspect de cette terre promise, si longtemps l'objet de mes désirs et la préoccupation de mon imagination, ne me tira point de la mélancolie dans laquelle j'étais plongé. Et pourtant cette chaîne qui s'étendait à l'horizon, c'étaient les montagnes de Juda! Mais l'abondance même des souvenirs que cet aspect éveillait en moi, m'empêchait d'en ressaisir aucun, et cette parole du Psalmiste, en harmonie avec ma disposition du moment, surnageait seule dans ma mémoire :

« J'élève mes yeux vers les montagnes. D'où me viendra le secours[1] ?... »

A onze heures et demie, nous jetâmes l'ancre en vue de Jaffa et assez loin de la côte ; car Jaffa n'a pas de rade, mais seulement un petit port, bon tout au plus pour des barques. Il arrive continuellement que les paquebots qui font le service des échelles du Levant sont empêchés par la mer de s'arrêter en vue de Jaffa, et que les voyageurs qui se proposaient de se rendre directement à Jérusalem se voient obligés de ne descendre qu'à Beyrout. On a souvent fait remarquer l'isolement dans lequel la situation géographique de la Palestine plaçait les Israélites, isolement conforme aux vues que Dieu avait à leur égard, puisqu'il les avait tirés du milieu des na-

[1] Psaume CXXI, 1.

tions pour les soustraire à la corruption du monde païen. La mer, qui est une route pour les autres peuples, était une barrière pour eux; car la Syrie, qui a d'excellents ports sur la côte de Phénicie, n'en a pas sur celle de Palestine; Saint-Jean d'Acre ne fut pas conquis par les Hébreux[1], et Jaffa, leur seule ville maritime, est moins un port qu'une dangereuse station, — *statio malefida carinis*. Peu de jours après mon arrivée, un vapeur parti de Marseille a péri, corps et biens, en vue de cette côte. Je me serais trouvé au nombre des passagers, si le retard du chemin de fer d'Alexandrie m'avait, comme je le craignais, fait manquer le départ de l'*Imperatore*.

Quelques petites embarcations se détachent du rivage et viennent entourer notre navire. La plupart des passagers s'arrêtent ici, car presque tous sont des pèlerins. Je descends avec quelques autres personnes dans un de ces canots et, après avoir été battus par les vagues environ une demi-heure, nous arrivons à la côte, Mais ici une difficulté inattendue se présente; le port de Jaffa n'a pas d'échelle et une berge abrupte, d'une dizaine de pieds de haut, est la seule voie par laquelle on puisse descendre ou plutôt monter à terre. Il s'agit d'y grimper en se déchirant au rocher ou de s'y laisser paumer par un canotier, qui, d'un vigoureux coup d'épaule, vous lance dans les bras des portefaix du rivage. Un Anglais assez corpulent, qui se trouve à côté de moi, refuse énergiquement de prendre part à cet exercice gymnastique et dé-

[1] Juges I, 31.

clare qu'on doit le reconduire à bord et qu'il préfère descendre à Beyrout. Pour moi, je grimpe sur le dos d'un batelier, et je tends en haut la main droite : un robuste *facchino* s'en empare, me tient un instant suspendu entre ciel et terre, puis me dépose sur le sol désiré, *optatæ telluris gremio.*

C'est par cet acte de foi qu'on arrive en Terre-Sainte.

Je ne vous peindrai pas, — comme disaient les poëtes classiques, — *je ne vous peindrai pas le tumulte et les cris,* et le désordre indescriptible qui frappe les yeux et les oreilles d'un voyageur arrivant à Jaffa. C'est effrayant, même pour qui vient d'Egypte. Je l'ai remarqué du reste plus tard, en quittant la Palestine, comme je l'avais remarqué en y entrant : au milieu de la décadence générale de l'empire ottoman, la Palestine est tombée encore plus bas que tout le reste. C'est la décadence dans la décadence. Si je ne craignais d'exagérer, en formulant comme un fait l'impression que j'ai reçue et que je crois au fond parfaitement vraie, je serais tenté de dire qu'il y a autant de distance, en fait de civilisation, de la Palestine à l'Egypte ou à la côte syro-phénicienne, qu'il y en a de ces contrées aux états policés de l'Europe. J'aurai l'occasion d'indiquer ailleurs quelques-unes des causes qui, récemment encore, ont contribué à précipiter ce pays dans une anarchie presque sans pareille. Au premier moment, une seule se présenta à moi : la condamnation prononcée par le Seigneur. Je reconnus que c'était bien là la Terre-Sainte : car c'est aujourd'hui la terre maudite.

O Dieu! s'écriait Asaph, *les nations sont entrées dans*

ton héritage[4]. C'est aujourd'hui encore la première pensée, le premier soupir de celui qui débarque en Terre-Sainte, en voyant, en entendant autour de lui cette foule barbare et brutale. J'ai tort cependant de les appeler barbares : les Turcs ont des douanes tout comme nous, et ils n'appliquent même nulle part le droit de visite avec plus d'ostentation qu'ils ne le font à Jaffa. On étend mes malles en pleine rue, au milieu de la foule, et on les ouvre toutes à la fois. Quand je veux continuer mon chemin, je m'aperçois qu'il m'en manque une; je fais marcher les autres devant moi, je cours après celle qui a disparu et je la rencontre au coin d'une rue, sur le dos d'un Arabe qui me la cède sans résistance. En repassant à la *marine*, — c'est ainsi qu'on appelle en Orient les quais ou en général la partie d'une ville qui se trouve au bord de la mer, — je me vois arrêté une seconde fois par les douaniers qui, malgré mes protestations, recommencent à bouleverser mes effets et me font entendre, cette fois-ci, que je ne puis passer outre; j'essaye d'abord de leur donner de bonnes raisons en italien, en turc, en arabe; car pourquoi l'indignation, qui rend poëte, ne rendrait-elle pas polyglotte? Mais, n'aboutissant à rien, je reprends l'usage de ma langue maternelle, et déclare énergiquement en français... que je passerai. Je m'aperçus bientôt que l'affirmation est le meilleur des arguments, et que, comme le dit Charles-Quint, il importe peu,

Quand la voix parle haut, quelle langue elle parle.

Ce n'est qu'après avoir pourvu à tant de soins maté-

[4] Ps. LXXXIX, 1.

riels que je puis enfin m'abandonner librement au sentiment de bonheur et de reconnaissance qui remplit mon cœur, quand je me dis que mes pas foulent le sol d'Israël.

Jaffa, appelée Jafo par les Hébreux et Joppé par les Grecs, n'est pas moins célèbre chez les écrivains de l'antiquité profane qu'elle ne l'est dans l'Histoire sainte. Au dire de Pline et de plusieurs autres, sa fondation est antérieure au Déluge; c'est sur les récifs qui en gardent les abords, qu'Andromède fut exposée à un monstre marin dont Persée la délivra. Dans la Bible, toute son importance lui vient de ce qu'elle est la seule ville maritime des Israélites, et par là le point de contact entre eux et les nations qui habitent *les îles,* c'est-à-dire les régions que baigne la Méditerranée. C'est à Jafo que descend Jonas lorsqu'il veut fuir de devant la face de l'Eternel; c'est là qu'il s'embarque sur un navire (phénicien sans doute), faisant voile pour Tarsis[1]. Du temps de Salomon, comme du temps d'Esdras, les cèdres, abattus sur le Liban par les Tyriens et les Sidoniens, arrivaient par radeaux jusqu'à Jafo et on les transportait de là à Jérusalem pour la construction du temple[2].

Le fait, de beaucoup le plus important, qui se rattache au nom de cette ville, est celui que nous rapportent les Actes des apôtres[3], je veux dire la révélation par laquelle saint Pierre reçut l'ordre d'annoncer l'Evangile aux païens. Par ce fait, entièrement en harmonie avec le rôle

[1] Jonas I, 3.
[2] 2 Chron. II, 15. Esdras III, 7.
[3] Actes X.

que joue constamment Jafo dans l'histoire du peuple d'Israël, cette ville est devenue le berceau de toutes les églises de la Gentilité. Peu de temps après la mort du Sauveur et la fondation d'une communauté chrétienne, Pierre, visitant les églises de la Judée, de la Galilée et de la Samarie, arrive dans la petite ville de Lydda, située au pied des montagnes, et est appelé à Joppé par les disciples qui y habitent. C'est la première fois sans doute, du moins depuis la mort de son Maître, que le pêcheur du lac de Génézareth se trouve au bord de la *grande mer*. Sa vie s'est passée jusque là dans les montagnes natales. Qui dira quelles pensées nouvelles se présentaient à son esprit, lorsque, montant pour prier sur la terrasse de la maison de son hôte, située au bord de la mer[1], il plongeait ses regards sur cette immense étendue, sillonnée de tant de voiles, et voyait arriver à Jaffa les navires de Rome et de la Grèce? Ne se demandait-il point quelle serait dorénavant, dans la nouvelle alliance de grâce, la position de ces peuples païens que la navigation, le commerce, la conquête mettaient, de jour en jour davantage, en contact avec Israël? Peut-être la révélation que Dieu lui accorda était-elle une réponse à une question, à un doute qui tourmentait sa conscience; Jésus lui avait ordonné d'instruire et de baptiser toutes les nations, mais comment concilier cet ordre avec les principes de la loi qui établissaient une distinction tranchée entre ce qui était pur et ce qui était souillé? Il ne comprenait pas encore que cette difficulté avait été ré-

[1] Actes X, 6. 52.

solue par un fait et que, sur ce point aussi, Jésus, loin d'abolir la loi, l'avait accomplie. Si les sacrifices judaïques offerts, pour les Israélites seuls, ne purifiaient qu'eux, le sang de Christ, versé pour tous, était un sacrifice universel et purifiait aux yeux de Dieu l'humanité tout entière. C'est ce que la voix céleste lui fit comprendre dans sa vision, en lui répétant par trois fois : *Ce que Dieu a purifié, ne le tiens point pour souillé.*

La route de Jaffa à Jérusalem passe pour peu sûre ; aussi les voyageurs ne la font-ils guère qu'en caravane. Aussitôt débarqués, les passagers de l'*Imperatore* se dispersent par groupes pour se procurer les hommes et les chevaux nécessaires ; les Russes se rendent au couvent grec ; les Anglais et les Américains chez leurs consuls ; les catholiques vont à l'hospice des Franciscains, où tout est prêt pour leur départ. Les pèlerins français, avec qui j'ai fait route jusqu'à Alexandrie, sont déjà à Jérusalem ; ceux d'aujourd'hui sont des Autrichiens. Des chevaux tout sellés les attendent à la porte du couvent, et, après une collation, ils se mettent en route : un des Pères, très-bien armé, est à leur tête et leur sert de guide et de protecteur.

J'avais laissé partir, l'une après l'autre, chacune de ces caravanes, car je n'avais pas voulu quitter Jaffa sans l'avoir vu. Cependant le soleil commençait à baisser et je me mis en quête de chevaux. Ceux que j'avais retenus d'abord m'avaient fait faux bond : l'Arabe qui me les avait promis les avait cédés ensuite à un Américain ; je parvins, non sans quelque peine, à en trouver d'autres ;

on me loua pour cent cinquante piastres (trente francs) deux chevaux, accompagnés de leur *moukre*. Un des chevaux devait me servir de monture, l'autre porter mes effets; quant au moukre, c'est le conducteur ou plutôt le palefrenier, il suit à pied ses chevaux et, le voyage fini, les ramène à son maître. Mon moukre n'est pas Arabe, mais Turc; on le voit aisément à la douceur un peu molle de ses traits; son accoutrement est misérable; il est coiffé d'un vieux foulard bizarrement noué autour de sa tête et qui le fait ressembler à Marat.

Jaffa s'élève en amphithéâtre du bord de la mer; c'est une petite ville de cinq mille âmes au plus. Après avoir traversé quelques rues presque désertes, nous arrivons à la porte, où se trouve une assez grande foule; c'est là et à la marine que paraît se concentrer le mouvement de la ville. Le nom hébreu de Jafo signifie *beauté* et Jaffa est certes bien nommé, si l'on considère ses environs. Comme Beyrout, Naplouse et Sidon, il est entouré de jardins d'une admirable fertilité; ses oranges, entre autres, sont renommées dans tout le Levant pour leur grosseur extraordinaire et constituent sa principale richesse. Il est bon de dire, en passant, que les jardins orientaux ne ressemblent point aux nôtres; ce ne sont pas des parterres, mais des parcs ou plutôt des vergers plantés d'arbres fruitiers, orangers, citronniers, amandiers, grenadiers, ou d'arbustes odorants, tels que le rosier et le jasmin. Les jardins de Jaffa sont clos de grandes haies, formées de ce cactus à feuilles plates et épineuses *(cactus opuntia)*, que l'on appelle chez nous avec raison *figuier juif*, car c'est une des plantes les plus

communes en Judée et une de celles qui contribuent le plus à la physionomie du pays; dans l'enceinte même de Jérusalem, elle dispute la place aux décombres. Je marche pendant un moment dans un chemin sablonneux, ombragé par ces murs épais de cactus, et, après avoir dépassé la région des jardins, je puis embrasser du regard toute cette belle plaine de Saron que je traverse maintenant. Au fond, s'étend la chaîne des montagnes de Juda. On voit, par-ci par-là, dans la plaine quelques terres cultivées; le reste est un pâturage, où brillent en abondance des fleurs aux couleurs éclatantes, lis violets, narcisses, anémones blanches et rouges, au milieu desquelles j'aime à retrouver, comme une vieille connaissance, la petite marguerite de nos climats.

Cette plaine de Saron apparaît encore au voyageur telle qu'elle était au temps de David et de Salomon; déjà alors ces pâturages étaient renommés, et il paraîtrait, par un passage du livre des Chroniques, que c'était une propriété royale[1]. Le Cantique des cantiques nomme la rose ou plutôt le lis blanc de Saron[2], et nous voyons par Esaïe que la magnificence de cette plaine émaillée de fleurs était proverbiale, comme la beauté du Carmel et la majesté du Liban[3].

Nous avons devant nous la petite ville de *Lod* ou *Loud* (en grec *Lydda),* qui conserve encore aujourd'hui son

[1] 1 Chron. XXXII, 29. Esaïe LXV, 10.

[2] Cant. II, 1. La racine du mot hébreu שושן exprime la blancheur. Comparez les mots שש, שוש, ישש.

[3] Esaïe XXXV, 2.

nom ancien; c'est de là que l'Evangile, annoncé par saint Pierre, se répandit dans les nombreux villages de Saron[1]. Je la laisse à ma gauche et me dirige vers Ramleh, situé à une lieue de là et que l'on regarde, à tort ou à raison, comme l'Arimathée du Nouveau Testament. Ramleh est à environ quatre heures de marche de Jaffa et à huit de Jérusalem. C'est là que s'arrêtent d'ordinaire les pèlerins, pour y passer la nuit dans le couvent. Ce couvent, bâti par les Croisés, est une sorte de forteresse comme tous les couvents de Terre-Sainte. Il fait nuit close quand j'y arrive. La caravane autrichienne vient d'arriver aussi; il y a grande bagarre à la porte : moines, pèlerins, moukres, chevaux, explications et réclamations en arabe, en allemand, en italien : — c'est une véritable Babel. Je mets pied à terre et parviens, non sans peine, jusqu'à la poterne, où se tient un des moines qui ne laisse entrer les voyageurs qu'un à un. On me demande si je fais partie de la caravane, et, sur ma réponse négative, on me déclare que le couvent est déjà plus que rempli et qu'il est impossible de me donner un gîte. J'étais assez déconcerté, mais on se hâta de me rassurer en me disant que je devais aller demander l'hospitalité au consul anglais. Un consul anglais ! Il y avait là de quoi me dédommager amplement de l'abri que me refusaient les Franciscains, et, tout en me rendant, sous la conduite de mon moukre et par d'assez longs circuits, à la demeure bienheureuse de l'*Inglese*, je me représentais avec vivacité le confort britannique qui allait me délasser de mes

[1] Actes IX, 35.

fatigues, le bourdonnement de la bouilloire, les tartines, la table à thé, entourée des têtes blondes des enfants et des figures à longues boucles des jeunes demoiselles, et le consul lui-même, les pieds sur les chenêts, et plongé dans la lecture du *Times*. Je ne savais pas encore que les consuls des puissances européennes, et surtout les simples agents consulaires, sont le plus souvent des Arabes. Je heurte donc à la porte. Un petit bonhomme de douze ans, à figure intelligente, vient m'ouvrir et me dit avec empressement : *Speak english?* — *Yess.* — *Buono.* — Hélas! c'est à cela que se borna la conversation, et à tout ce que je demandai, je ne pus obtenir d'autre réponse que *yess, yess, buono!*

Je n'étais pas le seul hôte du consul de la Grande-Bretagne, — ou plutôt des Etats-Unis, comme me le prouvaient les pannonceaux suspendus à la porte. Quatre Américains, comme moi passagers de l'*Imperatore*, étaient déjà dans la cour, assis sur leurs malles et attendant avec confiance le souper que leur préparait leur représentant. Je pris place à côté d'eux et, au bout d'un moment, on nous fit monter dans une chambre haute, entourée d'un divan, où l'on nous apporta des œufs durs, du pain et du lait.

Ce n'était pas sans une sorte d'émotion que je me trouvais, pour la première fois, dans une de ces chambres hautes dont il est si souvent parlé dans la Bible et qui sont, aujourd'hui encore, un des traits caractéristiques des constructions syriennes. Les toits des maisons faisant terrasse, on élève souvent au-dessus une chambre supplémentaire, ouvrant sur la plate-forme : c'est une

petite maison sur une grande. Cette chambre n'a pas de destination spéciale et sert de supplément dans tous les cas imprévus. C'est, avant tout, une chambre à donner. La vie privée des Orientaux est tellement murée qu'on répugne à loger un hôte dans la partie de la maison occupée par le propriétaire et sa famille. Il va sans dire que ces chambres hautes, étant un appendice dont on peut à la rigueur se passer, ne se trouvent que dans les maisons des villes et dans les demeures opulentes. La riche Sunamite, qui désirait pouvoir offrir l'hospitalité à Elisée, fit construire une petite chambre haute dans laquelle le prophète pût loger lorsqu'il passait par là[1]. C'est là aussi que l'on se retire lorsqu'on veut s'isoler; c'est là, comme on le voit par l'histoire de Dorcas[2], que l'on dépose les corps des morts avant de les ensevelir. Jésus, désirant célébrer la Pâque seul avec les douze, à l'abri des regards du monde, dans le recueillement et l'intimité, choisit à cet effet une chambre haute; tandis que nous le voyons d'ordinaire prendre ses repas, comme c'est encore l'usage en Palestine, dans la cour même de la maison et accessible aux premiers venus. Etrangers, sans domicile à Jérusalem, c'est aussi dans une chambre haute, louée ou prêtée, que logeaient les Apôtres après la mort de leur Maître; c'est là que, loin du bruit de la foule et des regards de leurs ennemis, les disciples de Jésus, sa mère et ses frères, «persévéraient tous d'un seul cœur dans la prière et l'oraison»[3].

[1] 2 Rois IV, 8 et suivants.

[2] Actes IX, 37.

[3] Actes I, 13, 14.

Je m'étendis sur mon divan, mais je ne dormis pas; le plaisir d'être en Terre-Sainte n'était pas la seule cause qui me tînt éveillé; des hôtes cruels et dévorants, qu'on n'aime pas à nommer, mais dont je n'aurai que trop d'occasions de parler, m'empêchèrent de fermer l'œil. J'entendis toute la nuit les aboiements des chiens et le bêlement des moutons. Mon moukre, qui, suivant l'usage, a couché en plein air à côté des chevaux de peur qu'on ne les volât, est réveillé de bonne heure; nous partons aux premières lueurs de l'aube, mais nous n'en sommes pas moins les derniers; la caravane autrichienne a quitté le couvent depuis longtemps et nos Américains l'ont suivie de près.

Je transcrirai quelques pages de mon journal, écrites le soir même, à mon arrivée à Jérusalem: un voyageur est avant tout un témoin, dont le rapport a d'autant plus de poids qu'il y a moins de distance du fait au récit.

Samedi, 27 mars. Nous partons au point du jour. Le ciel est parfaitement serein. Le soleil se lève derrière les montagnes d'Ephraïm. Nous traversons la partie supérieure de la plaine de Saron; elle va en montant insensiblement et est moins belle et moins riche que la région que nous avons traversée hier; on n'y voit plus les roses ni les iris violets, mais encore de grands adonis rouges et d'autres fleurs. Quelques champs cultivés, mais surtout des pâturages; le bétail est conduit par des bergers armés de fusils et souvent montés sur des ânes ou des chevaux. Les passants nous saluent parfois avec une certaine bonhomie, en nous disant : *Marhaba !* En

arabe comme en hébreu, ce mot signifie *largeur*, c'est-à-dire : Puisse ton cœur être au large ! Cette salutation est propre à ce pays, mais on y dit aussi : *Salamalek*. Dans le Nouveau Testament le mot χαίρειν[1] correspond sans doute à la première de ces expressions, comme le mot εἰρήνη ὑμῖν[2] à la seconde. Mon moukre, qui m'appelle toujours *hadji* (pèlerin), est aujourd'hui de bonne humeur et chante la mélodie des Arabes, qui ressemble moins à un chant qu'à une déclamation plaintive ou à la voix d'un enfant de mauvaise humeur. On l'entend sans cesse par ici. Un de mes Américains de Ramleh, que je viens de rejoindre, m'apprend que les Indiens de l'Amérique du Nord chantent exactement le même air.

Nous approchons de la montagne. Le paysage que nous avons sous les yeux est très-nu et ressemble à ceux de nos hauts plateaux. Dans le fond, une chaîne de montagnes paraissant d'ici peu élevée, et dont la forme, comme la hauteur, est à peu près celle des sommets du Jura, vus de Pontarlier, par exemple. C'est un terrain sans arbres, légèrement accidenté, de petits tertres prolongés et arrondis, où le rocher perce, et que l'herbe recouvre à peine; dans les fonds, des cultures de blé alternent avec les pâturages; ce n'est plus ce sol friable, cette terre fine comme du sable, que nous avons vue hier; des cailloux en assez grand nombre se trouvent dans les champs et sur le chemin.

Tout le pays que nous traversons est l'ancien terri-

[1] Jacq. I, 1.

[2] Luc XXIV, 36 et *passim*.

toire des Danites. Nous savons, par le livre de Josué, que Dan n'avait eu que le dernier lot dans le partage du pays de Canaan entre les tribus israélites[1]. Ce territoire des plus restreints, encore rogné par les empiétements des Amorrhéens[2], devint insuffisant pour la tribu qui l'habitait et qui alla s'en conquérir un nouveau à l'extrémité Nord de la Palestine[3]. C'était la partie la plus ouverte du pays, non-seulement du côté de la mer, où Jaffa pouvait facilement servir de point de débarquement à des conquérants venus de loin, — mais surtout du côté des Philistins : car la plaine de Saron n'est que la continuation de leur pays, et il n'y a aucune espèce de barrière entre elle et la Sephéla. Aussi fallait-il *un jeune lion* pour garder ce côté faible de la Terre d'Israël. Mais il le gardait vaillamment. Tout occupé sur ce point-là, il négligeait parfois de s'associer à ses frères pour repousser des ennemis venus d'un autre côté ; on voit par le cantique de Débora que, lorsque le pays fut envahi par les Cananéens de Hatsor, Dan ne prit aucune part à la bataille qui se livra loin de lui dans la plaine de Jizréel, mais *qu'il resta vers ses navires*[4]. Le seul ennemi qu'il connût, c'était le Philistin, et quand celui-ci, supérieur en force, parvenait à l'envahir, *Dan était un serpent sur son chemin, et une couleuvre dans son sentier, mordant les pâturons du cheval,* etc.[5] C'est ce que l'on voit par

[1] Josué XIX.
[2] Juges I, 34.
[3] Juges XVIII.
[4] Juges V, 17.
[5] Genèse XLIX, 17.

l'histoire de Samson, un des enfants de cette tribu, qui incendia lui-même les moissons des Philistins, *et qui jugea son peuple,* c'est-à-dire régna sur lui, *aussi bien que nul autre d'entre les tribus d'Israël*[1].

Le costume des gens de ce pays est un peu différent des costumes que j'ai vus en Egypte; on voit moins de turbans et de tarbouches; la plupart se couvrent la tête, comme les Bédouins, d'un mouchoir barriolé, qui retombe de tous les côtés et qui est serré par deux rangs d'un gros cordon, ordinairement de deux couleurs. Je remarque la manière dont est fait le manteau blanc, à larges raies brunes, que l'on porte généralement ici; ce sont tout simplement deux couvertures carrées, appliquées l'une sur l'autre et cousues de trois côtés, — en un mot, un sac retourné, avec un trou pour la tête et deux trous pour les bras. La place où passe la tête est garnie d'une large bordure. C'est de cette ouverture, — de cette bouche, comme on dit en hébreu, — que parle l'Ecriture à propos du vêtement d'Aaron[2]. Les côtés ne sont pas non plus cousus jusqu'en bas, car il faut que les jambes puissent se mouvoir aisément; de la sorte, cet habit a, par en bas, quatre coins. L'*Arba canphoth* (littéralement *le quatre-angles)*, que les Juifs modernes cachent sous leurs vêtements, n'est qu'un diminutif du manteau que portaient leurs pères, et aux pans duquel la Loi leur prescrivait de mettre des franges[3]. Pour le

[1] Genèse XLIX, 16.
[2] Ps. CXXXIII, 2.
[3] Nombres XV, 38.

dire en passant, le bournous dont je suis moi-même couvert a des franges toutes pareilles à celles que portent aujourd'hui les Juifs.

Des habits comme ceux-là, formés de deux seules pièces égales et non-taillées, peuvent aisément se partager ; on comprend donc pourquoi saint Jean dit expressément qu'il n'en était pas de même de la tunique de Jésus[1]. Si les vêtements des Orientaux étaient comme les nôtres, la remarque de Jean serait oiseuse ; car, bien que nos habits soient cousus, il serait difficile de les partager par le milieu, et on ne saurait trop que faire de la moitié d'un paletot. Ici, au contraire, bien des gens ne possèdent qu'une demi-robe, c'est-à-dire, une seule pièce d'étoffe carrée qu'ils jettent sur leur épaule. Il faut aussi connaître le costume oriental pour ne pas s'étonner trop de l'usage qu'avaient les Juifs de déchirer leurs vêtements, en signe de deuil ou de douleur. Le mot *vêtement*, dans nos versions, désigne presque toujours le manteau, en hébreu שמלה , בגד , — en grec ἱμάτιον, στολή.

Nous approchons d'un hameau, que nous laissons sur la gauche ; il a l'air très-misérable ; il est composé en partie de petites huttes, comme les plus mauvais villages d'Egypte ; mais je remarque qu'ici ces huttes sont arrondies en coupoles et ressemblent à nos ruches d'abeilles, tandis qu'en Egypte elles sont carrées ; un assez grand nombre d'enfants et de femmes, quelques-unes infirmes, se pressent vers nous, demandant un bakchiche. C'est ainsi qu'on se pressait sur les pas de Jésus

[1] Jean XIX, 23.

quand il allait de lieu en lieu faisant du bien. Il y a là une pauvre femme, appuyée sur une béquille, qui me fait vraiment pitié. Je voudrais avoir assez de foi pour lui dire, comme saint Pierre : « Au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. »[1] Moi, hélas! *je n'ai que de l'or et de l'argent;* mais ce que j'ai, je le donne aussi de bon cœur.

Après le village, le caractère aride du pays commence à ressortir davantage; enfin, nous entrons tout à fait dans la montagne. Ravins profonds et étroits, entre des montagnes arrondies; point d'arbres, mais seulement des buissons; le rocher perce partout. En un seul endroit, où quelques oliviers donnent leur ombre, nous nous asseyons pour déjeûner. Les Américains sont avant tout des gens pratiques; si, en Occident, ils voyagent sans bagage, parce que tout se trouve partout, — en Orient, ils ne marchent qu'avec un attirail complet de vivres, de vaisselle, etc. Après une station d'un bon quart d'heure, nous nous remettons en marche. A part cet instant de repos sous les oliviers, nous n'avons pas eu la moindre ombre de toute la journée; la température est douce, mais l'ardeur du soleil est intolérable; on ne sait comment se garantir; je suis réduit à mettre mon chapeau dans ma poche, comme tout à fait insuffisant, et à entortiller autour de ma tête ma cravate, mon mouchoir et un dolben de toile de plusieurs aunes de long, que j'ai acheté au Caire; je rabats sur le tout le capuchon de mon bournous; c'est horriblement chaud, mais cela vaut mieux encore que les flèches acérées d'Apollon.

[1] Actes III, 6.

Nous montons et redescendons plusieurs montagnes successives, assez pareilles ; sur les flancs, en général, aucun signe de culture et d'habitation. C'est plutôt sur les sommets que se trouvent quelques jardins d'oliviers, bordés de murs épais formés de pierres entassées, comme on les fait dans nos montagnes. Près de *Kuryet-el-Enab* se trouvent, avec les oliviers, quelques ceps de vigne et quelques figuiers. Ces ceps sont gros et espacés comme les arbres de nos vergers ; nous voyons des ânes paître l'herbe à leur pied. Je me rappelle cette prédiction faite à Juda : *Il attache à la vigne son ânon, et au cep excellent le petit de son ânesse*[1].

Par une curieuse coïncidence, c'est justement ici que commence le territoire de la tribu de Juda. Car ce Kuryet-el-Enab (la ville du raisin), qu'une tradition identifie avec Anathoth, ville natale de Jérémie, est considéré avec beaucoup plus de vraisemblance comme l'ancien *Kiriath-Yearim*, où l'arche de l'alliance séjourna depuis le temps de Samuel jusqu'à la prise de Jérusalem par David.

A part ces quelques traces de culture, tout ce pays-là a un aspect de désolation ; il n'est point cependant absolument aride ; il y a quelques filets d'eau au fond des vallées ; on voit que c'est une terre qui a été maudite à cause de l'homme ; on devine qu'elle pourrait être belle et fertile, il ne lui manque peut-être pour cela que des arbres ; elle en avait jadis, comme le prouve le nom même de *Kiriath-Yearim*[2].

[1] Genèse XLIX, 11.
[2] Ville des forêts.

Plus on avance, plus le pays devient affreux ; du sommet de la première montagne, on découvre la plaine de Saron et la mer, et, en arrivant au sommet de la dernière, on a une vue très-étendue de montagnes et de vallées ; ce serait beau comme les paysages de la Suisse, si cela n'avait la tristesse et la monotonie de la mort.

Arrivé à ce sommet, je me sens complétement accablé par le soleil et par la fatigue que me donne le pas dur de mon cheval, avançant sur ce chemin pierreux ; je sais que j'approche de Jérusalem, et je regrette de me sentir incapable de goûter la jouissance que je me suis tant de fois promise de l'aspect de cette ville. Tout à coup cependant, vers quatre heures du soir, — j'étais seul avec mon moukre, — après avoir passé un pli de terrain, j'aperçois à dix minutes de moi, tout au plus, les murs crénelés et les coupoles de Jérusalem ; l'émotion surmonte la fatigue et toute autre pensée. L'impression qu'on ressent dépasse ce qu'on avait imaginé. Mes yeux se remplissent de larmes.... Mon premier sentiment fut une sorte d'attendrissement, mélange indéfinissable d'admiration et de compassion qu'inspire la vue de ce qu'on aime. Voilà donc cette pauvre petite ville, qui s'est sentie plus grande que toutes les grandeurs de la terre, qui a compris qu'elle était la capitale du monde ! cette ville qu'a tant aimée David, — que Jésus a tant aimée, — où Jésus a souffert pour les péchés de tout le monde et pour mes péchés ! — Telles sont les pensées qui se succédèrent rapidement en moi, à l'aspect inattendu de Jérusalem. — A quelques pas devant moi, j'aperçois un groupe d'hommes et de chevaux : ce sont les pèlerins

autrichiens qui, en apercevant la ville sainte, ont mis pied à terre et prient. Je descends aussi de cheval et fléchis le genou avec une indicible émotion. *Pour l'amour de mes frères et de mes amis, je prierai pour toi, Jérusalem!* [1]

La partie de la ville que j'ai sous les yeux, c'est Sion, c'est la ville de David; elle est tout près de nous; mais, quoique les pèlerins entrent ordinairement par la porte la plus proche, — que l'on appelle pour cette raison *Porte des Pèlerins,* ou aussi *Porte de Jaffa,* — nous descendons à gauche, assez près des murs, pour entrer par la *Porte de Damas.* A mesure que j'avance, la ville se déploie et s'agrandit, mais la première impression de petitesse et d'humilité que m'a faite Jérusalem ne s'effacera pas. J'admire toujours cette petite ville, qui a été la lumière des nations et vers laquelle tendent les désirs de tous les peuples; je songe à toutes les larmes qu'ont versées sur elle Jérémie, les psalmistes, les prophètes, le Sauveur, et je sens que je l'aime pour tout l'amour qu'elle a inspiré.

La situation de Jérusalem est fort belle; vue d'ici, elle a derrière elle, dans le lointain, la chaîne en ligne droite et horizontale des montagnes bleues de Moab; des deux côtés, les montagnes d'Israël se déploient avec une certaine largeur. Il n'y a qu'une heure ou deux, nous avions à nos pieds cette mer qui borne la Terre-Sainte à l'Occident, et maintenant nous avons devant nous Moab. Nous pouvons apprécier à l'œil la petitesse du pays.

[1] Ps. CXXII, 8.

Encore une fois, *Dieu a choisi les choses faibles pour confondre les fortes*[1].

En approchant de la ville, j'aperçois au milieu de ce sol inculte une vigne close de murs. Mais le mur tombe en ruines, une large brêche y a été pratiquée et les bêtes des champs ont ravagé la plantation. C'est la reproduction, trait pour trait, de la belle parabole d'Asaph et d'Esaïe[2]. Cette vigne ruinée, à l'entrée même de Jérusalem, est à la fois un exemple et un symbole de la désolation de la ville sainte et des malheurs que lui ont annoncés les prophètes. *O Dieu!* dit le Psalmiste, *tu transportas une vigne hors d'Egypte, tu chassas les nations, et tu la plantas. Tu avais préparé la place devant elle : elle prit racine et remplit le pays. De son ombre elle a couvert les montagnes et de ses sarments les cèdres divins. Elle étendit ses branches jusqu'à la mer, et ses rejetons jusqu'au fleuve. Pourquoi as-tu rompu ses clôtures, de sorte que tous les passants l'ont vendangée? Les sangliers de la forêt la ravagent et toutes sortes de bêtes sauvages viennent la brouter.*

..... Sur le chemin, à quelques pas de la porte de la ville, est un squelette de cheval, conservant encore quelques lambeaux de chair infecte sur lesquels s'abattent les mouches. Des centaines d'hommes ont passé par là depuis que cet objet hideux, fétide et malsain, encombre la voie publique, mais on n'a pas songé à l'enlever. Dans les rues mêmes, je marche sur des cadavres de chiens

[1] 1 Cor. I, 27.

[2] Ps. LXXX, 9-15. Esaïe V, 1-7.

et de chats. Cela suffit pour donner une idée de la dégradation et de la saleté de la ville.

Ce que je vois de Jérusalem, en y entrant, ressemble assez aux autres villes orientales. Les rues sont très-populeuses; il n'en est pas toujours ainsi, me dit-on; mais les pèlerins sont nombreux en ce moment. Les couvents en regorgent. On a peine à se loger. Heureusement que, depuis peu, il y a à Jérusalem deux auberges. Je descends à l'hôtel de Malte, — *Melita hotel*, — tenu par un Maltais nommé Antonio Zammit.

A peine entré, j'ai hâte de ressortir pour parcourir aujourd'hui encore les rues de Jérusalem. Celle où je me trouve d'abord est un chemin en pente, commençant à une voûte sombre et descendant assez rapidement au milieu de maisons sans apparence. Je demande quel en est le nom. — C'est, me dit-on, *la Voie douloureuse*, le chemin qui conduisait du Prétoire au Calvaire. C'est par là que Jésus a passé, portant sa croix.

On ne saurait s'imaginer de quelle émotion on est saisi en entendant le premier venu, un drogman, un cicerone, vous dire cela tout naturellement. — Mais Jérusalem a bien changé depuis dix-huit siècles !... Il y a de la superstition à vouloir retrouver dans les rues de la ville moderne les rues de la ville ancienne. — Oui, je le sais, mais je ne puis plus songer à cela. En entendant nommer Jésus dans les lieux mêmes où il est mort, on est saisi du frisson de la réalité. En voyant ce chemin de douleurs, cette rue sombre, sale, étroite, remplie d'une foule bruyante, je trouve pour la première

fois à la passion du Sauveur un cadre qui lui convienne. Je le vois, courbé sous sa croix, au milieu de cet opprobre et de cette obscurité, entouré de cette foule barbare... Jamais cette scène ne m'a été si présente. Il me semble que c'était hier!

Je rencontre M. de Lukieff, mon ancien compagnon de voyage; il me conduit au couvent grec où il loge. Le couvent grec est un grand bâtiment, attenant à l'église du Saint-Sépulcre. Les cours sont encombrées de pèlerins orientaux. Nous montons sur les plates-formes qui servent de toits aux bâtiments; nous entrons de là dans une des fenêtres de l'église, d'où nous pouvons contempler l'intérieur, comme du haut d'une tribune; en ce moment, les Arméniens y célèbrent leur culte. Au reste, plusieurs cultes différents peuvent y trouver place à la fois; des cloisons, assez pareilles à celles qui divisent les tavernes anglaises, séparent ici les chrétiens de communions diverses. A la hauteur où nous sommes placés, notre regard plonge par dessus ces barrières. Nous entendons les chants, nous voyons les grands coups d'encensoir des prêtres.

Dans ce premier coup d'œil jeté sur les Lieux-Saints, j'aurais pu recevoir une impression pénible, en voyant ces marques de la division qui règne entre les Chrétiens et ce culte si peu conforme à l'esprit et à la vérité. Mais je n'éprouvai qu'un sentiment de recueillement et d'adoration. Tous ces gens, il est vrai, sont bien loin de l'esprit de l'Evangile, mais quel témoignage éclatant à la puissance et à la divinité du Christ que ces hommes venant de tous les coins du monde rendre hommage, cha-

cun à sa manière, à l'homme qui a été crucifié en ces lieux comme un malfaiteur et se disputant, comme un honneur suprême, le droit d'approcher de son tombeau ! Aucune apologie du christianisme ne me paraît aussi éloquente. Quoi ! voilà des hommes de toute langue et de tout pays, — des hommes qui n'ont pu s'entendre sur presque aucun article du dogme chrétien, des hommes ayant perdu en bonne partie l'esprit même de l'Evangile, divisés entre eux, s'excommuniant, se haïssant au nom de cette religion même, et qui se trouvent d'accord sur ce qu'il y a de plus extraordinaire, de plus miraculeux, de plus incroyable dans le christianisme, la résurrection de Jésus-Christ ! Christ est ressuscité ! Voilà le fait auquel ils viennent à l'envi rendre témoignage ! Voilà le fait que chaque église, chaque secte, développe, commente, explique, applique à sa manière, mais qui, pour chacune d'elles, demeure le fondement de sa foi et de son espérance, le sujet inépuisable de sa joie !

Dimanche, 28 mars, jour des Rameaux. Je me réveille tard et encore fatigué de la journée d'hier ; mais ma première pensée est que je suis à Jérusalem. Je suis resté tout le jour sous l'impression que j'avais reçue hier en voyant *la Voie douloureuse ;* la pensée des souffrances de Jésus-Christ, rendues si présentes par l'aspect de ces lieux, absorbe et efface tous les autres souvenirs que réveille Jérusalem. On ne peut ajouter foi à tout ce qu'on vous montre, mais quelle impression unique que d'être dans une ville où tout ce qu'on vous montre a rapport à Jésus, une ville remplie de son souvenir !

La première personne que j'ai rencontrée hier, en arrivant, a été ce jeune Arabe dont j'ai fait connaissance à bord du *Céphise*. Il paraît avoir bien envie de me servir de guide pour aller à Nazareth. En attendant, il m'accompagne aujourd'hui dans mes promenades.

Nous entrons dans l'église du Saint-Sépulcre, une foule considérable s'y presse. C'est encore, comme hier, la procession des Arméniens et des Coptes; elle fait le tour de la chapelle où est le saint sépulcre. Personne n'a la tête découverte, les Orientaux ne quittent jamais leur coiffure; des prêtres jettent au milieu du peuple des palmes et des rameaux d'olivier; on se les dispute, on se heurte, on se pousse, on se jette par terre pour les avoir; on rit et l'on crie; en voilà qui ont attrapé une branche et qui la montrent, d'un air narquois, à d'autres moins heureux. Comme il n'y a pas en ce moment de processions rivales, on n'est pas exposé à voir ce tumulte dégénérer en bataille. L'ordre est d'ailleurs représenté dans l'église par une double haie de soldats turcs, le fusil sur l'épaule, qui ont l'air de s'amuser fort du spectacle de cette cohue populaire.

Le scandale est pire le jour du samedi saint, lorsque le feu sacré sort du sépulcre et que chacun se précipite pour y allumer sa bougie. Alors il y a d'ordinaire du sang répandu. Ainsi, dans ces lieux saints, sur le Calvaire même, Jésus est encore crucifié continuellement; ces lieux, témoins de l'amour infini du Sauveur, le sont de la discorde et de la fureur des chrétiens. C'est triste, mais c'est juste, c'est dans l'ordre! Dieu permet qu'il en soit ainsi, afin de nous faire toucher au doigt ce qui se

passe dans toute la chrétienté ; aussi longtemps que Jésus-Christ est crucifié dans le monde entier par la superstition et la division qui règnent parmi ceux qui se réclament de son nom, il faut qu'il le soit en cet endroit-là.

L'édifice appelé l'église du Saint-Sépulcre est considérable ; c'est une réunion de plusieurs églises construites sur les lieux de la mort et de la sépulture de Jésus. On m'y fait voir la prison où il fut détenu quelques instants avant d'être crucifié, puis on me fait monter au Calvaire ; voici l'endroit où il fut cloué à la croix, voici celui où elle fut érigée, le trou dans lequel elle était plantée...

J'aurais cru que tant de superstition, une crédulité si grossière exciterait en moi une réaction de l'esprit critique... Mais, en entendant ces noms, je n'ai pu ni examiner ni critiquer, je n'ai pu que pleurer et prier.

Les rues de Jérusalem sont en partie pavées, mais ne sont pas nivelées ; plusieurs sont, dans toute leur longueur et au beau milieu, traversées par un égout. Il n'y en a pas beaucoup où une voiture pût passer ; aussi (de même que dans le reste de la Palestine) n'y rencontre-t-on de voiture d'aucun genre ; on n'y voit guère non plus de cavaliers à âne ou à cheval, comme au Caire ; tout a une apparence de misère que je n'ai pas remarquée en Egypte. On ne peut maintenant se faire une idée juste de la population de Jérusalem ; elle est plus que doublée par le nombre des pèlerins. L'évêque anglican, M. Gobat, auquel j'ai rendu visite hier au soir, dit que, depuis qu'il est ici, il n'y en a jamais eu autant ; il craint que

cette année on ne voie des scènes terribles à Pâques. On dit qu'il y a ici quinze mille pèlerins grecs et dix mille arméniens. On rencontre fort peu de Francs, mais des Orientaux de tout peuple et de tout costume. Oh! quelle belle chose, quand la vie, c'est-à-dire, la vérité et la charité, sera rentrée dans ces fêtes, et quand les nations viendront à Jérusalem adorer en esprit et en vérité!

En sortant du Saint-Sépulcre, nous suivons d'un bout à l'autre la *Voie douloureuse*. Hhannah, — c'est le nom de mon guide, — m'en fait remarquer les diverses *stations :* d'abord la *Porte judiciaire*, par où le Seigneur sortit de la ville, puis la maison de sainte Véronique, qui l'essuya de son mouchoir, l'endroit où Simon de Cyrène se chargea de sa croix, celui où pour la première fois Jésus chancela sous son fardeau! L'imagination du peuple et des moines a voulu rattacher à un endroit déterminé chacun des pas, chacune des paroles de Jésus; voici, par exemple, à notre droite, la maison du *mauvais riche;* à gauche, celle de *Lazare*. Mon guide veut même me faire revenir de quelques pas en arrière, parce qu'il a oublié de me montrer en passant *la pierre qui a crié...* Hélas! à quoi bon?.... Toutes les pierres de cette ville désolée ne crient-elles pas à haute voix que le Fils de David venait au nom du Seigneur et qu'Israël a rejeté son roi?[1]

[1] Nous voyons dans les récits des anciens pèlerins qu'on signalait aussi à leur curiosité *la pierre qu'avaient rejetée les conducteurs du bâtiment* (Ps. CXVIII, 22). Les ciceroni d'aujourd'hui ont renoncé à la faire voir; mais il n'est pas difficile de la retrouver. C'était sans doute une grosse pierre de sept pieds et demi d'épaisseur, qui forme l'angle S. E. des murs de la ville et qui pa-

Nous passons sous l'arcade de l'*Ecce homo*, puis sous une autre arcade, attenant au palais de Pilate (maintenant résidence du pacha), et nous sortons par la porte Saint-Etienne. Devant nous est la montagne des Oliviers; au pied, fermé d'un mur blanchi, le jardin de Gethsémané; nous en sommes séparés par la vallée de Josaphat, au fond de laquelle est le torrent desséché du Cédron.

En peu de minutes, nous sommes au sommet de la montagne. Le panorama est admirable. Devant nous, la ville. A gauche, au-dessus du chemin qui conduit à Bethléhem, la montagne du Mauvais-Conseil, verte et cultivée, semblable à un coteau de la Suisse. Derrière nous, montagnes et vallées; dans le lointain, la forme conique du mont des Francs; plus près, l'emplacement de Béthanie, puis la Mer morte, d'un bleu éclatant, le Jourdain, — et au-delà, la longue chaîne des montagnes de Ruben et de Moab, droite et tirée au cordeau comme une muraille, — muraille en effet par laquelle le peuple de Dieu, retranché dans la Terre-Sainte comme dans une forteresse, était enfermé du côté de l'Est, comme il l'était à l'Ouest par la mer, au Sud par le désert, au Nord par les montagnes neigées du Liban.

Au sommet du mont des Oliviers est la mosquée de l'Ascension. Nous montons sur le minaret pour embrasser du regard une vue encore plus étendue. Dans un bâtiment à côté, dépendant de la mosquée, mais où l'on

raît être un reste des anciens murs; elle était en effet devenue *la principale pierre du coin*. C'est un exemple de la manière dont on cherchait à trouver une application littérale et matérielle de chaque passage de l'Ecriture.

permet aux latins de dire une messe annuelle, on fait voir sur le rocher l'empreinte laissée par le pied de Jésus lorsqu'il monta au ciel. On me le montre moyennant un bakchiche; des musulmans y entrent avec moi et y font leur prière.

Nous redescendons la montagne; je n'essaye pas de dire l'impression que font ces lieux. C'est autre chose encore que dans la ville même, où tout est sujet à examen et où tout d'ailleurs a été changé par la main du temps et des hommes. Mais la nature est toujours la même; cette vue que je contemple est celle que le Sauveur avait sous les yeux, du haut de cette montagne des Oliviers *où il allait selon sa coutume*[1]. Ces pierres, ces oliviers, ces petites fleurs qui croissent à mes pieds, présentaient déjà le même aspect aux yeux de David et de Jésus. C'est ici que Jésus, voyant Jérusalem, comme je la vois maintenant, pleurait sur elle, et s'écriait : *Oh! si toi aussi tu eusses connu, au moins en ce jour, les choses qui appartiennent à ta paix! Mais les jours viendront sur toi où tes ennemis t'environneront et ne laisseront en toi pierre sur pierre!*[2] Le tableau que j'ai sous les yeux est celui que contemplait Jérémie, se lamentant sur les ruines de sa ville bien-aimée; c'est celui qui flottait devant l'imagination du Psalmiste quand il s'écriait : *Jérusalem, si je t'oublie, que ma droite s'oublie elle-même!*[3]

[1] Luc XXII, 39; XXI, 37.
[2] Luc XIX, 42-44.
[3] Ps. CXXXVII, 5.

II

JÉRUSALEM

On connaît cette belle page de Pascal, où le grand philosophe chrétien établit la distinction des *trois ordres;* page toute rayonnante de lumière, et dont la sainte simplicité, sans analogue peut-être dans les autres écrivains modernes, rappelle le style des auteurs inspirés. Pascal y développe ce que l'on nomme en argot théologique la *trichotomie* de saint Paul, c'est-à-dire la distinction que fait l'Apôtre des trois éléments qui constituent la nature humaine : le corps, l'âme et l'esprit[1]. Ce sont là trois sphères essentiellement distinctes : celle de la force matérielle, — celle de la pensée, — et celle de la volonté; — le domaine physique, — le domaine intellectuel, — et le domaine moral. Entre ces trois ordres, il n'y a pas de commune mesure. La moindre pensée est supérieure à tout l'univers visible, mais toutes

[1] Sans doute, les catégories de Pascal ne répondent pas absolument à celles de saint Paul. Mais ce n'est pas ici le lieu de montrer en quoi elles diffèrent.

les pensées imaginables ne sauraient entrer en comparaison avec le moindre mouvement de foi ou de charité. D'un grand de la terre à un homme de génie, — d'un homme de génie à un héros ou à un saint, — la distance est incommensurable.

Cette distinction qui, j'en conviens, est déjà indiquée dans Platon et dans Aristote, mais que Pascal a le premier exposée dans toute sa netteté, ne jette pas moins de jour sur l'histoire de l'humanité que sur la psychologie et la morale. Dans des écrits riches en vues profondes et en aperçus ingénieux, M. Molitor, et après lui M. de Rougemont[1], ont cherché à montrer que chacune des trois grandes familles humaines représente, — ou du moins était destinée à représenter, — un de ces trois ordres en particulier. Qui sait si les progrès de l'ethnographie, qui sait si le développement à venir de l'humanité ne viendront point confirmer cette intéressante hypothèse? En attendant, si nous restreignons notre vue aux trois grands peuples historiques de l'antiquité, nous ne pourrons méconnaître en eux les représentants des trois ordres de Pascal. Rome, Athènes et Jérusalem sont jusqu'à ce jour demeurées les symboles de la puissance extérieure, de la grandeur de l'intelligence et de la force morale. Chacune a compris le rôle qu'elle avait reçu de la Providence, ou du moins ses prophètes et ses poëtes l'ont compris pour elle. Si parfois les rois de Jérusalem ont tenté de la faire sortir de son rôle, s'ils ont voulu

[1] Molitor, *Philosophie der Geschichte.* — Rougemont, *Géographie de l'homme.*

faire d'Israël une puissance terrestre en lui donnant l'éclat et le secours des richesses, des armes, des arts ou de la diplomatie, les prophètes, organes fidèles de la pensée de Dieu à l'égard de ce peuple, ne s'y sont jamais mépris. Ils n'ont cessé de lui rappeler que sa gloire consistait tout entière dans la loi qu'il avait reçue du Seigneur, et que sa force n'était que dans la foi. On ne serait pas embarrassé de trouver dans les auteurs grecs des passages tout analogues; ils mettent sans cesse en parallèle les Barbares et leurs compatriotes, et montrent que la grandeur de ces derniers réside exclusivement dans le développement de la pensée. De même que Jérusalem est la ville sainte, Athènes est la ville de Minerve, la cité de l'intelligence. Quant à Rome, dans le temps même où elle semblait rivaliser avec la Grèce dans les nobles exercices de l'esprit, son plus grand poëte lui déclare, dans un morceau pour ainsi dire officiel, qu'elle doit laisser à d'autres la gloire de la surpasser dans les beaux-arts, dans l'éloquence, dans les sciences, et se souvenir que son rôle est de régner. On sait par cœur ces vers célèbres :

> Excudent alii spirantia mollius æra.....
> Tu regere imperio populos, Romane, memento;
> Hæ tibi erunt artes[1].

Ajoutons à cela que, même dans le domaine de la pensée, le produit le plus original et le plus impérissable du génie romain porte encore l'empreinte de ce caractère spécial. Rome n'a créé ni une philosophie, ni

[1] *Enéide*, VI.

une morale; mais elle a la première étudié, réglé, ramené à des principes fixes la science des rapports les plus extérieurs des hommes entre eux, — le droit.

Il ne faut pas chercher à retrouver parmi les peuples modernes les représentants des trois tendances que nous venons de signaler chez les trois grands peuples de l'antiquité. Ce serait peine perdue. Depuis Jésus-Christ, il n'y a plus, — comme le disait déjà saint Paul, — ni Juif, ni Grec, ni Romain, il n'y a plus en réalité qu'un seul peuple, qu'une seule civilisation, qu'une seule histoire; chacune des nations antiques a joué son rôle, achevé sa tâche, accompli son œuvre. Le monde entier a été soumis par les armes de Rome et policé par ses lois; la philosophie, les arts, la poésie d'Athènes sont devenus le patrimoine commun de l'esprit humain, et toutes les nations civilisées fléchissent le genou devant le Dieu d'Israël. Jérusalem, détruite par les Babyloniens, prise par Titus, en un mot, vaincue tour à tour par tous les peuples, a fini par les subjuguer tous et règne encore sur eux du milieu de ses décombres, dont l'Europe et l'Asie se sont pendant deux siècles disputé la possession. Elle est aujourd'hui l'objet des hommages et des désirs des nations; les chrétiens vénèrent en elle le lieu des souffrances et de la glorification de leur Sauveur; les Juifs viennent y chercher le souvenir de leur temple et y pleurer sur ses ruines; les musulmans, qui la revendiquent au nom d'Abraham, leur père, ont oublié le nom qu'elle avait jadis parmi les hommes, et ne l'appellent plus que *la Sainte*.

Aucune ville au monde n'a été prise, détruite et rebâtie aussi souvent que Jérusalem. Melchisédec, qui régnait sur elle au temps d'Abraham, appartenait peut-être encore à une des tribus sémitiques qui paraissent avoir habité la Palestine avant les Cananéens, et auxquelles sans doute Jérusalem doit son origine. Plus tard, à l'époque où Josué conquit le pays, nous la voyons soumise aux Jébusiens, tribu amorrhéenne dont elle avait pris le nom, et dont elle était la ville principale. Les hommes de Juda la ravagèrent[1], mais ne parvinrent pas à s'en rendre entièrement maîtres; la forteresse, située sur le mont de Sion, resta au pouvoir de l'ennemi; aussi les Jébusiens continuèrent-ils à habiter dans la ville[2], avec les fils de Juda et de Benjamin. On peut supposer que chacun des deux peuples, peut-être même chacune des deux tribus israélites, y occupait un quartier différent. C'est ainsi que de nos jours, dans cette même enceinte, les Juifs, les musulmans, les chrétiens arméniens et les autres chrétiens, grecs ou catholiques, habitent les uns à côté des autres, mais dans des quartiers distincts. Plus tard même, après que David eut pris la forteresse et en eut fait sa résidence[3], on ne voit pas que Jérusalem soit jamais devenue la propriété de telle ou telle tribu; Juda et Benjamin continuèrent sans doute à l'habiter en commun, et le Jébusien y vécut, comme du passé, à côté de ses nouveaux maîtres[4].

[1] Juges I, 8.
[2] Juges I, 21.
[3] 1 Chron. X, 5, 7.
[4] 1 Chron. XXI, 18.

La destinée de Jérusalem sous les rois de la maison de David, sous les successeurs d'Alexandre, sous les Asmonéens, sous les Hérodes, sous les gouverneurs romains, sa résistance héroïque aux armées de Titus et sa ruine lamentable, tous ces faits ont été assez popularisés par la Bible et par Josèphe pour que je n'aie pas besoin de m'y arrêter. Chacun sait aussi que l'empereur Adrien, irrité contre les Juifs et voulant ôter à Jérusalem le prestige de son nom et de ses ruines, la fit rebâtir sous le nom païen d'*Ælia-Capitolina*, et la consacra à Jupiter. Il en interdit absolument l'entrée aux Juifs, et, pour les narguer, plaça sa propre statue sur le mont Morijah, à la place même qu'avait occupée le lieu très-saint. Quant aux chrétiens, voici quelle paraît avoir été la politique d'Adrien à leur égard. Comprenant qu'il ne viendrait pas à bout d'extirper cette secte déjà si puissante, il se flattait de la rallier; il avait fait cesser les persécutions dont elle était l'objet et cherchait à faire rentrer le christianisme dans ce grand syncrétisme de doctrines et de rites divers, qui constituait alors la religion romaine. Il voulut donc honorer à sa manière les lieux consacrés par le souvenir de Jésus; il crut pouvoir confondre le culte du Christ avec un autre culte d'origine syrienne, celui d'Adonis, mort, ressuscité et divinisé, qu'il fit célébrer à Bethléhem, dans la grotte désignée par la tradition comme le lieu de la naissance du Sauveur; il plaça sur le saint sépulcre l'image de Jupiter, et sur le Calvaire, où s'était consommé le mystère suprême de l'amour divin, il fit élever le symbole païen de l'amour naturel, la statue de Vénus.

Constantin et sa mère, sainte Hélène, firent disparaître de Jérusalem ces monuments du paganisme. La dévote impératrice peupla la ville d'églises et de chapelles. Ælia, — car Jérusalem fut longtemps encore désignée sous ce nom, — n'avait jamais cessé d'être un but de pèlerinage pour les chrétiens; elle le devint plus que jamais. Enveloppée dans la décadence générale de l'empire d'Orient, prise en 614 par les Perses, reprise par les Grecs en 628, elle fut, peu de temps après, assiégée par les Arabes musulmans, commandés par le calife Omar, et se vit contrainte à capituler (637).

Les hordes turques qui, sous Togrul-Beg, détruisirent le califat de Bagdad, s'emparèrent aussi de Jérusalem (1084). Cette malheureuse cité eut à souffrir de ces bandes de sauvages des exactions et des violences inouïes. La population chrétienne qu'elle renfermait encore, et les pèlerins qui continuaient à s'y rendre, furent particulièrement en butte à la cruauté des Turcs. Ces nouveaux excès furent l'occasion déterminante des croisades. Je n'en ferai pas l'histoire; il suffit de rappeler quelques dates. En 1099, Jérusalem est prise par Godefroi de Bouillon et devient la capitale d'un royaume franc. En 1187, Saladin l'enlève aux chrétiens. L'empereur Frédéric parut sous ses murs en 1229 et le sultan d'Egypte consentit à la lui vendre; l'émir David la reprit en 1239; elle fut rendue aux Francs en 1243; mais, l'année suivante, elle retomba pour toujours au pouvoir des musulmans.

Le sultan Sélim Ier, le même qui détrôna en Egypte les mamelouks, conquit aussi Jérusalem et l'incorpora

à l'empire ottoman avec le reste de la Syrie. Sous les sultans ottomans, l'antique capitale de la Judée a, jusqu'à ces derniers temps, été réduite au rôle de sous-préfecture (qu'on me passe l'expression) du pachalik de Damas; il n'y a pas encore vingt ans qu'elle est devenue chef-lieu et résidence d'un pacha. Pendant trois siècles, les Ottomans ont régné sans contestation sur Jérusalem. En 1824, une conspiration de ses habitants ne réussit à la soustraire que momentanément à l'autorité du pacha, qui la força, l'année suivante, à capituler.

Un avenir nouveau sembla s'ouvrir pour la Palestine comme pour tous les peuples voisins, lorsque le vice-roi d'Egypte, Méhémet-Ali, et son fils Ibrahim-Pacha, tentèrent de reconstituer un empire arabe sur les ruines d'une partie de l'empire turc. Ils se proposaient de réunir tous les peuples arabes en un seul Etat, indépendant de la Porte. En 1831, déjà maîtres du Hedjaz, ils conquirent rapidement Jérusalem et toute la Syrie. La victoire de Konieh, en 1832, sembla mettre en leurs mains le sort de l'empire des sultans. Mais l'intervention des puissances européennes leur arracha cette proie et limita leurs conquêtes. En 1840, une coalition de l'Angleterre, de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie parvint à leur ravir la Syrie même. On se rappelle le bombardement de Saint-Jean d'Acre par l'amiral Stopford. Méhémet se vit réduit dès lors à la vice-royauté héréditaire de l'Egypte, sous la suzeraineté du sultan, et la Palestine, avec le reste de la Syrie, fut restituée à la Porte.

Disons à ce propos quel est l'état actuel de la Pales-

tine[1]. A distance, on pourrait être tenté de se la représenter comme un pays opprimé, à qui toute résistance est impossible, et gémissant sous le joug de fer d'un pacha, dont les moindres signes sont des ordres aussitôt exécutés. Cette définition très-européenne du despotisme s'appliquerait jusqu'à un certain point à l'Egypte, à demi civilisée par Méhémet-Ali, mais ne convient guère à l'empire ottoman; cet empire est vieux; c'est une vérité vieille aussi et une vérité tellement vraie que, malgré tout ce qu'on fait par moments pour la dissimuler, elle revient toujours prendre sa place au rang des aphorismes politiques et des lieux communs historiques. Le gouvernement turc, — je parle du gouvernement, — ne saurait abuser d'une force qu'il n'a point. Sans doute, dans les provinces les plus voisines du centre, on trouve encore quelque reste de son ancienne puissance; mais, comme le dit Mithridate,

..... Ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers.

Si ceci pouvait se dire de Rome, cela est encore cent fois plus vrai de Constantinople; quand la vie se retire d'un corps, le cœur est le dernier organe qui conserve quelque chaleur; mais, avant qu'il ait cessé de battre, les extrémités sont froides depuis longtemps; la Syrie, et tout particulièrement la Palestine, est une de ces extrémités de l'empire ottoman. La souveraineté de la

[1] Nous rappelons à nos lecteurs que ces pages ont été écrites avant les événements dont la Syrie vient d'être le théâtre.

Porte n'y est plus guère qu'une suzeraineté lointaine, rarement suffisante pour réduire à l'ordre les émirs et les cheiks des diverses tribus, qui se font la guerre quand il leur plaît, et seraient bien étonnées si le pacha se mêlait de leurs affaires. J'ai dit tout à l'heure que les Anglais et les Autrichiens, maîtres de la Palestine par la prise de Saint-Jean d'Acre, l'avaient replacée sous la domination de la Porte. Ceci n'est pas exact, ou du moins a besoin d'explication. Ils ont enlevé la Syrie à Ibrahim, mais le sultan n'est jamais parvenu à y rétablir son pouvoir. Tuer est plus facile que faire revivre. Il était aisé aux armes et à la politique européennes de détruire la puissance de Méhémet, il eût été au-dessus de leurs forces de relever celle d'Abdoul-Medjid. Aussi la Palestine, arrachée au tyran égyptien, s'est trouvée dès lors, pour ainsi dire, sans maître; elle est aujourd'hui livrée à l'anarchie, ou à l'*an-archie,* suivant l'orthographe de M. Proudhon; avec ou sans tiret, ce mot s'applique parfaitement au régime actuel de ce pays-là.

Entendons-nous cependant. Le gouvernement turc n'est pas absolument sans pouvoir en Palestine; mais il est sans autorité. Sa puissance ne s'étend qu'à une portée de pistolet ou à une longueur de baïonnette. Il ne possède point cette sorte d'ascendant qui, partout ailleurs et même dans d'autres provinces ottomanes, ajoute à la force réelle d'un gouvernement et le fait respecter ou craindre en l'absence même de ses agents. Le pacha se fait obéir là où il se trouve; on lui envoie de Damas, pour la durée des fêtes de Pâques, un renfort de huit cents soldats, afin qu'il puisse protéger les pèlerins et

ne pas exposer son gouvernement aux récriminations des consuls français et russe. Pendant qu'il a ces troupes, l'ordre règne à Jérusalem, et même *jusqu'à un certain point* dans les environs immédiats de la ville; mais, quand les huit cents soldats sont repartis pour Damas, le pacha ne peut plus répondre de rien.

En un mot, les Turcs sont, il est vrai, une des puissances qui règnent en Palestine, mais il y a bien d'autres puissances à côté de celle-là. Chaque tribu conserve une sorte d'indépendance et fait ses affaires pour son propre compte; il y a des villages entiers qui payent l'impôt, non point au pacha, mais à quelque émir bédouin, et il est maint district de la Palestine où le représentant de la Porte ne pourrait se risquer sans être infailliblement détroussé, aussi bien que le premier venu. Pendant mon séjour à Jérusalem, malgré les soldats turcs qui y étaient alors, les tribus arabes se battaient entre elles à Hébron et des caravanes de pèlerins, s'en retournant à Jaffa, étaient pillées à quelques lieues de Jérusalem. Sur cette même route de Jaffa, non loin des ruines d'un fort que la légende désigne comme *le château du bon larron*, un autre larron, nommé *Abou-Ghôsch*, célèbre dans les relations des voyageurs, a su se créer, depuis quarante ou cinquante ans, une petite principauté indépendante. Il avait six frères et quatre-vingt-cinq fils, et se faisait craindre loin à la ronde. Aucun pèlerin ne pouvait se rendre à Jérusalem sans payer tribut à cette redoutable famille. En 1832, Ibrahim-Pacha envoya aux galères un de ces petits Abou-Ghôsch. Le pacha de Jérusalem étant parvenu, il y a quinze ans, à se saisir d'un autre, le

bannit de la Palestine. Mais la dynastie n'en est pas éteinte; et bien que sa puissance soit aujourd'hui fort diminuée, elle ne continue pas moins à régner; le village de *Kuryet-el-Enab*, où elle fait sa résidence, n'est connu généralement que sous le nom d'Abou-Ghôsch. Il est à peine à trois lieues de Jérusalem.

D'après nos habitudes, nous avons quelque peine à nous représenter un pareil état de choses. Il nous semble qu'une société en pleine anarchie ne peut subsister, et que les habitants de la Palestine devraient, au bout de peu de temps, s'être entre-détruits ou s'être soumis à quelque tyran plus puissant que les autres. Cette conclusion serait logique, s'il s'agissait d'un pays où la population fût aussi agglomérée qu'elle l'est dans les Etats européens, et où les besoins de l'existence fussent moins simples qu'ils ne le sont en Orient. Mais cet état de choses, peu différent d'ailleurs de celui qui a régné dans presque toute l'Europe à certains moments du moyen âge, n'est point nouveau en Palestine. Ce pays se retrouve placé dans des conditions assez pareilles à celles où il était au temps d'Abraham. Nous n'y voyons point, à cette époque reculée, d'Etat de quelque étendue, mais seulement des villes absolument indépendantes les unes des autres, ayant chacune leur roi ou leur cheik, et s'alliant entre elles ou se faisant la guerre selon les circonstances du moment. Alors comme aujourd'hui, entre les villes appartenant à des tribus diverses, d'autres tribus nomades dressaient leurs tentes dans les plaines et sur les flancs des montagnes, errant du nord au sud, avec leurs vastes troupeaux et sans autres biens au soleil que

quelque puits creusé par leurs pères ou quelque caverne pour y ensevelir leurs chefs; propriétés souvent contestées, sources de différends, d'accommodements ou de guerres. La campagne de Kédor-Lahomer et des trois rois ses alliés contre les cinq rois de la plaine de Sodome[1]; l'expédition entreprise par Abraham à sa poursuite[2]; les démêlés d'Abraham et d'Isaac avec Abimélec[3]; le séjour de David et de ses gens dans le pays des Philistins, les incursions ou razzias qu'il faisait de là chez les Guésuriens et les Hamalécites[4]; tous ces traits sont caractéristiques de la vie arabe, et ne cessent de se reproduire en Palestine. L'Orient n'a pas d'âge; les institutions et les empires y naissent, y tombent en ruines; mais les mœurs y sont inaltérables. La race d'Abraham est d'une trempe vigoureuse : Israël, on le sait, n'a jamais plié son *col roide*[5]; le sceptre de fer des Romains l'a brisé sans le soumettre; dispersé parmi les nations comme la balle que le vent chasse au loin, il s'est mêlé à tous les peuples sans jamais se confondre avec eux. Quant à Ismaël, je doute que ceux qui ont observé ses fils puissent définir mieux que ne le fait déjà la Genèse le caractère inéducable et méfiant qu'il a conservé jusqu'à nos jours, et auquel il doit, du reste, la persistance de sa nationalité :

Ismaël sera un homme farouche comme un âne sau-

[1] Genèse XIV, 1-12.
[2] Genèse XIV, 14-16.
[3] Genèse XXI, 25; XXVI, 15.
[4] 1 Sam. XXVII, 5-11.
[5] Exode XXXII, 9.

vage; sa main sera contre tous, et la main de tous contre lui[1].

J'en reviens à Jérusalem.

La ligne de partage des eaux, qui sépare dans les montagnes de Juda et d'Ephraïm le bassin de la Méditerranée de celui du Jourdain et de la mer Morte, passe par Jérusalem et un peu à l'ouest. Jérusalem est située à 2,450 pieds au-dessus du niveau de la Méditerranée, et par conséquent à 3,750 au-dessus de celui de la mer Morte. Toute cette région présente donc un relief considérable, car elle s'élève rapidement. De la plaine de Saron, peu élevée au-dessus de la mer, on peut aisément se rendre à Jérusalem en une petite journée de marche et, pour descendre de Jérusalem au Jourdain, il suffit de quelques heures. Les environs de Jérusalem ont, à un haut point, la physionomie propre aux pays de montagnes, et je me suis souvent étonné de n'avoir jamais vu les voyageurs signaler plus soigneusement ce trait. Pour moi, à qui les hauts plateaux du Jura étaient familiers dès mon enfance, je ne sortais jamais des murs de Jérusalem sans être surpris de retrouver dans une nature, à tant d'égards nouvelle pour moi, des analogies aussi intimes avec les montagnes de mon pays. Bien des circonstances inappréciables contribuaient sans doute à donner je ne sais quel air de famille à des pays si distants. L'aridité et le manque de culture du plateau auquel est adossée Jérusalem ajoute encore à la ressemblance. On

[1] Genèse XVI, 12.

croit être dans cette région plus froide qui se trouve dans nos montagnes au-dessus des forêts de sapins. Un petit gazon maigre et fin couvre le sol inégal, sous lequel on distingue la charpente osseuse de la montagne et que percent en maint endroit des roches polïes de calcaire jurassique. Point de grands arbres, çà et là seulement quelques buissons; des murs peu élevés, ne consistant qu'en des tas de pierres ramassées dans la campagne. Je respirais cet air toujours frais et vif, même par la plus grande chaleur. Une brise légère, mais permanente, courait sur les crêtes et apportait à mon oreille un tintement argentin; c'était celui des clochettes que portaient au col les chevaux des pèlerins, broutant autour des murs de la ville sous la garde de leurs moukres.

Mais ce n'est pas seulement par son élévation que Jérusalem est une montagne. Quoique quelques-uns des sommets qui l'avoisinent la dépassent en hauteur, elle n'en occupe pas moins elle-même une montagne très-distinctement accusée; elle ne tient au plateau que par une langue de terre, et domine de haut les vallées étroites qui l'entourent et vers lesquelles elle s'abaisse en pente assez escarpée. Le plateau auquel se rattache Jérusalem se trouve au nord de la ville; c'est le seul côté où elle manque de remparts naturels; aussi est-ce par là qu'elle a été le plus souvent attaquée et que les Croisés l'emportèrent d'assaut.

Des trois autres côtés, Jérusalem est protégée par des ravins profonds. Au levant, la vallée du Cédron ou de Josaphat, descendant du nord au sud; au couchant et

au midi, celle de Hinnom[1] qui, dans une partie de sa longueur, est à peu près parallèle à la première, mais qui tend ensuite à s'en rapprocher et finit par se confondre avec elle à l'angle S.-E. de la ville.

Au-delà de ces vallées s'élèvent des montagnes[2] qui dépassent un peu en hauteur celle où est située la ville sainte. Au sud, au-delà de Hinnom, une montagne, sur un gradin de laquelle est *le champ du sang (Haceldama)*, se termine par un sommet arrondi nommé par les Arabes *Djebel Deïr Abou Tor;* les voyageurs européens désignent ce sommet par le nom de *montagne du Mauvais conseil,* parce que, suivant la légende, c'est là, dans une maison appartenant à Caïphe, que ce souverain sacrificateur aurait engagé les Juifs à faire mourir Jésus.

A l'est, au-delà du Cédron, s'étend une montagne au triple sommet, que l'on aperçoit d'assez loin déjà, quand on approche de Jérusalem. C'est le mont des Oliviers. Ces sommets, peu distants l'un de l'autre, sont arqués en courbe allongée et présentent à l'œil une ligne douce

[1] Suivant quelques archéologues, la vallée qui borne Jérusalem à l'ouest et au sud serait celle que la Bible désigne sous le nom de *vallée des Rephaïm;* la vallée de Hinnom ou Géhenne serait alors la même que ce Tyropéon de Josèphe dont nous aurons tout à l'heure à rechercher la situation. Cette hypothèse a été soutenue surtout par le rabbin Schwarz et par M. Horace Bonar. Ce qui la rend très-plausible, c'est que le Tyropéon n'est jamais nommé dans la Bible et que Josèphe, en revanche, ne nomme jamais la vallée de Hinnom. Je suivrai cependant l'usage reçu et continuerai à appeler Hinnom la vallée à l'ouest de Jérusalem : car les autres questions topographiques que j'aurai à examiner sont tout à fait indépendantes de celle-ci.

[2] Ps. CXXV, 2.

et reposée, sans rien de hardi ni d'irrégulier. Le mont des Oliviers fait face à Jérusalem et n'en est, pour ainsi dire, éloigné que de quelques pas ; deux minutes suffisent pour descendre des murs de la ville au fond de la vallée du Cédron et la vallée elle-même n'est guères que la largeur d'un ruisseau.

Le sommet le plus méridional de la montagne des Oliviers est connu sous le nom de *mont des Prophètes,* à cause d'une vaste grotte sépulcrale qui s'y trouve et que l'on appelle *tombeau des Prophètes.* Le sommet le plus au nord est appelé par les Francs le *Viri Galilœi;* c'est là, dit-on, que des hommes en vêtements blancs apparurent aux apôtres après le départ de leur maître et leur dirent : *Hommes galiléens! Pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel?*[1]

Suivant la même tradition, les apôtres auraient été en ce moment-là sur le sommet intermédiaire, que l'on désigne pour cette raison sous le nom de *montagne de l'Ascension.* Nous verrons ailleurs que, selon toute apparence, ce n'est point là que cette scène a dû se passer.

Au sud de ces trois sommets s'en trouve un quatrième, faisant partie de la même chaîne, mais qu'il faut pourtant distinguer de la montagne des Oliviers proprement dite. On le nomme le *mont du Scandale (Mons offensionis).* C'est là, suivant la tradition, cette montagne à *l'orient de Jérusalem,* sur laquelle Salomon bâtit un autel à Kémos, l'abomination des Moabites[2].

[1] Actes I, 11.

[2] 1 Rois XI, 7. Le *mont du Scandale* est en effet le seul qui soit directement à l'orient du mont Sion.

A moins d'être elles-mêmes fortifiées, ces montagnes, si voisines de la ville et qui la dominent, seraient de nos jours un danger pour elle. Mais, avant l'invention de l'artillerie, elles étaient avec raison considérées comme un rempart naturel, et les Israélites y voyaient l'image visible de l'invisible protection de l'Eternel pour la ville qu'il avait choisie : *Jérusalem!* dit le Psaume CXXV, *des montagnes l'entourent et l'Eternel entoure son peuple dès maintenant et à jamais!*

Quant à la montagne sur laquelle Jérusalem est assise, elle n'est point surmontée d'un plateau, mais de deux crêtes courant parallélement du nord au sud. La crête occidentale se relève à son extrémité et domine d'assez haut la vallée de Hinnom : ce sommet est la montagne de Sion, la partie la plus ancienne de la ville, la forteresse des Jébusiens, la cité de David.

La crête orientale, au contraire, celle qui fait face au mont des Oliviers, est d'abord accidentée, puis s'abaisse assez sensiblement en se rapprochant du sud. Cette partie basse est le mont Morijah. Il est probable qu'avant les travaux de nivellement et de terrassement nécessités par la construction du temple, le sommet en était un peu plus relevé qu'à présent.

Les deux crêtes dont je viens de parler sont séparées l'une de l'autre par une de ces dépressions si fréquentes dans le Jura et auxquelles les géologues ont conservé le nom de *combes*, que lui donnent nos montagnards. Celle-ci, peu profonde à son point de départ, se prononce de plus en plus, et finit par rejoindre la vallée de Hinnom et celle de Josaphat, à leur point de réunion.

Cette combe, — que l'on appelle aujourd'hui tout simplement *El-Ouâd* (la vallée), — était connue dans l'antiquité sous le nom de Tyropéon ou vallée des Fromagers, beau nom, tout patriarcal, que nous a conservé Josèphe et qui, du temps d'Hérode et de Titus, perpétuait encore dans la ville sainte le souvenir de ses agrestes origines.

Quelques voyageurs, égarés par l'esprit de système ou induits en erreur par les constructions et les décombres, qui rendent souvent difficile la topographie de Jérusalem, n'ont pas su retrouver la partie supérieure de cette vallée; ils ont cru que le Tyropéon descendait d'abord de l'ouest à l'est et faisait ensuite un angle droit pour se diriger vers le sud. Telle est, entre autres, l'opinion de Robinson. Mais, comme je viens de le dire, les habitants de Jérusalem ne connaissent dans leur ville qu'une seule vallée, celle qui se dirige presque directement du nord au sud. J'ai moi-même cherché longtemps le *Tyropéon supérieur* de Robinson, sans parvenir à le découvrir; ce qu'il appelle ainsi est le bas d'une colline, mais ne saurait passer pour une vallée. En revanche, j'avais constaté dans toute la longueur de la ville, et avant même de l'avoir cherchée, la combe désignée sous le nom d'*El-Ouâd*. Il n'y a qu'un point où elle peut paraître interrompue. Vis-à-vis du Haram-esh-Shérif (l'ancienne enceinte du temple), elle est coupée par une chaussée, que l'on peut considérer comme ayant été destinée jadis à relier le temple au mont de Sion et que j'envisagerais plutôt encore comme une partie des anciens remparts. Au reste, cette chaussée se trouve dans

le *Ouâd* inférieur, duquel on n'a jamais contesté qu'il fît partie du Tyropéon.

Cette question du Tyropéon, de laquelle dépend essentiellement la topographie de Jérusalem, est encore controversée en Europe. L'autorité de Robinson donne du poids à son hypothèse. Mais, à Jérusalem, je n'ai trouvé personne pour la soutenir, quoique j'aie eu souvent l'occasion de m'y entretenir avec des Européens très-versés dans la connaissance topographique de cette ville. Je viens cependant de la retrouver dans un livre publié cette année même par un ancien habitant de Jérusalem[1]. Il est vrai que l'auteur, qui renouvelle cette hypothèse, lui donne le coup de mort en prétendant la défendre. Voici ce qu'il dit de son Tyropéon : « TOUT D'ABORD *avertissons que ce vallon a disparu* COMPLÉTEMENT, *comblé dès le temps de David et de Salomon.* » Un aveu aussi naïf peut surprendre, mais ne laisse rien à désirer. Robinson avait été moins sincère, et avait fait figurer sur son plan de Jérusalem ce Tyropéon disparu. On pourrait cependant demander à M. Saintine comment le Tyropéon pouvait exister encore sous Titus, ou même seulement, comme il le dit plus haut, *au temps de Néhémie et des Macchabées,* s'il avait été *comblé dès le temps de David et de Salomon.* Mais je ne le chicanerai pas sur la logique, et je me contente de prendre acte du fait qu'il a constaté.

Les divers plans de Jérusalem que l'on avait eus jusqu'à ces derniers temps avaient tous été faits sur des

[1] *Trois ans en Judée,* par P. Gérardy-Saintine. (Paris, Hachette, 1860.)

données insuffisantes; il n'en était aucun auquel on pût se fier. C'est depuis 1858 seulement et, malheureusement pour moi, depuis mon retour de Palestine, qu'on a une bonne carte de ce pays et un plan fidèle de Jérusalem. Ces deux beaux travaux sont dûs à M. Van de Velde; ils ont pour bases, outre ses propres mesures, celles qui furent prises en 1841 par les ingénieurs de la marine anglaise, après le bombardement de Saint-Jean d'Acre. Pour le plan de Jérusalem, il a mis en outre à profit les mesures rigoureusement exactes et les investigations patientes et minutieuses du docteur T. Tobler, le plus consciencieux des topographes.

Grâce à ce plan, qui sera à l'avenir une autorité irrécusable, les discussions des archéologues auront dorénavant une base, tandis que, jusqu'à présent, il n'y avait guères de donnée relative à la topographie actuelle de Jérusalem qui ne fût contestée ou qui ne pût l'être.

L'ancienne Jérusalem était bâtie sur quatre collines: sur celle de Sion était situé l'antique château de David avec le quartier appelé la *ville haute;* le temple s'élevait sur Morijah; une troisième colline, nommée par les Grecs *Acra,* à cause de la forteresse qu'y avaient établie les Syriens dans le temps de leur domination, était désignée aussi par le nom de *ville basse.* La quatrième enfin, appelée *Bézétha (ville neuve),* était située au nord du temple; ce n'était d'abord qu'un faubourg, mais Hérode Agrippa (une dizaine d'années après la mort de J.-C.) la fit rentrer dans l'enceinte de la ville en l'entourant d'un mur de défense.

Il n'y a heureusement aucun doute à avoir sur la situation des deux parties les plus intéressantes de l'ancienne Jérusalem : Sion et Morijah. Cette situation est suffisamment décrite par la Bible et par Josèphe et l'on ne peut s'y tromper. Quant à Bézétha, Josèphe nous en décrit exactement la position, en disant qu'elle est au nord du temple et de la tour Antonie ; elle est donc aisée aussi à retrouver. Une partie de cette colline se trouve dans l'enceinte actuelle de la ville, au N.-E. du quartier musulman ; l'autre partie est hors des murs : une tranchée, nécessitée par la fortification de la ville actuelle, a fait deux collines de ce qui n'en était primitivement qu'une seule.

La grande difficulté, c'est de fixer le site de l'Acra ; plus encore que le Tyropéon, cette Acra a servi de champ de bataille aux archéologues ; les uns la placent au nord du temple, d'autres au sud, d'autres à l'ouest. J'ai étudié cette question sur place, aussi bien que je l'ai pu, et je suis assez porté à croire que l'Acra était la petite éminence située au coin N.-O. du temple et où commence la *Voie douloureuse*. Du reste, je suis loin d'être arrivé à une certitude. On ne s'attendra pas à ce que j'entre ici dans une discussion qui pourrait nous mener loin ; il me faudrait un volume, ou tout au moins un chapitre entier, pour exposer, ne fût-ce que sommairement, les principaux arguments qui appuient ou qui contredisent les diverses situations que l'on peut assigner à l'Acra.

Je reléverai cependant l'hypothèse de Robinson, parce qu'elle a passé dans la plupart des livres et des plans et que bien des personnes la regardent comme un fait ac-

quis. Le savant voyageur américain a cru retrouver l'Acra dans le dos de terrain situé au nord de Sion. Cette hypothèse est la moins admissible de toutes. Ce que Robinson appelle Acra n'est pas proprement une colline; ce n'est que la prolongation du mont Sion, ou, si l'on veut, l'attache par laquelle il se relie à la grande échine qui partage les eaux dans les montagnes de Juda. En second lieu, l'Acra a toujours été, suivant Josèphe, la partie basse de la ville, et le même historien nous rapporte que cette colline fut rasée par Simon Macchabée, de telle sorte, ajoute-t-il, qu'elle devint plus basse que celle même où était situé le temple. Or l'Acra de Robinson se trouve au contraire plus élevée que le mont Sion lui-même, et par conséquent que tout le reste de la ville. En outre, suivant Josèphe et les livres des Macchabées, l'Acra était tout à côté du temple; la forteresse des Syriens avait même pour objet essentiel d'en dominer l'entrée et d'observer ce qui s'y passait : l'Acra de Robinson au contraire est sensiblement éloignée du mont Morijah. Enfin, l'hypothèse de Robinson repose sur la direction qu'il attribue au Tyropéon et qui, comme nous l'avons vu tout à l'heure, ne saurait se justifier.

Laissons là l'incertitude des recherches archéologiques et disons ce qu'est aujourd'hui Jérusalem. Vue du dehors, avec sa ceinture de murs crénelés et flanqués de tours par dessus lesquels apparaissent des minarets et des coupoles blanches, nettement découpés dans l'azur inaltérable du ciel de Syrie, elle présente, de quelque côté qu'on en approche, un aspect des plus pittoresques. Elle

paraît petite, il est vrai, au voyageur arrivant du nord ou de l'ouest; mais, quand on la contemple du haut de la montagne des Oliviers, elle est vraiment imposante et s'étale avec tant de majesté sur les pentes de ses collines qu'elle paraît alors bien plus grande qu'elle ne l'est réellement. Il est à remarquer, du reste, que les villes orientales font toujours beaucoup plus tableau que les villes européennes. Ceci ne tient pas seulement au style des constructions, à l'absence de toits rouges ou gris et à la quantité des coupoles. La principale cause en est dans l'absence de faubourgs. Les abords de nos villes sont obstrués de chantiers, de gares, d'usines à gaz et de guinguettes, qui ne laissent voir ni où elles commencent ni où elles finissent; mais en Palestine, où l'on ne s'expose guère à bâtir des maisons isolées, les villes se dessinent franchement dans le paysage, en contours bien arrêtés, comme celles que l'on voit encore sur les vieilles cartes géographiques. C'est surtout le cas de Jérusalem.

On sait qu'en revanche l'intérieur des villes orientales ne répond point à l'idée qu'on pourrait en prendre en les regardant du dehors. Jérusalem ne fait point exception; elle est, je crois, la plus misérable de toutes. Les maisons sont pourtant construites en bons matériaux; elles ne sont point en briques, comme en Egypte, mais en grands cubes de roc. Moïse promettait en effet aux Israélites un pays *où les pierres sont du fer et des montagnes duquel on taille l'airain*[1]. On ne voit guère sur les fa-

[1] Deutér. VIII, 9.

çades extérieures ces petites fenêtres à grilles de bois qui ornent les maisons du Caire ; il n'y a souvent aux maisons d'ici d'autre ouverture que la porte. Un Européen, qui se verrait transporté tout à coup dans certaines rues de Jérusalem, pourrait y circuler longtemps sans se douter qu'il est dans une ville.

Les balayures des maisons, entassées devant chaque porte, font des rues de véritables cloaques. Les chiens et les chacals sont les seuls édiles de Jérusalem, c'est sur eux qu'on se décharge du soin de débarrasser la voie publique des charognes d'animaux domestiques qui pourrissent en pleine rue. On marche d'ailleurs au milieu de la poussière des décombres et l'on se heurte à chaque pas à quelque mur écroulé. On dirait que la ville vient d'être prise d'assaut. La Jérusalem actuelle a poussé sur les détritus de celles qui l'ont précédée, comme les mousses et les champignons croissent sur les débris d'un vieux chêne. Quand on y bâtit une maison, on en pose d'ordinaire les fondements sur un sol formé de ruines. Lorsqu'en 1841 les Anglais ont commencé à construire leur église sur le mont Sion, ils ont voulu l'asseoir sur le roc et, avant d'arriver à pouvoir en poser les fondements, ils ont dû creuser dans les décombres jusqu'à une profondeur de quarante pieds. J'ai vu moi-même un fait pareil pendant mon séjour à Jérusalem : on creusait au coin de la *Voie douloureuse* les fondements d'une grande et belle maison destinée à servir d'hospice aux pèlerins autrichiens : ce n'est qu'à une profondeur encore plus considérable qu'on est arrivé à trouver le sol.

Jérusalem est divisée en quatre grands quartiers : celui des chrétiens au N.-O., celui des Arméniens au S.-O. (sur le mont Sion), celui des Juifs au S.-E. et celui des mahométans au N.-E. Il faut compter en outre, comme appartenant à ce dernier, le petit quartier des Maugrabins, à l'est du quartier juif, et l'antique enceinte du temple appelée aujourd'hui *El-Haram*. Le *Haram* fait à lui seul plus de la cinquième partie de la ville et s'étend sur plus de la moitié de sa face orientale.

On s'étonnera peut-être d'entendre parler d'un quartier *arménien* distinct du quartier *chrétien*. C'est que les Arméniens sont étrangers et forment à Jérusalem une colonie riche et considérable, qui se distingue des autres habitants par sa langue et par son costume. La plupart des autres chrétiens (grecs ou latins) sont au contraire indigènes et forment même la partie la plus ancienne de la population ; si ce n'est la couleur du turban (lorsqu'ils en portent un), il n'y a rien en eux qui les distingue de leurs compatriotes musulmans. Même langue, même origine, même caractère et, jusqu'à un certain point, mêmes mœurs. Il est à peu près aussi difficile de distinguer à Jérusalem un musulman d'un chrétien que chez nous un protestant d'un catholique.

Il est bon de se rappeler qu'en Orient les diverses religions sont presque toujours désignées par les noms des principales nations qui les représentent. Ainsi, quand on parle d'un Turc, on entend par là un musulman en général, de même que, sous le nom de Grec, on désigne un membre de l'église dite *orthodoxe* et sous celui de Latin un catholique ; si ce catholique, grâce à un passeport européen, se trouve sous la protection de quelque

consul, ce n'est plus seulement un Latin, mais un Franc. Mais ces grecs, ces latins, ces turcs et quelquefois même ces francs sont Arabes de langue et de nation. Tout cela donne lieu à bien des confusions, et il faut un certain temps avant de s'y reconnaître. Il y a d'ailleurs à Jérusalem des Grecs schismatiques, — des Grecs catholiques (c'est-à-dire conservant le rit grec, mais unis à l'église romaine), — des Arméniens schismatiques, — des Arméniens catholiques, — des Syriens catholiques et des Maronites, les uns et les autres soumis au pape, mais disant la messe en syriaque, — des Syriens proprement dits, c'est-à-dire des jacobites, — des Abyssins, etc. Toutes ces sectes diverses ont chacune à Jérusalem leurs églises et leurs couvents. Depuis une vingtaine d'années, les protestants y sont représentés aussi par un évêque. J'aurai à reparler de ces différentes églises; je n'ai voulu ici que les mentionner en passant, afin d'orienter le lecteur. Pour compléter ces renseignements généraux, il me reste à donner le chiffre approximatif de la population de Jérusalem.

Cette population a été diversement évaluée : les uns la portent à 11,000 âmes seulement, d'autres à 20,000. M. Schultz, qui a été consul prussien à Jérusalem, a fait à ce sujet des recherches qui paraissent exactes et desquelles il résulte que Jérusalem compte environ 15,500 habitants, savoir : 3,400 chrétiens, 5,000 musulmans et 7,100 juifs. Les juifs formeraient donc encore presque la moitié de la population de leur ancienne capitale ; mais c'est la population la plus pauvre : ils sont entassés dans un quartier misérable et douze fois moindre en étendue que ne le sont les autres quartiers réunis.

III

LES MURS DE JÉRUSALEM

Il suffit d'une heure pour faire le tour de Jérusalem ; je l'ai fait plusieurs fois, soit au pied des murs, soit sur les murs mêmes. C'est la meilleure manière d'obtenir un coup d'œil d'ensemble et de se faire une idée exacte de la situation de la ville et de sa configuration. Je ne pense pas d'ailleurs qu'il y ait au monde de promenade qui évoque en si peu de temps un tel essaim de souvenirs. De la porte occidentale, par où l'on sort pour aller à Bethléhem, jusqu'à la porte orientale, qui domine Gethsémané, c'est l'affaire de vingt-cinq minutes de marche : on a traversé l'antique cité de David et le sommet du mont Sion, plongé ses regards dans le ravin de la Géhenne, admiré les fraîches plantations qu'arrosent les sources de Siloé ; on a vu les tombeaux de la vallée de Josaphat, longé les murs dn temple de Salomon et l'on se trouve en face de la montagne des Oliviers, et à quelques pas de l'étang de Béthesda et du palais de Ponce-Pilate. Quelquefois je pre-

nais avec moi Hhannah pour l'interroger, chemin faisant, sur les noms actuels des lieux ; d'autres fois je sortais seul, afin de m'abandonner plus librement aux pensées qu'ils m'inspiraient. Rien ne venait troubler ma méditation ; la solitude qui règne autour de la ville est telle qu'il m'est arrivé d'en faire le tour sans rencontrer un être vivant. Le soir seulement, un peu avant le coucher du soleil, j'apercevais quelques personnes près de la porte de Jaffa, car c'est là le rendez-vous des Francs qui se trouvent à Jérusalem. Les vendredis et jours de fête, je voyais aussi, dans les vergers que traverse la route de Damas, un assez grand nombre de femmes musulmanes, enveloppées de leurs manteaux blancs, fumant leur chibouque sur le gazon ou suspendant leurs escarpolettes aux branches des vieux oliviers. Je songeais souvent à la triste et silencieuse promenade que fit Néhémie autour de ces murs détruits : « Je sortis de nuit, dit-il, par la porte de la vallée et je passai devant la fontaine du dragon, à la porte du fumier, et je considérais les murailles de Jérusalem, comme elles étaient renversées et comme ses portes étaient consumées par le feu ! Puis je passai à la porte de la fontaine et vers l'étang du roi, et il n'y avait point de lieu où je pusse passer avec ma monture ».[1] Combien de fois, dès lors, ces murs, relevés par la foi de Néhémie, n'ont-ils pas été de nouveau détruits ! Combien de ruines sont venues se joindre à ces ruines !

S'il est difficile d'étudier Jérusalem à l'intérieur, rien n'est plus aisé que de se rendre compte de sa forme exté-

[1] Néhémie II, 12-25.

rieure. Le mur de défense qui l'entoure forme à peu près un carré, fort irrégulier, il est vrai, et dont le côté septentrional excède passablement les autres en longueur. Ce mur a sept portes, mais de ces sept deux sont murées et une autre presque toujours fermée. Le nombre des portes praticables se trouve donc réduit à quatre, correspondant aux quatre côtés de la ville.

Les murs actuels de Jérusalem ont été construits de 1536 à 1539, sous le sultan Soliman II, fils de Sélim; l'épaisseur en est de trois à quatre pieds; quant à la hauteur, elle est loin d'être partout la même. Du côté de l'est et de l'ouest, il est probable qu'ils suivent en général le tracé des anciens murs : on ne concevrait du moins que difficilement qu'ils eussent pu avoir une autre direction; la largeur de la ville est donnée, d'un côté, par la vallée de Josaphat, de l'autre, par le ravin supérieur de Hinnom, qui lui servent de fossés naturels : or le mur actuel suit fidèlement le haut du talus. En revanche, nous savons que, du côté du sud, la ville ancienne s'étendait au-delà de son enceinte actuelle. En effet, au Sud, la muraille laisse maintenant en dehors le sommet du mont Sion et tout le coteau qui, de là, s'abaisse lentement jusqu'à la vallée de Hinnom et au Tyropéon inférieur. L'extrémité du mont Morijah se trouve maintenant également exclue.

Du côté du nord, la ville antique paraît avoir été successivement moins étendue et plus étendue que la ville actuelle. Le plus ancien mur, qui subsistait encore du temps de Titus comme dernière ligne de défense, n'enfermait probablement que les monts Sion et Morijah, et

suivait au nord une ligne tirée perpendiculairement de la porte de Jaffa à la face occidentale de l'enceinte du temple; il est aisé d'en reconnaître encore le tracé, qui se trouve assez nettement indiqué par un petit escarpement en ligne droite auquel s'adossent deux rues[1], très-droites aussi, placées bout à bout et qui servent de limite septentrionale au quartier des Arméniens, à celui des Juifs et à celui des Maugrabins. J'ai parlé ailleurs d'une chaussée qui coupe le Tyropéon. Il est probable que du temps de David, avant la construction du temple, le mur ne s'étendait pas jusqu'au Morijah; arrivé au Tyropéon, il tournait sans doute au sud et n'enveloppait que Sion. Nous voyons par la Bible que Salomon, ayant construit le temple, voulut le relier à la ville et prolongea le rempart jusque-là; c'est donc à lui qu'il faut attribuer la chaussée encore subsistante, qui coupe le Tyropéon et qui forme justement l'extrémité des rues dont je viens de parler. « Salomon bâtit Millo, dit le Livre des Rois, et combla le creux de la cité de David, son père »[2]. *Millo*, en hébreu, signifie proprement *remplissage*, c'est-à-dire terrassement ou chaussée. Tout porte à croire que le grand roi, ayant par la prolongation de ce rempart englobé dans son mur d'enceinte une partie du Tyropéon, y bâtit un nouveau quartier et que ce quartier prit

[1] Ce sont les deux rues qui, du temps du royaume de Jérusalem, étaient nommées par les Francs *rue de David* et *rue du Temple*. Ici et ailleurs j'évite à dessein les noms arabes, trop difficiles à retenir pour la plupart des lecteurs et qui ne feraient que jeter de la confusion dans l'esprit.

[2] 1 Rois XI, 27.

le nom de la chaussée *(Millo)*, au pied de laquelle il se trouvait. C'est par anticipation que le livre de Samuel appelle *Millo* cette partie du Tyropéon qui, avant Salomon, servait de limite à la cité de David[1].

Plus tard, à mesure que la ville s'agrandit, il fallut construire un second mur, puis un troisième, pour relier les nouveaux quartiers à l'enceinte de la vieille cité. Il n'y avait pas longtemps que le troisième mur existait et que Jérusalem avait atteint sa plus grande étendue, lorsqu'elle fut prise et ruinée par Titus. Selon les uns, ce troisième mur suivait, du côté du nord, à peu près la même direction que le mur actuel; selon d'autres, il aurait enfermé encore une assez grande étendue de terrain, maintenant hors de la ville; en voyant les décombres dont se compose en partie le sol des terres situées au nord de Jérusalem, on est obligé de se ranger à cette seconde opinion et de conclure que, du temps de Titus, la ville s'étendait au-delà de son enceinte actuelle, non-seulement au sud, mais aussi au nord[2].

Mais quel était le tracé du second mur? En d'autres termes, quelle était l'enceinte de Jérusalem avant Hérode Agrippa, qui bâtit le dernier mur? Cette question est intéressante : car la Jérusalem d'avant Agrippa, c'est la

[1] 2 Samuel V, 9.

[2] Pas autant toutefois qu'on ne le croit généralement. Nous savons par Josèphe que, de son temps, l'enceinte de Jérusalem mesurait trente-trois stades : ce qui fait environ six kilomètres, si le stade de Josèphe est le grand stade, et cinq seulement si c'est le stade moyen. De nos jours, l'enceinte de Jérusalem est à peu près de quatre kilomètres.

Jérusalem du temps de Jésus. C'est à cette époque surtout que l'on aimerait à se représenter la ville sainte. Et puis, Jésus ayant été crucifié et enseveli hors des murs, il importe, si l'on veut faire quelque supposition sur le lieu de son supplice et de sa sépulture, de savoir quelle était l'enceinte de la ville à cette époque. Cette question est le préliminaire indispensable des discussions relatives à l'authenticité du saint sépulcre. Nous nous y arrêterons un peu.

A en juger *a priori*, il semblerait vraisemblable que la nouvelle ville eût été, comme l'ancienne, limitée à l'ouest par le ravin de Hinnom; il fallait, semble-t-il, raccorder le second mur à l'angle du premier, c'est-à-dire à la porte de Jaffa *(tour d'Hippicus)*, et continuer à lui faire suivre le fossé naturel formé par le ravin.

Tel fut en effet le tracé du troisième mur, tel est celui du mur actuel. Mais Josèphe nous dit expressément que tel n'était point celui du second. Sans doute, à l'époque où on le construisit, le dos de terrain qui se trouve au nord de Sion n'était point encore habité, et on ne voulut pas donner au mur un développement inutile; on le fit donc passer, non point au bord du ravin, mais plus à l'est. Il ne commençait point à la tour d'Hippicus, mais, nous dit Josèphe, à une porte nommée Gennath ou porte des Jardins.

Les recherches auxquelles on s'est livré pour trouver des restes de ce mur n'ont abouti jusqu'à présent à aucun résultat incontestable. Les défenseurs de l'authenticité du saint sépulcre ont cru pouvoir considérer comme appartenant à cette seconde ligne d'enceinte un bout de

mur, d'une apparence assez antique, dont la direction est du nord ou sud et qui se trouve au milieu des ruines de l'hospice des chevaliers de Saint-Jean. Si c'est là, en effet, une partie du second mur, la question est résolue : car en prolongeant du côté du nord cette muraille ruinée, on obtient un tracé qui passe justement sur l'emplacement traditionnel de la *porte Judiciaire* et qui laisse à l'ouest, hors de l'enceinte de la ville, l'église actuelle du Saint-Sépulcre.

Mais nous ne voudrions pas faire reposer une hypothèse sur ce vestige de muraille, dont il serait difficile de prouver d'une manière irréfragable l'âge et la destination. Admettons, sur la parole de M. Tobler, à l'exactitude duquel on peut se fier, qu'il n'est pas possible de trouver des vestiges irrécusables du second mur et voyons par l'aspect même des lieux quel est le tracé le plus vraisemblable.

Je dis : *par l'aspect des lieux,* car je ne veux pas sortir de mon rôle de voyageur. Je laisse aux savants le domaine des inductions historiques et je me borne à constater ce que j'ai vu.

Parcourons donc la partie de la Jérusalem actuelle située au nord de Sion, et cherchons à voir par où l'on aurait pu faire passer un mur ou par où l'on pourrait aujourd'hui encore en faire passer un.

Nous ne voyons que trois tracés *possibles :*

Le premier serait celui du mur actuel, tout au haut de la côte, le long du ravin supérieur de Hinnom. — Mais nous avons vu que c'était là le tracé du troisième mur et Josèphe nous dit expressément que le second ne commençait pas à la tour d'Hippicus.

Un second tracé possible serait au bas de la côte, dans le Tyropéon même. — Mais alors la nouvelle ville n'aurait eu que quelques pas de large : l'hypothèse se réfuterait d'elle-même et je ne sache pas que personne l'ait jamais hasardée.

Il faut donc, — et c'est ici la seule alternative qui reste, — que le mur ait suivi une ligne intermédiaire entre ces deux. Or, en parcourant cette côte, on se convainc aisément que ce mur a dû être situé sur le seul gradin qu'elle présente. Il serait impossible qu'il eût été construit sur la pente même sans qu'un aplanissement, une dépression, un mouvement de terrain quelconque en marquât encore le tracé. Or, rien de pareil ne se trouve sur la pente qui domine le gradin dont je parle. En revanche, le pied de cette pente, sur le gradin, est presque en ligne droite et il est impossible de ne pas songer, à première vue, que c'est là qu'a dû passer le mur. Une longue rue droite, la plus longue et la plus droite de Jérusalem, semble en marquer encore la direction. C'est celle qu'on nomme *rue de Damas*.

S'il en est ainsi, comme je suis fort porté à le croire, le tracé du second mur se serait parfaitement raccordé à celui du premier, auquel il aurait été presque perpendiculaire. La porte de Gennath, point de jonction des deux murs, aurait été située au milieu de l'ancien, c'est-à-dire justement au débouché de la rue qui sépare le quartier arménien du quartier juif et que l'on appelle aujourd'hui *Hâret-el-Djavâin;* il est peut-être intéressant de remarquer aussi que la ligne droite, qui conduit de la porte de Jaffa à la porte du Haram, n'est brisée qu'en cet endroit-là : la partie supérieure de la rue *(rue de David)* descend di-

rectement de l'ouest à l'est jusqu'aux bazars. Mais au-delà des bazars, la rue qui fait suite à celle-là *(rue du Temple)* incline (presque insensiblement, il est vrai,) du côté du N.-E.

Un autre fait digne de remarque, c'est que, — l'hypothèse une fois admise, — les grandes divisions de la Jérusalem moderne correspondraient rigoureusement à celles de la Jérusalem ancienne. Ce serait le tracé du premier mur qui servirait aujourd'hui de limite entre les quartiers arménien et juif, au sud, et les quartiers chrétien et mahométan, au nord. Le tracé du second mur séparerait le quartier chrétien, qu'il laisse à l'ouest, du quartier mahométan à l'est. Ainsi les deux grandes artères de la ville actuelle (la rue de Damas et les rues de David et du Temple) se trouveraient tenir exactement la place qu'occupaient les deux murs au temps de Jésus.

Quant à la rue qui aboutissait jadis à la porte de Gennath et qui devait être, par conséquent, le débouché le plus central de la vieille ville, elle aurait conservé aussi son importance : ce serait en effet le *Hâret-el-Djavâin*, c'est-à-dire la rue qui, comme je l'ai dit, sert encore de limite entre le quartier arménien et le quartier juif[1].

Je prie de remarquer que je ne donne point ces faits comme devant appuyer l'hypothèse que j'ai énoncée et qui en est indépendante. Je n'y vois que des corollaires qui ne laissent pas d'avoir leur intérêt, une fois l'hypo-

[1] Les principales objections que l'on pût faire au tracé du second mur, tel que je le suppose, se fonderait sur le prétendu *étang d'Ezéchias*. Je renvoie le lecteur à une note sur ce sujet que j'ai rejetée à la fin de l'ouvrage.

thèse admise. Bien des personnes, je le sais, n'y attacheront aucune valeur; elles trouveront même qu'après toutes les vicissitudes par lesquelles a passé Jérusalem, il est fort peu vraisemblable que le plan de la ville antique se reproduise, d'une manière quelconque, dans le plan de la ville moderne. Et à supposer que cela soit, diront-elles, on ne saurait voir dans ce fait qu'une coïncidence purement fortuite.

Il est impossible de partager cette opinion, quand on a observé la singulière persistance avec laquelle les villes d'Orient conservent et reproduisent, toujours de nouveau, les traits essentiels de leur plan primitif. Je n'en citerai qu'un exemple, qui m'a particulièrement frappé : c'est celui de Constantinople. Sans doute la ville des empereurs grecs n'a jamais eu à souffrir un désastre aussi extrême que l'a été la prise de Jérusalem par Titus ; néanmoins elle a passé aussi par des crises considérables : la conquête des Francs et celle de Mahomet II ont marqué sur elle leur empreinte. Et combien de fois dès lors l'incendie n'a-t-il pas réduit en cendres ses rues et ses palais de bois! Combien de fois n'a-t-elle pas été rebâtie! En outre, elle a passé tout d'un coup de la domination d'un peuple chrétien et civilisé à l'excès sous celle d'une nation barbare, différente de religion, de race, de mœurs et de tradition. Malgré cela, on retrouve encore à Constantinople, dans le quartier même qu'habitent les mahométans, des places et des rues larges et droites, dont les Turcs ne savent que faire et qui ne sont pas le moins du monde appropriées à leurs besoins. L'Atméidan de Stamboul est encore l'ancien hippodrome

de Constantinople; on voit, au premier coup d'œil, qu'il a été tracé par un peuple sociable, actif, habitué aux jeux, à la vie publique et aux assemblées populaires. Les maisons qui bordaient ces places et ces rues ont été bien des fois détruites et reconstruites; mais la forme, *l'idée,* si l'on peut ainsi dire, a persisté malgré tout; les traits essentiels se sont transmis et se perpétuent,— de même que le type propre à une espèce se modifie, sans se dénaturer, à travers les générations.

Il est facile, sans aller à Jérusalem, de constater les faits topographiques sur lesquels je fonde mon opinion relativement au tracé des anciens murs. Il suffit pour cela de jeter un coup d'œil sur le plan publié par M. Van de Velde. J'en appelle d'autant plus volontiers à ce plan qu'on ne saurait le soupçonner de partialité. M. Van de Velde et M. Tobler, auxquels on doit ce beau travail, ont tous deux au sujet de l'enceinte de Jérusalem, du temps de Jésus, une opinion très-opposée à la mienne. Ils font passer le second mur beaucoup plus haut, au-dessus de l'église du Saint-Sépulcre.

IV

LES PORTES DE JÉRUSALEM

J'ai dit que Jérusalem a sept portes, dont quatre seulement sont ouvertes. Elles paraissent correspondre exactement à celles qui existaient sous les rois francs, avant la construction du mur actuel. Mais si nous remontons au temps de la Jérusalem antique, nous voyons qu'elle avait un nombre de portes plus considérable : ce qui se comprend aisément, puisqu'elle était alors bien plus peuplée qu'elle ne l'a été depuis. Le livre de Néhémie nous a conservé les noms de dix de ces portes. Il serait inutile d'en rechercher aujourd'hui l'emplacement exact, du moins au sud et au nord, où les limites de la ville ne sont plus les mêmes ; à l'est et à l'ouest, cependant, il est possible que celles qui existent de nos jours correspondent encore, plus ou moins, à des portes existant du temps des rois de Juda.

Plutôt que de décrire ici *ex professo* les portes actuelles de Jérusalem, je préfère associer mes lecteurs à une des promenades que je fis autour des murs, peu

après mon arrivée. Aucune des portes ne nous échappera, et nous aurons l'avantage de sortir un moment du ton didactique.

Mercredi, 31 mars, après le *lunch* (car le *Melita hotel* se conforme de son mieux aux habitudes anglaises), Hhannah, qui m'attend sur la terrasse, me propose de m'accompagner dans une promenade autour de la ville. Nous sortons par la porte du nord, celle par laquelle je suis entré; c'est sans contredit la plus belle. Les Arabes la nomment *Bâb-el-Amoûd* (la porte des Colonnes), mais les voyageurs la désignent ordinairement sous le nom de *porte de Damas*. C'est par là, en effet, que l'on sort pour se rendre à Damas, ainsi qu'en Samarie et en Galilée. Ici, au lieu de s'abaisser en vallées plus ou moins rapides comme devant les autres portes de la ville, le terrain va en montant. Devant nous s'étale, en pente douce, une belle plaine couverte d'oliviers. Nous nous dirigeons à droite, c'est-à-dire du côté de l'est, et laissons à notre gauche un petit tertre dans lequel est une grotte où, s'il faut en croire la légende, Jérémie pleura ses Lamentations. Sur ce tertre se trouvent en grand nombre des tombeaux musulmans. Toujours des tombeaux! Les abords de Jérusalem en sont littéralement pavés. Ici, et sur le versant de la vallée de Josaphat, le long des murs du Temple, ce sont des tombeaux musulmans. Au-delà du Cédron, près du chemin de Béthanie, tombeaux juifs! Dans la vallée même, — sur la montagne, — à Haceldama, — tombeaux antiques creusés dans le roc! Enfin sur le mont Sion, tombeaux chrétiens! Jérusalem n'est qu'une

nécropole dont les vivants semblent les gardiens, les conservateurs plus ou moins négligents.

Vis-à-vis de l'angle sud-est du tertre de Jérémie, nous voyons une porte actuellement murée ; c'est la porte des Fleurs *(Bâb-es-Saheri)*, appelée par les Francs *porte d'Hérode, d'Ephraïm* ou *de Benjamin*. Bientôt, contournant à angle vif le coin N.-E. des murs, nous nous trouvons sur les hauteurs qui dominent le ravin du Cédron. Sur cette face orientale de la ville, parallèle au mont des Oliviers, se trouve la seule porte qui conduise dans la vallée de Josaphat. Deux lions sont sculptés au-dessus. On l'appelait au moyen âge porte de Josaphat; aujourd'hui les Francs la nomment *porte de Saint-Etienne*, parce que, dit-on, c'est à quelques pas de là que fut lapidé le premier martyr. Les gens du pays la désignent de préférence sous le nom de *Bâb-Sitti-Mariam* (littéralement : porte de madame Marie). C'est par là, en effet, que l'on se rend à un prétendu tombeau de la Vierge, également vénéré par les musulmans et les chrétiens. Entre cette porte et l'enceinte du Haram, on voit, — dans l'intérieur des murs, — les ruines d'une piscine profonde, que l'on considère assez généralement comme étant celle de Béthesda[1]. Elle est à sec, les murs qui l'entourent se sont écroulés et l'ont en partie comblée.

Cette piscine est certainement de construction antique, mais est-on fondé à l'identifier avec celle dont parle saint Jean? — Il faudrait, pour répondre à cette question, pouvoir dire avec quelque certitude à quelle porte

[1] Jean V, 2.

de l'ancienne Jérusalem correspond la porte actuelle de Saint-Etienne. Nous voyons en effet par l'Evangile que ce lavoir de Béthesda était situé à la porte des Brebis[1].

Néhémie, qui nous parle aussi de cette porte[2], ne nous dit point de quel côté elle était située. Cependant, en comparant avec soin les trois passages de son livre relatifs à l'enceinte de Jérusalem[3], on arrive à la chercher sur la face orientale de la ville. C'est là que la place Raumer, par exemple, dans le catalogue qu'il donne des portes de Jérusalem d'après l'Ancien Testament. Ce qui viendrait à l'appui de cette conclusion, c'est que le petit bétail qui entrait à Jérusalem y arrivait certainement par l'est, car c'est de ce côté-là que se trouvent les immenses pâturages du désert de Juda : de nos jours encore, c'est par la porte Saint-Etienne qu'entrent à Jérusalem tous les moutons nécessaires à la subsistance de la ville.

En outre, les exigences du culte et des sacrifices n'auraient guère permis de reléguer le marché aux brebis à une trop grande distance du temple. Nous avons même lieu de croire qu'il en était tout près, puisque nous voyons dans saint Jean[4] qu'il tendait à empiéter sur

[1] Le grec dit : επὶ τῇ προβατικῇ. Qu'il faille entendre par là la *porte*, ou, comme le veulent nos versions, le *marché* aux brebis, cela revient à peu près au même, car on peut aisément conjecturer que ce marché et cette porte ne devaient pas être fort distants l'un de l'autre. D'après les convenances de tous les pays, un marché de ce genre ne peut guère être situé qu'à l'entrée d'une ville.

[2] Néhémie III, 1-32 ; XII, 39.

[3] Ibid. II, 13-15 ; III, XII, 31-40.

[4] Jean II, 14.

l'enceinte consacrée. Qui sait si ce n'est point la vue de ces grands troupeaux, agglomérés aux portes du Temple, qui a fourni à Jésus les images dont il se sert dans le Xe chapitre de saint Jean? Qui sait même s'il n'y a point quelque allusion toute locale dans ces paroles : « En vérité, en vérité, je vous dis que c'est moi qui suis *la porte des Brebis* »? [1]

A moins de cent pas de la porte Saint-Etienne commence l'enceinte du temple, dont la face orientale forme une ligne droite non interrompue jusqu'à l'angle S.-E. des murs. Le rebord de la montagne se rétrécit et l'escarpement du ravin devient plus abrupt; le sentier passe au milieu de tombeaux, à quelques pas de la muraille et presque au bord du précipice.

Sur cette face se trouve une porte, depuis longtemps murée. Le style en est antique; les chapiteaux des colonnes sont ornés de palmes, disposées dans le goût des feuilles d'acanthe corinthiennes. On est tenté de la considérer comme un reste du temple d'Hérode; en tout cas, on ne peut la supposer postérieure à Adrien. Cette porte, appelée par les Arabes la porte de la Miséricorde *(Bâb-er-Rahmeh)*, ou la porte Eternelle, a toujours été désignée par les étrangers sous le nom de *porte d'Or*. C'est par là, dit-on, que Jésus entra dans le temple, le jour des Rameaux, en venant de Béthanie, précédé des cris de joie et des Hosanna de la foule. Cette légende, que l'on ne saurait ni confirmer ni contredire, faute de données suffisantes, repose sur le fait que la porte d'Or

[1] Jean X, 7.

est la seule porte antique qui subsiste et sur sa situation : en effet, un sentier, coupant en écharpe le flanc du ravin, descend de là à un des ponts du Cédron et rejoint, un peu plus loin, la principale route qui conduise à Béthanie.

Au-delà de cette porte, mais plus près de l'angle S.-E. de la ville, la base de la muraille est composée, par places, de pierres énormes qui datent évidemment du temple ; elles justifient l'admiration des apôtres : *Maître, regarde quelles pierres !*[1] Celles qui restent semblent n'être là que pour qu'on s'étonne davantage que les autres aient pu être renversées et pour que l'on voie mieux dans cette destruction l'intervention souveraine de Dieu. J'ai mesuré une de ces pierres, prise à peu près au hasard : elle avait seize pieds de longueur sur quatre et demi de hauteur, mais il y en a de beaucoup plus grandes. Schulz en cite une de vingt-neuf pieds de long.

Il faut remonter haut dans l'antiquité pour trouver l'époque où l'on bâtissait avec des matériaux pareils. Aussi peut-on sans témérité attribuer ces substructions au temps de Salomon ; ce sont les restes des murailles qu'il avait élevées pour soutenir le mont Morijah. Les assises supérieures des murs et, par places, les murs tout entiers furent à maintes reprises renversés par les conquérants de Jérusalem ; mais quelques-unes de ces assises inférieures sont restées inébranlables comme la montagne, dont elles semblent faire partie. On a rebâti toujours sur ces bases, aussi solides que le rocher même. Il est remarquable que tous les vestiges des anciens murs

[1] Marc XIII, 1.

de Jérusalem se trouvent dans l'enceinte du temple; les uns ici, d'autres un peu plus haut, entre la porte d'Or et la porte Saint-Etienne, à l'angle N.-E. du Haram; d'autres, sur la face du Haram tournée à l'Orient et, par conséquent, dans la ville; à ces derniers appartient, entre autres, la belle et imposante muraille au pied de laquelle les Juifs viennent pleurer la ruine et la profanation de leur temple.

Toutes ces grosses pierres antiques ont ceci de particulier qu'on n'en a taillé que les bords; le milieu a été laissé plus ou moins brut, mais tout autour est une bordure de deux à quatre pouces soigneusement taillée au ciseau, de telle sorte que, placées les unes sur les autres, les pierres se raccordent exactement.

Arrivés au coin S.-E. du Haram et de la ville, écartons-nous un peu et suivons un nouveau sentier qui nous conduira, comme celui que nous venons de voir, au Cédron et aux tombeaux d'Absalon et de Josaphat. Quoique je compte consacrer une autre journée à parcourir les ravins qui entourent la ville, je me trouve maintenant si près de ces monuments que je ne résiste pas au désir de leur rendre une première visite. C'est ici que la vallée est le plus étroite; on en franchit le fond en trois pas, sur un petit pont de pierre d'une seule arche. Immédiatement en face du pont, et déjà sur la pente de la montagne des Oliviers, s'élèvent quatre monuments bizarres, auxquels la tradition rattache les noms de Josaphat, d'Absalon, de saint Jacques et de Zacharie. Derrière eux, un peu plus haut, s'étendent, en une longue ligne, des pierres tumulaires toutes simples et plus

modernes : ce sont des sépultures juives. Mais d'autres sépulcres antiques, creusés dans le roc, sont pratiqués en nombre infini dans les flancs de la montagne.

On comprend que, dès les temps les plus anciens, les Juifs aient préféré ce lieu à tout autre pour y placer leurs sépultures, à l'ombre des rochers de Morijah et des murailles du temple. Un jour viendra, — disaient les prophètes,[1] — où l'Eternel, du haut de cette montagne sainte, jugera les nations assemblées à ses pieds dans la vallée de Josaphat. Alors les morts se réveilleront de leurs tombeaux et comparaîtront devant lui pour recevoir le prix de leurs œuvres. — C'est à cette idée que se rattache sans doute l'empressement des Juifs à se faire inhumer dans cette vallée, et surtout dans la partie de la vallée la plus rapprochée du trône de l'Eternel. Mais, hélas ! le temps est venu où ces lieux n'ont plus suffi à la demeure des morts; il a fallu les enterrer *à Tophet et dans la vallée du fils de Hinnom, parce qu'il n'y avait plus de place ailleurs.*[2]

Les quatre monuments que j'ai nommés sont des sépulcres taillés dans le rocher, suivant l'ancien usage des Juifs ; mais ce qu'ils ont de particulier, c'est qu'on les a isolés de la masse du roc, en pratiquant une large tranchée autour de chacun d'eux. On y a en outre sculpté des colonnes, des pilastres, des frontons, de sorte qu'en les voyant à quelque distance, on n'hésite pas à les prendre pour des constructions faites de pierres rapportées;

[1] Joël III.

[2] Jér. VII, 32; XIX, 11.

mais quand on s'approche, on voit que ces étranges édifices sont des monolithes taillés dans le rocher même.

Le tombeau d'Absalon est d'un style fort curieux; sur le devant sont figurées des colonnes; le haut est surmonté d'un chapiteau en cône ou en trompette qui n'a, je crois, d'analogue nulle part. Nous lisons dans le deuxième livre de Samuel : « Absalon avait pris et érigé pour soi, de son vivant, un *monument* dans la vallée du Roi, car il disait : Je n'ai point de fils pour laisser la mémoire de mon nom. Et il appela ce monument de son nom, et jusqu'à ce jour on l'appela *la main d'Absalon* »[1]. C'est à ce passage de l'Ecriture que se rattache le nom du mausolée que nous avons sous les yeux. Rien n'empêche d'en admettre l'authenticité; des voyageurs sobres et judicieux, — M. Van de Velde, par exemple, — n'ont pas hésité à y croire. Il est certain qu'Absalon, voulant s'immortaliser, n'aurait pu ériger un monument plus durable; l'originalité de cette architecture paraît être aussi la preuve d'une haute antiquité; enfin il n'est pas jusqu'à ce singulier chapiteau, qui ne me semble indiqué par le récit biblique; c'est comme un *doigt* levé vers le ciel et l'on comprend fort bien que le peuple ait choisi, pour désigner ce monument, le nom de *Yad Abshâlom* (main d'Absalon) de préférence à celui de *Matztzébeth*[2] que lui donne l'historien.

[1] 2 Sam. XVIII, 18. Je traduis littéralement les deux derniers mots יד אבשלם. Mais je rappellerai que le mot *main* en hébreu se dit de tout ce qui sert d'index, d'avertissement, de signe commémoratif.

[2] מצבת

Au reste, quel que soit l'âge de ce monument et de ceux qui l'entourent, on s'accorde généralement à les regarder comme de rares et précieux vestiges de l'architecture hébraïque. Peut-être ne sont-ils pas tous quatre de la même époque; celui d'Absalon est celui qui présente le moins de ressemblance avec les œuvres d'architecture des autres peuples, tandis que dans celui de saint Jacques on ne saurait guère méconnaître l'influence de l'art grec. Il date sans doute des Asmonéens ou des Hérodes.

Il me paraît assez vraisemblable que plusieurs de ces grottes ont dû servir de sépulcres assez longtemps avant d'être taillées en forme d'édicules, et que plus tard, sans doute, on a voulu honorer ceux qui y étaient ensevelis, en embellissant de la sorte leurs tombeaux. Peut-être Jésus faisait-il allusion à la construction ou à l'embellissement de ces monuments, lorsqu'il disait aux Juifs : *Vous bâtissez les tombeaux des prophètes et vous* ORNEZ *les monuments des justes*[1]..... et lorsqu'il ajoute : « C'est pourquoi retombera sur vous tout le sang juste qui a été répandu sur la terre, *depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie*[2].....»

Ces paroles me feraient supposer que, déjà du temps de Jésus, la tradition donnait le nom de tombeau de Zacharie à l'un des mausolées de la vallée de Josaphat, et que le Christ, qui prononçait ces paroles dans un des parvis du temple[3], avait alors ces monuments sous les

[1] Matth. XXIII, 29.
[2] Ibid., 35.
[3] Cf. Matth. XXIV, 1.

yeux. Mon hypothèse rendrait également compte d'un fait qui a toujours embarrassé les interprètes dans l'explication de ce passage : on se demande pourquoi Jésus cite ici Zacharie, de préférence à tout autre prophète. Mais si l'on admet que ses premières paroles (v. 29) se rapportaient précisément à ce tombeau, l'allusion qu'il fait ensuite à Zacharie se trouve suffisamment justifiée.

Ce tombeau de Zacharie est assez pareil à celui d'Absalon, à ceci près qu'il est surmonté, non d'un cône, mais d'une pyramide. La grotte voisine a reçu le nom de grotte de saint Jacques, parce que, suivant la légende, cet apôtre s'y serait caché, après l'arrestation de Jésus, pour se dérober aux poursuites des ennemis de son maître. C'est aussi un sépulcre, mais ouvert sur le devant et orné d'une colonnade.

Le tombeau de Josaphat est tout à côté du monument d'Absalon ; il se trouve maintenant presque entièrement enfoncé dans le sol ; l'angle supérieur du frontispice reste seul encore découvert.

Hâtons-nous de remonter ; nous avons à longer maintenant la face méridionale des murs ; elle nous arrêtera moins que la face orientale : car, si l'on en excepte l'angle à l'est (qui appartient encore à l'enceinte du temple), et probablement la partie où se trouve la porte Maugrabine, le tracé de ce mur est moderne et laisse en dehors une bonne partie de la ville de David.

L'ancien mur, selon toute apparence, au lieu de couper les hauteurs de Morijah et de Sion, comme le fait le mur actuel, enveloppait à peu près les extrémités sud de ces deux collines et en dessinait le contour ; il laissait

donc hors de son enceinte le Tyropéon inférieur et présentait là un rentrant très-prononcé, au fond duquel se trouvait vraisemblablement la porte appelée aujourd'hui *Maugrabine*. Nous voyons dans Jérémie et dans le livre des Rois[1] que, lorsque Nébucadnézar prit Jérusalem, les gens de guerre qui avaient défendu la ville s'enfuirent de nuit du côté des jardins du roi, *par la porte qui est entre les deux murailles*, et se dirigèrent vers l'Arabah. Comme il n'y a pas de doute à avoir sur la situation des jardins du roi, non plus que sur le chemin de l'Arabah, il est évident que la porte dont parle ici Jérémie se trouvait au fond du rentrant que j'ai mentionné et correspondait par conséquent à la *porte Maugrabine*. Ce serait sans doute aussi la même que Néhémie[2] désigne sous le nom de שער האשפת, c'est-à-dire *porte du Fumier ou des Egouts*. La présence d'un cloaque près de la porte Maugrabine et la situation de cette porte à l'issue du *Ouâd*, au point le plus bas de la ville, rend ce rapprochement fort vraisemblable : aussi les Francs ont-ils depuis longtemps donné à la porte Maugrabine le nom de *porta stercoris*.

La porte actuelle n'est, comme le *Bâb-es-Saheri*, qu'une poterne habituellement fermée; on l'ouvre en été, quand les citernes de la ville tarissent, afin de pouvoir se rendre directement par là à la source de Siloé.

Cette source, avec les frais jardins qui l'entourent (les jardins du roi), est au-dessous de nous, à l'extrémité

[1] Jérémie XXXIX, 4; LII, 7. 2 Rois XXV, 4.

[2] Néhemie II, 13 et suivants.

du Tyropéon; quant au village de Siloé, il s'étend à l'opposite, sur les flancs escarpés du mont du Scandale. On le dit assez misérable; d'ici, il fait un effet des plus pittoresques. Deux troupeaux de chèvres et de moutons, — chacun d'environ un millier de têtes, — descendent en ce moment, par deux chemins différents, le sommet de la montagne; les bergers les pressent, en poussant de grands cris, et les ramènent pour la nuit dans les grottes de Siloé.

Le soleil baisse et nous devons doubler le pas; nous arrivons à la *porte de David,* appelée aussi *porte de Sion* et située à peu près au sommet de la montagne. La vue dont on jouit là est des plus belles. En continuant à longer le mur, on se trouve, au bout de deux cents pas, au bord du ravin supérieur de Hinnom. Ici la muraille fait un angle vif et se dirige du sud au nord.

Nous voilà donc sur la face ouest des murs et nous approchons de la dernière porte qu'il nous reste à visiter. Cette porte, à laquelle les relations des voyageurs se plaisent à attribuer différents noms, n'est connue à Jérusalem que sous celui de *porte de Jaffa* que lui donnent les Francs, et sous celui de *Bâb-el-Khalil* (porte d'Hébron) que lui donnent les Arabes. *El-Khalil*, qui signifie proprement le bien-aimé, est l'épithète par laquelle les musulmans désignent d'ordinaire Abraham; on a transporté ce nom à la ville où se trouve le tombeau du patriarche.

L'un et l'autre nom conviennent à cette porte; car deux chemins y aboutissent, — l'un est celui de Jaffa, l'autre vient d'Hébron et de Bethléhem.

A côté de la porte, au-dedans des murs, est un édifice,

à massives proportions, sur lequel on voit tous les vendredis flotter le drapeau ottoman. C'est le château de Jérusalem, — en arabe *Kalâah*. L'origine de ce château, reconstruit en dernier lieu par les Sarrasins, après l'expulsion définitive des Francs, remonte à une haute antiquité, comme on le voit par les grosses pierres dont se composent les assises inférieures. Les archéologues s'accordent, — autant du moins que peuvent s'accorder des archéologues, — à y reconnaître la tour d'Hippicus, mentionnée par Josèphe et qui faisait l'angle N.-O. du premier mur et servait de point de départ au troisième. La plupart supposent même que cette construction remonte aux Hébreux, et les Francs lui donnent ordinairement le nom de tour de David. Etait-ce dans ce cas la résidence des rois de Juda, peut-être même l'ancienne citadelle des Jébusiens? ou bien n'était-ce qu'un fort destiné à protéger l'angle de la ville primitive?

Nous avons hâte de rentrer dans la ville : car on ferme les portes au coucher du soleil et on ne les rouvre plus jusqu'au matin. Cette mesure, assez prudente du reste, raccourcit beaucoup les journées d'un voyageur. On ne peut pas non plus employer la soirée à se promener dans la ville; inutile de dire qu'il n'y a pas d'éclairage; les bazars se ferment dès que vient la nuit; aucun rayon de lumière ne tombe des fenêtres, puisqu'il n'y a de fenêtres que du côté des cours. On trébuche sur les décombres, on glisse dans les fondrières; aussi ne rencontre-t-on dans les rues pas d'autres êtres vivants que les chiens, qui sont alors souverains et dont les aboiements rompent seuls le silence de la nuit. Si, malgré tout cela,

on veut absolument sortir, on est tenu de se munir d'un *fanoûs*, longue lanterne de papier, qui peut s'aplatir comme un soufflet quand on veut la mettre en poche. La même ordonnance est en vigueur dans la plupart des villes d'Orient... Celui qui y contreviendrait, en se promenant le soir sans *fanoûs*, serait appréhendable par la police.

Il est vrai qu'il n'y a pas de police.

V

LE TEMPLE ET LE SAINT SÉPULCRE

Ces deux noms résument pour nous tous les souvenirs les plus grands et les plus saints qui se rattachent à Jérusalem : le temple, que Dieu lui-même avait choisi pour y faire habiter sa gloire et pour lui servir de tabernacle au milieu des hommes, — le sépulcre où Jésus descendit à cause de nos offenses, et d'où il sortit vainqueur à cause de notre justification, — ce sont là les monuments les plus augustes que l'œil de l'homme puisse contempler ou l'imagination concevoir. Aussi les premières questions que s'entende adresser un pèlerin, à son retour de Terre-Sainte, sont infailliblement celles-ci : « Avez-vous vu le saint sépulcre, et le croyez-vous authentique? Que reste-t-il du temple de Jérusalem? »

Ces deux questions ont cela de commun avec toutes les grandes questions, que l'on n'est pas d'accord sur la manière d'y répondre. J'essayerai de le faire de mon mieux et le plus succinctement possible. Commençons par le temple.

Avant de dire ce qu'il est aujourd'hui, il est bon peut-être, pour ceux à qui les antiquités hébraïques ne seraient pas suffisamment familières, de rappeler ce qu'il était autrefois. L'Ecriture sainte, — lorsqu'elle parle du Temple, comme lorsqu'elle parle du Tabernacle qui l'avait précédé, — emploie ce mot tantôt dans un sens restreint, tantôt dans un sens plus général. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, lorsqu'il est question du sérail de Constantinople, on entend par là quelquefois le palais même qu'habitaient jadis les sultans et leurs femmes, d'autres fois toute la vaste enceinte dans laquelle se trouve ce palais avec ses nombreuses dépendances. De même, au sens le plus restreint, le temple n'était autre chose que la maison élevée par Salomon à l'Eternel et qui plus tard fut détruite par Nébucadnézar et reconstruite par Zorobabel. C'était un édifice fermé et couvert, comme le sont toutes les maisons, et qui se distinguait par sa magnificence plutôt que par son étendue. Les murs en étaient lambrissés, à l'intérieur, de bois de cèdre sculpté avec soin et même recouvert d'or dans la partie de l'édifice appelée le lieu très-saint. Les dimensions du bâtiment n'étaient rien moins que colossales : soixante coudées de longueur, vingt de largeur, trente de hauteur ; ajoutons à cela un porche de la largeur de la maison et de dix coudées de profondeur, et nous aurons pour longueur totale soixante-dix coudées, c'est-à-dire à peu près trente-cinq mètres, — sur dix mètres de largeur et quinze d'élévation. On voit que ce sont là des proportions fort raisonnables, assez pareilles à celles d'une église de village, et qui ne sauraient se com-

parer à celles du dôme de Cologne ou de la basilique de Saint-Pierre.

Il eût été inutile de le faire plus grand, car, loin d'être destiné, comme nos églises, à contenir la foule des fidèles, c'était un sanctuaire dont l'accès était interdit. Les sacrificateurs seuls y entraient à tour de rôle, pour brûler le parfum sur l'autel, pour placer sur la table sainte les pains de proposition et pour verser l'huile aromatique dans la lampe d'or aux sept branches. Le lieu très-saint, situé au fond de l'édifice, n'était même accessible qu'au souverain sacrificateur. Lui seul y entrait une fois l'an pour arroser le propitiatoire du sang des victimes.

Mais s'il importait peu que la maison de l'Eternel fût d'une grande étendue, puisque le but n'en était nullement pratique, mais uniquement symbolique, — il fallait en revanche que les parvis qui l'entouraient pussent contenir une immense multitude, car le temple de Jérusalem n'était point le temple d'une ville seulement, mais celui de toute une nation ; c'était là que les Israélites venaient de toute la terre adorer le Seigneur aux fêtes solennelles.

On ménagea donc autour de la maison des parvis, c'est-à-dire des cours découvertes, une d'abord pour les sacrificateurs, puis une autre pour le peuple et une troisième pour les femmes. Il y avait en outre des chambres et d'autres bâtiments, les uns attenant au temple, les autres autour des parvis; c'était là que l'on serrait les meubles, les vases sacrés, le trésor, c'était là que logeaient les prêtres et les lévites employés au service du sanctuaire. De larges portiques abritaient de leur om-

bre les leçons et les discussions des docteurs, les méditations des sages, les prières des fidèles. Enfin, nous savons par Jérémie qu'il se trouvait même une prison dans la maison de l'Eternel [1].

C'était, on le voit, tout un petit monde, ouvert à toute heure à la dévotion des Israélites. Cette enceinte était sacrée et on lui appliquait souvent aussi, dans un sens plus général, le nom de temple ou de maison de l'Eternel. C'est là, c'est dans ces parvis que Jésus, encore enfant, demeura trois jours, occupé des affaires de son Père, écoutant et interrogeant les docteurs et les étonnant par la sagesse de ses réponses. C'est là que plus tard, pendant les fêtes des Juifs, il passait ses journées [2], entouré de ses disciples, *se promenant au portique de Salomon* [3], instruisant la foule et discutant avec les pharisiens et les scribes, comme jadis Socrate avec les sophistes sous les portiques de l'Agora. C'est là que les premiers chrétiens, réunis *tous d'un accord* sous le même portique où leur maître avait enseigné, continuèrent son œuvre en rendant témoignage à sa résurrection [4].

J'ai tenu à rappeler les deux acceptions différentes dans lesquelles le nom de temple est employé par l'Ecriture, car il faut avant tout s'entendre, et si l'on nous dit maintenant : Que reste-t-il du temple? — nous pourrons répondre hardiment que du temple, dans le sens restreint de ce mot, c'est-à-dire de la *maison* de Dieu, il

[1] Jérém. XX, 2.
[2] Matth. XXVI, 55; Luc XXI, 37.
[3] Jean X, 23.
[4] Actes V, 12. Voyez aussi III, 11.

ne reste absolument rien, non plus que des autres bâtiments qui l'entouraient. La condamnation prononcée par Jésus s'est accomplie littéralement : *il n'est pas demeuré pierre sur pierre*[1]. Mais si l'on parle de l'enceinte, de la terrasse qui couronnait le mont Morijah et sur laquelle s'élevaient ces divers édifices, on peut répondre au contraire qu'elle existe encore, et même, selon toute apparence, telle qu'elle était du temps de Jésus.

De trois côtés, en effet, les murs modernes élevés en partie sur les substructions des murs antiques, ne laissent place à aucun doute : les limites du *Haram* actuel sont évidemment de ces trois côtés-là les mêmes que celles du temple. Au nord, les bâtiments modernes adossés à la muraille ne permettent pas de constater cette identité d'une manière aussi incontestable. Mais elle peut néanmoins être considérée comme extrêmement vraisemblable.

Cette enceinte, qui fait l'angle sud-est de Jérusalem, et qui, par son étendue, forme à elle seule la cinquième partie de la ville, est appelée par les Arabes *Haram-esh-Shérif*, le Noble Sanctuaire, ou le Sanctuaire tout court, *El-Haram*. Ce dernier nom lui est commun avec les deux autres sanctuaires de l'islamisme, celui de Médine où se trouve le tombeau du Prophète, et celui de la Mecque qui contient la Kaaba. L'enceinte en est rigoureusement interdite à quiconque n'est pas musulman. Je ne puis donc parler *de visu* des merveilles qu'elle contient et ne

[1] Marc XII, 2.

veux pas m'amuser à compiler ce qui en a été dit. Tout ce que je sais, c'est qu'il est inutile de chercher à y pénétrer et dangereux même d'en approcher trop.

Un jour, — il n'y avait pas encore vingt-quatre heures que j'étais à Jérusalem, — j'avais erré longtemps dans la ville et je descendais la *rue du Temple*, regardant à droite et à gauche et ne me demandant pas où me conduisait mon chemin. En parcourant ces rues, — pourtant si orientales et si différentes des nôtres, — je ne m'y sentais point étranger, comme au Caire ou à Jaffa; car j'y avais trop longtemps vécu par la pensée, et il me semblait que la ville de David et de Jérémie était aussi ma patrie. — Bientôt cependant je fus tiré de mon illusion : je m'entendis interpeller vivement par des Turcs; comme je ne les comprenais pas, je continuai mon chemin, mais les clameurs redoublèrent et prirent un accent de fureur. J'allais entrer dans l'enceinte sacrée du *Haram*.

Je regrettai cependant plus tard de n'avoir pas profité de la circonstance pour jeter au moins du dehors un regard dans le lieu saint, et je retournai un jour dans le voisinage de cette porte, accompagné de Hhannah. Nous en étions encore à une distance fort respectueuse, quand nous nous vîmes assaillis à coups de pierre par quelques jeunes garçons, irrités de nous voir nous diriger de ce côté-là. La lapidation est aujourd'hui encore, comme au temps des Juifs, la peine à laquelle s'exposent les sacriléges; on ne conduirait pas au cadi ou au pacha le téméraire infidèle que l'on surprendrait dans le Haram, l'indignation populaire en ferait justice.

Puisque je parle de lapidation, je dirai, en passant, que ce supplice, prescrit par la loi et si souvent mentionné dans l'Ecriture, était plus facile à exécuter en Judée qu'il ne le serait nulle part ailleurs, si ce n'est dans le désert du Sinaï, où nous le voyons appliqué pour la première fois. Le sol est partout jonché de pierres, — c'est même là un des traits qui donnent à la Judée sa physionomie, et qui impriment à tout ce pays un caractère de stérilité et de désolation.

En voyant les cailloux pleuvoir autour de moi, je voulus me retirer ; mais Hhannah, *jeune et superbe,* était enchanté d'une si belle occasion et voulait montrer, en ne se retirant pas, qu'il comprenait les droits nouveaux que lui conférait depuis un an le *hatti-houmaïoum.* « Tant que nous ne franchissons pas la porte du Haram, me répétait-il, on n'a pas le droit de nous rien dire. » J'aurais pu lui citer le mot de Scapin : *Parlez donc de justice à des Turcs !* mais un citoyen de Jérusalem n'est pas tenu de connaître Molière. Je consentis donc à rester. Cependant les pierres continuaient à tomber : un caillou plus gros que les autres, m'atteignant d'une façon assez sensible, me prouva que nous étions dans nos torts, et j'abandonnai la place. Mais Hhannah était furieux, et voulait à toute force que j'allasse me plaindre au consul.

Quelques voyageurs cependant, — en petit nombre, il est vrai, et dont on a conservé les noms, — sont parvenus à pénétrer dans le Haram à l'aide d'un déguisement ou en payant d'audace ; d'autres, plus heureux encore, y sont entrés sans difficulté, grâce à la protection du pacha, mais toujours à l'insu du peuple. Le dernier,

à ma connaissance, qui ait joui de cette faveur signalée, est le duc de Brabant, fils du roi des Belges. Le pacha l'y a conduit lui-même pendant la nuit, et enveloppé d'un détachement de soldats turcs pour le dérober à la vue et à la fureur des dévots. Plusieurs Francs s'étaient joints à lui ; dans le nombre étaient les divers consuls européens, ainsi que l'évêque anglican, M. Gobat. Aujourd'hui, me dit-on, il serait impossible, même à un prince, d'obtenir cette faveur ; le pacha actuel ne l'accorderait jamais, et d'ailleurs la population musulmane est sur ses gardes[1]. Le hatti-houmaïoum donné par le sultan en 1857, dans le but de garantir des droits plus étendus aux chrétiens de son empire, a amené une recrudescence de fanatisme musulman. J'ai pu m'en apercevoir quelquefois pendant mon séjour en Palestine, et, peu après mon retour en Europe, les massacres de Djedda en ont donné une preuve effrayante.

Malgré tout cela, il n'est point difficile au voyageur de se faire une idée générale du Haram. Le mont Morijah, sur lequel il est situé, est moins élevé que les autres collines de Jérusalem, et il suffit de monter sur le toit des maisons voisines pour y plonger librement ses regards. C'est aussi ce qui se présente d'abord à la vue, quand on contemple Jérusalem du haut du mont des Oliviers.

A peu près au centre de l'enceinte est une grande mos-

[1] C'est du moins ce qu'on me disait à Jérusalem. Cependant, depuis mon retour en Europe, quelques voyageurs illustres ont été admis à visiter le Haram. En revanche, ce que je dis de la recrudescence du fanatisme musulman s'est malheureusement confirmé, et a dépassé de beaucoup tout ce qu'on aurait pu craindre.

quée octogone, surmontée d'une coupole de l'effet le plus imposant; les voyageurs l'appellent souvent mosquée d'Omar, car c'est au calife de ce nom qu'on en attribue la fondation, mais les Arabes ne la nomment que la Coupole du Rocher, *Kubbet-es-Sakhrah*. A l'extrémité du Haram, à gauche (toujours en regardant du haut du mont des Oliviers), on aperçoit la mosquée d'Aksa et d'autres plus petites qui en dépendent. Çà et là se trouvent des oratoires et des écoles. Ailleurs sont de beaux arbres, des cyprès surtout, dont la couleur sombre tranche vivement sur les tons clairs des rochers et des édifices. Le terrain est inculte et produit de lui-même un petit gazon. J'ai dit que le Haram est une terrasse; et il est certain en effet que les murs qui entourent la montagne n'ont point été destinés seulement à la fermer, mais aussi à la soutenir; cependant il ne faut pas se figurer que le sol en soit régulièrement nivelé. On ne peut savoir au juste quelles transformations il a subies depuis les temps anciens; dans tous les cas, il présente aujourd'hui une pente assez sensible, s'élevant d'est en ouest, et une dépression du côté du nord.

Nous nous ferions une idée fausse de ce *Haram* ou sanctuaire mahométan, si nous nous en représentions l'usage aussi restreint que l'est en Europe celui des églises. Le fidèle musulman ne s'y rend pas seulement à certaines heures pour y faire sa prière, il y passe souvent des journées entières, absorbé dans la contemplation, accroupi à l'ombre bienfaisante des grands cyprès, promenant sa vue sur les montagnes et les vallées qui déroulent devant lui leur splendide panorama, et jouis-

sant surtout du bonheur d'être là véritablement en terre sainte, sans que l'aspect importun d'un infidèle risque de souiller ses regards. Quand je rencontrais des musulmans se dirigeant vers cet antique sanctuaire des Israélites ou que je les apercevais de loin sur les pelouses du Haram, la vie religieuse des anciens âges, telle que nous la représente la Bible, se retraçait vivement à moi. Je songeais à la belle image sous laquelle un Psalmiste nous représente les justes, pareils à *ces arbres toujours verts,* qui, « plantés dans la maison de l'Eternel, fleurissent dans les parvis de notre Dieu »[1]; — aux soupirs des enfants de Coré : « Mon âme se consume, elle languit après les parvis de l'Eternel... Un jour dans tes parvis vaut mieux que mille[2]... Je me rappelle le temps où je marchais en la troupe et où j'allais en leur compagnie jusqu'à la maison de mon Dieu, avec cris d'allégresse et de louange et une multitude sautant de joie » ![3]

Hélas ! ces souvenirs bienheureux qui faisaient battre le cœur des fils de Coré, ces regrets et ces aspirations ardentes qui les dévoraient, sont aujourd'hui encore le partage des Israélites. Dans la ville sainte elle-même, il ne leur est pas donné de fouler de leurs pas le sol de ce temple qui faisait leur orgueil et leur joie, et ce n'est qu'à prix d'or qu'ils ont obtenu le droit d'en approcher : on sait que pendant longtemps ils ont dû payer une redevance annuelle, aux Romains d'abord[4], puis aux Turcs,

[1] Ps. XCII, 14.

[2] Ps. LXXXIV, 3, 11.

[3] Ps. XLII, 4.

[4] *Miles mercedes postulat, ut illis flere plus liceat,* dit saint Jérôme qui en avait été témoin.

pour qu'il leur fût permis de venir pleurer chaque semaine au pied d'un des murs d'enceinte. Ce mur, le plus beau reste des antiques substructions du Morijah, fait partie de la muraille occidentale du Haram et est séparé du quartier juif par le quartier maugrabin. Depuis quelques années, un riche israélite, M. Moses Montefiore, de Londres, leur a acheté une fois pour toutes le droit de venir, aussi souvent qu'ils le veulent, prier et pleurer près de ce mur.

Ce même M. Montefiore a fait tout ce qui était en son pouvoir pour améliorer la triste condition dans laquelle se trouvent à Jérusalem ses malheureux compatriotes. Il a acheté, hors de la porte de Jaffa, un terrain assez étendu, qu'il a fait enclore d'un mur et où il se propose d'élever des maisons d'habitation pour servir de supplément au quartier juif, décidément trop étroit. On lui doit déjà la fondation d'une ou de plusieurs écoles, d'un hôpital, d'une grande et belle synagogue. Les Juifs n'en sont pas moins restés jusqu'ici la population la plus misérable qu'il y ait dans la ville sainte. La plupart ne vivent que d'aumônes. Ils sont entassés dans quelques rues dont rien, même à Jérusalem, n'égale l'aspect repoussant. On se demande avec étonnement comment la peste n'y est pas endémique, et certes, pour qu'il n'en soit pas ainsi, il faut toute la salubrité de ce climat, de cet air de montagne toujours frais et toujours en mouvement. La misère décime ces pauvres gens, la dévotion les recrute. Ils arrivent à Jérusalem, non-seulement de toutes les provinces de l'empire ottoman, mais aussi des divers pays de l'Europe et de l'Afrique, — non point

comme les pèlerins chrétiens pour y séjourner quelques semaines, mais pour y passer le reste de leur vie.

La plupart des Juifs de Jérusalem sont néanmoins indigènes et sujets turcs. Quoique le type national israélite soit dans ses traits généraux toujours le même, le Juif d'Orient a cependant un caractère et une physionomie qui lui sont propres et le distinguent du Juif d'Europe. Voici comment le dépeint un voyageur :

« Son regard, dit M. Ch. Didier, dans sa *Promenade au Maroc*, est oblique et inquiet; il masque la terreur dont son cœur est possédé sous un sourire mielleux qui fait mal à voir quand on l'étudie. Il ne parle pas, il chuchote comme un prisonnier qui craint de réveiller ses bourreaux endormis. Il ne marche pas, il se glisse le long des murs, l'œil au guet, l'oreille aux écoutes, et il tourne court à tous les angles comme un larron qu'on poursuit. Souvent il tient sa chaussure à la main, pour faire moins de bruit, car rien ne l'effraye plus que d'attirer l'attention. Il voudrait marcher dans un nuage et se rendre invisible. *Si on le regarde, il double le pas; s'arrête-t-on, il prend la fuite.* »

Un Français, M. Du Couret, qui a embrassé l'islamisme et qui se nomme aujourd'hui *Hadji-Abd-el-Hamid-bey*, cite dans son *Voyage à la Mecque* le passage que je viens de transcrire et ajoute : « Mais c'est surtout à Jérusalem que le Juif révèle dans tous ses actes ce caractère inquiet comme le remords que tant d'années n'ont pu détruire. En présence des lieux qui l'accusent, marqué pour ainsi dire d'un stigmate de réprobation, le Juif de Jérusalem ne vit qu'à demi, respirant à peine. »

Il y a dans ces lignes une dureté qui me déplaît : je voudrais qu'on parlât avec plus d'égards de ce grand et héroïque peuple d'Israël, nation sainte par ses souvenirs et par ses espérances, plus sainte encore par ses malheurs. J'ai cité néanmoins ces passages, parce que le portrait qu'ils nous font du Juif d'Orient est un portrait d'après nature, malheureusement trop ressemblant. Il est curieux de le mettre en regard des menaces de la Loi : « Je vous disperserai parmi les nations.... et quant à ceux qui demeureront de reste d'entre vous, je rendrai leur cœur lâche dans les pays de leurs ennemis ; *le bruit d'une feuille qui tremble les poursuivra,* et ils fuiront comme s'ils fuyaient devant l'épée, et tomberont sans que nul les poursuive »[1].

Et pourtant, quoique Israël soit tombé, quoiqu'il soit étranger et fugitif dans son propre pays, les promesses faites à Jérusalem n'ont point cessé de se réaliser : « la montagne de Sion est encore la ville du grand roi, la joie de toute la terre[2]. Les habitants de plusieurs villes continuent à s'y rendre ; plusieurs peuples et plusieurs nations puissantes vont encore y invoquer le Seigneur »[3]. Mais ce n'est plus le temple qui les y attire, ce n'est plus la gloire de Salomon ni la science de Gamaliel, c'est le tombeau d'un homme sans éclat et sans lettres, « en qui n'ont cru ni les pharisiens ni les chefs du peuple »[4], mais

[1] Lévit. XXVI, 36.

[2] Ps. XLVIII, 3.

[3] Zach. VIII, 20-22.

[4] Jean VII, 48.

qui, — l'événement l'a prouvé, — était « plus grand que le temple »[1].

L'église dite du Saint-Sépulcre est située dans le quartier chrétien, c'est-à-dire dans la partie nord-ouest de la ville; elle se compose de trois églises bien différentes, reliées entre elles de manière à former un seul édifice. Le tout est si bien flanqué de couvents, qu'il ne reste qu'une porte dégagée; on y arrive en traversant une petite cour, et c'est de ce côté seulement que l'on peut voir une des façades de l'église.

A l'ouest de cette unique entrée, se trouve la nef principale, l'*église du Saint-Sépulcre* proprement dite. C'est une rotonde large et élevée, dans le genre du Panthéon. Elle est éclairée par la coupole. Tout autour sont des colonnes; au centre, une chapelle de marbre noir, contenant le sépulcre de Jésus.

A l'est de la porte, autrement dit, à droite, est *l'église du Calvaire :* on y monte par un escalier de dix-huit marches, étroit et rapide. Je ne décrirai pas tous les autels, tous les lieux mémorables qu'on y signale à la dévotion des pèlerins. Ces détails, fussent-ils vrais, n'ajouteraient rien à la grandeur du souvenir; en un lieu pareil, l'Histoire elle-même pâlit aussi bien que la légende, et quand on me montre sur le Calvaire les très-authentiques tombeaux de Godefroi de Bouillon et de Baudouin, ils ne m'intéressent guère plus, je l'avoue, que le trou qu'on me fait voir auprès et dans lequel on dit avoir retrouvé le crâne d'Adam.

[1] Matth. XII, 6.

La troisième église, au contraire, est située beaucoup plus bas que la première ; on y descend par vingt et un degrés ; c'est l'église souterraine de Sainte-Hélène ou de l'*Invention de la Croix*. C'est là que, selon la légende, l'impératrice aurait retrouvé *la vraie croix* jetée par les Juifs dans une citerne avec celles des deux larrons.

Je ne m'arrêterai pas davantage à la description des lieux ; la première question n'est pas de savoir ce qu'ils sont, on demande avant tout s'ils sont authentiques. Voilà ce que je vais examiner. Il est bien entendu que je ne fais pas porter la discussion sur l'authenticité de chacun des lieux saints renfermés dans cette église et consacrés par la légende. Je n'examine ici que cette question générale : la triple église appelée église de la Résurrection ou église du Saint-Sépulcre est-elle réellement construite sur les lieux où Jésus-Christ est mort et a été enseveli ?

Il est évident, en effet, que l'authenticité du Calvaire et du saint sépulcre n'implique point la vérité de toutes les légendes qui s'y rattachent et n'en est point solidaire. On admet que le Louvre où habitait Charles IX est bien réellement le palais qui porte aujourd'hui ce nom, mais on n'est point obligé pour cela de croire à l'identité de la fameuse fenêtre de laquelle il tirait sur les Huguenots.

Les défenseurs de l'authenticité du saint sépulcre allèguent la *tradition*, qu'ils disent constante et ininterrompue ; leurs adversaires opposent à cette tradition un certain nombre de *faits* qui ne pourraient se concilier avec elle et en démontreraient la fausseté. Examinons

d'abord ces faits ; nous pèserons ensuite la valeur de la tradition.

Une des seules choses que nous sachions par l'Ecriture sur le lieu du supplice de Jésus, c'est qu'il était situé, non point dans la ville, mais *près de la ville*[1] et *hors de la porte*[2]. Or, le Calvaire et le sépulcre que l'on montre actuellement sont dans l'enceinte des murs. Il y a là une contradiction qui saute aux yeux. Mais rappelons-nous que l'enceinte de la ville n'était, du temps de Jésus, ni ce qu'elle est aujourd'hui, ni ce qu'elle fut peu après lui, quand on eut construit le troisième mur. Elle n'était encore fermée que par ce qu'on appelle le second mur ; or, ce second mur (on le sait par Josèphe et personne ne l'a contesté) ne commençait point, comme le mur actuel, à la *tour d'Hippicus* (porte de Jaffa), mais plus bas, à la *porte des Jardins*.

Où était cette porte ? Où était ce mur ? J'ai examiné ailleurs cette question, et j'ai cherché à montrer combien il est invraisemblable qu'un mur ait jamais passé sur la pente occupée actuellement par le quartier chrétien, et comme il est probable au contraire que le tracé du second mur coïncidait à peu près avec celui de la rue de Damas, et la porte des Jardins avec les bazars. Dans ce cas, l'emplacement traditionnel du Calvaire et du saint sépulcre se trouverait hors de l'enceinte des murs tels qu'ils existaient du temps de Jésus. Il en serait *tout près*, il est vrai, mais c'est précisément ce qu'on doit conclure du récit de saint Jean.

[1] Jean XIX, 20.
[2] Hébr. XIII, 12.

Il ne faut pas objecter non plus, comme on pourrait être tenté de le faire, que le Calvaire et le sépulcre désignés par la tradition sont trop voisins l'un de l'autre. Car saint Jean nous dit expressément que le jardin de Joseph d'Arimathée était *dans le lieu* même où l'on avait crucifié Jésus; ce fut à cause de cette proximité du sépulcre que l'on y déposa son corps, parce que c'était la *Préparation* des Juifs[1]. — Mais la forme actuelle du saint sépulcre donne lieu à une objection plus spécieuse. On s'attend à trouver une grotte creusée dans le flanc d'un rocher; car tels étaient les tombeaux des anciens Juifs, tel était celui de Jésus, selon le témoignage exprès de l'Evangile[2], — et l'on vous montre une espèce de mausolée de marbre, en forme de chapelle, isolé au milieu du sol parfaitement plat sur lequel s'élève la coupole de l'église. Voilà, semble-t-il, un fait qui tranche la question; le tombeau actuel est un tombeau à la mode moderne ou du moins à la mode romaine; ce n'est point un vrai tombeau juif! — Cependant, en examinant de plus près ce mausolée, on peut se convaincre que les plaques de marbre noir dont il paraît composé ne sont qu'un revêtement appliqué sur le rocher brut, et que le sépulcre lui-même, qui se trouve caché par ce marbre, est partie intégrante du rocher sur lequel l'église est construite. Nous avons donc ici un monument du même genre que les tombeaux de la vallée de Josaphat; les uns et les autres

[1] Jean XIX, 41, 42.
[2] Matth. XXVII, 60; Marc XV, 46.

n'étaient sans doute d'abord que des grottes taillées dans le roc; plus tard, on les aura détachées et isolées pour leur faire honneur et les signaler davantage à l'attention. On peut donc se représenter que le rocher sur lequel est bâti l'église du Calvaire s'étendait primitivement jusqu'à l'endroit où l'on montre le saint sépulcre; Constantin en aurait fait tailler et enlever la partie occidentale, en ne laissant subsister que le sépulcre même, qui, plus tard encore peut-être, aurait été revêtu de marbre et arrangé en forme de chapelle, tel qu'on le voit aujourd'hui.

Voilà donc encore une invraisemblance qui se trouve n'être qu'apparente; or, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ces invraisemblances, dès qu'elles ne sont pas fondées, se tournent en présomptions favorables à l'authenticité. On ne met guère la vraisemblance contre soi que quand on a pour soi la vérité. S'il n'y avait pas eu, du temps de Constantin, une tradition positive relativement à la situation du saint sépulcre, si ce prince avait voulu seulement, — comme on l'a fait si souvent pour d'autres faits de l'Histoire sainte, — rattacher à un lieu quelconque le souvenir de la mort et de la résurrection du Sauveur, — on ne peut guère douter qu'à défaut de la réalité il eût cherché du moins à avoir pour lui les apparences. Il eût trouvé sans peine *hors des murs* un sépulcre possédant toutes les conditions requises, et il ne se serait pas avisé d'en choisir un dans l'enceinte de la ville, c'est-à-dire dans la situation la plus invraisemblable que l'on pût imaginer. En outre, loin de faire disparaître les traces de la forme primitive de

ce tombeau, il semble qu'il aurait cherché plutôt à lui conserver l'aspect de ces antiques sépulcres juifs dont il avait tant de modèles sous les yeux.

Ceci n'est qu'une présomption, je le sais, mais voyons maintenant la tradition. Cette tradition n'est-elle qu'une légende apparaissant pour la première fois dans le journal d'un pèlerin du moyen âge, ou, — comme tant d'autres légendes relatives à Jérusalem, — admise par les membres d'une seule église et rejetée par les autres? Non, nous pouvons la suivre d'abord sans interruption jusqu'à Constantin; aussi personne ne conteste-t-il que l'église actuelle du Saint-Sépulcre soit située sur l'emplacement où Constantin avait élevé la sienne [1], on accorde même qu'elle conserve des restes considérables de l'édifice construit par cet empereur. Ce n'est point là la question. Ce qui est contesté, c'est que Constantin ait su où étaient réellement situés le Calvaire et le saint sépulcre.

En effet, dit-on, toute l'histoire qui nous est rapportée de la construction de cette église est empreinte d'un caractère légendaire ; sainte Hélène fait faire des fouilles, elle retrouve les trois croix parfaitement conservées, quoique enfouies sous terre depuis trois cents ans, et elle reconnaît la croix du Sauveur aux miracles qu'elle opère! En voilà assez pour ôter à l'historien tout crédit et à la tradition toute créance!

[1] Un voyageur moderne, M. Fergusson, l'a contesté cependant. Suivant lui, la *Coupole du rocher,* au centre du Haram, ne serait autre chose que l'*église de la Résurrection*, élevée par Constantin. Mais cette opinion bizarre et insoutenable a été réfutée surabondamment et n'a pas trouvé de partisans.

Cette conclusion ne me paraît pas légitime; au contraire, en lisant avec attention ce récit tout rempli de surnaturel, on sera frappé d'un fait : c'est que le chroniqueur, à qui les miracles coûtent si peu et qui en accumule tant pour expliquer la découverte de la vraie croix, n'en fait intervenir aucun quand il s'agit de retrouver l'emplacement du Calvaire et du saint sépulcre. Il ne prétend pas qu'il ait été besoin pour cela d'aucune révélation, ni même d'aucune recherche. Il parle de ce site comme d'un endroit bien connu et ne soupçonne pas qu'il y ait eu la moindre difficulté à le déterminer.

Il est certain, en effet, que ce site devait être facile à reconnaître, car on doit supposer, — et d'ailleurs saint Jérôme le confirme, — que, jusqu'à sa conversion, Constantin y avait laissé subsister les idoles qu'Adrien avait élevées, comme je l'ai dit, soit pour profaner ces lieux, soit pour les honorer à sa manière. C'est donc jusqu'à Adrien que remonte la tradition; c'est même certainement un peu au-delà, car pour que cet empereur ait jugé nécessaire de dénaturer les souvenirs sacrés qui se rattachaient au Calvaire et au sépulcre, il faut que ces lieux eussent été avant lui, — et sans doute depuis quelque temps déjà, — l'objet de la vénération des chrétiens.

Nous voilà donc remontés jusqu'au premier siècle de l'Eglise, sans avoir découvert de solution de continuité dans la tradition relative au saint sépulcre et sans avoir vu qu'elle ait donné lieu à une hésitation, à un doute, à une contestation, — telle qu'on en voit surgir dès les premiers siècles quand il s'agit de déterminer le temps

de la fête de Pâques ou tel autre point de la tradition ecclésiastique.

Je sais bien que nous voici au terme et que nous ne pouvons pas remonter plus haut; et j'avoue que, tant qu'il y aura un intervalle (ne fût-il même que d'un demi-siècle) entre la mort de Jésus et la première apparition de cette tradition, on pourra, si on le veut, en révoquer en doute la vérité. C'est pour cela que l'authenticité du saint sépulcre, bien que d'une haute probabilité, n'arrivera jamais à prendre rang parmi les faits absolument incontestables. Mais je voudrais écarter au moins une objection que j'ai souvent entendu faire. Il est invraisemblable, dit-on, que le souvenir de la situation du Calvaire et du sépulcre de Jésus se soit conservée dans le premier siècle du christianisme; les premiers fidèles ne doivent point avoir songé à en perpétuer la mémoire; l'importance attachée aux lieux saints est un fruit de la décadence et nous ne saurions l'attribuer à l'église du siècle apostolique. Les disciples de Jésus se souciaient peu de savoir où avait été la sépulture de leur Maître; ils ne le cherchaient que dans le ciel, où il les avait devancés.

Il est vrai, répondrai-je, tel était le point de vue de saint Paul, et sans doute aussi des autres apôtres. Mais on se tromperait fort en attribuant ce même degré de spiritualité aux masses qui, dès la Pentecôte, composèrent l'église chrétienne. Nous voyons au contraire, par les épîtres de saint Paul, que dès le commencement l'attachement aux choses extérieures et visibles, le besoin de formes, les tendances juives, en un mot, se trouvaient

dans le sein de toutes les églises et aboutissaient déjà même à des abus. C'était là ce que saint Paul avait sans cesse à combattre ; il rappelle aux uns que nous ne devons plus connaître personne selon la chair « et que même si nous avons connu Christ selon la chair nous ne le connaissons plus ainsi maintenant »[1] ; il avertit les autres de ne pas s'attacher « à la distinction des fêtes, des nouvelles lunes et des sabbats »[2]. Nous savons que c'était surtout chez les églises issues du judaïsme et particulièrement chez les églises de Palestine que ces tendances étaient prédominantes ; à Jérusalem, tout devait concourir à les favoriser, et si les Colossiens attribuaient à certains jours une idée de sainteté étrangère à la spiritualité de l'Evangile, on doit supposer à bien plus forte raison que les chrétiens-juifs de Jérusalem attachaient déjà un intérêt particulier, peut-être même une importance exagérée, aux *lieux saints* qui se trouvaient au milieu d'eux.

Si j'insiste autant sur les raisons qui militent en faveur de l'authenticité du saint sépulcre, c'est que j'ai vu certaines personnes avoir là-dessus un parti pris et se faire, pour ainsi dire, un article de foi de la rejeter. Pour moi, il m'est impossible de voir quel est l'intérêt dogmatique de la question, mais on comprendra que, comme protestant, je craigne encore plus les préjugés protestants que les préjugés catholiques.

Parmi toutes les raisons que l'on oppose à l'authenti-

[1] 2 Cor. V, 17.
[2] Col. II, 16.

cité du saint sépulcre, j'ai souvent entendu citer une raison morale : Dieu n'aurait pas *permis* que le tombeau de Jésus devînt un objet d'idolâtrie et fût profané, comme il l'est encore aujourd'hui, par les superstitions et les querelles des chrétiens. — Hélas ! quels sont les sacriléges que Dieu n'ait pas permis! — l'idolâtrie que l'homme n'ait pas inventée ! — les outrages que le nom de Jésus n'ait pas subis ! — les crimes qui ne s'en soient pas autorisés ! Vraiment, je m'étonnerais bien plutôt si le sépulcre du Sauveur faisait exception à la règle générale.

Voici donc comment on peut, je crois, se représenter l'état des lieux au temps de Jésus.

L'espace compris dans l'angle que formaient le mur de la vieille cité et celui de la nouvelle ville était sans doute une sorte de faubourg : la situation centrale qu'il occupait devait l'avoir fait choisir de préférence pour y établir des jardins, c'est-à-dire des plantations d'arbres fruitiers, telles qu'on en voit encore aux portes de Jaffa, de Naplouse et en général de toutes les villes d'Orient moins profondément déchues que ne l'est aujourd'hui Jérusalem. C'est à ces plantations que devait son nom la porte de *Gennath* (c'est-à-dire des jardins), qui faisait communiquer à ce quartier la vieille cité de David. Sans doute aussi, dans le temps de Jésus, ces jardins tendaient déjà à disparaître pour faire place à des maisons, puisque, peu d'années après, ce faubourg était assez important pour qu'on crût devoir le faire rentrer dans l'enceinte de la ville par la construction du troisième mur. Quelques jardins cependant y auraient sub-

sisté encore, appartenant sans doute, pour la plupart, comme celui où fut enseveli Jésus, à des personnages opulents et considérables.

Dans cet angle donc, s'élevait un petit tertre, un *crêt*, — comme on dit dans nos montagnes, — tout pareil à ceux que l'on rencontre en assez grand nombre au nord de la Jérusalem actuelle. Il avait en face, — du côté du midi, le sommet du mont Sion, — du côté de l'ouest, le temple et la tour Antonie avec le palais du gouverneur romain. On l'appelait le *Crâne*, en hébreu *Golgotha*. C'était sans doute un rocher aride comme le sont d'ordinaire les *crêts* de ce genre, mais les propriétaires des jardins qui l'entouraient en avaient utilisé les flancs pour y creuser des tombeaux. Peut-être était-ce à ces grottes sépulcrales qu'il devait son nom; peut-être et plus probablement, ce nom ne lui venait que de sa forme arrondie.

Ce tertre était situé au carrefour des routes de la vieille et de la nouvelle cité, plus près cependant de la nouvelle que de la vieille et à quelques pas seulement de la porte appelée plus tard *porte Judiciaire*. C'était le premier point que l'on eût en vue quand on sortait de la ville, et peut-être cette circonstance l'avait-elle déjà fait choisir dans d'autres occasions pour y ériger les croix des condamnés; car on aimait assez que ces redoutables exemples de la justice romaine attirassent les regards du peuple et l'on avait soin de choisir pour cela le bord des routes et les passages fréquentés. Peut-être aussi étaient-ce les Juifs qui l'avaient désigné aux soldats de Pilate, afin d'ajouter à l'ignominie du supplice

celle de *l'exposition* publique. On sait que ce raffinement de méchanceté ne tarda pas à retomber sur ceux qui en étaient coupables : si le supplice de Jésus avait été aussi public qu'il pouvait l'être, l'écriteau de Pilate le fut également et il y eut d'autant plus de gens [1] qui purent lire sur la croix le fameux *Rex Judæorum*, par lequel le gouverneur romain se vengeait du fanatisme juif.

Ce lieu se trouverait aujourd'hui compris dans l'enceinte de l'église ; la partie orientale du rocher constituerait le sol de l'église du Calvaire, beaucoup plus élevé, comme je l'ai dit, que celui du reste de l'édifice ; la partie occidentale en aurait été enlevée en bonne partie par le ciseau des architectes de Constantin et on n'en aurait laissé subsister que la grotte où se trouvait le sépulcre.

Il est certain, en effet, que le sol de l'église du Calvaire n'est point une terrasse artificielle ; on peut encore se convaincre qu'elle est élevée sur le rocher même. On peut aussi constater que ce rocher contient, outre le saint sépulcre, plusieurs autres excavations, absolument pareilles à celles de tous les anciens tombeaux juifs et qui, chose curieuse, n'ont été remarquées qu'assez récemment.

Je ne quitte ce sujet qu'avec le regret de n'avoir pu le traiter plus à fond. J'aurais aimé à citer quelques-unes des recherches aussi érudites qu'ingénieuses auxquelles a donné lieu la controverse relative à l'authenticité du

[1] Πολλοὶ. Jean XIX, 20.

saint sépulcre ; mais j'ai dû chercher au contraire à oublier ce qu'on a dit avant moi ; car j'ai voulu rester dans mon rôle de voyageur et me borner, autant que possible, à communiquer mes propres impressions, mes propres observations et les résultats auxquels je suis arrivé personnellement.

VI

QUELQUES JOURS A JÉRUSALEM

Je ne me propose point de donner une description complète de Jérusalem ; aussi laisserai-je de côté un assez gros amas de notes que j'y ai recueillies et qui seraient loin d'avoir pour d'autres la valeur qu'elles ont pour moi. Je me contente d'en extraire ici le récit de quelques-unes des journées les plus intéressantes que j'aie passées à Jérusalem : ce sont celles des fêtes de Pâques.

VENDREDI SAINT.

Je suis sorti seul, ce matin, avec l'intention d'aller m'asseoir sur le mont des Oliviers et de m'y recueillir dans les souvenirs de ce jour. Après avoir suivi dans toute sa longueur la *Via dolorosa*, — c'est mon chemin naturel, toutes les fois que je veux sortir de la ville du côté de l'est, car le *Melita hotel* touche à la *porte Judiciaire*, — je descends, par la porte Saint-Etienne, au fond de la vallée du Cédron.

Le Cédron est entièrement desséché ; en remontant la

vallée, on n'en trouve plus aucune trace, mais ici son lit est encore indiqué par une traînée de cailloux et on le passe sur un petit pont. Une ou deux fois par an, tout au plus, quand les pluies ont été abondantes, il sert d'écoulement à l'eau qui y descend des pentes des montagnes voisines; les habitants de Jérusalem se portent alors en foule sur ses bords pour se donner le spectacle inaccoutumé de l'eau courante. On sait, du reste, que même dans les temps anciens où le pays était moins aride qu'il ne l'est aujourd'hui, le Cédron n'a jamais été qu'un torrent et c'est ainsi que l'Ecriture l'appelle toujours.

Aussitôt après avoir passé le pont, je laisse à ma gauche l'église souterraine de la Vierge et je trouve à ma droite, au pied de la montagne, l'emplacement traditionnel du *jardin des Oliviers*, *Gethsémané*. Il y a là de vieux et respectables oliviers, les plus beaux probablement de toute la Terre-Sainte. Il serait difficile de trouver des preuves en faveur de la tradition qui donne à ce lieu le nom de Gethsémané; mais rien ne la contredit. Nous savons que Gethsémané était près de Jérusalem et au-delà du Cédron; on ne peut être tenté de le chercher plus haut sur les flancs de la montagne; car son nom signifie *pressoir à huile*, et on ne choisit guère pour y placer un pressoir que la partie la moins élevée et la plus accessible d'une vigne ou d'un verger.

Gethsémané appartient aux religieux du couvent latin; et comme ces moines sont tous Européens, ils ont cru devoir, récemment, en faire un jardin à l'occidentale; ils y ont établi des massifs et des platebandes et ont en-

touré le tout d'un mur rectangulaire, blanchi proprement à la chaux. Il faut donc heurter pour entrer, mais cette fois encore je heurte inutilement; le gardien n'est pas souvent à son poste. Quel bonheur que la plupart des lieux saints soient encore protégés par la barbarie orientale! Grâce à elle, la montagne des Oliviers n'est pas encore, — sous prétexte de restauration, — devenue tout entière un parc anglais, visible aux étrangers sur la présentation de leur passeport et avec défense expresse de toucher aux arbres et de marcher sur le gazon.

Pendant que je suis là, passe une procession mahométane, avec cymbales et tambourins. Elle revient du prétendu tombeau de Moïse, situé du côté de Jéricho. Ce pèlerinage, m'a-t-on dit, coïncide toujours avec la semaine sainte des chrétiens. Je m'arrête, pour voir passer ce cortége, devant une tente placée au bord du chemin et faisant l'office de café. Aujourd'hui encore les tentes tiennent une grande place dans la vie des habitants de la Palestine; elles servent souvent de cafés et de boutiques; pendant la saison la plus chaude, les habitants de Jérusalem dressent leurs tentes sur le toit de leurs maisons ou, si leurs affaires le leur permettent, les établissent en plein champ. M. Gobat m'a dit qu'il passait ainsi quatre mois de l'année sous la tente, à quelques lieues de Jérusalem. C'est sous des tentes, aussi qu'on loge les pèlerins qui ne trouvent pas à se loger dans les maisons; cette semaine, les cours des couvents et des églises en sont remplies.

On peut donc se représenter aisément ce qu'était la

fête des Tabernacles. Je comprends aussi comment les pèlerins israélites, qui jadis se rendaient en nombre si considérable à Jérusalem pour leurs fêtes solennelles, trouvaient moyen de s'y loger. Avec notre climat et nos habitudes européennes, un tel concours de gens dans une ville de moyenne étendue serait une impossibilité. Mais ici, les rues et les places étaient sans doute couvertes de tentes, ainsi que les environs immédiats de la ville. Nous savons par l'Evangile que, lorsque Jésus séjournait à Jérusalem pendant les fêtes, il avait sa demeure sur le mont des Oliviers. C'est là qu'il se retirait tous les soirs pour passer la nuit; le matin il se rendait au temple et y demeurait tout le jour, enseignant le peuple[1].

Je gravis rapidement et à peu près en ligne droite les flancs escarpés de la montagne; les oliviers qui lui ont donné son nom sont encore les seuls arbres qu'on y trouve, du moins sur ce versant. C'est le chemin que suivait David, fuyant devant son fils révolté: «Il montait par la montée des Oliviers, nous dit le deuxième livre de Samuel[2], et en montant il pleurait, et il avait la tête voilée et marchait nu-pieds; tout le peuple aussi qui était avec lui montait, chacun ayant la tête voilée, et en montant ils pleuraient.» Voilà un tableau qui rappelle les bas-reliefs antiques. Il est impossible qu'un Juif suive ce chemin sans que ce court récit, tiré de l'épopée du plus glorieux de ses rois, se présente à son imagination.

[1] Luc XXI, 37; XXII, 39. Jean VIII, 1, 2.
[2] 2 Sam. XV, 30.

Il songera aussi à cette page magnifique où Zacharie représente l'Eternel *debout sur la montagne des Oliviers* et combattant contre les ennemis de son peuple, puis venant avec ses saints pour régner sur toute la terre[1]. On voit que cette montagne a déjà dans l'Ancien Testament une sorte de sainteté prophétique qui se trouve confirmée et réalisée pour nous par le séjour qu'y fit Jésus. Je me rappelle avoir lu une tradition juive extrêmement remarquable, consignée dans la Mishnah; — les rabbins disent que lorsque la *Shekhinah* (c'est-à-dire la gloire de l'Eternel qui résidait dans le temple) se retira du lieu très-saint et du mont Morijah, elle ne remonta pas tout de suite dans le ciel; un temps de grâce fut accordé pendant lequel, avant de s'éloigner définitivement de Jérusalem, elle séjourna en face du temple, sur la montagne des Oliviers, *pendant trois ans et demi!*

Je laisse à ma droite la mosquée de l'Ascension et m'avance sur l'étroit plateau qui se trouve au sommet de la montagne. A l'extrémité, — là où l'on perd de vue la ville, — est un petit village que je serais assez tenté de prendre pour Bethphagé; à quelques pas au-delà est un puits et une plantation de figuiers. On sait que le nom de Bethphagé signifie *maison des figues*, comme celui de Béthanie, sa voisine, signifie *maison des dattes*. Il paraît que les figuiers réussissent particulièrement bien ici; je n'en ai pas vu sur le versant ouest de la montagne, ni plus bas sur le versant est. Comme pour me rappeler d'une manière plus frappante le souvenir

[1] Zach. XIV.

de la bourgade de l'Evangile, une ânesse et son ânon paissent en liberté dans ce verger[1].

Je ne voudrais rien conclure sur le site de Bethphagé; les données des évangélistes sur ce village sont insuffisantes. On doit cependant, je crois, bien que saint Luc le nomme avant Béthanie[2], le chercher entre Béthanie et Jérusalem; cela semble résulter du récit de saint Jean[3], et le Talmud nous dit que l'on considérait Bethphagé comme faisant partie de Jérusalem.

Dans tous les cas, il est intéressant de trouver encore une plantation de figuiers sur le chemin de Béthanie; car c'est sur ce chemin-là que Jésus maudit le figuier stérile[4].

En descendant de là le versant et sans quitter le chemin battu, on trouve bientôt devant soi, un peu à droite, un nouveau sommet, en forme de dôme, que l'on n'aperçoit pas de Jérusalem. Je le gravis en quelques minutes. On ne peut hésiter, ce me semble, à considérer ce sommet comme étant celui sur lequel a eu lieu l'ascension du Sauveur. Car l'ascension, nous dit saint Luc dans l'Evangile, eut lieu *en Béthanie*, et le même historien nous rapporte dans les Actes qu'après l'ascension les apôtres descendirent *de la montagne des Oliviers*. Le sommet sur lequel je me trouve est le seul qui concilie ces deux récits, et il les concilie parfaitement; cette idée est venue se présenter à moi, sur les lieux

[1] Matth.
[2] Luc XIX, 29.
[3] Jean XII, comparé à Matth. XXI, 1, 2.
[4] Matth. XXI, 17, 19.

mêmes : j'ai su plus tard qu'elle était maintenant assez généralement admise.

Si, comme le veut l'opinion vulgaire, l'ascension avait eu lieu sur le sommet où est la mosquée de ce nom, saint Luc n'aurait jamais pu dire qu'elle avait eu lieu à Béthanie ou sur son territoire; car le sommet dit *de l'Ascension* est plus près de Jérusalem que de Béthanie. Cette bourgade est située, au contraire, droit au pied du dôme dont je parle et qu'on appelle encore aujourd'hui la montagne de Béthanie, — *Djébel-el-Asarîeh*.

Redescendu sur le chemin, je m'assieds à l'ombre d'un caroubier, à quelques pas de ce village béni qu'habitaient jadis Marthe, Marie et Lazare. C'est là que le Fils de l'homme pleura sur le tombeau d'un ami; c'est là qu'il passa, au milieu de ceux qu'il aimait, le dernier sabbat qu'il ait célébré sur la terre avant d'aller retrouver dans les cieux « la gloire qu'il avait eue auprès de son Père avant que le monde fût fait »[1].

Je m'arrête là une heure ou deux, feuilletant l'Evangile et y lisant tour à tour le récit des souffrances de Jésus, celui de la résurrection de Lazare, l'entrée triomphale à Jérusalem, les paroles du Sauveur au sujet de Marie : « Elle a choisi la bonne part qui ne lui sera point ôtée »[2], et « dans tous les endroits du monde où l'Evangile sera prêché, ce qu'elle a fait sera répété en mémoire d'elle »[3]. Tantôt j'arrête mes regards sur le hameau de

[1] Jean XVII, 5.
[2] Luc X, 42.
[3] Matth. XXVI, 13.

Béthanie, abrité dans un repli de la montagne et qui semble dormir à ses pieds; tantôt je les laisse errer sur le désert de montagnes qui ondoie devant mes yeux. Là bas, à l'horizon, je vois la Mer morte, le Jourdain et les monts de Moab enveloppés dans une vapeur transparente qui en fond et en adoucit les lignes! Ce sont là les pays d'*au-delà du Jourdain* où Jésus se trouvait pendant la maladie de Lazare. Que de fois le regard inquiet de Marthe et de Marie n'a-t-il pas dû se tourner de ce côté-là, implorant l'arrivée de l'ami, du médecin, du Sauveur qui devait leur rendre leur frère!

Les moments que j'ai passés sous ce caroubier, à lire, à prier, à méditer et à contempler, sont de ces moments bienheureux dont rien n'efface l'impression. Les souvenirs de ce jour dans lequel Jésus est mort pour nous et de ces lieux qu'il a parcourus tant de fois, concouraient à faire revivre pour moi les récits de l'Evangile. Il me semblait que rien ici n'était changé; je voyais, comme dans la légende juive, la gloire de l'Eternel entourer encore de ses rayons la montagne des Oliviers.

Le ciel était d'une splendeur et d'une sérénité sans mélange, et le vaste horizon qui s'étalait devant moi avait, dans sa grandeur et sa sévérité, quelque chose d'imposant et pour ainsi dire d'auguste. Tout était silencieux, on sentait l'approche du désert; ni le bruit des voix et des pas, ni le murmure de l'eau, ni le frémissement du vent dans les feuilles ou dans les blés. Tout me semblait solenniser, dans un religieux recueillement, les souvenirs de ce jour saint où l'alliance entre Dieu et les hommes fut scellée par le sang du Sauveur.

Je n'étais interrompu que de loin en loin par la salutation de quelque petite fille, rentrant au village la cruche sur l'épaule, et me disant : — *Marhaba!* — Quand je me levai pour m'en retourner, une autre s'approcha et m'offrit de l'eau, en me disant *Hadji, mâyi* (pèlerin, de l'eau). Comme ce mot *mâyi* me fait plaisir! c'est presque le mot hébreu. J'ai déjà cru remarquer plusieurs fois que le dialecte arabe de la Palestine se rapproche plus de l'hébreu que celui qu'on parle en Egypte. Il y a bien des mots, surtout pour désigner les choses les plus usuelles, qui se disent encore ici comme au temps de David ou de Josias.

Je m'en retourne par le sentier le plus direct. Une femme, occupée dans un champ à cueillir des pistaches, m'en apporte une belle branche chargée de fruits. Elle n'a pas de panier et j'observe la manière dont elle emporte sa récolte entre sa robe et son sein. Les femmes de la campagne n'ont pour vêtement qu'une simple robe ou plutôt une chemise, de couleur bigarrée pour les jours de fête et de simple toile bleue pour les travaux des champs. Ce sarreau de toile est aussi le vêtement ordinaire des hommes de la campagne. Il est tout ouvert sur le devant; ont-ils à porter de l'herbe ou des fruits, ils les mettent dans leur sein; la ceinture soutient la charge. — Ceci explique cette expression de l'Evangile, empruntée à la vie rustique comme toutes les images dont se sert Jésus dans le sermon sur la montagne : « Donnez et il vous sera donné, et on vous donnera *dans le sein* bonne mesure, pressée, entassée et débordant »[1].

[1] Luc VI, 38.

Je constate, montre en main, que de Béthanie jusqu'au village situé au sommet de la montagne (Bethphagé?), il y a vingt minutes de montée. De là à la porte Saint-Etienne, un bon quart-d'heure.

A trois heures, je vais au *mur des lamentations;* c'est le jour où les Juifs s'y rendent en grand nombre pour y pleurer. Dans la longue rue appelée rue du Temple, je vois un spectacle douloureux : une femme malade étendue dans un petit lit est couchée en pleine rue et tend la main à la pitié des passants. Je n'avais vu nulle part encore, si ce n'est dans les récits de l'Evangile, ces grabats portatifs étalés sur la voie publique.

L'endroit où les Juifs vont depuis tant de siècles pleurer la ruine de leur temple, est une rue de quelques pas de large, ayant d'un côté les misérables cabanes du quartier maugrabin, de l'autre un des murs du Haram, mur très-élevé et composé de pierres énormes comme j'en ai déjà mesuré à l'angle S.-E. de la ville. Des Juifs, en grand nombre, hommes, femmes, enfants, — les uns en habits de fête (car c'est pour eux aussi la semaine de Pâques), les autres en guenilles, — sont là à prier et à pleurer. Les uns sont assis et psalmodient d'un ton plaintif les Lamentations de Jérémie, avec ce branlement de tête cadencé, habituel aux Juifs lorsqu'ils lisent; — d'autres se tiennent debout, le visage collé au mur du temple dont ils baisent les pierres ou qu'ils arrosent de leurs larmes. On n'a été conduit là que par la curiosité, mais on est entraîné par la douleur de ces pauvres gens, et l'on ne peut s'empêcher de pleurer avec ce peuple

aujourd'hui déchu, qui, d'Abraham jusqu'à Jésus, a été le pontife de l'humanité. On prie avec eux et l'on s'écrie : « O Dieu! Fais grâce à Sion! Il est temps d'en avoir pitié, parce que le temps assigné est échu; car tes serviteurs sont affectionnés à ses pierres et ont pitié de sa poudre »![1]

Oui, c'est un spectacle saisissant, encore à un autre point de vue et surtout dans un jour comme celui-ci. Le sang de Jésus est retombé sur les enfants de ceux qui ont demandé sa mort. C'est eux-mêmes qui l'ont voulu![2] Chose étrange! En ce jour, les chrétiens se réjouissent autour du tombeau de leur Maître crucifié, et les Juifs qui ont obtenu la mort de celui qu'ils regardaient comme l'ennemi de leur temple, pleurent sur les ruines de ce temple même!

Un jeune garçon s'approche de moi pour me demander un bakchiche; il me saisit par le coin de mon habit et passe sa main sur ma barbe, — manières que nous considérerions comme peu polies, mais qui sont en Orient les signes du respect le plus profond; je lui donne une demi-piastre; au même instant je me vois entouré d'une nuée de femmes maugrabines qui, encouragées par cet exemple, espèrent avoir aussi part à ma générosité; je distribue tout ce que mes poches contiennent de piastres et de parahs, espérant m'en débarrasser plus vite. Mais ce calcul était par trop naïf; le nombre alla toujours grossissant; bien des Juifs, quittant leurs prié-

[1] Ps. CII, 15.
[2] Matth. XXVII, 25.

res, vinrent se joindre au groupe qui m'environnait, j'avais beau répéter *Ma fiche, ma fiche*, et faire signe, en retournant mes poches, que je n'avais plus rien à donner ; leur avidité ne se lassait pas. L'un me fait signe qu'il aurait envie de ma cravate, un autre voudrait mon chapeau, un troisième ma montre, — je suis obligé de m'enfuir, je dirai même de m'échapper à la nage, car je ne trouve pas d'autre mot pour exprimer les efforts continus de mains et de coudes qui me tirèrent de cette bagarre.

J'ai dit ailleurs ce que c'est que le bakchiche et comment il n'a pas de rapport avec ce que nous appelons une aumône ; aujourd'hui il m'a été demandé par une petite fille, qui portait en collier autour de sa tête une valeur monnayée de près de deux cents francs, toute en talari d'Espagne, en shellings et en medjidiés. Loin d'être une humiliation, le bakchiche est plutôt un honneur ; celui qui le reçoit le considère comme un tribut et un hommage ; l'orgueil et la cupidité, qui chez nous se jouent souvent de si mauvais tours, s'entendent là-bas à merveille. Bien des voyageurs racontent avec une certaine complaisance qu'ils ont été reçus par tel ou tel émir arabe. C'est un honneur qu'il n'est pas très-difficile d'obtenir, car c'est toujours un présent qui sert de lettre d'introduction. Cette recommandation n'est pas plus absurde que bien d'autres ; la valeur plus ou moins grande de votre bakchiche témoigne, à la fois, du rang que vous occupez dans l'échelle sociale et du degré de considération que vous professez pour la personne devant laquelle vous vous présentez.

Je passe derrière le quartier maugrabin; c'est ici que le Tyropéon est le plus nettement accusé; car, entre ce quartier et la muraille sud de la ville, il n'y a pas de maisons, mais une forêt de figuiers épineux croissant sur des amas de décombres. Ici aussi on remarque dans le mur du Haram des assises antiques formées de pierres énormes; je mesure deux pierres placées l'une à côté de l'autre; l'une a 7 mètres 25 centimètres de longueur, l'autre 6 mètres 35 centimètres; on peut même se demander si ces deux pierres n'en ont pas fait primitivement une seule; elles semblent en effet n'être séparées que par une fissure; en cet endroit même on remarque dans le mur l'origine d'une arche qui, selon toute apparence, faisait partie du pont placé sur le Xystus pour relier le temple à la montagne de Sion, qui est ici très-abrupte. Le Xystus était une place publique située dans le Tyropéon, dans l'enceinte du premier mur. C'était, au rapport de Josèphe, le lieu des assemblées populaires, le forum ou le pnyx de Jérusalem.

Je remonte au milieu de ces champs de cactus, de la porte Maugrabine à la porte de Sion, et je trouve à peu de distance de cette dernière quelques cabanes des plus misérables; c'est là, assez loin des autres habitations, mais pourtant encore dans l'enceinte des murs, — que sont séquestrés les lépreux. Les petites huttes où logent ces malheureux sont adossées à la muraille et forment une sorte de cour. Ces pauvres gens ne peuvent s'en écarter que de quelques pas, pour aller s'asseoir près de la porte et implorer la pitié des passants.

Je rentre dans le centre de la ville en traversant les

rues juives; le milieu de la rue est une fange profonde dans laquelle on ne peut poser le pied : on y jette, outre les immondices, des chiffons et des balayures de toute sorte; je trouve sur mon chemin un âne et deux chevaux en pleine décomposition, exhalant une odeur pestilentielle.

En passant près de l'église du Saint-Sépulcre, j'ai la curiosité d'y entrer de nouveau. J'ai dit que, du seul côté où elle soit accessible, elle a devant sa façade une cour. Les deux rues qui aboutissent à cette petite place sont fermées par des portes très-basses, sous lesquelles on ne peut passer qu'en s'inclinant : ce qui les rend plus faciles à défendre[1]. Aujourd'hui, à cause de l'affluence des pèlerins, elles sont gardées par des factionnaires turcs : ils soulèvent mes habits pour voir si je n'ai pas d'armes; car, comme on se bat souvent dans l'église, il est de l'intérêt public que les rixes ne soient pas trop meurtrières.

La cour est remplie de marchands accroupis sur les

[1] Il est probable que ces portes basses et étroites étaient déjà en usage en Palestine dans les temps les plus anciens. Il y est peut-être fait allusion dans cette parole de Jésus : « *Efforcez-vous* d'entrer par la *porte étroite;* car plusieurs, vous dis-je, chercheront à entrer et ne le pourront» (Luc XIII, 24), et dans ce passage du Psaume XXIV : *Portes, haussez vos linteaux! Haussez-vous, portes éternelles!* — Ce ne sont pas seulement les portes des maisons et des cours que l'on fait tellement basses, mais souvent aussi celles des villes. En entrant à Tibériade du côté du sud, je n'ai pu passer sous la porte de la ville qu'en me couchant sur la crinière de mon cheval. Si les portes de Gaza étaient comme celles de Tibériade, le tour de force de Samson qui les chargea sur ses épaules (Juges XVI, 3) resterait toujours remarquable, il est vrai, mais n'aurait plus rien d'inconcevable.

dalles; ils vendent des cierges, des chapelets, du pain, des fruits, des bracelets. Ces bracelets sont en terre cuite et se vendent dix parahs (cinq centimes), à l'usage des femmes qui n'ont pas le moyen de se charger les bras de pièces d'argent; comme ils sont fragiles, la consommation en est immense et les marchands en ont devant eux de véritables montagnes.

En entrant dans l'église, on a d'abord devant soi la pierre dite *de l'onction*. Plusieurs pèlerins à genoux la baisent dévotement : près de là, accroupis sur une tombe ou sur un autel, quelques officiers turcs fument leur chibouque et s'amusent à regarder tout le mouvement qui se fait autour d'eux : le sol est couvert de dévots, accroupis, couchés, entassés les uns sur les autres. Ils se sont arrangés à passer la nuit dans l'église. On parle, on marche, on s'agite; des soldats turcs, en capote, le fusil au pied, sont disposés en haie ou parcourent l'église une verge à la main, cherchant à mettre un peu d'ordre dans la foule; ils frappent les pèlerins et les prennent au collet, pour se faire obéir plus vite.

On fait queue devant la chapelle du saint sépulcre. La porte en est si basse et si étroite qu'on n'y entre qu'un à un et en rampant. Deux fois je suis sur le point d'y pénétrer, deux fois je me vois repoussé, soit par ceux qui sortent, soit par ceux qui veulent entrer avant moi. J'y retourne après dîner; il y a quatre factionnaires à la porte et ils ont soin de ne laisser approcher que peu de personnes à la fois. Je crois donc pouvoir entrer, mais une grande clameur s'élève autour de moi. Je vois bien que j'en suis l'objet, mais ne puis en

comprendre le motif. Je parviens enfin à distinguer ces mots : *le scarpe! le scarpe!* (les souliers). Je m'aperçois que je suis le seul qui ne me sois pas déchaussé et je me hâte de le faire.

J'entre dans une première chapelle appelée chapelle *de l'ange*, puis je pénètre en rampant dans la grotte sépulcrale, qui ne peut contenir que trois ou quatre personnes. Les parois en sont revêtues de marbre blanc. Le tombeau lui-même dans lequel reposa le corps de Jésus, est une sorte de bassin de forme allongée et d'environ deux pieds de haut; il est recouvert d'une table de marbre. Des lampes d'argent brûlent continuellement dans la grotte. Un tableau de l'école espagnole, représentant la résurrection du Sauveur, est placé au-dessus du sarcophage. Dans un lieu comme celui-ci, la peinture, loin d'aider à l'imagination, la contrarie et la chagrine, car elle en limite l'essor.

Les différentes parties de l'église sont ce soir magnifiquement illuminées de lampions de diverses couleurs. Je monte au Calvaire; il y a là aussi une grande foule couchée ou assise. Chacun, à son tour, va baiser le trou dans lequel fut plantée la croix du Sauveur, après s'être prosterné trois fois le front en terre et avoir fait un nombre infini de signes de croix.

En sortant de l'église, je vois sur la place beaucoup de gens; tous ont en main une petite bougie. Une procession grecque sort du couvent. Le peuple se précipite pour baiser l'Evangile porté par un prêtre.

Il y a là, pour peu qu'on le veuille, beaucoup de scan-

dale à prendre; ces soldats turcs obligés de maintenir l'ordre dans une église, comme des sergents de ville dans un bal de la barrière, — ces divisions, ces querelles, cette superstition, cette idolâtrie données en spectacle par des chrétiens à des musulmans, tout cela est triste! Cependant, on ne peut le nier, si la lumière manque dans des fêtes pareilles, la vie n'y manque pas entièrement. On dira que ces gens ne vont en pèlerinage que pour faire une œuvre méritoire, qu'ils y vont par devoir, par calcul.... Non! on ne met pas, que je sache, à l'accomplissement d'un devoir purement légal tant d'empressement et de vivacité. L'intérêt, — même l'intérêt mal entendu, — ne passionne pas à ce degré; il y a là un élément de vie et d'amour. Il ne faut point, d'ailleurs, comparer ces fêtes-là aux petites et rares assemblées des chrétiens éclairés de l'Occident. Ceci n'est ni un concile, ni une alliance évangélique. C'est une fête populaire. Tous ces pèlerins sont *peuple*. Ce sont les chrétiens de Syrie qui en font la masse; ils apportent ici leurs guenilles et leur ignorance; ils viennent, une fois l'an, faire profession de ce christianisme qu'ils ont conservé fidèlement, sinon purement, au milieu des populations mahométanes et pendant douze siècles de servitude. On voit, à leur expression et à toute leur manière d'être, que c'est une grande fête pour eux. Fête tumultueuse, j'en conviens, mais quelle fête populaire ne l'est pas? Quelle fête en France n'a pas besoin, aussi bien que celle-ci, de la surveillance de l'armée et du concours de la police? Mais ici, si aveugle, si grossier que soit ce peuple, si bruyante que soit cette fête, elle a quelque chose de bien

plus noble que la plupart des nôtres : elle ne consiste pas à boire et à manger, à danser et à jouer. Entendre des cantiques, voir l'illumination d'une église, s'agenouiller dans les lieux où le Christ est mort et a été enseveli, voilà ce qui inspire à tout ce peuple un élan si joyeux et un si franc enthousiasme. Peut-être se font-ils une idée bien fausse de ce Christ, mais enfin, ils adorent en lui quelque chose de supérieur à la terre. Tout récemment on a admiré l'empressement du peuple de Paris aux funérailles de Béranger ; on a cru voir, dans cet hommage à la mémoire d'un poëte, l'indice d'une noble aspiration, supérieure aux grossiers instincts de la vie matérielle.... Sachons admirer aussi et estimer, comme ils le méritent, ces pauvres chrétiens d'Orient qui se pressent avec tant d'enthousiasme au tombeau de Jésus-Christ.

Supposez un instant que la lumière se fasse, que l'esprit de vérité vienne à rayonner sur ces peuples, et rien ne sera plus beau que ces pèlerinages. La chrétienté aura sa fête à Jérusalem, comme les Israélites y avaient les leurs; toutes les églises viendront — non plus s'y quereller — mais s'y tendre la main, et se donner le baiser de l'amour fraternel dans les lieux où Christ nous a, par sa mort, appris ce que c'est que l'amour.

SAMEDI SAINT.

Ce jour-là, — celui pendant lequel Jésus reposa dans le tombeau, — l'église du Saint-Sépulcre est témoin du plus curieux des spectacles. Chacun a entendu parler du *feu sacré;* toutes les années, la veille de Pâques, le feu du ciel descend dans le saint sépulcre à la prière d'un

évêque grec, auquel on donne pour cette raison le nom d'*évêque du feu.* Celui-ci entre dans la chapelle du Saint-Sépulcre avec des cierges éteints, et, au bout d'un moment, les présente au peuple tout allumés à travers deux trous ronds pratiqués à cet effet dans le mur de la chapelle. Voilà le fait, la jonglerie sacerdotale n'a pas besoin d'intervenir pour opérer ce miracle, la crédulité du peuple suffit.

Les arméniens et les grecs y croient les uns comme les autres et se disputent l'honneur d'allumer leurs cierges au feu sacré. Aussi a-t-on pratiqué une ouverture de chaque côté de la chapelle; le feu sort à gauche pour les *jacobites,* à droite pour les *orthodoxes.* Bien des prêtres rougissent de cette coutume et la *regrettent;* « mais, disent-ils, c'est maintenant une nécessité; si nous venions à cesser, le peuple croirait que nous l'avons trompé jusqu'ici ! » D'autres se tranquillisent la conscience en se disant qu'ils ne prétendent point faire un miracle; si le peuple en voit un, tant pis pour lui. On m'a cependant nommé et montré un prêtre grec qui a refusé la charge d'évêque de Jérusalem pour n'être pas obligé de figurer dans cette odieuse comédie.

Mais parmi les laïques de l'église orthodoxe, on ne doute guère du prodige. M. de Lukieff, mon ancien compagnon de voyage du Caire, m'en faisait même un argument en faveur de sa religion : « C'est pourtant un fait digne de considération, me disait-il, que le feu sacré descende à la parole d'un prêtre grec et non d'un prêtre latin ! » — Les Latins ne sont pas de cet avis. Ils ne

contestent point ce miracle en principe, car pendant un temps ce sont eux qui l'ont opéré; mais ils disent qu'aujourd'hui ce n'est plus que la contrefaçon d'un miracle et un mensonge sacrilége. « C'est une infamie », me dit l'abbé R...

Je désirais voir cette cérémonie, mais ce n'est pas chose facile, car c'est une cohue sans pareille. Il faut faire queue des heures entières et jouer des poings vigoureusement. J'avais peu de goût pour cet exercice et j'aimai mieux, à tout hasard, attendre jusqu'à midi. Je pensais me joindre aux pèlerins latins logés chez les franciscains, mais ils étaient partis pour l'église depuis longtemps. J'allai donc seul avec Hhannah.

Au moment où j'entre dans la nef, on me demande à quelle religion j'appartiens : « *Turco?— Greco?— Armenico?* »— Car on classe les arrivants suivant leurs différents cultes, afin de prévenir les conflits.— « *Frandji,* » répond pour moi mon guide. On nous fait passer à droite, du côté d'un escalier qui conduit à la tribune réservée aux curieux; car dans cette cérémonie, les Francs et tous les Latins rentrent dans la classe des simples spectateurs, aussi bien que les Anglais et les Turcs. Nous traversons, non sans peine, une foule compacte, et arrivons au bas de l'escalier. Mais la porte est fermée. Hhannah heurte à grands coups de poing en criant : *Fra Giacomo! Fra Giacomo!* Enfin la porte s'entrebâille, et un franciscain avance le bout de sa moustache : *Ecco un signore...*, dit Jean. — *Un milore?* demande le moine. — *Frandji*, répond encore mon guide. — et le gardien me laisse passer.

L'église du Saint-Sépulcre est tout un petit monde ; outre la multitude de chapelles dont elle se compose, il y a là de nombreux appartements pour les moines coptes, latins, grecs et arméniens chargés de la garder et de la desservir; les franciscains, qui y représentent le catholicisme, y sont au nombre d'une douzaine seulement; on les renouvelle tous les trois mois, car c'est un séjour humide et malsain.

Après avoir monté plusieurs escaliers, j'arrive à une petite antichambre où quelques religieux prennent leur modeste repas. Ici, nouvelle porte fermée; on nous déclare qu'on ne passe plus. C'était décourageant. Par bonheur j'aperçois au milieu des moines l'excellent abbé Pascal; c'est le missionnaire français avec lequel j'ai fait la traversée à bord du *Céphise*. Il fait une *retraite* de trois jours chez les gardiens du Saint-Sépulcre, il a la clef de la tribune et consent à me prendre avec lui.

Nous pénétrons dans une vaste galerie, placée à mi-hauteur, et où se trouvent, entre de larges colonnes, des balcons d'où l'on peut voir très-bien l'intérieur de l'édifice. La difficulté est d'arriver à ces balcons ; ils sont déjà occupés, et ce n'est qu'en me haussant sur la pointe des pieds que je parviens à apercevoir quelque chose. L'église, je l'ai déjà dit, est dans le genre du Panthéon, mais dans d'autres proportions ; elle me paraît plus haute relativement à la largeur. La galerie où je me trouve est réservée aux spectateurs, — *frandji* ou *milori ;* — au-dessous sont deux étages de galeries où prennent place les femmes grecques et arméniennes :

précaution des plus sages, car elles seraient étouffées par la foule si elles restaient au bas de l'édifice.

Les femmes dans leurs tribunes, les hommes dans la nef, sont tous pourvus d'un paquet de petits cierges destinés à recueillir le feu sacré. Partout la foule est compacte. Autour du saint sépulcre, on dirait une mer agitée, dont les vagues viennent se heurter contre les murs de la chapelle. Tous les bras se tendent avec frénésie vers les ouvertures par lesquelles doit sortir le feu; on se pousse, on se renverse, pour être le plus près possible de cet endroit bienheureux, afin d'allumer sa bougie au feu sacré, à l'instant où il apparaîtra et sans intermédiaire. Les soldats, à grands coups de bâton, gouvernent jusqu'à un certain point ce troupeau bruyant. Des murmures, des cris remplissent l'enceinte; une odeur fétide s'en élève. En entendant ces vociférations, en voyant d'en haut tous ces bonnets rouges, toutes ces guenilles, tous ces bras tendus, on croit assister à une émeute, à une des sanglantes journées de 1789 ou de 1792. Il semble que la chapelle du saint sépulcre aille être emportée comme la Bastille.

Au-dessus de nous, il y a encore du monde,— soit dans les fenêtres, auxquelles on parvient par les terrasses des couvents, — soit plus haut encore, dans les balcons de la coupole. Cette coupole est dégradée, percée à jour, faute d'entretien, et laisse l'église exposée aux injures de l'air. Les grecs et les latins ont réuni les uns et les autres plus d'argent qu'il n'en faut pour la réparer, mais ils se contestent réciproquement le droit de le faire. L'église en pâtit et elle finirait par tomber en rui-

nes, si le sultan, — qui ne veut pas laisser se détériorer davantage un immeuble aussi productif, — n'avait décidé de la faire réparer à ses frais et en son nom [1].

Sur l'estrade où je suis placé se trouvent deux pèlerins français, un prêtre espagnol, deux *milori,* un comte autrichien, dont j'ai fait connaissance à bord de l'*Imperatore*, et un jeune prince allemand. Ces messieurs sont là dès le point du jour et commencent à défaillir. Un franciscain a pitié d'eux et va quérir du pain et des poissons, avec de l'eau et du vinaigre contenus dans de grands pots d'étain. Ce vinaigre est le vin le plus en usage chez les franciscains de Terre-Sainte. On a coutume dans ce pays de laisser tourner le vin ; je ne crois pas que ce soit simple négligence , on le trouve sans doute plus rafraîchissant. Ainsi, si la boisson qu'on offrit à Jésus avant de le crucifier est appelée par saint Marc *du vin* [2], et par saint Matthieu *du vinaigre* [3], il n'y a pas là de contradiction [4].

Cependant nous voyons approcher des janissaires qui nous invitent à nous retirer, car nous occupons la loge

[1] Il paraît cependant que rien encore n'a été fait pour cette réparation. Une correspondance de la *Gazette d'Augsbourg,* en date du 3 juin 1860, parle d'un assez grand nombre de constructions nouvelles élevées à Jérusalem ces derniers temps, et ajoute : « Tandis que l'on bâtit ainsi divers édifices, on n'a rien fait jusqu'ici pour la coupole du Saint-Sépulcre, endommagée depuis dix ans. Les chrétiens ne peuvent absolument pas s'entendre. Je crois qu'elle est bien près de s'écrouler. »

[2] Marc XV, 23.

[3] Matth. XXVII, 34.

[4] C'est par opposition à ce *vin aigre* et rafraîchissant que l'on appelait *vins doux* tous les vins non tournés et susceptibles par conséquent d'enivrer (Actes II, 13).

réservée au pacha. Nous obéissons, mais ce n'est pas sans regret. Il me faudra donc errer avec tant d'autres dans les limbes de cette galerie, sans pouvoir approcher du balcon et sans apercevoir autre chose que les dos des spectateurs ! Comment faire? Je ne m'éloigne que de quelques pas, et dès que les estafiers ont étendu sur l'estrade assez de tapis et de coussins pour en faire un siége confortable, j'y reprends provisoirement la place que je viens de quitter. Bientôt le pacha entre dans la galerie. Un cantique se fait entendre. Le pacha s'avance vers le divan qu'on lui a préparé. Je me hâte de sauter à bas de l'estrade, mais, par un geste des plus aimables, il m'invite à y prendre place à côté de lui. Un de ses officiers me tend la main pour m'y faire remonter, et me voilà de nouveau accroupi sur le divan officiel à côté du représentant de la Porte.

Le pacha est un beau jeune homme, mis à l'européenne, ou plutôt à la mode actuelle de Constantinople; il porte une redingote noire et une cravate de couleur; sa barbe taillée fort près, son gilet irréprochable et ses gants glacés lui donnent l'air d'un *lion* d'Occident; il y a dans sa mise aussi bien que dans toutes ses manières une grâce et une distinction parfaites.

Dès qu'il est commodément installé, le miracle ne se fait pas attendre. Un homme, placé près de la chapelle, devant la mystérieuse ouverture, y introduit sa bougie et la retire allumée. Ce sont alors des cris inouïs, un empressement furibond de tous les assistants à se transmettre le feu sacré. Quelques-uns, plus ambitieux que les autres, veulent aussi allumer immédiatement leur

cierge à celui qui brûle dans l'intérieur du sépulcre ; mais le roulis de la foule les empêche de s'arrêter un instant.

Le feu se transmet avec rapidité ; chacun, sauf les Turcs et les Francs qui garnissent notre tribune, tient en main son faisceau de bougies. En quelques instants, l'église est illuminée jusqu'au faîte ; la chapelle du saint sépulcre étincelle sous le feu des cierges dont elle est couverte. D'immenses cris de joie s'élèvent de toutes les nefs. Une fumée odorante enveloppe et fond dans une sorte de brouillard tous les détails de la scène. C'est vraiment un beau spectacle.

Après avoir jeté un coup d'œil sur ce tableau, le pacha, qui n'a été là que dix minutes, se retire avec sa suite, en souriant avec bienveillance et dignité. Je reste là longtemps encore. Une procession grecque s'organise ; des porte-étendard, des prêtres à mitre d'or et à manteau couvert de riches broderies, font le tour du saint sépulcre, en chantant à plein gosier.

Il est difficile de concevoir un plus horrible sacrilége que celui de cet évêque grec, prétendant faire descendre le feu du ciel dans le saint sépulcre : la sainteté des lieux qu'il prend pour complices rend ce sacrilége plus horrible encore. Il réalise ce qui est dit de la Bête dans l'Apocalypse [1]. Pendant qu'il était dans la chapelle à jouer son affreuse comédie, je frémissais en pensant que le vrai feu du ciel pourrait descendre sur lui pour venger la gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul.

Abstraction faite du crime que commettent ici les

[1] Apoc. XIII, 13.

prêtres, en faisant passer pour un miracle ce qui, dans l'origine, n'était présenté sans doute que comme un symbole, cette fête me paraît fort belle. Si elle est tumultueuse, cela tient en partie à ce que ce peuple est presque sauvage et surtout à la quantité de gens amassés en un même lieu. Mais dès que le bruit est inévitable, je ne m'en scandalise point. Pourquoi ces voûtes spacieuses, si ce n'est pour contenir ces multitudes et pour que ces grands cris de joie ne fassent pas éclater l'édifice ? Quel beau symbole que ce feu, image de la vie, sortant tout à coup du tombeau de Jésus-Christ, et cette illumination instantanée, — à laquelle tous prennent part, — pour célébrer la résurrection du Sauveur !

Ici encore, comme en tant d'autres cas analogues, il n'y a rien à reprendre à la forme. Il suffirait que l'esprit de vérité y rentrât pour rendre admirable ce qui maintenant est repoussant, ce qui nous afflige à juste titre comme une preuve de la crédulité des uns et du mensonge des autres.

PAQUES.

Cette nuit, les diverses communions chrétiennes ont toutes à la fois célébré la Résurrection dans l'église du Saint-Sépulcre. Je le répète, c'est un éclatant témoignage que celui de toutes ces églises, rivales ou ennemies, unanimes à reconnaître ce grand événement pour l'éternel fondement de leur foi, et rendant ainsi, malgré elles et en dépit de leurs principes exclusifs, hommage à l'unité et à l'universalité de l'Eglise.

J'ai assisté aujourd'hui aussi aux divers services religieux de l'église protestante et j'ai passé la journée chez l'évêque anglican, M. Gobat. M. Gobat et sa famille, que j'ai été voir dès mon arrivée, m'ont accueilli avec la plus grande cordialité, en amis et en compatriotes.

L'établissement d'une église protestante à Jérusalem est de date fort récente. Cette église doit essentiellement son origine à l'esprit missionnaire de notre époque et surtout à l'intérêt qu'excitent les Juifs. On voulait leur rendre ce qu'on avait reçu d'eux, leur annoncer l'Evangile dans les lieux mêmes d'où l'Evangile s'est, par leur prédication, répandu sur toute la terre. De 1820 à 1840, on vit à diverses reprises des missionnaires anglais et américains s'établir à Jérusalem, pour travailler à la conversion des Israélites, qui y arrivent en si grand nombre de tous les pays du monde. Ces tentatives n'avaient eu que peu de succès ; car la résistance que le judaïsme oppose aux influences étrangères est plus puissante encore à Jérusalem que partout ailleurs ; il semble qu'il reprenne une force nouvelle en touchant le sol natal. C'est un fait qu'il est du reste facile de s'expliquer : les Israélites qui se rendent à Jérusalem sont les plus dévots, les plus attachés aux traditions de leurs pères ; ce sont les *zélotes* de notre temps.

Les missionnaires protestants de Jérusalem s'y trouvaient en fort petit nombre, isolés et sans appui ; ils se placèrent d'abord sous la protection des grecs, qui leur témoignèrent pendant un certain temps une grande bienveillance, mais qui finirent par se méfier d'eux et cherchèrent à les contrecarrer.

L'année 1840, qui fait époque dans l'histoire de la Palestine en général, est aussi la date importante pour l'église protestante de Jérusalem. L'Autriche et l'Angleterre venaient de rendre aux Turcs un service signalé en replaçant la Syrie sous leur domination. Jamais les puissances européennes n'avaient été en meilleurs termes avec la Porte ottomane. Le nouveau roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, pensa que ces circonstances devaient être mises à profit, pour assurer aux protestants de l'empire turc, une protection et des garanties dont ils ne jouissaient point encore. Il attira là-dessus l'attention du gouvernement britannique et de l'épiscopat anglais : on résolut de fonder à Jérusalem un évêché anglo-prussien, qui servît de centre à tous les chrétiens de l'Orient et qui continuât au milieu des Juifs de Palestine l'œuvre missionnaire commencée.

L'évêque protestant de Jérusalem est à la nomination de l'Angleterre et de la Prusse alternativement ; mais l'archevêque de Cantorbéry a le droit de veto.

Le premier évêque fut nommé par l'Angleterre en 1841 ; c'était un Juif converti, d'origine prussienne, le docteur Alexander. Les prédicateurs capucins et les journaux catholiques se sont égayés sur l'effet que devait produire dans la ville sainte l'entrée de ce nouvel évêque, accompagné de sa femme et de ses enfants : *il vescovo, la vescova, i vescovini!* Cette plaisanterie, bonne pour l'Europe, ne signifie rien en Orient, où les prêtres sont mariés et où le célibat du patriarche latin de Jérusalem excite beaucoup plus d'étonnement que la famille de l'évêque anglican.

Alexander mourut au bout de quatre ans à peine, et la Prusse proposa pour évêque un Suisse du Jura bernois, M. Samuel Gobat, bien connu par sa mission en Abyssinie. M. Gobat est à Jérusalem depuis 1846. Personne n'eût été plus propre que lui à occuper ce poste important. Il a passé la plus grande partie de sa vie en Orient, connaît à fond le caractère et les mœurs des Arabes et leur langue lui est aussi familière que sa langue maternelle. Aussi n'inspire-t-il point aux Orientaux cette sorte de méfiance que l'on éprouve instinctivement pour un homme d'une autre race et d'une autre civilisation. Les Abyssins ont placé sous sa direction le couvent qu'ils entretiennent à Jérusalem et l'école de théologie qui y est jointe. M. Gobat a pu rendre déjà de grands services à ces établissements, jusque-là en butte aux vexations des autres églises, plus riches, plus nombreuses et mieux appuyées.

Le séjour prolongé de M. Gobat hors de l'Europe contribue aussi, avec sa foi vivante et sa grande étendue d'esprit, à le mettre au-dessus des petites questions qui divisent les protestants entre eux. Il offre aux divers éléments dont se compose l'église évangélique de Jérusalem toutes les garanties désirables de neutralité. Né Suisse et réformé, il ne peut être suspect de partialité ni pour les épiscopaux, ni pour les luthériens, ni pour les Allemands, ni pour les Anglais. L'individualité de M. Gobat et son mérite reconnu lui donnent une considération et une influence bien supérieures à celles que lui vaudrait sa simple qualité d'évêque ; s'il n'est le chef officiel que de l'église anglo-prussienne, il est, de fait et

du libre consentement de tous, le patron de toutes les *œuvres* protestantes de Jérusalem.

Il y a ici, en effet, des sociétés religieuses qui ne relèvent point officiellement de l'évêché. Ainsi, l'hôpital allemand, distinct de l'hôpital anglais, et desservi par des diaconesses de Kaiserswerth; puis une église arabe, fondée par la Société épiscopale anglaise et qui s'occupe exclusivement de l'évangélisation des Arabes, tandis que la mission anglo-prussienne a limité son champ d'activité aux Israélites.

Je suis allé ce matin à la réunion de cette église. Elle a lieu dans une salle de la maison d'école. M. Klein, de Strasbourg, y prêche en arabe; il y a là environ vingt-cinq hommes, en costume du pays, et trois ou quatre femmes en habits de fête, à large pantalon cerise et à veste bleue brodée d'or.

Après que le sermon et les prières sont achevées, toute l'assemblée se rend à l'*église de Christ* pour y prendre la sainte cène avec la paroisse anglaise. C'est par ce culte en commun qu'on solennise la fête de Pâques.

L'église de Christ, — c'est ainsi qu'on appelle le temple protestant, — s'élève sur le mont Sion, dans le quartier arménien. On a commencé en 1841 à en creuser les fondements, mais l'inauguration n'a eu lieu qu'au commencement de 1849.

Cette église n'est pas grande, mais belle, — je veux dire bien bâtie, car il m'est impossible de ne pas trouver que cette architecture gothico-pratique, ces grandes ogives et ces plafonds de noyer verni, font une étrange

disparaît avec Jérusalem et l'Orient. Ce bois de noyer a été apporté d'Angleterre, à grands frais, ainsi que l'ardoise dont le toit est couvert. On a souvent critiqué, non sans raison, l'abus que nous avons fait dans les pays du Nord de l'architecture classique; mais cette importation septentrionale sous le beau ciel de la Palestine, afflige le goût bien plus cruellement encore. C'est un vandalisme raffiné dont les peuples civilisés sont seuls capables.

L'œuvre des églises évangéliques à Jérusalem est une œuvre *de foi* dans le sens tout spécial du mot. La mission parmi les Juifs a déjà produit des fruits, il est vrai, mais bien inférieurs encore à ce qu'on pourrait désirer. Il faut savoir *jeter son pain sur la face des eaux,* semer pour que d'autres moissonnent et attendre, sans impatience et sans murmures, le moment où l'esprit du Seigneur soufflera sur les ossements desséchés.

LUNDI DE PAQUES.

Le temps est couvert. Vent d'ouest assez froid. On attend d'un jour à l'autre *les pluies de la dernière saison*[1], qui ont lieu d'ordinaire à la fin de mars ou au commencement d'avril. Ces pluies ne sont pas considérables, mais elles sont nécessaires, car c'est le moment où les blés sont levés. M. Gobat ne les a pas encore vues faire défaut. Les pluies de la première saison ont lieu en no-

[1] Deutér. XI, 14. Jérémie III, 3. Jacques V, 7 *et passim.*

vembre, elles sont indispensables pour les semailles; viennent-elles à manquer, — comme M. Gobat me dit l'avoir déjà vu, — il devient impossible de semer et l'on a une année de disette. Ces pluies paraissent avoir lieu aux mêmes époques que dans les temps bibliques, mais elles sont sans doute moins considérables qu'alors, à cause du déboisement. Quant aux pluies de l'hiver (janvier et février), elles sont sans importance pour la végétation.

Je pensais aller au premier jour à Hébron, mais on m'a dit hier au soir qu'il n'y fallait pas songer. Les Bédouins y sont en guerre. Aujourd'hui on parle de nouveau de troubles qui ont lieu de divers côtés. Deux moukres ont été tués ce matin sur la route de Jaffa. Ces guerres ne sont point un fait imprévu : elles ont lieu régulièrement au printemps. C'est comme en France, au temps de Bertrand de Born; quand les prés sont fleuris, les chevaliers se mettent en campagne :

« Bien me plaît le doux temps de Pâques qui fait venir feuilles et fleurs. Il me plaît de voir sur la prairie tentes et pavillons plantés. Et j'ai grande allégresse, quand je vois rangés dans la campagne cavaliers et chevaux armés. »

Il en était de même aussi au temps de David : « Or, il arriva, un an après, *au temps où les rois sortent pour faire la guerre...*[1] »

Je sors avec Hhannah pour faire encore une fois avec

[1] 2 Samuel XI, 1.

lui le tour de la ville. En passant près de l'église du Saint-Sépulcre, je désire monter sur la terrasse de l'église des Abyssins, qui y est contiguë. Cette terrasse est au niveau du Calvaire et au-dessus de la grotte de l'*Invention de la Croix*, dont elle entoure la coupole. Elle est surmontée de méchantes petites maisons qui constituent le couvent abyssin; il est très-pauvre et reçoit sa nourriture du couvent grec. Quelques pèlerins noirs s'y trouvent encore.

Les Abyssins appellent leur couvent le couvent *de l'Ange:* c'est là, disent-ils, que l'ange apparut à Abraham pour l'empêcher de sacrifier son fils. Les grecs assurent au contraire que cette apparition eut lieu de l'autre côté de l'église du Saint-Sépulcre, là où est leur couvent, — « et, me dit Hhannah, on ne sait pas qui a raison. »

En descendant de là, nous entrons par la *rue du Patriarche* dans les ruines de l'hospice des chevaliers de Saint-Jean. Les décombres s'y sont entassés, c'est aujourd'hui une terrasse couverte d'herbe avec un palmier au milieu. Le panorama est magnifique; c'est d'ici que l'on devrait prendre la vue de Jérusalem. Il me paraît à peu près certain que les décombres n'ont fait que grossir et élever un tertre naturel qui faisait suite à celui de Golgotha. Peut-être même ces deux éminences n'en formaient-elles primitivement qu'une seule et n'ont-elles été séparées que par les travaux de construction de l'église du Saint-Sépulcre.

Nous sortons de la ville par la porte de Damas. Le vent chasse les nuages, qui traversent le ciel avec rapidité à peu de distance de nos têtes; c'est encore là une

de ces petites circonstances qui rappellent qu'on est à la montagne.

Nous nous dirigeons à droite, pour voir les souterrains qui s'étendent sous Jérusalem et d'où, selon toute apparence, on a tiré les pierres employées à la construction de la ville et spécialement du temple. Ces catacombes sont peu visitées et la plupart des voyageurs n'en parlent pas. L'entrée, qui se trouve au pied de la muraille de la ville, est fort basse et obstruée des débris fétides de la boucherie. C'est là que l'on tue maintenant les moutons et les chèvres (on ne tue jamais de bœufs, on ne mange que ceux qui périssent). Cet abattoir était précédemment dans la ville même; sur les observations des consuls, on l'a transféré ici par mesure de salubrité. Nous allumons des bougies. Après qu'on est un peu descendu, le souterrain devient large et élevé; il s'étend, à ce qu'on suppose, sous la moitié de la ville. En approchant du fond, on voit encore çà et là quelques blocs énormes, tout taillés, pareils à ceux que l'on remarque dans les substructions antiques du mur à l'angle S.-E. de la ville. Ils sont là tout prêts à être mis en œuvre; il semble que le ciseau des ouvriers d'Hiram vienne de les achever et qu'on aille les enlever pour les mettre à la place qu'ils doivent occuper. Mais trois mille ans se sont écoulés depuis qu'ils dorment dans leur sombre demeure, et combien de fois, pendant ce temps-là, la ville qui s'étend sur nos têtes ne s'est-elle pas abîmée dans ses ruines, combien de fois ne s'est-elle pas relevée, sans que l'écho de ses gloires et de ses désastres soit parvenu jusqu'à eux!

La présence de ces blocs tout taillés au fond de ces catacombes m'explique un passage curieux du livre des Rois. Il y est dit en effet « qu'en bâtissant la maison de l'Eternel, on la bâtit *de pierres amenées toutes telles qu'elles devaient être,* de sorte qu'en bâtissant la maison on n'entendit ni marteau, ni hache, ni aucun outil de fer[1]. »

Un peu plus loin à l'est, dans un monticule qui fait face aux murs de la ville, se trouve une belle grotte largement ouverte et qui porte le nom de Jérémie. Je l'ai déjà nommée dans le récit d'une autre excursion. Aujourd'hui j'ai voulu la visiter. Le devant en est fermé d'un mur ; nous heurtons à une poterne. Un jeune homme vient entr'ouvrir et ne nous laisse passer qu'après avoir stipulé d'avance avec Hhannah le bakchiche que nous lui donnerons. Nous voyons venir au-devant de nous le derviche qui fait ici sa demeure. Il tient d'une main son long bâton, de l'autre sa longue pipe. Dans un coin de la grotte, toute sa famille, assise sur des nattes; dans un autre, son cheval, — tout sellé (suivant l'usage), — son âne, ses poules et ses pigeons. C'est une belle et spacieuse demeure. Cet intérieur de troglodyte a bien son charme. Il réalise la paisible vie de famille que La Fontaine prête si bonhomiquement aux divinités rustiques :

> Dans un antre solitaire,
> Un satyre *et ses enfants !...*

Le derviche me fait voir la grande citerne où fut em-

[1] 1 Rois VI, 7.

prisonné Jérémie, mais on ne peut y descendre maintenant, parce qu'elle contient de l'eau. Ce qui a donné lieu à la légende qui fait de cette grotte et de cette citerne la prison de Jérémie[1], c'est la proximité où elles se trouvent de la porte de Benjamin. C'est en effet près d'une porte appelée *de Benjamin* et par laquelle on se rendait dans cette tribu que le prophète fut arrêté par le capitaine Jireija[2].

Si je ne croyais avoir de bonnes raisons pour adopter la tradition relative à la situation de Golgotha, et que je voulusse me lancer dans les conjectures, je pencherais à le placer en cet endroit, qui semble réunir toutes les conditions voulues. Le tertre de Jérémie était, du temps de Jésus, comme il l'est encore aujourd'hui, près de la ville et hors de la ville; il contient des grottes sépulcrales et est entouré de jardins; enfin, à supposer que le lieu appelé Golgotha ait dû ce nom à sa configuration, ce nom conviendrait parfaitement au rocher dont je parle et qui présente bien l'aspect d'un crâne.

Au reste, en examinant de près ce rocher, on s'aperçoit que ce n'était primitivement que l'extrémité nord d'une colline (probablement *Bézétha*), dont la partie méridionale se trouve actuellement dans l'enceinte de la ville et dans laquelle on a ouvert une large tranchée pour y faire passer le mur et le fossé.

Etant descendu de là à Gethsémané, nous montons sur le sommet méridional du mont des Oliviers, pour y

[1] Jér. XXXVIII, 6.

[2] Ibid. XXXVII, 13, 14.

visiter la grotte sépulcrale connue sous le nom de *tombeau des prophètes*. C'est un souterrain divisé en plusieurs compartiments; dans les parois sont pratiquées des niches où les corps étaient déposés. Ici les niches sont perpendiculaires à la paroi et présentent l'aspect de fours; cette disposition a pour effet d'économiser la place et permet d'inhumer dans la même grotte un nombre considérable de morts. Dans beaucoup d'autres tombeaux antiques, les niches sont parallèles à la paroi; c'est le cas, par exemple, dans le saint sépulcre.

Je ne découvre ici aucune trace de sculpture ou de maçonnerie, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur; quelle que soit donc l'origine du nom que porte aujourd'hui ce tombeau, ce n'est pas à celui-là que s'appliquent les paroles de Jésus : « Vous bâtissez les tombeaux des prophètes et vous ornez les sépulcres des justes [1] ». J'ai dit ailleurs que ces mots se rapportent vraisemblablement au tombeau de Zacharie et aux autres monuments du même genre qui se trouvent à nos pieds dans la vallée.

C'est vers ces monuments que nous descendons maintenant. Celui d'Absalon est le plus grand et le plus curieux. Il est entouré d'un amas de petites pierres qui en cachent la base; car, aujourd'hui encore, tout juif et tout musulman qui passe par là jette un caillou contre le monument, en répétant cette malédiction biblique : *Maudit soit qui méprise son père ou sa mère !* [2]

Ainsi Absalon, qui craignait tant que sa mémoire ne

[1] Matth. XXIII, 29.

[2] Deutér. XXVII, 16.

périt avec lui, a réussi à la faire vivre. Une malédiction sans cesse répétée a conservé son nom à ce cénotaphe, et ce monument indestructible assure à son auteur l'immortalité de l'anathème.

Grâce à quelques brêches qui y ont été pratiquées, on parvient, quoique avec peine, dans l'intérieur du mausolée; là aussi le fond est rempli des pierres qu'y ont jetées les passants. J'ai parlé ailleurs du cône qui le surmonte : on peut grimper dans l'intérieur, comme un ramoneur dans une cheminée; pendant que je m'efforce d'y parvenir, j'entends du bruit au-dessus de moi, je lève les yeux et me trouve face à face avec un chacal. Il me regarde avec un certain effroi et voudrait bien s'enfuir. Je puis l'examiner à loisir : sa tête et son manteau fauve le font ressembler beaucoup aux chiens de ce pays-ci, mais il a le col plus gros; sa queue est fort belle et pareille à celle du renard. C'est cet animal si souvent nommé dans l'Ecriture[1] comme l'hôte des lieux abandonnés. Je ne me serais pourtant pas douté qu'il vînt choisir son gîte aux portes même de Jérusalem!

Nous sommes à peu près à la hauteur de Siloé; je fais à Hhannah quelques questions sur ce village; il me répond que c'est une localité habitée par des musulmans et qu'il n'y est jamais allé. Ceci donne une idée de la vie

[1] Le nom de chacal ne se trouve pas, il est vrai, dans nos versions, mais on admet généralement que c'est cet animal qui est désigné dans la Bible sous le nom de אִי (Esaïe XIII, 22; XXXIV, 14. Jérémie L, 39), et peut-être aussi sous ceux de תַּן (Job XXX, 29. Michée I, 8) et de שׁוּעָל (Juges XV, 4. Ps. LXIII, 11.)

orientale, du peu de curiosité des Arabes et des barrières insurmontables qu'établit entre eux la différence des religions. Etre né dans la petite ville de Jérusalem, y avoir passé vingt-cinq ans, et n'avoir jamais eu l'occasion d'entrer dans le seul village de la banlieue, à une portée de fusil des murs !

Ce sera donc moi qui ferai à Hhannah les honneurs de Siloé. Au haut du village sont des tombeaux, maintenant enfouis dans le sol, mais dont on voit encore les bords ornés de sculptures; on remarque aussi des restes de terrasses et d'escaliers taillés dans le roc. C'est là peut-être qu'était cette tour qui s'écroula du temps de Jésus[1]; cette position eût été, du moins, bien choisie pour un fort destiné à défendre la ville et surtout le temple, car on est tout juste en face de l'angle sud-est du Haram.

Siloé a gardé jusqu'à ce jour, presque sans altération, le nom qu'il a dans le Nouveau Testament (*Silouân* en arabe,— dans l'Evangile *Siloam*)[2]. Il est bien beau, vu du dehors; de près, c'est un des villages les plus pauvres que l'on puisse imaginer. Les maisons sont adossées au rocher, ou plutôt ce ne sont que des grottes naturelles ou d'anciens sépulcres, taillés dans les flancs de la montagne et dont on a tant bien que mal fermé l'entrée au moyen de quelques pans de mur. D'autres tombeaux font l'office de fours, d'autres servent de bergeries.

[1] Luc XIII, 4.

[2] Il semble que la désinence de ce nom se soit un peu modifiée du temps de Néhémie au temps de Jésus. Saint Jean et saint Luc écrivent tous deux *Siloam*, tandis que dans l'Ancien Testament on lit *Shélakh* ou *Shiloakh*.

Il y a ainsi, — autant que j'ai pu en juger, — trois rangs de maisons placées les unes sur les autres comme les gradins d'un amphithéâtre ; les toits de la rangée inférieure forment une rue pour les maisons du rang supérieur. Des villages de cette sorte ne sont, me dit-on, pas rares en Judée, où l'on cherche à utiliser les grottes qui existent en si grand nombre. Quand on en a vu un, on comprend mieux cette parole du Seigneur : « Que ceux qui seront en Judée s'enfuient aux montagnes, et *que celui qui sera sur la maison ne descende point* pour emporter quoi que ce soit de sa maison[1] ». Ici, en effet, pour s'enfuir aux montagnes, on n'a point à redescendre de son toit.

Le pied du mont Morijah, vis-à-vis de Siloé, est couvert de jardins potagers, disposés en terrasses, où sont plantés des grenadiers et où l'on cultive des artichaux et d'autres légumes. Ce sont les anciens *jardins du Roi;* ils ont la verdure la plus fraîche que j'aie encore vue en Palestine. Ils la doivent à l'eau du réservoir de Siloé qui est au-dessus et au moyen duquel on les irrigue. La source, proprement dite, est un peu plus haut dans la vallée, encore plus près du village; on l'appelle aujourd'hui *fontaine de la Vierge*. Elle communique par un conduit souterrain avec la fontaine de Siloé.

Celle-ci *coule doucement*[2], dans une grotte située à l'extrémité du Tyropéon et où l'on descend par des degrés : devant la grotte est le réservoir où Jésus envoya l'aveu-

[1] Matth. XXIV, 16, 17

[2] Esaïe VIII, 6.

gle-né[1]. Nous y trouvons une femme occupée à puiser de l'eau. J'ai goûté cette eau, qui ne m'a pas paru très-froide, mais à laquelle je n'ai pas trouvé le petit goût salé que lui attribuent plusieurs voyageurs.

Cette double fontaine de Siloé, jaillissant du rocher même sur lequel s'élevait la maison de Dieu, était pour les Israélites un symbole de vie spirituelle, et il y est fait souvent allusion dans l'Ecriture. Ezéchiel, dans ses magnifiques intuitions du règne de Dieu, voit ces eaux devenir un grand fleuve, répandant la fertilité sur ses bords et rendant la vie aux flots maudits de la mer Morte. « Partout où ce torrent passera, tout reprendra la santé et la vie... Sur ses deux bords il croîtra toujours des arbres fruitiers de toute sorte, dont le feuillage ne se flétrira point et où le fruit ne manquera jamais..., parce que ces eaux sortent du sanctuaire[2]. »

La vallée de Hinnom ou la Géhenne, dans laquelle nous entrons, est étroite, comme celle du Cédron, et a plus que celle-ci la configuration d'une *combe;* il ne paraît pas qu'elle ait jamais servi de lit à un torrent. Du reste, elle est plantée d'oliviers et ne présente point l'aspect rébarbatif auquel on pourrait s'attendre. C'est par une association d'idées tout historique que, pour les Juifs du temps de Jésus, le nom de la Géhenne était devenu celui de l'enfer. Dans le délire d'idolâtrie qui s'empara des Juifs au temps d'Esaïe et de Jérémie, ils y avaient élevé des autels à Baal et à Moloch ; ils y faisaient passer par le

[1] Jean IX, 7.

[2] Ezéch. XLVII. Cf. Zach. XIV, 8.

feu leurs fils et leurs filles, en l'honneur de cette dernière divinité, et nous savons par le livre des Chroniques que les rois Achaz et Manassé donnèrent eux-mêmes l'exemple de cette abomination. Le pieux Josias essaya de mettre un terme à ces crimes en *profanant* la vallée de Hinnom, c'est-à-dire en en faisant une voirie ou du moins un lieu de sépulture. Sans doute les Juifs regimbèrent contre les ordres de Josias et essayèrent de conserver à ce lieu son caractère sacré ; mais les jours vinrent où, bon gré mal gré, on se vit forcé d'enterrer les morts dans la vallée de Hinnom, parce qu'il n'y *avait plus de place* ailleurs, car les cadavres de ce peuple rebelle gisaient sur le sol, en pâture aux bêtes des champs et aux oiseaux des cieux [1]. On comprend que tous ces souvenirs de mort et d'idolâtrie, de crime et de châtiment, aient pu faire de ce lieu le symbole des tourments de l'enfer. La tradition ou la légende chrétienne, — il est difficile ici de décider laquelle des deux, — place sur les flancs de cette vallée un autre lieu de funeste mémoire. C'est *Haceldama* ou le *champ du sang* qui, acheté à un potier du prix de la trahison de Judas, servit dès lors de sépulture aux étrangers [2].

Ce *champ du sang*, appelé encore par les Arabes *Hakel* (le champ) ou *Hakel-Forar* (le champ du potier), est situé sur un rocher qui domine la partie inférieure de la vallée. On a de là une jolie vue sur la ville et sur le mont des Oliviers, et le champ lui-même est planté

[1] Jérémie VII, 30-33.

[2] Matth. XXVII, 8. Actes I. 19.

d'arbres qui en font un site fort agréable. Hhannah me dit qu'il est d'usage, parmi la population catholique de Jérusalem, de venir passer ici en famille le jour de la Pentecôte ; on apporte avec soi des vivres, on s'assied à l'ombre des oliviers et l'on fait sa cuisine dans un des nombreux sépulcres taillés dans le roc tout autour du champ.

Un de ces sépulcres, beaucoup plus vaste que les autres et couvert d'une voûte en maçonnerie, est une sorte de barathre qui fait depuis longtemps l'office de ce que nous appelons la fosse commune : on y jette les corps des pèlerins qui meurent à Jérusalem sans laisser de quoi les ensevelir. C'est spécialement à cette fosse qu'on donne aujourd'hui le nom d'*Haceldama*.

L'usage d'inhumer ici les étrangers n'est-il que la continuation d'une habitude existant depuis le temps des apôtres? Ou bien n'a-t-on établi ici cette fosse commune que pour justifier le nom d'Haceldama que l'on avait cru pouvoir donner à ce champ ? Chacun répondra sans doute à cette question suivant ses préjugés favorables ou défavorables relativement à la tradition.

Quoi qu'il en soit, il n'y a rien d'impossible à ce que ce lieu ait été réellement Haceldama. On y trouve de l'argile à faire des pots, et nous savons que, du temps de Jérémie, la porte qui conduisait de Jérusalem à la vallée de Hinnom, portait le nom de *porte de la Poterie*[1].

[1] *Porta fictilis* (Jér. XIX, 2). C'est là le sens du mot, d'après les rabbins et la Vulgate. Les versions françaises le rendent à tort par *porte orientale*. Selon le targum de Jonathan, cette *porte fictile* serait la même que la *porte stercoraire*.

Nous laissons de côté la partie supérieure de la vallée, où se trouvent encore deux belles piscines, et nous gravissons les flancs de la montagne de Sion, qui est ici assez abrupte. C'est de ce côté-ci que se trouve le seul faubourg de Jérusalem, si l'on peut appeler de ce nom trois uniques bâtiments non compris dans l'enceinte des murs, et qui du reste ont cherché à compenser ce désavantage en se fortifiant de leur mieux.

De ces trois bâtiments l'un, situé à quelques pas seulement de la porte de Sion, est un couvent arménien élevé sur l'emplacement légendaire de la maison de Caïphe. Le second, tout auprès, est la célèbre mosquée de David où se trouve, dit-on, le tombeau du roi prophète. L'entrée de ce tombeau est aussi rigoureusement interdite aux infidèles que celle du *Haram ;* mais on leur permet de visiter le prétendu *Cénacle* qui se trouve au-dessus. Le choix que les moines ont fait de ce lieu pour y rattacher le souvenir du cénacle est un exemple de la méthode d'induction qu'ils ont le plus souvent employée en pareil cas. Comme saint Pierre dit aux Juifs : « Le tombeau du patriarche David est encore au milieu de nous *(apud nos)* jusqu'à ce jour[1] », ils ont cru pouvoir en conclure, en pressant le sens de ces mots, que le cénacle où habitaient les apôtres[2] était situé dans le même bâtiment que le tombeau de David.

Un peu au-dessous, un bâtiment tout neuf est affecté

[1] Actes II, 29.

[2] Actes I, 13. La Vulgate traduit ici par *cœnaculum* le mot grec ὑπερῷον, qui plus littéralement signifie *chambre haute.*

à une école, dépendant de l'évêché anglican et où sont élevés de petits garçons juifs et arabes. Je l'ai visitée déjà plusieurs fois. C'est une espèce de maison-forte, où l'on entre comme dans presque toutes les maisons de Jérusalem, par une petite poterne basse et en se courbant en deux. Alentour est un grand cimetière clos d'un mur blanc, à la mode européenne. Je m'y promenais hier, entre deux rangs de tombeaux, avec la femme du directeur, pendant que ses enfants, fraîches figures toutes blondes et roses, cherchaient les œufs de Pâques que l'on avait cachés pour eux sous les touffes de gazon et égayaient de leurs rires et de leurs grands cris de joie le silence de la Géhenne.

En approchant de la porte de Sion, quelques lépreux accroupis en cet endroit selon leur habitude me tendent la main pour me demander l'aumône. De toutes les infirmités qui s'étalent au grand jour, aucune n'est plus douloureuse au regard que cette hideuse maladie. La lèpre n'affecte pas seulement la peau, comme le croient généralement les profanes en médecine ; elle déforme les membres et les traits du visage, les enfle et les empâte à les rendre méconnaissables. Le cœur se serre à la vue de ces misères sans remède.

Comme c'est aujourd'hui jour de fête, Hhannah m'a proposé de me conduire chez lui et de me faire faire connaissance de sa famille ; j'ai accepté avec empressement, heureux d'avoir une occasion de pénétrer dans la vie de famille de vrais bourgeois de Jérusalem. Nous entrons dans la maison par une allée très-basse et absolument sombre ; je me figure que nous allons pénétrer

dans quelque foyer de misère. Mais c'est ici surtout qu'il ne faut pas se laisser prendre aux premières apparences. Après avoir monté l'escalier, nous nous trouvons sur une jolie petite terrasse et nous entrons dans une chambre haute, fort bien éclairée. Comme toutes les chambres de Jérusalem, elle est voûtée et construite entièrement en pierre de taille, sans lambris et sans plâtrage. Ce genre de construction donne ici à toutes les chambres quelque chose de monumental; c'est une simplicité austère, une imposante nudité qui sied bien à Jérusalem. Aucun meuble; un tapis seulement est étendu sur les dalles; tout autour sont des coussins. A l'un des coins de la chambre (les coins sont toujours la place d'honneur) est accroupi le père Ahouâd; — turban bleu, moustache blanche. — Il fume un narguileh. Quelques voisins sont accroupis près de lui et fument aussi silencieusement. Chacun a laissé ses souliers à la porte; j'en fais autant, et, sur l'invitation de Hhannah, je m'accroupis à l'autre coin de la chambre, faisant vis-à-vis à son père. Mme Ahouâd, — expression bienveillante, robe d'indienne, veste de drap, calotte verte sur la tête, — va me chercher une longue pipe tout allumée, qu'elle fait passer de sa bouche à la mienne. Puis elle me sert un verre de *raki,* qu'elle me verse d'un vase de cristal à anse et découvert, tout pareil à celui qui figure sur les monnaies asmonéennes. Puis viennent un verre de limonade, une tasse de café et des friandises faites par elle à l'occasion de la fête. Ce sont des gâteaux de fleur de farine, moulue très-grossièrement et très-peu cuite, farcie d'une confiture de noix ou de dattes. C'est très-bon.

On m'apporte aussi un œuf rouge. Ici comme chez nous, les chrétiens latins ou grecs distribuent à Pâques à leurs enfants des œufs teints en rouge et l'on s'amuse comme chez nous à les *piquer*. Les musulmans ont le même usage; seulement ce n'est pas à Pâques, mais à leur grande fête, qui est en été (et dont on ne me dit pas le nom), et ils teignent les œufs en jaune.

La conversation n'est pas d'abord très-animée, mais n'est pas moins cordiale. Après avoir dit *marhaba* (bonjour) et *catakhérek* (merci), je me trouve presque au bout de mon arabe. Je rassemble cependant encore deux mots, dont je me sers pour exprimer à Mme Ahouâd la chose la plus agréable sans doute que l'on puisse dire à une mère, — l'éloge de son fils :

— HHANNAH, TAÏB — *Jean est bon!*

Proposition affirmative de la forme la plus élémentaire, mais qui me valut de la part de Mme Ahouâd le plus aimable des sourires.

Cependant, par l'intermédiaire de Hhannah, nous parvenons à causer un peu. Mme Ahouâd me demande avant tout si je suis marié, — puis si ma mère vit encore. Sur ma réponse négative, elle m'adresse le souhait que les Arabes ne négligent jamais d'exprimer lorsqu'on fait quelque allusion à la mort : « Que Dieu vous accorde à vous-même de longs jours! » Puis, elle veut savoir si les œufs sont chers en France et me dit qu'elle serait curieuse d'aller dans ce pays-là, pour voir comment s'y font les mariages.

Le père Ahouâd parle moins, mais me témoigne cependant à plusieurs reprises combien il est heureux

de ma visite. Il exprime en outre son opinion politique. Je ne la répéterai pas, de peur de le brouiller avec la Porte.

Les frères de Jean et sa sœur, entourée de ses enfants, assistent à la conversation, mais sans y prendre part et en se tenant à distance, avec toute la réserve à laquelle sont habitués les jeunes gens dans une famille patriarcale. Quand je me retire, nouveaux compliments et remercîments réciproques.

Je rentre chez moi pour écrire. Le ciel est couvert, l'orage commence; il tonne, il pleut à plusieurs reprises, mais ce ne sont que de fortes ondées durant à peine quelques minutes. Ce soir, à huit heures, le thermomètre marque dix degrés centigrades.

Le climat de Jérusalem est en général très-agréable, grâce à une brise légère qui souffle tous les jours et spécialement toutes les après-midi. Elle ne cesse que dans les mois de mai et d'octobre; aussi ces deux mois, surtout celui de mai, sont-ils pénibles à supporter. Mais du 10 juin environ jusqu'à la fin de septembre, la chaleur est très-tempérée. Le froid de l'hiver ne dure jamais longtemps; cette année, il a été plus rigoureux que de coutume : il y a eu de la glace et, pendant deux jours de suite, deux pieds de neige; mais la neige a fondu le troisième jour.

J'ai parlé tout à l'heure de l'usage où l'on est en Orient de se déchausser avant d'entrer dans une chambre. Dans les maisons particulières, c'est une simple mesure de propreté; comme le tapis sert à la fois de

siége et de table, il importe de ne pas le salir. En entrant dans les lieux saints (mosquées ou églises), on ôte ses souliers par un motif différent; on craint de mêler à une terre réputée sainte la poudre d'une terre profane; c'est pour cela que Moïse devant le buisson ardent reçoit l'ordre de se déchausser[1]. C'est pour cela aussi que les Israélites, lorsqu'ils quittaient un pays étranger pour rentrer dans le leur, secouaient la poudre de leurs souliers avant de franchir la frontière. Jésus fait allusion à cette coutume lorsqu'il dit à ses disciples : « Si quelqu'un ne vous reçoit point, — en sortant de cette ville, *secouez la poudre de vos pieds* en témoignage contre elle[2] ». Cette parole équivaut à cette autre, qui en est pour ainsi dire la traduction : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il soit pour toi comme le Gentil....[3] » — Avec la prédication de l'Evangile, une nouvelle alliance commençait; ceux qui rejetaient les disciples de Jésus rejetaient Celui qui l'avait envoyé[4]; ils s'excluaient du règne de Dieu, ils ne faisaient plus partie du peuple saint, ni leurs villes de la Terre-Sainte.

[1] Exode III, 5.
[2] Luc IX, 5.
[3] Matth. XVIII, 17.
[4] Matth. X, 40.

VII

DE JÉRUSALEM A JÉRICHO

J'aimerais pouvoir raconter ici mes diverses excursions dans les environs de Jérusalem, au tombeau des Rois, à celui des Juges et surtout à Emmaüs et à Nebi-Samouîl. Mais je ne dois pas oublier que le premier devoir d'un voyageur est de ne pas tout dire et, forcé de choisir dans mes souvenirs et mes notes, je me bornerai au récit de deux de ces excursions, l'une à Jéricho et à la Mer morte, l'autre à Bethéhem.

Il n'y avait que vingt-quatre heures que j'étais à Jérusalem, quand une occasion se présenta pour moi d'aller voir la plaine de Jéricho et les rives de la Mer morte. Je dis une occasion, car on n'y va pas comme on veut. Cette contrée est dangereuse pour les voyageurs, plus encore que toute autre partie de la Terre-Sainte. Il ne faut pas s'en étonner; nous savons par la parabole du Samaritain que du temps de Jésus, en plein gouvernement romain, on pouvait être fort proprement détroussé par les voleurs sur la grande route de Jérusalem à Jéricho. Qu'on juge de ce que ce doit être sous le régime

ottoman! Il faut donc prendre une escorte, — non point certes de soldats turcs, on ne ferait qu'attirer l'ennemi! — mais de Bédouins du désert. Ces Bédouins se considèrent comme les souverains légitimes de la plaine du Jourdain et, au fond, je ne sais trop ce qu'on pourrait objecter à leurs droits. C'est avec eux qu'il faut s'entendre, on paye d'avance sa rançon à quelque chef de tribu qui se déclare satisfait, qui s'engage par Allah et par Mahomet à ne pas vous voler le reste et qui vous accompagne pendant le voyage, prêt à vous *donner aide et protection en cas de besoin,* et à vous défendre à la fois contre ses amis et ses ennemis.

Cette rançon, ce tribut, — ou, comme nous disons en Europe, ce visa, coûte souvent assez cher aux voyageurs. Le mieux est pourtant de s'y soumettre. J'ai connu en Palestine un peintre anglais de grand mérite, qui fit cette excursion peu de jours après moi et qui, pour avoir négligé cette formalité, arriva au bord de la Mer morte aussi nu que les montagnes qu'il venait de traverser.

On se forme donc habituellement en caravane et l'on se cotise pour payer la somme exigée par le cheik bédouin. Ces Bédouins du désert sont d'ordinaire de brillants guerriers, bien montés et bien armés, une sorte de chevaliers errants, à cela près qu'ils font plus de torts qu'ils n'en redressent. Il ne faut pas en conclure que tous les cheiks soient pareils. La tribu arabe, comme l'était primitivement chez nous la commune, n'est qu'un agrandissement de la famille; et le cheik correspond par conséquent à peu près à ce que nous appelons un maire de village. Il y en a de toute sorte. Il n'est pas d'ailleurs

indispensable pour le cheik, comme il l'est pour le maire, qu'il sache écrire son nom au bas d'un acte. Ici, l'on se contente de tremper dans l'encre l'anneau que l'on porte toujours au doigt et d'en timbrer la pièce qu'il s'agit de signer.

Le lendemain donc de mon arrivée à Jérusalem, les quatre Américains que j'avais rencontrés à Ramleh me proposèrent de me joindre à eux pour faire l'excursion de la Mer morte. Ils s'étaient pourvus d'une escorte et avaient un excellent drogman. Ces drogmans — que l'on prend d'ordinaire en Egypte — ne sont pas seulement des interprètes, comme l'indique leur nom ; ce sont souvent des *entrepreneurs de voyage,* avec lesquels le touriste fait prix d'avance et qui le promènent à tant par jour, s'engageant à le fournir de vivres, de tentes, de chevaux et de domestiques. C'est un arrangement très-commode et qui n'a d'autre défaut que de ressembler trop aux *trains de plaisir*.

Mais voilà assez de préliminaires. Je reprends mon journal pour transcrire le récit de cette excursion.

Lundi, 29 mars. Nous partons à dix heures du matin, avec notre drogman et deux Bédouins qui nous servent d'escorte. L'un d'eux porte le grossier vêtement de laine, largement rayé de blanc et de brun, qui est le costume ordinaire des Bédouins; l'autre est un cheik; il est vêtu d'une robe de soie rouge et coiffé d'un ample mouchoir de soie jaune , serré à la tête et dont les longues franges encadrent son visage de la façon la plus pittoresque. Il est monté sur un superbe cheval blanc et tient à la main

une longue lance; on croit voir un héros sarrazin de l'Arioste. Son expression douce et calme, son visage aux traits réguliers, sa barbe courte et fine laissant à découvert les lèvres et le tour de la bouche, lui donnent une ressemblance frappante avec la figure traditionnelle du Christ.

Nous sortons par la porte Saint-Etienne et descendons dans la vallée. Arrivés devant Gethsémané, nous le laissons à notre gauche et montons le chemin qui coupe en écharpe le flanc de la montagne des Oliviers. On passe ensuite le col qui sépare cette montagne de celle du Scandale.

De grandes troupes de pèlerins musulmans montent avec nous en chantant. Ils se rendent au tombeau de Moïse. La plupart sont des femmes et des jeunes filles en habits de fête. Je ne puis me lasser d'admirer la grâce de leur costume; c'est une simple tunique, bariolée de longues bandes de toutes couleurs; ces couleurs sont éclatantes, mais assorties avec un goût extrême. Elles portent sur leurs têtes leur petit paquet, qu'elles y maintiennent de leurs mains jointes; leurs bras nus, chargés chacun d'un double bracelet d'argent, laissent retomber leurs larges manches, ouvertes à la chinoise, qui pendent jusqu'au-dessous du genou. Leur taille est svelte et élégante et leur visage des plus agréables, malgré son extrême maigreur.

Ce sont des femmes de la campagne, aussi ne sont-elles point voilées. J'aime à me représenter que ce costume, si différent de celui que portent les femmes des villes, est l'ancien costume israélite, conservé tradition-

nellement dans les campagnes à travers les révolutions et le mélange des races. Nous savons du moins, par la Bible, que chez les anciens Hébreux les *beaux habits* des enfants et des jeunes filles étaient des habits bigarrés. Telle était la tunique donnée à Joseph par la tendresse de son père[1], telles étaient celles que portaient les filles de David[2].

Le chant de ces pèlerins est joyeux, bien différent de celui que j'ai entendu jusqu'ici chez les Arabes; il semble que ce soit aussi un souvenir d'autrefois, un écho de ces heureux cantiques chantés en chœur par les pèlerins hébreux revenant de la fête de Pâques.

D'autres sont à cheval. Ici c'est un homme à grande barbe, avec ses enfants en croupe. Ailleurs, on voit un équipage d'un genre très-singulier : deux femmes, assises dans de grandes cages de bois, se font équilibre des deux côtés du cheval. Un dais rouge s'étend sur le tout.

Après avoir tourné le flanc du mont des Oliviers, nous trouvons, sur le versant opposé à Jérusalem, le village de Béthanie. Il est misérable, mais sa situation entre deux montagnes et les quelques arbres qui l'entourent lui donnent quelque chose d'agréable, qui se prête aux doux et touchants souvenirs que son nom réveille. Notre drogman nous conduit à une masure où l'on montre le tombeau de Lazare; nous y descendons, c'est une grotte profonde. Rien ne confirme l'authenticité de ce tom-

[1] Genèse XXXVII, 3.

[2] 2 Samuel XIII, 18. Le mot hébreu (כתנת פסים) est le même que dans le passage de la Genèse cité ci-dessus. La Vulgate traduit à tort par deux mots différents.

beau; je ne saurais cependant, comme certains voyageurs, y voir une impossibilité.

On descend de là par un chemin rapide et pierreux, comme nous en avons déjà vu sur la route de Ramleh à Jérusalem et comme nous en verrons encore beaucoup aujourd'hui. Nous continuons par des vallées et des sommets de montagne arrondis en dos de mouton, — c'est l'image qui se présente la première à la pensée; l'étrange comparaison du Psalmiste l'est moins en Judée qu'elle ne le serait ailleurs : « Qu'aviez-vous, ô montagnes! pour sauter comme des béliers, et vous, collines, comme des agneaux? »[1] Ces montagnes toutes moutonnées, où l'on ne franchit un sommet que pour en voir un autre devant soi, ces *montagnes entrecoupées,* comme les appelle le Cantique des cantiques[2], donnent à bien d'autres passages de l'Ecriture un singulier à propos; car ce caractère du pays a inspiré aux poëtes hébreux bien des traits qui ne se seraient pas présentés à d'autres. « Qu'ils sont beaux sur les montagnes, s'écrie Esaïe, les pieds de celui qui apporte de bonnes nouvelles! »[3] Et la Sulamithe : « J'entends mon bien-aimé! Le voici qui

[1] Ps. CXIV, 6. C'est à cet ordre d'images que se rattache le nom de *taureau (Taurus)* donné par les anciens à un si grand nombre de montagnes. Le mont des Oliviers est appelé aujourd'hui par les Arabes *Djébel-et-Tûr,* moutagne du Taureau. On donne le même nom au Garizim, au Thabor et au massif du Sinaï. Il était naturel à des peuples pasteurs de désigner ainsi un sommet qui se fait remarquer parmi ceux qui l'entourent, comme un taureau élevant sa tête au-dessus du reste du troupeau.

[2] Cant. II. 17.

[3] Esaïe LII, 7.

vient, sautant sur les montagnes et franchissant les coteaux.»[1]

Aucune trace d'habitation; çà et là cependant, encore quelques champs cultivés; le pays est désolé, mais son aspect n'a rien de triste et du haut des sommets la vue s'étend au loin.

Bientôt toute trace de culture disparaît et nous sommes dans le désert, — non point le désert de sable tel que nous l'avons vu en Egypte, mais la steppe, le pâturage, ce que les Hébreux appellent *midbar*. Ni arbre, ni arbuste, rien qu'un petit gazon colorant inégalement un sol tout couvert de gros cailloux. Est-ce dans ce désert même, si voisin du Jourdain. — est-ce dans un autre désert du même genre, que Jésus fut poussé par l'Esprit après son baptême et passa quarante jours? Quoi qu'il en soit, on ne peut le traverser sans avoir sous les yeux l'histoire de la tentation. « Dis que ces pierres deviennent des pains ! » Je ne sais trop quel autre *substrat* ce lieu aurait pu fournir au miracle que le diable demandait à Jésus. La haute montagne d'où Satan lui fit voir les royaumes du monde et leur gloire n'est pas non plus difficile à trouver. Il ne manque pas, sur les sommets qui nous entourent, de panoramas des plus étendus; la légende a rattaché à l'un de ces sommets le souvenir de cette histoire; elle l'appelle la *Quarantaine,* en mémoire du jeûne de Jésus.

De grands troupeaux de chèvres et de moutons paissent sur les pentes des montagnes. Il n'y a point ici de

[1] Cant. II, 8.

chèvres tachetées comme j'en ai vu souvent en Egypte, ou fauves-blanches comme nous en avons beaucoup; elles sont presque toutes d'un noir d'ébène et les moutons sont parfaitement blancs. On comprend d'autant mieux comment ces deux espèces, que l'on voit presque toujours ensemble et qui présentent pourtant un si frappant contraste, ont pu fournir à Jésus une image toute naturelle pour peindre la différence absolue qui existe entre les bons et les méchants. Chèvres et moutons paissent par bandes séparées, sous la conduite d'un seul berger, — les moutons réunis en troupeau compacte autour du pasteur, selon leur habitude bien connue, les chèvres plus dispersées et se livrant à leur humeur vagabonde. Souvent une chèvre vient promener sa robe noire au milieu des blanches toisons et amène la perturbation dans les rangs paisibles des brebis. Aussi faut-il que, de temps en temps, le berger intervienne pour rétablir l'ordre, en démêlant les deux troupeaux. On se rappelle le tableau du jugement dernier! « Toutes les nations *s'attrouperont* devant le Fils de l'homme *(congregabuntur ante eum)*, et il séparera les uns d'avec les autres *comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs.* »[1] Jésus parle de ce fait comme d'un fait habituel. Peut-être l'avait-il sous les yeux au moment même où il parlait; car il était assis sur la montagne des Oliviers, d'où ses regards pouvaient s'étendre sur ces mêmes pâturages que je parcours en ce moment[2].

[1] Matth. XXV, 32.

[2] Matth. XXIV, 3.

Pendant que je contemple cette petite scène de la vie pastorale, une autre parabole du Sauveur[1], — la plus belle des paraboles, s'il était permis de choisir, — se répète aussi sous mes yeux. Entraînée par je ne sais quel caprice, une brebis s'est échappée et s'enfuit vers le sommet de la montagne. Je vois le berger *laisser là les quatre-vingt-dix-neuf autres* et courir après la brebis indocile. Haslin — c'est notre drogman — dont le cheval vaut mieux que le mien ou qui sait en tirer meilleur parti, prend pitié de ce pauvre homme et l'aide à poursuivre la fugitive. Il la force bientôt à rebrousser chemin ; le berger s'en empare, la charge sur ses épaules *et la rapporte tout joyeux*.

Nous arrivons à un khân en ruines, c'est la seule construction, même ruinée, que j'aie remarquée depuis Béthanie, sur toute la route de Jérusalem à Jéricho. Les Orientaux appellent *khân* ce que nos écrivains nomment d'ordinaire caravansérail : c'est l'auberge de l'Orient, auberge sans lit et sans cuisine, où le voyageur ne trouve qu'un abri contre les rayons du soleil ou la fraîcheur de la nuit. J'aurai occasion de parler ailleurs de ce que sont les khâns dans les villes ; dans les campagnes, c'est un simple hangar ; on en trouve en assez grand nombre dans les divers pays de l'Orient — et en Grèce même, à peu d'exceptions près, ce sont encore les seules auberges. La Palestine en avait jadis, mais, sur ce point comme sur tant d'autres, elle est aujourd'hui en décadence ; on n'y trouve plus que les ruines de ces hôtelleries primitives.

[1] Luc XV, 4-7.

C'était après une cabane de ce genre *(diversorium viatorum)* que soupirait Jérémie, témoin des désordres et des crimes de ses concitoyens : « Oh ! qui me donnera dans le désert, disait-il, une cabane de voyageurs ! J'abandonnerais mon peuple et je m'en irais d'avec eux, car ce ne sont que des adultères, c'est une bande de fourbes ! »[1] Et plus loin, dans le même discours, il pleure sur la destruction de ce dernier asile, sur l'immense dévastation qui n'a pas même épargné ces humbles cabanes : « Je pleurerai sur les montagnes, je chanterai une complainte sur les huttes du désert, car elles ont été brûlées parce qu'il n'y a plus de passants[2] ! »

Le khân où nous nous arrêtons est sur la hauteur, dans un site pittoresque et d'où la vue s'étend assez au loin. Près de là est une antique citerne qui n'est pas encore entièrement dégradée. Ce khân est justement à moitié chemin entre Jérusalem et Jéricho, c'est-à-dire à trois heures de marche de chacune de ces deux villes ; on peut supposer que c'était l'étape, le relai peut-être, et probablement le seul, entre ces deux grandes cités. Qui sait si ce n'est point là *l'hôtellerie* où le Samaritain compatissant conduisit le voyageur ? En tout cas, c'est sur cette route que Jésus prononça cette admirable parabole. Car nous voyons qu'en partant de là il arrive d'abord à *une bourgade où Marthe le reçut dans sa maison*[3]. Et nous savons par saint Jean que Marthe habitait Béthanie, le

[1] Jérémie IX, 1.
[2] Ibid., IX, 9.
[3] Luc X, 38.

premier village, en effet, que l'on trouve sur son chemin en approchant de Jérusalem par la route de Jéricho. Cette fois encore, comme tant d'autres, c'étaient les circonstances du moment, c'étaient les lieux où il se trouvait qui fournissaient au Sauveur les images dont il avait besoin.

Je ferai remarquer à ce propos que les évangiles synoptiques, saint Luc en particulier, observent dans leurs récits un ordre chronologique beaucoup plus strict qu'on ne le suppose généralement. L'étude du Nouveau Testament, faite sur les lieux, le prouve en mainte occasion. Ce que je viens de dire en est un exemple : saint Luc, — qui n'était pas de ce pays-là, — paraît avoir ignoré que la bourgade de Marthe fût précisément Béthanie; néanmoins l'ordre de son récit se trouve parfaitement d'accord avec la succession des lieux[1].

Je reviens à mes moutons et à mes bergers, — car *Khân-Khadrûr* me fournit une nouvelle occasion d'apprendre à connaître ce que sont les bergers du désert. Nous avons mis pied à terre, et nous nous groupons pour prendre notre déjeûner — non pas près du khân, dont, à cette heure du jour, les pans de mur encore subsistants ne suffisent plus pour nous donner de l'ombre, — mais à l'abri d'une large grotte que nous offre le flanc de la montagne; cette hôtellerie naturelle survit à celle qu'avait élevée la main des hommes; elle l'avait précédée,

[1] Saint Luc paraît même ignorer que tout cela se passe en Judée; mais saint Jean mentionne expressément ce voyage de Jésus à Jérusalem.

et c'était sans doute la présence de cette belle grotte qui avait habitué les voyageurs à faire leur halte en ce lieu-là. — Haslin étend par terre un tapis et y étale nos provisions. — Un petit berger, qui nous a vus nous arrêter, accourt à nous du haut de la montagne ; c'est un garçon de douze à quatorze ans, — le vrai chevrier classique, jambes et pieds nus, sarreau gris à ceinture lâche, et sur l'épaule, — jetée en écharpe, — la couverture de laine dont il s'enveloppe pendant la nuit[1]. N'allez pas cependant compléter le tableau : *de collo fistula pendet.* Non, la flûte rustique de Polyphème ne serait pas de mise chez les bergers de Judée; ce qui pend à son col, c'est un long pistolet, tandis qu'à sa ceinture brille une énorme poire à poudre, vide, hélas! pour le moment, et qu'il nous présente avec des gestes suppliants, nous demandant de la remplir. Malheureusement je ne puis satisfaire son désir.

Dans nos idées, nous ne concevons rien de plus idéalement paisible que le métier de berger. Mais en Palestine, je ne crois pas avoir vu de berger, grand ou petit, qui ne fût fort bien armé. C'est nécessaire surtout dans ces solitudes. Il faut être prêt à se défendre contre les brigands et les bêtes sauvages; à l'âge de mon petit pâtre, et dans ces mêmes montagnes de Juda, David, gardant les troupeaux de son père, avait eu déjà à disputer ses brebis à la patte de l'ours et à la griffe du lion[2].

[1] « Comme un berger s'enveloppe de son manteau. » Jérémie XLIII, 12.

[2] 1 Sam. XVII, 34 et 35.

Ceci, si je ne me trompe, doit redonner un peu de ton à mainte image biblique que nous risquons souvent d'affadir, grâce à nos bergeries occidentales. Il faut tâcher d'oublier Némorin. L'expression de *pasteurs des peuples,* — c'est ainsi que les rois sont appelés dans la Bible et dans Homère, — est bien loin d'exclure toute allusion guerrière, comme il le semblerait d'abord[1]. Le bon berger n'est pas seulement celui qui conduit ses brebis *dans des parcs herbeux, le long des eaux paisibles*, c'est celui *dont le bâton et la houlette les rassurent*[2], qui ne permet à personne de les ravir de sa main, qui est prêt à combattre pour les défendre et *à donner sa vie pour elles*[3].

Je regrette de faire tant de digressions et je ne sais vraiment quand j'arriverai à Jéricho. A chaque pas, en parcourant la Terre-Sainte, on voit surgir quelque souvenir qui vous empêche d'avancer. Un voyage dans ce pays est un commentaire perpétuel de l'Ecriture. Cela a été dit cent fois, mais je le dis encore une, parce que c'est cent fois plus vrai que je ne me l'étais imaginé. Il n'est besoin ni de beaucoup de science, ni de beaucoup d'observation, ni de grande réflexion, pour profiter d'un voyage pareil. Tout vient vous y chercher. Le seul regret que l'on éprouve est celui de laisser échapper beaucoup; on a l'embarras de la richesse.

C'est charmant pendant le voyage, mais c'est un incon-

[1] Voyez, par exemple, Jérémie VI, 3.

[2] Ps. XXIII.

[3] Jean X, 1-16.

vénient quand on le raconte. *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,* et l'on craint d'être accusé de trop de bon vouloir. On pardonnera plutôt, en effet, au voyageur qui n'a rien vu qu'à celui qu'on soupçonne d'avoir trop vu. Je dois dire néanmoins que, pour que rien ne manquât à ce que j'avais observé depuis trois heures sur cette route célèbre de Jéricho, je ne tardai pas à confirmer ce que nous savons par l'Evangile des voleurs qui l'infestent. Je rencontrai un de ces brigands garrotté de cordes et qu'un autre homme faisait marcher devant lui. Aujourd'hui cependant, en notant le fait, il me vient un scrupule : lequel des deux était le voleur? Mais cela ne fait rien à l'affaire. L'essentiel est qu'il y en eût un.

Enfin, nous découvrons la Mer morte, d'un beau bleu, plutôt clair dans ce moment-ci, comme celui de nos lacs suisses, et bientôt, à gauche, la vallée du Jourdain. Cette vue de haut est d'un grand effet, surtout après le désert que l'on vient de traverser. La solitude et la stérilité des bords de la Mer morte n'a rien qui attriste et qui étonne; on y est accoutumé d'avance et l'œil ne songe qu'à jouir de cette belle étendue d'eau.

Pour ceux de mes compatriotes qui aiment les analogies, je dirai que cette vue rappelle d'une manière assez frappante le bout du lac de Neuchâtel et la plaine d'Yverdon, vus de l'ancienne route de Lausanne. Les monts de Moab et d'Ammon figurent assez bien le Jura. La situation de Jéricho serait celle du Valentin. Mais tout cela en très-grand, cela va sans dire, — et mieux éclairé, — une peinture au lieu d'une gravure, car c'est

toujours là l'image qui se présente à l'esprit quand on compare les paysages de l'Orient à ceux de nos contrées du Nord.

Nous n'avons plus qu'une descente, mais elle est longue et mauvaise ; mon cheval fatigué trébuche à chaque pas; bientôt nous traversons un joli petit ruisseau, il y plonge ses naseaux fumants et se désaltère à longs traits.

Nous voici dans la vallée. Nous suivons un moment le pied de la montagne, en nous éloignant du lac. La végétation a recommencé à se faire voir, mais ce ne sont que des arbustes, tous épineux. Le plus beau porte des fleurs lilas, à étamines jaunes, pareilles à celles de la pomme de terre, et un fruit rond de la grosseur d'une pomme d'api et d'un beau jaune citron, tout rempli de petits grains. Nous allons à la source appelée *fontaine d'Elisée,* en souvenir de l'histoire rapportée par le livre des Rois[1]. Il est probable, en effet, que cette source est bien celle dont il s'agit dans le récit biblique ; car, bien loin à la ronde, il ne s'en trouve pas d'autre dans les environs de Jéricho.

Jéricho, à laquelle la Bible donne le nom de ville des palmiers, était entourée jadis d'une forêt de ces beaux arbres. On en voyait quelques-uns encore au commencement de ce siècle ; il n'y en a plus un seul aujourd'hui, il n'y a plus même de sycomore comme celui sur lequel monta Zachée. Une tour carrée, de construction franque et aux trois quarts ruinée, un pauvre hameau fortifié par une clôture d'épines sèches, — voilà tout ce qui reste aujourd'hui de Jéricho.

[1] 2 Rois II, 19-22.

Au temps d'Elie et d'Elisée, Jéricho avait une école de prophètes. Mais ce n'est point là ce qui fait vivre sa mémoire. Les noms qui l'ont illustrée ne sont ni des noms de prophètes, ni des noms de rois et de sacrificateurs; ce sont des noms de gens hors la loi, mais inscrits au *Livre d'or* de la Grâce. C'est celui de cette femme de mauvaise vie qui, prémices des païens, précurseur des pécheresses de l'Evangile, fut sauvée par la foi dans la ruine d'une ville entière[1]; — c'est celui de ce péager Zachée auquel fut adressée cette parole, résumé d'une nouvelle alliance : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu »;[2] — c'est celui de ce mendiant aveugle, assis aux portes de la ville, qui criait à Jésus : Fils de David, aie pitié de moi !

— Que veux-tu que je te fasse ?

— Maître, que je recouvre la vue.

— Va, ta foi t'a sauvé[3].

Près de la vieille tour dont je viens de parler, dans le lit d'un torrent desséché, nous voyons un grand nombre de tentes; c'est le camp des pèlerins coptes arrivés avant nous de Jérusalem et qui, demain matin, iront se baigner dans le Jourdain. Des familles entières sont là, allant et venant; les uns préparent le repas, d'autres sont assis sur le gazon; on n'entend que chants et cris de joie. C'est un spectacle heureux et animé, une belle fête à l'orientale, dont nous n'avons aucune idée.

[1] Josué II. Hébr. XI, 31.

[2] Luc XIX, 10.

[3] Marc X, 46-53.

Nos tentes sont dressées de l'autre côté du ravin. Nous nous couchons bientôt, car il faudra nous lever de bonne heure. J'entends longtemps encore auprès de ma tente les chants et les jeux des Coptes. Ils paraissent s'amuser surtout à une sorte de ronde : l'un d'eux chante, tous les autres l'accompagnent d'un battement de mains cadencé et répètent plusieurs fois le refrain avec enthousiasme. C'est primitif, c'est presque sauvage, et pourtant c'est sage et décent. Le christianisme a passé par là, et, s'il a passé outre, il a du moins laissé son parfum. *Servabit odorem testa diu.*

Je pense, en m'endormant, à ce Jéricho détruit, à cette Mer morte si voisine, et je me dis que si l'Eternel notre Dieu n'eût eu pitié de nous, «nous aurions été comme Sodome, nous serions devenus semblables à Gomorrhe!»[1]

[1] Esaïe I, 9. Rom. IX, 29.

VIII

LE JOURDAIN ET LA MER MORTE

A Monsieur L. B., à ******

Jérusalem, avril 1858.

Mon cher,

J'ai fait déjà plusieurs excursions dans les environs, à Emmaüs, à Saint-Jean du Désert, à Bethléhem et ailleurs. Ma promenade à la Mer morte est une de celles qui m'ont le plus intéressé; là, comme du reste dans tout ce que j'ai vu de la Judée, le pays est infiniment plus pittoresque que je ne le croyais; il a quelque chose de large, d'ouvert, à quoi je ne m'attendais pas; il est, comme on dit, d'un grand style. Mais s'il est très-beau *géographiquement,* il est dans un état de désolation vraiment affreux : c'est la ruine d'une ruine. Il semble que, toute trace de l'activité humaine ayant dès longtemps

disparu, la terre elle-même ait fini par se décrépir et se décharner. Le rocher perce partout, la terre s'éboule, partout des rivières sans eau. Exceptons-en pourtant le Jourdain, où j'ai failli me noyer. Nous avions couché à Jéricho ou plutôt sur l'emplacement où fut Jéricho. A deux heures du matin, — huit heures arabes, comme on dit ici, — nous partîmes pour aller voir le Jourdain. La pleine lune de *Nisan* — car c'était précisément la nuit de la Pâque juive — éclairait autour de nous le tableau le plus beau et le plus original que j'aie vu de ma vie. Quelques centaines de pèlerins coptes, hommes, femmes, enfants, en turban, en tarbouche, à pied, à âne, à cheval, se mettaient en marche à la blanche lumière de la lune, au milieu d'une plaine couverte de broussailles. Leurs popes les conduisaient. On entendait dans le silence de ce désert des conversations en langue étrange, des cris, tout le tumulte d'un départ. Je songeais aux enfants d'Israël sortant d'Egypte par une nuit pareille. Bientôt pourtant, l'ordre s'établit et l'on n'entend plus guère que le hennissement des chevaux et le craquement des épines qu'ils froissent sous leurs pas.

Nous prenons les devants et, en une heure et demie de petit trot, nous arrivons au Jourdain. Un doux murmure d'eau courante nous en annonce le voisinage. Il coule en gracieux contours entre des arbres touffus, qui se penchent sur ses eaux pour en aspirer la fraîcheur. Ce cours du Jourdain est un ruban vert au milieu du désert, une route bénie et fleurie à travers des lieux desséchés et maudits. La belle image du Psalmiste, — « un arbre planté près des eaux courantes et dont le feuillage ne se

flétrit point»[1], — est, dans ces pays brûlants, d'une vérité bien plus absolue et bien plus frappante que partout ailleurs.

Tout en faisant cette réflexion, j'admirais le beau paysage qui m'entourait et qu'agrandissaient encore ces indéfinissables effets produits par la demi-lumière de la lune, — cette large plaine que dominent d'un côté les montagnes arrondies de la Judée, de l'autre celles de Gad et de Ruben, formant une muraille escarpée prolongée en ligne horizontale. Cependant les Coptes étaient arrivés. A grands cris de joie, ils avaient mis pied à terre, en un instant ils s'étaient dépouillés de leurs vêtements et se baignaient ou plutôt se lavaient au bord du fleuve.

Le Jourdain n'est pas plus large que la Thièle. Je me jetai aussi à l'eau, un peu plus haut que les Coptes (et pour cause) et, en ancien habitué du *môle de la Guillotine,* je voulus traverser la rivière à la nage pour aller cueillir sur l'autre rive *les palmes de l'Idumée.* Mais le courant était si fort que je fus entraîné rapidement; je luttai de toute ma puissance et enfin, épuisé, je me mis à crier au secours. Mais le Copte n'est pas nageur et n'entend pas le français; il restait paisiblement au bord, se contentant d'avoir de l'eau jusqu'à mi-jambe. D'ailleurs je dérivais, dérivais toujours et commençais à être bien loin d'eux. Grâce à Dieu, au bout de cinq minutes d'angoisse, je parvins assez près du bord pour m'accrocher à une branche, je traversai la foule en cou-

[1] Ps. I, 3. Jérémie XVII, 8.

rant et revins à mes habits que je retrouvai, mais non sans peine.

Le danger avait été réel, et j'ai su depuis de très-nombreuses histoires de voyageurs noyés dans le Jourdain. Il ne faut pas croire pour cela qu'il ait toujours autant d'eau et que le cours en soit aussi rapide à toute époque de l'année. C'est au printemps, à la fonte des neiges du Hermon, qu'il subit cet accroissement extraordinaire. Josué, qui le passa à peu près au même endroit et à la même saison, — quatre jours plus tôt seulement[1], — fait la remarque expresse que « dans ce temps de l'année le Jourdain regorge par-dessus tous ses bords[2]. » Dieu ne se sert pas toujours d'un miracle apparent comme celui de Josué, pour nous faire voir qu'il veille sur nous.

Après s'être baignés eux-mêmes, les Coptes plongent dans le fleuve, à trois reprises, les petits enfants qu'ils ont avec eux, puis ils lavent leurs vêtements dans l'onde sacrée. On monte ensuite sur les arbres du rivage, on coupe ou l'on casse force bâtons de toute grandeur, on les trempe aussi trois fois dans le Jourdain et on les emporte en souvenir. Après quoi, toute cette multitude se remet en marche et s'éloigne, toujours avec ces grands cris de joie que nous ne connaissons pas en Occident et qu'il faut avoir entendus pour comprendre ce que c'est que ce *chant de triomphe*, dont la Bible parle si souvent[3].

Cependant l'aube a paru. Nous partons en même temps

[1] Josué IV, 19.

[2] Josué III, 15.

[3] En hébreu רנה. Ps. XXX, 6; XLII, 5 et ailleurs.

que les Coptes, mais nous nous dirigeons du côté de la Mer morte, à travers la plaine toujours couverte d'épines. Les deux Bédouins qui nous servaient d'escorte viennent d'être remplacés par un troisième, armé d'une lance d'une longueur hyperbolique. Il galope admirablement dans la plaine.

L'eau de la Mer morte est claire et limpide et, à la vue, ne diffère en rien de la meilleure eau; aussi nos chevaux y plongent-ils avidement leurs naseaux, qu'ils retirent aussitôt avec dégoût. Je goûte cette eau et je lui trouve une saveur encore beaucoup plus salée que je ne le supposais. Pour en avoir mis dans la bouche une gorgée que l'on rejette immédiatement, on sent longtemps encore un goût de nitre insupportable. Quand on y a trempé les mains, on ne parvient pas à les essuyer entièrement, et la peau continue à être affectée d'une sensation astringente fort désagréable; les cailloux du rivage restent toujours mouillés et luisants; bref, c'est de l'eau de mer à une plus haute puissance, une mer salée au nitre et non au sel de cuisine.

Il est bien entendu qu'en digne souscripteur de la collection Challandes, j'ai ramassé pour le musée de Neuchâtel des cailloux et des coquilles, non pas des coquilles de mer, — il n'y a pas de vie animale dans la Mer morte, — mais des coquilles d'eau douce mêlées, à des détritus de jonc charriés par le Jourdain. C'est un de mes compagnons de voyage qui m'a fait faire cette distinction. Pour moi, que de fois déjà j'ai regretté mon ignorance en zoologie, en botanique, en géologie! Quelques connaissances de ce genre m'auraient souvent servi à

mieux saisir le caractère propre d'une contrée ; — on a beau ouvrir les yeux aussi grands qu'on peut, on n'est maître d'une chose que quand on sait la nommer ; c'est l'histoire d'Adam et des animaux. Dans un voyage comme celui-ci, on trouve à tirer grand parti de ce que l'on sait, — même des moindres choses. Ainsi, à défaut de l'arabe, que j'ai le regret et presque le remords de n'avoir pas continué, l'hébreu m'a souvent été fort utile ; j'ai été très-heureux également de savoir quelques mots d'anglais et d'avoir l'audace nécessaire pour créer la langue italienne, — *pour le besoin de la cause.* Ces deux langues (l'italien et l'anglais) sont de tous les idiômes d'Europe les plus utiles en Orient; le français ne vient qu'après; le temps n'est plus de saint Louis et du *beau Dunois,* — le temps n'est plus où toute l'Europe était le *Frangistan* et tous les Européens des Francs. Maintenant on les appelle des *Inglesi.* Le *Francese,* l'*Austriaco,* le *Milore* (celui-ci est l'Anglais proprement dit, dans lequel rentre l'Américain), ne sont considérés par les Arabes que comme des variétés du genre *Inglese.* Ce n'est pas, je crois, que les voyageurs anglais soient beaucoup plus nombreux que les autres, mais ils comptent double, — ici comme en Suisse, et par la même raison. — Mais, encore une fois, pourquoi ne nous sommes-nous pas remis à apprendre l'arabe ?

Les voyages en Orient ont bien leur côté difficile : d'abord il y a en Palestine des chemins, — ou plutôt des endroits par où l'on passe, — qui sont vraiment épouvantables, et deux ou trois jours de petit trot, sur des montagnes de cailloux roulants, ne laissent pas d'être

fatigants pour *un cavalier du dimanche* — comme on m'appelait à Berlin dans mon premier semestre de manége. Le cheval célèbre qui descendit sans hésiter le grand escalier de la Rochette, y aurait peut-être regardé à deux fois avant de descendre à Jéricho.

Je ne te fais pas d'autres récits, tu trouveras tous mes faits et gestes consignés dans mes notes de voyage. Je ne te répéterai pas ce que je t'ai dit de l'impression religieuse que produit Jérusalem. Elle est très-réelle et je comprends maintenant ce que c'est qu'un pèlerinage. Sans doute la vue de la Judée ne donnerait pas de la foi à un incrédule, mais la foi que l'on a, si faible qu'elle puisse être, se trouve, dans ces lieux-là, réveillée et affermie. Comme la Création, comme l'Histoire sainte, la Terre-Sainte est elle-même une page de la Révélation.

IX

RETOUR DE LA MER MORTE, PAR MAR-SABA

Tandis que la plus grande partie de la Palestine est d'un climat tempéré, la vallée du Jourdain et surtout la plaine de Jéricho et le bassin de la Mer morte ont le climat des tropiques. Ce fait est dû en partie à leur situation, beaucoup au-dessous du niveau de la Méditerranée, — en partie aussi aux parois de rochers nus dans lesquels ils sont encaissés. Pendant l'été, la chaleur y est insoutenable et les habitants de Jérusalem osent à peine s'y aventurer; l'hiver est le seul printemps de Jéricho. On peut se figurer de quel agrément devait être jadis pour les Juifs la proximité de ces deux villes, qui ne sont guère plus distantes l'une de l'autre que Paris ne l'est de Versailles. En passant l'été sur les fraîches montagnes de Jérusalem ou de Bethléhem et l'hiver sous les palmiers de Jéricho, à l'abri de ces grands rochers réchauffés par le soleil, on pouvait se procurer sans grande peine les délices d'une température toujours douce et bienfaisante et d'un éternel printemps.

Quand nous quittons les bords de la Mer morte, — à 8 ou 9 heures du matin, — les rayons du soleil commencent déjà à être accablants. Nous ne prenons pas pour retourner à Jérusalem le chemin par lequel nous sommes venus; nous suivons une autre ligne, plus au sud, et qui doit nous faire passer par le couvent de Mâr-Saba. Nous montons par des chemins rapides et étroits, taillés en biseau au penchant de hautes montagnes, plus hautes et plus arides encore que celles que nous avons traversées hier. Ici, pendant longtemps, nous n'apercevons plus aucune végétation; du sable, toujours du sable. De loin, sur un de ces sommets, on me fait remarquer une pyramide que les Mahométans considèrent comme le tombeau de Moïse. Enfin, par-ci par-là apparaissent quelques brins d'herbe, — non pas quelques touffes, mais quelques brins seulement. Sur un large plateau paissent épars une centaine de chameaux, sous la surveillance d'un seul berger; — plus loin, des troupeaux de moutons et de chèvres. Nous arrivons à un campement de pasteurs nomades : leurs tentes, rangées en cercle, sont faites de laine noire ; c'est à ces tentes de bergers arabes que la Sulamithe compare son teint bruni par le soleil : « Je suis noire comme les tentes de Kédar. »[1] C'est ici (ou plutôt un peu plus au sud) que les bergers d'Abraham et ceux de Loth faisaient paître leurs immenses troupeaux. D'ici aussi, du haut de la montagne que nous traversions tout à l'heure, Loth aurait vu cette plaine du

[1] Cant. I, 5. Kédar était fils d'Ismaël (Gen. XXV, 13). Ses descendants furent bergers (Esaïe LX, 7) et habitant sous des tentes, c'est-à-dire nomades (Esaïe XLII, 11).

Jourdain, alors si bien arrosée[1]. On comprend quelle fascination devaient exercer sur lui ces riantes campagnes, contemplées du haut de ces rochers arides. Le contraste n'aurait pu être plus complet : ici c'était le désert, là-bas la végétation luxuriante des régions tropicales.

Je parle de végétation luxuriante, et pourtant ce que j'ai dit de la plaine de Jéricho n'a pas dû en donner l'idée; la végétation n'y est puissante que sur les bords immédiats du Jourdain. Mais il est aisé de voir que l'humidité seule y manque, et l'on peut se figurer quelle était la fertilité de cette contrée dans le temps où Jéricho avait encore sa grande forêt de palmiers, et plus de pluie par conséquent qu'elle ne peut en avoir aujourd'hui. Au reste, l'Arabah, c'est-à-dire la partie de ce pays où s'élevait jadis Sodome, le sud de la Mer morte, le Ghôr, est de nos jours encore remarquable par l'exubérance de la végétation. Quelque temps après mon retour de Jéricho, j'ai rencontré chez M. Gobat un naturaliste suisse, le docteur Jost, de Schaffhouse, qui a beaucoup exploré la Palestine et les pays environnants. Il arrivait précisément du pays de Moab et de l'Arabah, et était encore tout émerveillé de la puissance que déploie la végétation dans cette belle oasis du sud de la Mer morte; l'*asclépias*, par exemple, me disait-il, qui n'est à Jéricho qu'un arbuste, est là-bas un arbre magnifique.

Les bergers nous reçoivent avec hospitalité sous leurs tentes, ils nous présentent du lait de chamelle et nous demandent du tabac. Après une courte halte et quelques

[1] Genèse XIII, 10.

heures de marche, pendant lesquelles nous n'apercevons aucune trace de vie, nous arrivons à un chemin taillé dans le roc et bordé d'un mur en pierres brutes. Bientôt nous apercevons à nos pieds un ravin profond et étroit, au fond duquel une ligne de cailloux blancs dessine, entre des rochers de calcaire jaune, le lit desséché du Cédron. Ceci est d'un aspect tout différent de ce que nous avons vu hier. Au lieu des montagnes de sable arrondies en coupoles, ce sont des rochers à pic d'une hauteur qui donne le vertige, des gorges affreuses, — en un mot, ce qu'on nomme un paysage romantique. La route suit le sommet d'une des montagnes qui bordent le ravin et bientôt on aperçoit — sur la pente quasi-verticale du rocher — le monastère grec de Saint-Saba.

Cet antique couvent a l'air d'une forteresse et en est une en effet. Obligé de se protéger contre les voleurs et contre les infidèles, il est fortifié du côté du sommet de la montagne par un mur crénelé, flanqué de deux grosses tours; du côté opposé, le précipice le défend suffisamment.

Sur les flancs escarpés du ravin, — des deux côtés, — on aperçoit les ouvertures d'un grand nombre de grottes, en apparence inaccessibles; on dit qu'il y en a des milliers et qu'elles se trouvent sur l'espace de plusieurs lieues dans la vallée du Cédron. Quelques-unes ont été taillées par la main de l'homme, d'autres sont naturelles et on n'a fait que les agrandir. Ces grottes sont un trait caractéristique de la géographie de ce pays, aussi bien que de son histoire. Il en est sans cesse question dans la Bible. Ainsi, par exemple, — sans parler des autres grottes

sépulcrales, — la caverne de Macpéla où fut enterré Abraham[1], celle où Loth se retira après le désastre de Sodome[2], celle de Makkéda où s'étaient cachés le roi de Jérusalem et ses alliés après la bataille de Gabaon[3], enfin celles qui servaient de forteresses à David et à ses gens pendant leur vie d'aventures[4]. Nous voyons par ces exemples et par d'autres comment, de bonne heure déjà, on en tira parti non-seulement pour la demeure des morts, mais souvent pour celle des vivants; il paraîtrait même par un passage du livre des Juges que, pendant une époque de leur histoire, les Israélites se virent contraints par la crainte des Madianites à augmenter encore le nombre de ces grottes et à se faire troglodytes[5]. Quand Gédéon les eut délivrés de la tyrannie de Madian, chacun sortit peu à peu de son trou, mais le souvenir de ce genre de vie ne se perdit pas entièrement et, dans les moments de panique, le peuple retrouvait bien vite ses cachettes souterraines[6]. Aussi cette image est-elle toujours vivante dans les menaces des prophètes, où elle représente le degré le plus extrême de la frayeur et de la détresse[7].

A une époque toute différente, sous le règne des Asmonéens et des Hérodes, ces cellules se repeuplèrent

[1] Gen. XXIII, 9 et suivants; XXV, 9.
[2] Gen. XIX, 30.
[3] Jos. X, 16.
[4] 1 Sam. XXII, 1; XXIV, 4.
[5] Juges VI, 2.
[6] 1 Sam. XIII, 6.
[7] Esaïe II, 19. Apoc. VI, 15.

de pieux Israélites, qui vinrent chercher un abri contre les maux de la civilisation, dans ces mêmes lieux où leurs pères avaient trouvé un refuge dans des temps de barbarie. Les montagnes à l'ouest de la Mer morte furent, au dire de Pline, le principal séjour des cénobites esséniens. Plus tard, dans les premiers siècles du christianisme, elles devinrent l'asile des ermites chrétiens : on prétend qu'il y en eut là jusqu'à onze mille !

C'est une poétique histoire, et qui fait longtemps rêver, — celle de ce peuple de solitaires, suspendus comme des ombres entre la terre et le ciel, sans lois et sans société, — sans autre roi que Dieu, sans autre langue que la prière, — histoire mystérieuse, d'autant plus belle qu'elle n'a jamais été faite et qu'elle ne le sera jamais, et qui n'eut d'autres témoins que les rochers muets de la vallée du Cédron. Aujourd'hui, on voit s'échapper de ces grottes des vols de ces beaux pigeons bleus, à la voix douce et plaintive[1], *qui font leur habitation dans les fentes des rochers, dans les enfoncements des lieux escarpés*[2].

A la fin du cinquième siècle, saint Saba rangea à la vie cénobitique les ermites de cette thébaïde. Saint Jean Damascène et d'autres encore ont illustré ce couvent, qui subsiste jusqu'à aujourd'hui, vénérable monument des anciens âges de l'Eglise. Bien des fois, et de nos jours encore, il a été pris par les Musulmans ; bien des fois, il a eu à souffrir le pillage et les moines qui l'habitaient ont été massacrés ou ont péri dans les tortures.

[1] Esaie XXXVIII, 14.

[2] Cant. II, 14.

Nous dressons nos tentes un peu plus haut et, après un moment de repos, nous nous présentons à la porte du monastère. L'entrée en est absolument interdite aux femmes; s'il en est qui fassent appel à l'hospitalité, on les loge dans une des tours qui défendent la muraille. Quant aux hommes, ils ne sont admis qu'en présentant une lettre de recommandation : nous en avons deux, l'une du consul américain de Jérusalem, l'autre du patriarche grec. Nous sommes accueillis par deux vieux moines, à figure bienveillante et à grande barbe blanche (l'un d'eux est le supérieur), et par un jeune religieux à physionomie douce et modeste. Ils appartiennent à l'ordre de saint Basile; leur costume consiste en une robe de toile bleue, avec un caftan noir par dessus; ils sont coiffés d'un bonnet noir, rond et à fond plat, et portent la barbe et les cheveux longs.

Les religieux nous font très-gracieusement les honneurs de leur retraite. L'église est belle, l'iconostase en est fort riche, les peintures dont elle est chargée sont toutes des présents de l'empereur de Russie. Dans la cour, on voit le tombeau de saint Saba.

On nous fait passer devant les cellules des moines : sur la porte de chacune d'elles, on lit uniformément cette inscription, en grec: *Christ soit avec nous!* Puis on nous conduit à un petit jardin où s'élève un dattier, que l'on nous montre comme la grande merveille de Mâr-Saba; ses fruits n'ont pas de noyau et donnent des enfants aux femmes qui en sont privées.

Une autre curiosité du couvent, ce sont ses cloches, les seules, nous dit-on, qu'il y ait dans tout l'empire

ottoman. Ceci a pu être vrai, mais aujourd'hui l'intolérance du gouvernement turc s'est singulièrement relâchée et j'ai vu bien d'autres cloches en Palestine. Ce qui m'intéresse davantage, c'est l'ancienne église du monastère, qui est une grotte, une *laura*, comme l'étaient jadis les demeures des moines eux-mêmes; j'y remarque un baptistère très-profond, dont on se sert — ou du moins dont on s'est servi — pour baptiser par immersion, selon l'usage grec, les infidèles adultes convertis au christianisme.

Le monastère de Saint-Saba a, me dit-on, pour vassaux quelques familles de Bédouins, qui se chargent de veiller à sa défense en montant la garde autour de ses murs. Ce sont elles aussi qui lui apportent de Jérusalem, de la part du patriarche, les vivres nécessaires à son entretien. Cette relation féodale, dont on ne m'a pas dit l'origine, se perpétue par le soin qu'ont les moines de placer journellement dans un tour quelques provisions, dont les Bédouins font leur affaire. Peut-être même est-ce là tout le secret de cette prétendue vassalité.

Plusieurs chambres très-propres, couvertes de nattes ou de tapis et entourées de coussins, servent à loger les pèlerins. On nous introduit dans un petit divan, les deux vieillards prennent place à côté de nous et le jeune moine va quérir un flacon de *raki*. C'est une sorte d'anisette, fort à la mode dans le Levant. Il en remplit un petit verre qu'il présente tour à tour à chacun de nous. Dès qu'un convive en a bu quelques gouttes, l'échanson le remplit de nouveau jusqu'au bord et le fait passer à un autre. On boit ainsi à la ronde plusieurs fois de suite.

Cette collation est complétée par des figues et des raisins secs, puis par une tasse de café.

A peine de retour à nos tentes, nous voyons approcher le vénérable supérieur. Il s'avance d'un pas appesanti par l'âge, accompagné d'un valet qui nous apporte une bouteille de vin du crû. Le supérieur en boit avec nous. C'est un vin qui pourrait être très-bon, mais qui, comme tous les vins de Palestine, est mal fait, épais et amer, — en un mot, il est détestable.

Le soir venu, je gravis seul le sommet le plus voisin. — Comme on se représente bien, dans ce pays-ci, cette fréquente retraite de Jésus montant sur la montagne *pour être seul afin de prier!*[1] L'air est pur et frais, après une journée brûlante. Les tours et la coupole du couvent, les rochers du Cédron, les sommets des montagnes rondes, la paroi lointaine des monts de Moab, tout s'efface et disparaît dans l'ombre. Le bruit des sonnettes de nos chevaux s'assoupit. Partout la nuit et le silence, — ce silence complet, absolu, que connaît seul le désert et qui ne règne jamais, ne fût-ce que pour un instant, dans notre atmosphère tout imprégnée des agitations humaines. Il me semble que la journée qui vient de se passer, — que mon voyage entier n'est qu'un rêve ; j'ai quelque peine à me figurer que tout ceci est réel, que je suis bien sur ces montagnes de Juda où ont vécu les ermites des premiers siècles et qu'ont foulées les patriarches.

Je me lève de bon matin, comme on se lève à la montagne. Les moukres se mettent en devoir de fourrager

[1] Matth. XIV, 23 et ailleurs.

les chevaux, pendant que Haslin et ses gens s'occupent à préparer le déjeûner. Au bout d'un instant, les quatre Américains sortent de leur tente et me secouent cordialement la main, en me disant *Fine morning* et *Rather warm,* assertions des moins compromettantes sous ce ciel de Palestine d'une implacable sérénité. Après déjeûner, je monte une fois encore sur la cîme. Quand je redescends, tout est prêt pour le départ : les Américains sont en selle ; les tentes levées et roulées sur les mulets. Je cherche du regard, sans la retrouver, la place où elles s'élevaient. Il a suffi de cinq minutes pour qu'il ne reste plus de trace de notre campement. *Son lieu ne le reconnaît plus.* Il faut avoir logé sous la tente, pour comprendre le charme de la vie nomade et la douceur incomparable que l'on éprouve à pouvoir emporter son *chez-soi,* sinon à la semelle de ses souliers, du moins au dos de son cheval.

Il n'y a que trois heures de marche de Mâr-Saba à Jérusalem. On suit toujours, mais en se tenant sur la hauteur, le ravin du Cédron, appelé aussi *vallée du Feu (Ouâdi en-Nâr).* La nature est toujours déserte et désolée. Par-ci par-là, cependant, à une petite distance de Mâr-Saba, on voit quelques champs labourés. Autant on est heureux en Europe de retrouver de temps en temps une nature sauvage et insoumise, échappée au cordeau de l'arpenteur, aux tuyaux du draîneur et à la hache du bûcheron, — autant et plus encore on l'est ici, en apercevant tout à coup au milieu du désert quelque trace de l'intelligence et de la volonté humaines.

Sur cette route, Jérusalem se voit de fort loin, — au

moins une heure avant qu'on y arrive. Elle apparaît dans toute son élévation, au sommet de sa montagne. Dans la partie supérieure du *ouâdi*, à gauche du chemin, il y a quelques plantations d'oliviers et de figuiers. Le figuier commence à pousser ses premières feuilles, *c'est un signe que l'été est proche* [1]. La plupart des arbres de la Palestine, ne perdant pas leurs feuilles en hiver, ne peuvent guère servir à marquer la différence des saisons : l'olivier, le cyprès, le térébinthe, le grenadier, ne changent pas d'aspect d'une manière sensible; et l'amandier, qui renouvelle ses feuilles toutes les années, les renouvelle bien avant la fin de l'hiver; il n'est, comme l'indique son nom hébreu [2], qu'un gage de l'été qui doit venir et non un signe que l'été est déjà proche. — De l'autre côté du chemin, il n'y a que des épines et des chardons. « Cueille-t-on du raisin sur des épines ou des figues sur des chardons ? » [3] Cet exemple est tout naturel et se présente de lui-même en Palestine. Partout où il n'y a pas de culture, l'épine et le chardon abondent. L'épine dont il est question dans

[1] Matth. XXIV, 32. Marc XIII, 28. Dans le passage parallèle à ceux-ci, saint Luc (XXI, 29), connaissant moins la Palestine et écrivant pour tous les pays, dit : *Le figuier et* TOUS LES ARBRES, mais Matthieu et Marc nomment le figuier seul : *Apprenez cette similitude prise du figuier.*

[2] שקד, l'amandier, signifie proprement *celui qui veille* (pendant le sommeil du reste de la nature). Voyez Jér. I, 11-12 (dans le texte hébreu ou dans la Vulgate).

[3] Matth. VII, 16. Luc VI, 44. Si je ne craignais d'être accusé de minutie, je ferais remarquer que, dans ce passage encore, on reconnaît que la Palestine est le pays natal de Matthieu, tandis que Luc trahit son origine étrangère. Celui-ci dit en effet : *On ne*

l'Evangile est certainement la petite épine ligneuse et presque rampante, qui couvre le sol aux environs de Jérusalem. On en fait grand usage pour allumer le feu, on en hérisse aussi les murs afin d'écarter les maraudeurs. Je ne doute pas que ce ne soit de cette épine qu'ait été faite la couronne du Sauveur, car il peut venir aisément à l'esprit d'en former des guirlandes; les aiguilles en sont fines, les branches s'arrondissent d'elles-mêmes; les fleurs sont très-petites, mais d'une belle couleur pourprée et le tout a quelque chose de gracieux et d'élégant. Ces épines sont dures et très-piquantes.

Au bout de la vallée du Feu, à peu près au point où elle se réunit à celles de Hinnom et de Josaphat, dont elle n'est que la continuation, on remarque un puits de construction antique, encore en assez bon état et auquel les gens du pays donnent le nom de *puits de Job*. Les voyageurs l'appellent aussi *puits du Feu*, *puits de Joab*, — *de Jacob*, — *de Jérémie*, — *de Néhémie*, — *de Nahum*. Aucun de ces noms ne nous apprend grand'chose, je ne les cite que pour montrer la richesse de la synonymie dans la topographie de la Terre-Sainte. Nous som-

cueille pas des figues sur des épines et l'on ne vendange pas des raisins sur des buissons. Un habitant de la Palestine aurait pu à la rigueur contredire la première partie de cette assertion, ou du moins elle n'aurait pas éveillé dans son esprit l'idée de quelque chose d'absolument impossible, comme l'expression dont se sert saint Matthieu : car c'est sur des arbustes épineux que se cueillent les figues de cactus, si communes à Jérusalem. En outre, le *buisson* dont il est question ensuite est un nom bien général, tandis que les *chardons* de saint Matthieu sont notés d'après nature.

mes sur un sol qui appartient à l'humanité tout entière. Conquérants francs et arabes, pèlerins juifs, chrétiens ou musulmans, l'ont foulé dans tous les sens, en ne laissant sur leur passage que de nouveaux noms et de nouvelles ruines. On peut conclure de la position de ce puits que c'est l'ancien *En-Rogel (fontaine du Foulon,* — ou *de l'Espion)*, nommé dans l'Ecriture comme un des points qui devaient servir de frontière entre les territoires de Juda et de Benjamin[1]. C'est là que, pendant l'usurpation d'Absalon, les fils d'Abiathar, Jonathan et Mahatsa se tenaient cachés, n'osant pas entrer dans la ville et cherchant à apprendre ce qui s'y passait pour le rapporter à David[2]. C'est près de là que, plus tard, Adonija, au moment de se faire proclamer roi, apprit par ce même Jonathan que David avait déjoué son complot[3].

[1] Josué XV, 7, 8; XVIII, 16, 17.
[2] 2 Sam. XVII, 17.
[3] 1 Rois I, 9, 42, 43.

X

BETHLÉHEM ET SES ENVIRONS

Le couvent du *Saint-Sauveur,* à Jérusalem, a sous sa direction les autres couvents latins de Terre-Sainte. Aussi, quoique tous se montrent généralement fort hospitaliers, lors même qu'on s'y présente sans autre recommandation que son titre de voyageur, on a soin d'ordinaire de demander aux franciscains de Jérusalem une lettre d'introduction pour leurs confrères de Bethléhem, de Saint-Jean du Désert et de Nazareth. Hhannah s'est chargé de m'en procurer une; elle autorise les pères de ces divers couvents à recevoir *colla consueta ospitalità il signor Felice Bovet, svizzero protestante, e graziosamente soccorrello nella sua divota pellegrinazione.*

De tous les lieux de la Terre-Sainte, il n'en est aucun sans doute dont le nom soit plus populaire parmi les chrétiens que celui de la petite ville de Bethléhem. Associé dans nos souvenirs à la naissance de ce *petit enfant* qui était *le Sauveur, le Christ, le Seigneur,* il s'est imprimé plus profondément que tout autre dans notre

imagination d'enfant. Il réveille dans nos cœurs le souvenir des douces fêtes de Noël et les plus pieuses impressions de nos premières années.

Bethléhem n'est qu'à deux lieues de Jérusalem et les relations entre ces deux villes sont fréquentes. Pendant la saison des pèlerinages, on peut aisément se rendre seul à Bethléhem, sans courir le moindre danger. Le 7 avril, je me mets en route avec Hhannah ; nous sortons par la *porte de Damas*, pour éviter l'encombrement de la *porte de Jaffa*. — A côté de nous marche un chasseur arabe (chrétien cela va sans dire, les musulmans ne chassent pas), qui s'en va tuer des perdrix et des gazelles à Beit-Djala et à Saint-Jean du Désert. Notre moukre chante sa chanson mélancolique, que Jean m'interprète :

Reposez, reposez,
Laissez reposer la belle.

La route suit un plateau accidenté, mais tend généralement à monter, car Bethléhem est situé à trois cents pieds au-dessus de Jérusalem; le sol est un pâturage rocailleux, émaillé de ces beaux lis des champs, dont l'éclat effaçait celui du manteau royal de Salomon, — et couvert presque partout de ces épines basses, qui devaient un jour servir de couronne au fils de David. La comparaison du Cantique des cantiques,— *un lis entre les épines*[1], est fournie par la nature même.— J'ai parlé déjà de la petite épine de Judée. Quant au lis, je ne doute pas

[1] Cant. II, 2. Certaines versions traduisent par *muguet*, mais la Vulgate rend avec raison par *lilium* le mot hébreu שושנה.

que ce ne soit cette grande anémone rouge *(anemone coronaria)*, si commune aux environs de Jérusalem. En Judée, les fleurs du printemps sont presque toutes de couleur écarlate. Les collines sont couvertes d'anémones, de tulipes et de coquelicots.

Devant nous marchent des pèlerins coptes, à haut bonnet de feutre rond, blanc ou jaunâtre. L'un d'eux joue du chalumeau, à côté de lui marche au pas un grand âne portant une femme et un enfant. C'est à peu près ce même tableau que j'ai vu si souvent en Egypte, et que l'on voit moins en Terre-Sainte qu'on ne l'y voyait autrefois. Aujourd'hui l'Egypte est le pays des ânes et la Palestine celui des chevaux. Dans les temps bibliques, c'était l'inverse ; voici quelle est la première prescription donnée aux rois par Moïse : « Seulement il ne fera point un amas de chevaux, et il ne ramènera point le peuple en Egypte pour faire un amas de chevaux[1]. » On sait que Salomon, sur ce point comme sur d'autres, se mit au-dessus des lois[2]; il songea plus à lutter de magnificence avec les autres souverains de l'Orient, qu'à être un roi véritablement israélite. Mais l'esprit de la législation mosaïque resta toujours vivant chez les prophètes, et lorsque, dans des temps d'abaissement, Zacharie veut dépeindre le rétablissement d'une royauté nationale, il représente le roi de Jérusalem monté comme les anciens juges d'Israël[3], non point sur un cheval ou sur un mulet,

[1] Deutér. XVII, 16.
[2] 2 Chron. IX, 28.
[3] Juges V, 10; X, 4.

mais sur un âne pur sang, *un ânon poulain d'une ânesse*[1].

Si riche que soit cette route en grands souvenirs historiques, on n'a pas su se contenter de ceux-là. Partout la légende a écrit son roman sur ce sol consacré par l'Histoire; on dirait un de ces antiques palimpsestes où les fabliaux de nos pères recouvrent l'Histoire de Thucydide ou les Décades de Tite-Live. Ici, l'on nous montre la tour qu'habitait le vieux Siméon, puis un térébinthe sous lequel s'est assise la Vierge, le puits des mages, la chapelle d'Habacuc, le couvent de Saint-Elie, enfin le tombeau de Rachel.

Ce dernier point mérite d'attirer l'attention; l'antiquité de la tradition et sa conformité au texte de l'Ecriture sainte donnent quelque vraisemblance à l'authenticité de ce tombeau, que les mahométans, les chrétiens et les juifs ont en égale vénération. Nous savons par la Genèse que Rachel mourut en se rendant de Béthel à Bethléhem, et tout près de cette dernière ville, — que Jacob l'inhuma au bord du chemin et qu'il éleva sur sa sépulture un monument qui subsistait encore du temps de l'historien[2].

Le tombeau de Rachel est un petit édifice surmonté d'une coupole, tout pareil aux tombeaux des saints mahométans. J'apprends avec satisfaction que, depuis quelques années et grâce à M. Montefiore, les Turcs ont cédé aux Juifs ce monument. Il semble que la grande

[1] Zach. IX, 9. Cf. Matth. XXI, 5.
[2] Gen. XXXV, 16-20.

lamentation de Rachel [1] commence à être entendue et qu'elle doive bientôt être consolée, en voyant revenir à elle ses enfants aujourd'hui opprimés et dispersés.

On aperçoit Bethléhem assez longtemps avant d'y arriver. C'est bien le type d'une ville située sur une montagne et qui ne peut demeurer cachée. Celle-ci a donné au monde une grande lumière et tous les peuples en ont été réjouis[2]. La situation de cette petite ville présente beaucoup d'analogie avec celle de Jérusalem; comme Jérusalem, elle couronne le sommet d'une montagne, elle est entourée de vallées profondes et forme une sorte de promontoire ou de presqu'île, qui ne se relie que du côté du nord à la chaîne principale.

Chacun sait que l'on ne peut s'attacher vivement à des lieux qui n'auraient aucune analogie avec ceux qui nous sont familiers dès notre enfance. Aussi la grande ressemblance que l'on remarque entre les deux villes, explique fort bien comment David a pu reporter sur Jérusalem l'amour qu'il avait pour sa ville natale. Jérusalem n'est autre chose, en effet, qu'un Bethléhem plus grand, plus fort, susceptible de prendre plus d'extension et de devenir une capitale.

Bien que Bethléhem soit encore plus élevé que Jérusalem, au-dessus des vallées qui l'entourent, et présente bien plus encore le caractère d'une ville de montagne, l'aspect en est moins imposant et plus aimable, car les collines avoisinantes ne sont pas aussi escarpées et l'on

[1] Jér. XXI, 15. Matth. II, 18.
[2] Matth. V, 14-15.

y trouve des traces de culture, qu'on chercherait en vain sur celles qui environnent Jérusalem. *Bethléhem Ephrata* est encore la *maison du pain* et *la fertile,* comme l'indiquent en hébreu ces deux noms. Le blé y est cultivé, soit dans la ville même, dans de petits clos attenant aux maisons, soit dans les vergers d'oliviers ou entre les figuiers et les ceps de vigne. Des terrasses soutenues par des murs supportent ces plantations. On voit de tout côté des tours rondes, en bonne partie ruinées, dans lesquelles sont des pressoirs à huile et qui servent d'abri et de vedette aux gardiens.

Une autre particularité de la situation de Bethléhem, c'est qu'à l'inverse de Jérusalem, cette ville est entourée de montagnes moins élevées que celle sur laquelle elle est construite : ce qui lui vaut une vue très-étendue. D'ici Ruth la Moabite voyait à merveille ses montagnes natales où elle pouvait au besoin s'en retourner en un jour de marche. Cette situation de Bethléhem justifie aussi une expression de la Bible qui peut paraître embarrassante : nous lisons que Ruth *descendit* à l'aire de Booz[1], il semblerait plus naturel de dire qu'elle y *monta,* car nous savons que dans toute la Judée on place de préférence les aires dans les lieux les plus élevés. Mais, par la force même des choses, Bethléhem fait exception, puisqu'ici la ville domine tout ce qui l'entoure; soit que l'aire de Booz fût située sur un des gradins de la montagne de Bethléhem, soit qu'elle fût au sommet d'une des collines voisines, elle était en tout cas plus bas que la ville et l'expression employée est la seule qui convînt.

[1] Ruth III, 6.

Ces petits détails ont leur intérêt, si indifférents qu'ils paraissent, ou plutôt par cela même. Ils révèlent dans l'historien un enfant du pays, comme on dit, sachant par cœur son Bethléhem, et fidèle à la couleur locale, non pour avoir étudié les lieux, mais pour les avoir longtemps pratiqués.

A l'extrémité est de la ville est le triple couvent de la Nativité, comprenant les couvents latin, grec et arménien, frères ennemis, forcés ici à vivre côte à côte, comme Esaü et Jacob dans le sein de leur mère. Comme celui de Saint-Saba, il a l'air d'une forteresse : hautes murailles, poternes basses, portes de fer. Les couvents sont en effet les dernières places fortes que conservent en Palestine les puissances chrétiennes; il faut qu'elles puissent résister à un coup de main.

C'est autour de ces monastères et sous leur protection que se sont groupés les restes de la population chrétienne de la Terre-Sainte. C'est ainsi que l'on a vu chez nous les bourgs du moyen âge se former et se développer à l'abri des châteaux-forts des barons. Aussi, grâce au couvent de Bethléhem, la population de cette petite ville est en grande majorité chrétienne; elle se compose d'Arabes latins, grecs ou arméniens, qui, au rebours de leurs conducteurs spirituels, vivent en assez bonne intelligence et se marient même entre eux : ce qui, me dit Jean, n'est jamais le cas à Jérusalem.

Il faut avoir vu l'Orient pour se faire une juste idée de la puissance civilisatrice du christianisme. En Europe, il nous semble quelquefois que ce christianisme dégénéré, atrophié par l'ignorance, défiguré par le formalisme et

la superstition, ne doit pas être supérieur au mahométisme. Il l'est cependant. Il y a dans l'Evangile une puissance immortelle de lumière et de vie, que les ténèbres peuvent obscurcir, mais qu'elles ne sauraient détruire entièrement. On en est frappé en entrant à Bethléhem : l'influence du christianisme s'y fait sentir; les passants vous saluent avec une certaine affabilité, ils ont dans leur démarche, dans leurs manières, dans leur expression, quelque chose de plus vif et de plus ouvert que les autres Arabes. Ils sont plus laborieux, plus industrieux, plus heureux. Ici l'on voit travailler et, devant les maisons, les enfants, au lieu de vous poursuivre d'un regard tors, continuent leurs jeux en votre présence.

Malgré la variété et la fantaisie qui règnent dans les costumes arabes, voici quel me paraît être en général le costume d'un homme de Bethléhem : turban blanc, robe écarlate sur laquelle est drapé pittoresquement un manteau bleu-foncé. Quant aux femmes, quelques-unes portent la robe bigarrée des campagnardes, mais la plupart sont vêtues d'une robe bleu-clair sur laquelle est un manteau court, couleur rouge-tuile, dont les emmanchures ne couvrent que les épaules. Ce costume doit être traditionnel à Bethléhem, car c'est celui qu'ont choisi les peintres les plus anciens lorsqu'ils ont représenté la sainte Vierge. Toutes ces femmes ont aussi une coiffure que je n'ai pas encore observée ailleurs; au lieu de la petite calotte ronde, elles portent un bonnet plus élevé et le couvrent d'un voile blanc, qui forme sur leur front une ligne droite et encadre carrément leur visage.

Puisque j'en suis à parler toilette, j'ajouterai que les femmes de Palestine ne se défigurent pas, comme les Egyptiennes, par un tatouage bizarre et compliqué ; elles se contentent d'imprimer une marque sur la paume de leurs mains, une autre entre les deux yeux, un point au menton et quelquefois aussi un rang de petits points sur la bouche, le long de la lèvre inférieure. Dans ces limites-là, le tatouage est d'un effet assez agréable, il donne du piquant à la physionomie et relève l'éclat du teint, comme le font les *mouches* encore en usage en Europe et si fort de mode au siècle dernier.

La figure noble et régulière des femmes de Bethléhem, leur teint frais, leur nez fin, légèrement arqué et dont la pointe s'abaisse un peu vers la bouche, la forme ovale de leur visage, leurs traits plus arrondis et moins maigres que dans le type arabe proprement dit, les distinguent des autres populations de ces contrées. J'aime à me représenter que c'est encore la figure de l'ancienne race juive qui s'est conservée ici, et cette supposition est fort vraisemblable. Les chrétiens de Palestine représentent certainement la partie primitive de la population, antérieure à l'invasion des Arabes et non amalgamée avec les conquérants. Ce que j'ai dit du costume des Bethléhémites s'applique également à leur visage, on y reconnaît au premier coup d'œil le type traditionnel de la figure de la Vierge.

Pour eux, — sans alléguer du reste aucune preuve de leur dire, — ils se piquent de descendre des Croisés. Il est étrange que l'on tienne à se faire passer pour la postérité peu légitime de nos aventuriers du douzième siè-

cle, quand on pourrait à plus juste titre se dire cousin de Jésus et de Marie. Mais on sait que la noblesse d'épée est la meilleure.

Bethléhem, qui du temps de Michée était petit entre les milliers de Juda[1], est maintenant une des plus grandes villes de cette tribu : ce qui certes n'est pas beaucoup dire. On m'assure qu'il compte actuellement de 4,000 à 4,500 habitants, mais ce chiffre me paraît exagéré, et je doute qu'il ait plus de deux mille âmes. Son nom hébreu s'est conservé sans aucune altération, et l'on a le plaisir de l'entendre encore prononcer par les Arabes d'une manière conforme, *point* pour *point*, à l'orthographe masoréthique[2].

Nous descendons au couvent latin et y sommes fort bien reçus. Les chambres sont propres et commodes; la table est d'une extrême simplicité, mais le frère-cuisinier est habile. Les moines sont affables et ont une expression d'honnêteté, de gaieté et de cordialité qui épanouit le cœur. Après le déjeûner, je parcours la ville pour m'en faire une idée plus exacte. Du temps de Ruth, elle était déjà fermée de murs, car nous voyons Booz et les anciens *assis à la porte*[3]; plus tard Roboam en fit une forteresse[4]. Aujourd'hui il ne reste plus rien de ses murs et de ses portes.

[1] Michée V, 2.

[2] Bét-Lèkhem. Le premier e très-aigu, le second très-grave, le troisième moyen. L'accent est sur la syllabe Lè.

[3] Ruth IV.

[4] 2 Chron. XI, 5, 6.

Comparé à Jérusalem, Bethléhem peut passer pour propre et beau ; il a bien aussi ses décombres, mais les maisons sont en général bien bâties et on en construit même de nouvelles. Ici, comme à Siloé, j'ai remarqué que le toit d'un assez grand nombre de maisons sert de rue aux maisons placées au-dessus.

Un Bethléhémite catholique — que j'ai rencontré quelquefois à Jérusalem et à qui j'ai souvent acheté des produits de son industrie, — George, fils d'Issa, — me rencontre et me presse d'entrer chez lui. Au niveau de la rue est une grande pièce — voûtée comme partout, toujours sans meubles. Trois femmes sont accroupies sur le carreau ; l'une coud à côté d'un berceau, une autre vanne du blé ; la troisième va me chercher une chibouque et un verre d'*aqua-vita,* pendant que George étale devant moi les marchandises qu'il fabrique ; ce sont des chapelets, des crucifix, des cassettes en bois d'olivier, en nacre, en pierre rouge de la *Sainte-Croix*, en pierre noire de la Mer morte. La confection de ces petits articles, que l'on vend en grand nombre aux pèlerins, est l'industrie de Bethléhem. Tout en causant, il me dit qu'un *Brouschiân* demeure dans la maison voisine ; je témoigne le désir de le voir et on le fait chercher. Il est de Lindau, au bord du lac de Constance, mais les Arabes érudits appellent *Prussien* tout Allemand non catholique.

Je ne dirai pas ici par quel concours de circonstances cet excellent homme s'est établi à Bethléhem, avec sa femme, Allemande comme lui, pour y cultiver la vigne et y faire du vin à l'européenne. Le cas n'est pas commun ; il est moins rare toutefois qu'on ne pourrait le suppo-

ser : à une lieue de Bethléhem, un autre *Brouschiân* a mis en culture maraîchère les jardins de Salomon.

Au moment où je rentre au couvent, une quantité de petits enfants y entrent avec moi, se rendant en classe; car les moines latins sont les seuls instituteurs et les seuls pasteurs de la population catholique de Bethléhem; quoiqu'ils soient tous italiens ou espagnols, ils se mettent bientôt à l'arabe et sont, au bout de peu de temps, en état de remplir leurs diverses fonctions. Il n'est rien, certes, que l'on rencontrât avec plus de plaisir dans les lieux de la nativité du Sauveur que toutes ces petites têtes enfantines, remplissant de leur bruyante gaieté ces grandes cours nues et sèvères. On songe à ceux qui périrent ici par la fureur d'Hérode, martyrs enfants d'un Dieu encore enfant.

Je visite l'église et les grottes. L'église, dite *de sainte Hélène*, appartenait jadis aux latins; elle est maintenant aux grecs et aux arméniens, mais les latins ont conservé ou recouvré une place dans les grottes qui sont au-dessous. On descend par quatorze degrés de cette église à la grotte de la Nativité. Je ne sais si elle est authentique, mais ici comme pour le Calvaire et le sépulcre du Sauveur, c'est une question qui ne se présente à l'esprit qu'en seconde ligne. On ne peut entrer dans ces lieux que la tête courbée devant ce grand mystère de l'Incarnation, centre de l'Histoire et de l'éternité. Je ne saurais comment exprimer ce que j'éprouvai, lorsque je lus sur une dalle de marbre, incrustée dans le sol, cette simple inscription : *Ici est né Jésus-Christ.*

HIC DE VIRGINE MARIA JESUS-CHRISTUS NATUS EST.

Je passe sans m'y arrêter devant l'autel des trois Rois, la crêche de pierre, le tombeau des saints Innocents et la place où saint Joseph posait son bâton. Ce sont les évangiles apocryphes à côté du récit de saint Luc. Je ne nomme même que pour mémoire le tombeau de saint Eusèbe de Crémone, mais je regarde pourtant avec intérêt la grotte où saint Jérôme, le seul hébraïsant de l'antiquité chrétienne, se retira pour traduire la Bible. J'aime à donner un souvenir à ce grand homme qui, après avoir renoncé à tout le reste, renonça même à être *cicéronien* (suivant son expression), pour devenir un humble *chrétien,* un enfant dans la foi, jeûnant et priant dans les lieux où le Fils de Dieu a voulu aussi être enfant. Le corps du saint repose dans une autre grotte voisine de celle-là.

Quant à l'authenticité de la grotte de la Nativité, il serait difficile de trouver quelque preuve à l'appui et difficile aussi de la contredire. En Judée, de nos jours encore, les grottes servent d'étables assez habituellement. Les quatorze degrés qu'il faut descendre pour parvenir à celle-ci ne seraient pas une objection suffisante, car ils sont tout au fond de l'église de Sainte-Hélène, et il est possible que le terrain ait été haussé en cet endroit-là afin de niveler le sol sur lequel l'église est construite. Quoi qu'il en soit, de toutes les traditions relatives aux lieux saints celle-ci est la plus ancienne, et au IIe siècle déjà, Justin Martyr, qui était de ce pays-là, dit que Jésus est né dans une grotte.

Le berceau de Jésus-Christ à Bethléhem et son tombeau à Jérusalem sont d'un prix inestimable pour les

puissances chrétiennes : c'est une difficulté toute trouvée, une occasion permanente à notes diplomatiques, un *casus belli* toujours prêt. Où qu'on en veuille venir, la *question des lieux saints* est une excellente entrée en matière. On sait que c'est dans la grotte de Bethléhem qu'a pris naissance la dernière guerre d'Orient : les franciscains accusaient les grecs d'avoir enlevé la dalle sur laquelle se trouve l'inscription latine que j'ai citée tout à l'heure et de l'avoir remplacée par une autre, portant une inscription grecque : — c'était un nouveau chant du *Lutrin* et la querelle eût pu se vider dans la boutique de Barbin, s'il y eût eu un Barbin à Bethléhem ; mais les moines grecs avaient pour eux la Russie, les moines latins étaient soutenus par la France, la diplomatie intervint — *et voilà la guerre allumée.* Je ne fais que rappeler tout cela, sans entrer dans un examen des faits. Quant à la difficulté première, qui n'est pas encore entièrement résolue, Salomon l'eût peut-être tranchée — en proposant une inscription latine, avec texte grec en regard.

A propos de Salomon, nous avons à voir tout près d'ici des monuments remarquables de sa puissance. Les fameux étangs qui portent son nom ne sont guère qu'à une lieue de la ville de David. Nous descendons de Bethléhem par le versant méridional : c'est de ce côté surtout que la ville se présente bien et couronne on ne peut mieux la montagne. Le territoire fertile d'Ephrata ne s'étend pas loin à la ronde ; en quelques minutes nous en sommes sortis et nous ne voyons plus que montagnes rocheuses : devant nous, à gauche, s'élève le *mont des*

Francs, sommité nettement détachée de tout ce qui l'entoure et dont la forme est celle d'un cône tronqué ; on dirait un volcan éteint ou une construction faite de main d'homme. Le voisinage où il se trouve de Thékoa le fait considérer, avec une assez grande vraisemblance, comme étant le *Beth-hakkérem* dont parle Jérémie : « Sonnez de la trompette à Thékoa, élevez un signal sur Beth-hakkérem.[1] » Il serait difficile de trouver dans cette partie de la Judée une montagne attirant autant les regards et que l'on aperçoive d'aussi loin.

Suivant une tradition, que rien du reste ne justifie, quelques chevaliers français se seraient maintenus sur cette montagne, trente ou quarante années encore après que Jérusalem fut retombé aux mains des Sarrazins ; de là le nom de *mont des Francs.* Les Arabes la connaissent sous celui de *Djébel-el-Feredîs (mont du Paradis* — ou *du Parc) ;* c'est à peu près la traduction du nom hébreu *Beth-hakkérem (maison de la Vigne* ou *du Verger).* On a pensé qu'elle devait ces noms, — soit aux plantations qui la couvraient et dont l'existence est attestée par quelques restes de terrasses, — soit aux jardins de Salomon qui se trouvent tout près de là et où nous allons arriver.

Bientôt en effet, entre deux montagnes pierreuses, nous découvrons une étroite vallée, de la plus fraîche verdure. En approchant, on entend le murmure inaccoutumé d'un petit ruisseau, coulant sous l'herbe. Nous sommes dans le *Ouâdi Ourtâs,* le jardin de Salomon,

[1] Jér. VI, 1.

appelé aussi *hortus conclusus,* à cause de sa situation au fond de la vallée et par allusion à la poétique métaphore du Cantique des cantiques[1]. Il devait être facile de l'arroser abondamment, au moyen de ce ruisseau et des grands réservoirs que Salomon avait fait creuser sur la montagne voisine; aujourd'hui encore, grâce au petit filet d'eau qui traverse le *ouâdi,* c'est une ravissante oasis, une vallée des Alpes ou du Liban au milieu des montagnes desséchées de Juda.

Toute cette vallée d'Ourtâs est cultivée avec soin; c'est un Allemand, comme je l'ai dit, qui y a établi ces beaux jardins potagers. Nous passons devant sa maison, entourée de rosiers, de limoniers, de pêchers surtout, et dont les abords ont je ne sais quel air d'ordre et d'arrangement, qui fait bien vite reconnaître la présence d'un Européen.

De là, suivant le flanc de la montagne, nous montons jusqu'aux étangs; ils sont situés à une assez grande hauteur, dans une *combe* voisine du sommet. Ce sont trois bassins taillés dans le roc et revêtus intérieurement d'un mur en maçonnerie; ils sont disposés l'un au-dessus de l'autre et communiquent entre eux. Robinson les a mesurés tous trois. Le bassin inférieur a 50 pieds de profondeur et 582 pieds de longueur; la largeur en est de 207 pieds à une extrémité et de 148 à l'autre. Les dimensions du second sont un peu moindres; le troisième, qui est le plus petit, a 380 pieds de long sur 229 et 236 de large. Ils sont encore remplis jusqu'à une

[1] Cant. IV. 12.

certaine hauteur d'une eau claire et limpide ; mais, comme le fond en est assez dégradé, ils laissent s'écouler beaucoup d'eau, de sorte que l'été ils sont à peu près à sec.

Ces réservoirs sont alimentés en partie par l'eau de pluie qui s'y amasse des pentes voisines, en partie par une belle source qui se trouve deux ou trois cents pas plus haut. Cette source est fermée et couverte d'une voûte; les Arabes l'appellent *Aïn-Sâleh* et les Francs la *fontaine scellée (fons signatus)*.

« Tu es un jardin clos, ma sœur, mon épouse, *une source close, une fontaine scellée !* Tes rejetons sont un parc de grenadiers aux fruits délicieux, de troène et de nard, de nard et de crocus, de roseau aromatique et de cinnamome, avec tous les arbres odorants, myrrhe, aloès, parfums exquis. O fontaines des jardins ! O puits d'eaux vives ! Ruisseaux découlants du Liban ! Lève-toi, Aquilon ; viens, vent du sud. Souffle dans mon jardin, pour que ses parfums se répandent ! »[1]

Est-ce près de cette source limpide, sous les grenadiers en fleurs de la vallée d'Ourtâs, que fut inspirée cette incomparable idylle, fraîche comme le printemps, brûlante comme l'amour? En tout cas, il semblerait difficile que, du moins, en écrivant le passage suivant de l'Ecclésiaste, Salomon ne songeât pas aux grands travaux dont je vois les restes. Nous venons d'entendre le jeune homme. Ecoutons maintenant le vieillard :

« Je me suis fait des choses magnifiques, je me suis

[1] Cant. IV, 12-16.

bâti des maisons, je me suis planté des vergers[1]; je me suis fait des jardins et des parcs[2], et j'y ai planté des arbres fruitiers de toute sorte. *Je me suis fait des étangs d'eau pour en arroser la forêt...* J'ai acheté des esclaves, je me suis acquis des chanteurs et des chanteuses; enfin je n'ai refusé à mes yeux aucun désir, à mon cœur aucune joie..... Et voilà tout est vanité et tourment d'esprit. »[3]

La tradition qui donne le nom de Salomon aux étangs et aux jardins d'Ourtâs n'est pas très-ancienne, ou plutôt ce n'est point une tradition, mais évidemment une simple induction qui s'est présentée d'elle-même à l'esprit des voyageurs. Les lieux que je viens de décrire répondent parfaitement en effet et aux allusions de l'Ecclésiaste et à ce que Josèphe nous apprend des jardins de Salomon. Si les étangs d'Ourtâs ne sont pas l'ouvrage de ce roi, je ne sais trop à qui l'on pourrait en attribuer la construction. Je cherche vainement dans l'histoire de la Judée une autre époque ou un autre souverain capable d'exécuter ou même de rêver ces grands travaux. On

[1] Nos versions disent *des vignes*. Mais il n'y a pas en Palestine de vignobles comme les nôtres; la vigne, l'olivier, le figuier et les autres arbres fruitiers sont cultivés pêle-mêle. Une plantation de ce genre, en hébreu כרם, correspond assez bien à ce que nous appelons un verger.

[2] Littéralement : *des paradis*. C'est aussi le mot dont se sert le Cantique des cantiques dans le passage cité plus haut. Le mot *parc* est bien l'équivalent, en langage moderne, de ce que les Perses, et d'après eux les Hébreux et les Grecs, appelaient un paradis.

[3] Ecclés. II, 4 et suivants.

songe involontairement aux eaux de Versailles. Les Salomon et les Louis XIV ne se répètent pas dans l'histoire d'un peuple, — et pour de bonnes raisons.

A quelques pas de là est un château carré, flanqué de quatre tours et sans autre ouverture qu'une porte maintenant fermée. Il est d'architecture sarrazine et n'a peut-être été construit que pour la garde des étangs : car, depuis dix-huit siècles, ce sont eux qui fournissent d'eau les fontaines du Haram de Jérusalem. Après avoir mis la Judée au rang de leurs provinces, les Romains, gens positifs, ne voulurent pas laisser sans emploi ces grands amas d'eau qui ne servaient plus qu'à l'entretien d'un jardin de luxe, inutile désormais dans un pays sans monarque et sans capitale. Ponce Pilate résolut de conduire cette eau à Jérusalem au moyen d'un aqueduc. Il réalisa ce projet et l'aqueduc subsiste encore. Mais, pour le construire, il fallait de l'argent, et Pilate détourna à cet usage le trésor sacré du temple, le *Corban*. Nous devons ce détail à Josèphe et au Talmud. Cette spoliation fut une des choses qui lui aliénèrent le plus les esprits; on y vit un sacrilége. Pilate s'aperçut, mais un peu tard, qu'il n'avait pas assez tenu compte des préjugés religieux des Juifs : il ne voulut pas tomber deux fois dans la même faute et se heurter de nouveau à ce fanatisme qu'il avait appris à connaître ; aussi, quand les Juifs lui demandèrent à grands cris de condamner Jésus comme violateur de la Loi, il craignit de leur résister et, malgré son mépris pour les cafards de Jérusalem, il leur abandonna celui qu'il reconnaissait innocent.

Le sommet de la montagne, près des étangs, est nu

et sans arbres, mais on y trouve en abondance, au milieu des épines si fréquentes à Bethléhem, ces beaux iris violets que j'ai remarqués à Saron et ces grandes anémones rouges qui sont la fleur la plus caractéristique de la Judée. La gloire de Salomon a disparu dès longtemps, les lis des champs sont encore, comme au temps de Jésus, vêtus de leur robe éclatante. Des ânes, des chameaux paissent sur la hauteur. Trois bachi-bozouks sont en vedette sur la route : c'est la garnison du château. J'ai déjà dit que l'on se battait actuellement sur la route de Bethléhem à Hébron.

Nous revenons à Bethléhem, non par la vallée, mais en suivant les contours de l'aqueduc de Pilate, le long de la crête des collines. Hhannah essaye de causer et de me rendre attentif aux lieux que nous traversons, mais trois mots me sont revenus en mémoire et je ne puis en détourner ma pensée : Il a souffert sous Ponce Pilate. Il y a aussi dans ces mots quelque chose qui efface et fait oublier toute la gloire de Salomon.

En rentrant à Bethléhem, j'ai le plaisir inattendu de rencontrer une figure de connaissance; c'est mon ancien camarade de cabine, M. B., de Saint-Etienne, un des pèlerins français du *Céphise*. Il est depuis quelques semaines à Jérusalem et, avant de la quitter, il a voulu revoir encore une fois Bethléhem, qui l'intéresse par-dessus tout. Il revient du *champ des pasteurs,* mais veut le visiter encore avec moi. C'est là que la tradition place l'apparition des anges aux bergers. Nous y descendons ensemble. Le soleil se couche, des troupeaux de bœufs

rentrent au village ; l'air est froid, le vent du soir souffle sur ces montagnes découvertes, on se croirait sur un des plateaux du Jura.

A part une vieille église souterraine, le *champ des pasteurs* n'a de remarquable que la tradition qui s'y rattache et qui n'a rien du reste en sa faveur. Ces champs, situés dans la vallée, paraissent fertiles et n'ont jamais dû servir de pâturage ; j'aime mieux leur laisser pour illustration le souvenir de Ruth la glaneuse et des moissonneurs de Booz, et je trouverais plus naturel de placer la scène racontée par saint Luc sur une des nombreuses collines qui entourent la ville du côté du midi. Il y a en effet à Bethléhem trois régions parfaitement distinctes : le sommet des coteaux est nu, c'est là que sont les pâturages ; la pente en est couverte de vignes, et plus bas, dans les vallées, sont ces beaux champs de blé qui ont valu son nom à Bethléhem. Je ne puis douter que David n'eût présents à sa pensée les environs de sa ville natale, lorsqu'il disait dans un de ses psaumes :

« Les coteaux seront *ceints* de joie[1], les pâturages sont revêtus de troupeaux, et les vallées seront couvertes de froment[2]. »

Ce soir, je suis tranquillement retiré dans ma cellule des franciscains, écrivant le récit de ma journée. J'ai devant moi une lampe de cuivre, qui, à ceci près qu'elle

[1] C'est à-dire de vignes. Allusion au proverbe hébreu : *Le vin réjouit le cœur de l'homme.* Juges IX, 13. Ps. CIV, 15. Ecclés. X, 19.

[2] Ps. LXV, 13-14.

n'a que trois becs, me représente très-bien la lampe du Tabernacle, telle que la Bible la décrit. Au-dessus du réservoir qui contient l'huile est un disque, auquel sont suspendus par quatre chaînettes un éteignoir, une aiguillette pour allonger la mèche[1], des pinces pour la moucher et un petit *plat destiné à recevoir ce qui tombe des lampes*[2]. Je sais bien que cette lampe n'est pas arabe, mais importée d'Italie, où ce genre de lampes est assez commun. Néanmoins je suis porté à croire que, dans ses traits généraux du moins, le modèle en est antique, comme celui de bien d'autres ustensiles encore en usage en Italie.

[1] *Et producit acu stupas humore carentes.* VIRGILE, *Moretum.*

[2] Exode XXV, 38.

XI

SAINT-JEAN DU DÉSERT

Jeudi, 8 avril. Dans cette aventureuse épopée de David que nous ont conservée les livres de Samuel, il n'est guère d'épisode plus chevaleresque que l'histoire du puits de Bethléhem. C'était au temps où David s'était retranché dans la caverne d'Adullam; trente capitaines étaient venus l'y rejoindre. Les Philistins tenaient garnison à Bethléhem. On était à la saison de la moisson. Accablé peut-être par la fatigue et dévoré par cette soif de la patrie qui s'empare quelquefois de l'exilé, David laissa échapper ce soupir : « Oh ! qui me fera boire de l'eau du puits de Bethléhem, du puits qui est à la porte ! » « Alors, dit l'historien, trois vaillants hommes passèrent à travers le camp des Philistins et puisèrent de l'eau du puits qui est à la porte de Bethléhem, et l'apportèrent et la présentèrent à David. Mais il ne voulut pas la boire et la répandit pour l'Eternel et dit : « Jamais, ô » Eternel, je ne ferai telle chose ! N'est-ce pas le sang

» de ces hommes qui sont allés au péril de leur vie? » Et il ne voulut pas la boire. »[1]

L'intérêt qu'avait toujours eu pour moi ce récit me faisait désirer vivement de voir ce puits, autour duquel se concentraient pour le fils d'Isaï les doux souvenirs de la ville natale. Dans les petites villes d'Orient, le puits, avec la porte qui d'ordinaire est auprès, constitue le forum, le foyer de la vie sociale; c'est là que, soir et matin, se rencontrent pour abreuver leurs troupeaux les bergers, dispersés pendant le jour dans les pâturages, les jeunes filles, venant remplir les grandes cruches posées sur leur épaule, les voyageurs qui s'arrêtent pour prendre leur repas[2] ou pour dresser leurs tentes.

Je pars avec Jean, à six heures du matin. Une sorte de faubourg se prolonge à l'entrée de la ville; il se compose de maisons propres et jolies; au reste Bethléhem tout entier a l'air d'une ville nouvellement bâtie, la pierre dont il est construit est d'une couleur claire et fraîche qui égaye l'œil. Le puits est à l'entrée de la ville, — comme le dit expressément la Bible et comme le sont d'ailleurs tous les puits de Palestine, — il est à quelques pas du chemin de Jérusalem par lequel je suis arrivé hier; on peut même conjecturer avec assez de vraisemblance que, lorsque la ville était ceinte de murs, il n'y avait pas d'autre entrée que celle-là; c'est la seule qui soit donnée par la nature, puisque, comme je l'ai dit, la ville de Bethléhem est une sorte d'île à

[1] 2 Sam. XXIII, 13-17. 1 Chron. XI, 15-19.
[2] Jean IV, 6-8.

bords escarpés et ne tenant que de ce côté-là au continent de montagnes qui l'entourent.

La situation de ce puits, au nord de la ville et par conséquent à l'opposite de la caverne d'Adullam où David s'était retranché, fait parfaitement comprendre quel danger les trois héros avaient nécessairement à braver; on ne pouvait parvenir à ce puits autrement qu'ils ne le firent, c'est-à-dire en traversant courageusement le camp de l'ennemi.

Nous mettons pied à terre et je me dispose à prendre mes mesures. Le puits a cinq ouvertures, disposées en triangle sur une assez grande étendue, — car le côté le plus long de ce triangle a vingt mètres environ. Il est en partie rempli de pierres: la profondeur a dû jadis être beaucoup plus considérable, aujourd'hui elle est assez inégale. Mesuré à l'une de ses ouvertures, le puits se trouve avoir huit mètres de profondeur; à cette place, il contient encore une certaine quantité d'eau (50 à 60 centimètres environ). En jetant la sonde par une seconde ouverture, je constate six mètres de profondeur et presque point d'eau. Enfin, en répétant cette opération par les autres orifices, je trouve une profondeur à peu près égale, mais un sol entièrement sec.

Cette eau m'a paru fraîche et bonne; je ne doute guère qu'il n'y ait là une source, mais qui se perd en grande partie à cause de l'état de détérioration où se trouve le puits. Bethléhem n'a pas d'autres *puits d'eau vive,* mais seulement des citernes[1]. Le couvent, à lui seul, en a sept.

[1] Le puits באר *(beér)* et la citerne באור *(beôr),* בור sont toujours soigneusement distingués dans la Bible.

Au lieu de reprendre la grande route, nous suivons cet aqueduc pendant un moment. C'est un canal en maçonnerie, presque à fleur de terre et couvert de grosses pierres brutes; on ne le distinguerait pas des petits murs si fréquents dans ce pays, s'il n'y avait de distance en distance des *regards*, qui permettent de voir couler l'eau.

Arrivés vis-à-vis du tombeau de Rachel et du village chrétien de Beit-Djala, où le patriarche latin, monseigneur Valerga, fait construire actuellement un grand et beau séminaire, nous quittons la direction de Jérusalem et, laissant les chemins battus, nous chevauchons librement à travers les pâturages. Nous voyons bientôt s'ouvrir une vallée large et riante. Devant nous, sur la hauteur, sont les deux villages de Sérâphat et de Safâfa. Nous passons près d'un de ces magnifiques térébinthes, dont la majesté solitaire imprimait jadis au peuple du pays un sentiment de vénération religieuse et qui, de nos jours même, sont souvent encore considérés comme sacrés par les Arabes de Palestine. Il n'est pas rare de voir de ces térébinthes dont les rameaux sont tout chargés de petits chiffons de laine, sorte d'hommage ou d'ex-voto dont les musulmans honorent aussi les tombeaux de leurs saints. Dans des clos sont de belles cultures de figuiers, d'amandiers, de vigne, de rosiers; les cyclamens, renversant coquettement sur leurs tiges leurs pétales lilas ou violets, croissent par touffes au bord du chemin, les oiseaux chantent, et mon moukre entonne aussi une chanson en gamme ascendante, qui rappelle certains *cris* de Paris; je me la fais interpréter par Hhannah. C'est une chanson de tous les pays:

« Jamais mon cœur n'aimera qu'elle ; mon cœur fond devant elle comme la bougie au feu. »

Nous ne tardons pas à entrer dans une autre vallée plus étroite et plus allongée, au bout de laquelle se trouve le couvent de Saint-Jean du Désert. Elle débouche à son tour dans une autre, toute couverte d'oliviers et qui est, dit-on, la vallée du Térébinthe, où David tua le géant philistin. Nous avions donc fait à peu près le même chemin que le jeune fils d'Isaï, allant de Bethléhem porter à ses frères du pain et du grain rôti, et du fromage à leur capitaine. C'était un trajet de trois ou quatre heures et, *en se levant de bon matin,* l'enfant pouvait aisément aller et revenir avant le soir, sans perdre de vue plus d'un jour ses *brebis qu'il avait laissées en garde au berger*[1]. Une tour que nous voyons d'ici, sur la montagne qui nous sépare de cette vallée, a reçu de la légende le nom de *tour de Goliath.*

A côté du couvent de Saint-Jean est le village d'*Aïn-Kârim;* on y compte une centaine de chrétiens et près d'un millier de mahométans. Tout ce coin de pays est bien cultivé : les montagnes sont couvertes de terrasses portant des vignes, du blé, des figuiers. Aucune de ces terres n'appartient au couvent, comme j'avais d'abord été porté à le croire.

Nous laissons de côté le couvent, où nous n'entrerons que plus tard : car nous voulons d'abord visiter la source de Saint-Jean-Baptiste et le désert dans lequel, suivant la tradition, le précurseur de Jésus-Christ passa son en-

[1] 1 Sam. XVII, 20.

fance *avant le temps où il devait être manifesté à Israël*[1]. Ce n'est pas que cette tradition, d'origine relativement très-moderne, m'inspire une grande confiance, mais je ne demande pas mieux que de parcourir la contrée. Nous suivons les flancs des montagnes : dans ce pays-ci, où les chemins se tiennent assez habituellement sur les hauteurs, la vue est presque toujours large et découverte; elle n'est d'ailleurs gênée ni par des maisons, ni par des arbres, ni par des murs, car les murs de vigne ne dépassent jamais ici la hauteur de deux ou trois pieds. Nous voici dans le désert de Saint-Jean, désert riant et fleuri, qui justifie moins bien ce nom que tant d'autres parties de la Judée auxquelles on ne l'a pas décerné. C'est un sommet de montagne, couvert de roses blanches, de papillonacées jaunes et d'une quantité de fleurs diverses et de plantes ligneuses s'élevant à peine au-dessus de terre. Après avoir franchi ce sommet, nous arrivons à la source de Saint-Jean; elle jaillit d'un trou du rocher; — à deux pas de là, sur la même pente escarpée, est la grotte qu'habita le précurseur : suivant d'autres, c'est celle où sa mère Elisabeth se serait cachée avec lui pour le soustraire au massacre des enfants ordonné par Hérode. On voit qu'ici la légende se donne carrière. J'oubliais de dire que nous avions passé tout à l'heure devant la grotte de la Visitation et devant les ruines d'une maison de campagne de sainte Elisabeth; son habitation principale était sans doute à Ain-Kârim, puisque c'est là qu'est né son fils.

[1] Luc I, 80.

Je ne puis voir l'intérieur de la grotte de Saint-Jean. Mgr Valerga l'a achetée, l'a fermée d'une porte et a mis la clef dans sa poche. Il n'y a pas de gardien pour l'ouvrir. Cette manie de conserver des monuments qui se conservent tout seuls paraît devoir pénétrer jusqu'en Palestine. Si jamais le goût de les restaurer et de les *dégager* vient se joindre à celui-là, c'en est fait de la Terre-Sainte.

En face, sur la pente d'une haute montagne, est le petit village de Sâtâf. Il est rare que les villages de Judée soient, comme celui de La Bruyère, *peints sur le penchant des collines*. Comme ils sont de la couleur même du rocher, on ne les en distingue qu'avec peine, à moins qu'ils ne soient au sommet et ne se profilent sur le ciel. Aussi, quoique celui-ci soit assez près de moi pour que je puisse voir les habitants assis devant leurs maisons, je ne l'aurais jamais remarqué si le bruit des voix humaines et le cri des animaux domestiques, arrivant à mon oreille à travers le silence de la nature, ne m'en avait révélé la présence. On peut très-bien se figurer cela, en se rappelant la couleur grise de certains villages du midi, — du côté d'Avignon par exemple, — qui ne se détachent pas mieux que ceux-ci sur les collines pelées qui bordent le Rhône. On croit toujours voir des ruines.

A notre retour au couvent de Saint-Jean, Hhannah, qui a la fièvre, va se coucher un moment. J'entre au divan où le domestique de la maison, arabe catholique, sachant un peu d'italien, vient me tenir compagnie en attendant que ses maîtres sortent de l'église. Il m'inter-

roge sur mon pays, me demande si la Suisse est soumise à l'Angleterre, à la France ou à l'Italie, etc., etc. Les Arabes appellent souvent l'Autriche Italie, parce que la marine autrichienne parle italien et est essentiellement vénitienne. En revanche, j'ai quelquefois entendu désigner par le nom d'*austriaco* la langue de Pétrarque et de Mgr Valerga.

Au bout d'un petit quart d'heure, je vois paraître une demi-douzaine de franciscains à grande barbe blanche; ils s'asseoient sur le divan et me font les offres les plus hospitalières, me disant que je puis rester chez eux autant de jours qu'il me plaira. Puis on me fait servir à dîner dans une cellule. Le vin de Saint-Jean est très-supérieur à celui de Bethléhem; il passe pour le meilleur du pays.

Le couvent est grand et a un beau jardin fermé de murs, où croissent des cyprès et d'autres arbres verts. Il n'y a ici que dix moines, comme à Bethléhem; ils sont tous espagnols ou italiens. A côté de l'église est la grotte de la naissance de Jean-Baptiste. Mais pourquoi le faire naître dans une grotte? Il est évident que la grotte de Bethléhem, le plus ancien des lieux saints, — authentique ou non, — a fait école en Palestine.

A la Saint-Jean, les latins de Jérusalem ont l'habitude de se rendre à Saint-Jean du Désert. La fête est longue, comme toutes les fêtes orientales; elle ne dure pas moins de douze jours. On se loge chez les bourgeois d'Ain-Kârim, et l'on passe joyeusement son temps, me dit Hhannah, à chanter, à danser, et surtout à faire des décharges de mousqueterie.

Nous prenons, pour revenir, un chemin qui doit nous mener directement à Jérusalem. Arrivés au sommet de la montagne qui domine le couvent de Saint-Jean, nous apercevons la ville sainte. Elle est encore séparée de nous par quatre chaînes de collines successives; mais comme elles sont beaucoup plus basses que celle sur laquelle nous nous trouvons, elles s'effacent et l'on croit voir une plaine. Je ne me lasse pas de répéter tout ce qu'il y a de grandeur dans la plupart des vues de ce pays, car je trouve que ce caractère n'a point été assez relevé.

Ces montagnes ne sont pas absolument stériles; les sommets, il est vrai, ne sont que des pâturages rocheux, mais sur les pentes il y a quelques champs de blé. Des champs comme ceux-ci font parfaitement comprendre la parabole du *Semeur*[4] : on ne saurait y jeter une poignée de semence, sans qu'il en tombe une partie sur les pierres et une autre dans les épines.

Dans la dernière vallée que l'on ait à traverser, on voit — à deux cents pas à droite du chemin — un beau bâtiment aux murs élevés : c'est le couvent de la Sainte-Croix. Il n'est habité que par cinq moines géorgiens, dont on vante l'hospitalité et la tolérance; on pourrait louer aussi leur courage, car ils sont fort exposés aux attaques des Bédouins pillards et des musulmans fanatiques. Il n'y a pas encore bien des années que les Arabes s'en rendirent maîtres pendant la nuit et massacrèrent l'archimandrite.

[4] Matth. XIII, 3-9.

Tout couvent de Terre-Sainte veut rattacher à son nom quelque souvenir qui le consacre. Celui-ci prétend montrer dans son église, non pas la croix de Jésus elle-même, mais du moins *le trou dans lequel était planté l'arbre du bois duquel on la fit.*

Mais voilà pour aujourd'hui assez de légendes et de couvents. *Guardi e passa.*

SAMARIE ET GALILÉE

Devenere locos lætos et amœna vireta.

I

DE JÉRUSALEM A NAZARETH

Le moment était venu de quitter Jérusalem. J'aurais voulu le retarder toujours. Je ne pouvais me résoudre à dire un dernier adieu à ces murs que j'avais si longtemps désiré de voir, — à reléguer dans le passé, au rang des souvenirs, ce que, pendant si longtemps, je m'étais habitué à avoir devant moi comme une espérance et un idéal. Cependant on me pressait de partir ; car le printemps avançait et, depuis quelques jours déjà, pèlerins coptes et catholiques, touristes anglais et américains, tous gens connaissant les saisons comme la grue et l'hirondelle, avaient pris leur vol du côté du Carmel ou de Jaffa, afin d'éviter à temps ce doux mois de mai où le soleil poudroie et où le Bédouin guerroie. Je me

décidai donc à me mettre en route au plus tôt, pour visiter la Samarie et la Galilée.

J'ai dit que dans les voyages en Palestine on traite d'ordinaire avec un drogman, qui vous fournit à tant par jour tente, chevaux et nourriture. Par mesure d'économie et surtout de sûreté, on se groupe d'ordinaire en caravanes. Cette manière de voyager est commode en un sens, car on n'a point à s'inquiéter des petites nécessités matérielles de l'existence; on trouve chaque soir sous sa tente le lit où l'on a couché la veille et, une fois accoutumé à la cuisine de son drogman, on n'a pas à faire chaque jour de dangereuses expériences.

J'avais apprécié dans de précédentes excursions ce que cet arrangement peut avoir de confortable; mais je n'en étais pas moins resté persuadé que la chose la plus confortable qu'il y ait au monde, c'est la liberté. La pensée d'être livré par contrat à un drogman, marquant l'emploi de vos journées, l'heure de votre lever et celle de votre coucher, et venant tout à coup interrompre votre sieste ou votre repas, comme le Commandeur de *Don Juan* ou comme les anciens conducteurs de diligence, — cette idée, dis-je, ne me souriait que médiocrement. Il me semblait aussi qu'emporter avec soi sa tente, comme le colimaçon, pour s'y retirer chaque soir, c'était ôter au voyage un de ses principaux attraits, l'imprévu et la couleur locale. Autant vaudraient ces longues traversées en chemin de fer où, de Paris à Bayonne, on n'a guère d'autre surprise que de retrouver à chaque station le même buffet et la même salle d'attente.

Je communiquai donc à mon fidèle Hhannah le désir

que j'avais de voyager seul, sans tente et sans cuisinier; je lui demandai si ce projet était réalisable et lui proposai de m'accompagner. Hhannah — je dois avouer que d'ordinaire je l'appelais *Jean,* tout court, pour ménager mes poumons, — Hhannah me répondit qu'il m'accompagnerait partout où je voudrais et que mon projet pouvait parfaitement s'exécuter, si je ne craignais pas de coucher quelquefois dans des étables et si je savais, cas échéant, me contenter d'oranges et de café à l'eau; nous trouverions d'ailleurs une auberge à Tibériade et un couvent au Carmel.

En conséquence, il m'amena des moukres et je fis mes préparatifs de départ.

Je louai trois chevaux, un pour Jean, un autre pour mon bagage, le troisième pour moi. Les deux moukres, suivant l'usage, devaient faire la route à pied. Comme mesure de sûreté, j'avais à la ceinture deux pistolets, achetés à Marseille la veille de mon départ. En Orient, pour se faire respecter, il est indispensable d'avoir des armes. Je n'avais, il est vrai, pas de balles et j'avais inutilement cherché à me procurer un peu de poudre à Jérusalem. Au fond, j'en étais bien aise : il m'eût répugné d'ensanglanter la Terre-Sainte. De ces deux pistolets, l'un m'a été volé au couvent de Nazareth, l'autre a glissé de ma ceinture à Argos, comme je redescendais du château des Atrides. Puissent-ils être tombés entre des mains aussi pacifiques que les miennes, — ou du moins n'avoir jamais servi qu'à défendre l'ordre et la propriété !... C'est ce que j'ose à peine espérer.

Pour en finir avec Jérusalem, je donne ici quelques

fragments de la dernière lettre que j'aie écrite avant de partir; elle contient certains détails qui n'ont pas trouvé place dans mon récit :

A Monsieur L. B., à ******

Lundi au soir.

Je compte poursuivre demain mon pèlerinage en me rendant à Naplouse, Nazareth et Tibériade, et de là à Beyrout, soit par Damas, soit par la côte de Tyr et de Sidon. Ce n'est pas sans regret et sans faire un effort sur moi-même que je quitte cette Jérusalem, où j'ai passé de si beaux jours et qui me laissera un souvenir ineffaçable. Mais toutes les caravanes sont déjà parties, sauf une petite société d'Anglais, qui part demain et que je suivrai de près ou de loin. M. Gobat m'engage à ne pas me mettre en route dans un moment où je serais absolument seul, car le pays n'est pas sûr; on se bat maintenant en plusieurs endroits. L'autre jour, je passais la soirée avec le consul R...., homme très-aimable, que je regrette fort de n'avoir pas vu plus souvent. Tout à coup, un janissaire entre — et lui annonce que deux de ses ressortissants viennent d'être dépouillés par les voleurs sur la route de Jaffa, à quelques pas des portes de Jérusalem. On les a laissés en chemise. Le consul courut au pacha, qui promit de faire des perquisitions, et j'apprends aujourd'hui qu'on vient de découvrir les voleurs. Mais on n'est pas toujours si heureux et le pacha lui-même n'y comptait point. Comme son prédécesseur Pilate, il ne croit guère que l'on puisse arriver à la vérité. Il exposait un jour

au consul son scepticisme en matière judiciaire, et lui citait à l'appui une affaire criminelle dans laquelle son père, pacha comme lui, avait fait mourir par la torture soixante-dix personnes, sans arriver à découvrir le vrai coupable. Tu vois qu'on fait au moins tant bien qu'on peut. Mon pacha, du reste, est un *perfect gentleman,* comme j'ai eu l'honneur de m'en convaincre par moi-même à la cérémonie du Feu sacré.

J'ai fait aujourd'hui mes préparatifs de départ, — quelques emplettes indispensables. Il y a peu de ressources à Jérusalem. En Suisse, où la civilisation atteint une altitude de huit mille pieds, où l'on a un télégraphe sur le Rigi et des pianos sur le Faulhorn, nous avons peine à nous persuader qu'il y ait quelque part des villes de vingt mille âmes où elle n'ait pas pénétré. L'industrie et le commerce européens ne sont représentés ici que par trois ou quatre Grecs, qui écrivent sur leur enseigne *tailor and merchant* ou bien *British magazine,* et qui entassent dans leur échoppe de l'absinthe suisse, des chemises en couleur, du fromage de Chypre, des fleurs artificielles et de la faïence. J'ai eu toutes les peines du monde à trouver un couteau quelconque. Quant aux marchands arabes, ce sont des Arabes. Ce qu'ils ont de bon, c'est qu'ils ne manquent jamais d'offrir à l'acheteur un narguileh tout allumé et une tasse de café bouillant. Au reste, je n'avais pas besoin de grand'chose; je n'emporte avec moi qu'un gobelet en ferblanc, — que j'ai dû faire faire, bien entendu. Tu vois que mon ménage est encore plus simple que celui de Diogène: je n'ai ni tente, ni tonneau. Hhannah me dit que

ce n'est pas indispensable et qu'il me fera loger chez les Arabes. Là où il n'y en a pas, on a, comme David, la ressource de s'abriter dans les cavernes. Cette manière de voyager m'a plu, on se trouve ainsi plus en contact avec les indigènes et l'on voit des intérieurs. Je serai bien aise de connaître de près l'hospitalité des fils d'Ismaël; j'ai déjà pu remarquer qu'elle diffère de celle des montagnards écossais et qu'ils savent très-bien l'évaluer en piastres et en medjidiés.

Bonsoir. J'espère que tu es heureusement rentré chez toi et que cette lettre te trouvera au milieu des arbres en fleurs de tes vergers. Pour moi, malgré tout le plaisir que j'ai en voyage, je me réjouis, je t'assure, de quitter le bournous et le turban, de déposer à ta porte ma courbache de pèlerin et de *venir mêler la poudre* de l'Afrique et de l'Asie *aux cendres de ton feu.*

P. S. Je t'écris sur le meilleur papier qu'il y ait à Jérusalem.

PREMIÈRE JOURNÉE

De Jérusalem à Bireh

Le récit de ma première journée de voyage se trouve dans une lettre que j'écrivis le soir même. Cette lettre est d'autant plus inédite qu'elle n'a jamais été expédiée. J'avais oublié, en l'écrivant, que je n'avais aucun moyen de la faire partir.

El-Bireh, mardi au soir.

Que je voudrais que vous pussiez me voir ici, cher ami, au sein de la civilisation la plus primitive, accroupi

au milieu d'une famille arabe qui me regarde écrire avec curiosité, — le père tenant ma bougie au-dessus de mon papier, — les femmes et les enfants lui communiquant leurs remarques, que je donnerais gros pour comprendre ! Vraiment je compte cette soirée pour une des belles de ma vie. C'est dans tous les cas une des plus originales.

C'est hier que je me suis décidé subitement à quitter aujourd'hui Jérusalem. Bien des augures fâcheux ont paru réunis pour mon départ. Mon pauvre Jean a perdu ce matin son frère, garçon de dix-huit ans, mort en six jours d'une pleurésie. On l'a enterré quelques heures après. J'ai différé de partir, pour ne pas enlever Jean à sa famille dans un moment pareil ; — je voulais différer encore davantage, mais il a insisté pour que je ne changeasse rien à mes projets.

Il est déjà trois heures après midi quand nous sortons de Jérusalem. Les oliviers des vergers me dérobent bientôt la ville ; mais, parvenu au Scopus, je l'aperçois encore dans toute sa beauté, s'étalant vis à vis du mont des Oliviers, — et je la salue pour la dernière fois. La route de Damas continue à travers un plateau accidenté ; on aperçoit longtemps à gauche la haute cîme du *Nebî-Samouîl*, mais elle disparaît enfin et l'on ne voit plus de montagnes, car on ne peut plus donner ce nom aux éminences qui s'élèvent de distance en distance des deux côtés de la route. Ces buttes, surmontées aujourd'hui de quelque pauvre village ou des ruines de quelque ville antique, sont communes dans le territoire de Benjamin. C'est ici surtout que les villes sont habituellement situées

au sommet des montagnes : les noms des cités les plus célèbres de cette tribu indiquent assez où il en faut chercher des traces : *Ramah* (hauteur), *Tsélah* (rocher), *Mitzpah* (vedette), *Gibeah, Gébah, Gabaon* (colline). C'est sans doute grâce à leur sens géographique que la plupart de ces noms ont persisté jusqu'à nos jours.

La route que je suis est la grande route des caravanes; c'est celle que suivait Paul, allant à Damas. L'antique voie romaine est encore très-bien tracée; elle est pavée d'énormes pierres qui, maintenant usées et déchaussées, en font le chemin le plus affreusement rocailleux que l'on puisse rencontrer, même dans ce pays. Aussi marche-t-on de préférence à côté.

Toutes sortes de tristesses s'emparent de moi. Je ne puis me consoler de m'éloigner de Jérusalem, je voudrais tourner bride et y rentrer pour ne la quitter jamais. Je suis inquiet du voyage que j'entreprends : il me semble que j'ai manqué de tout bon sens, de toute prévoyance; après avoir abrégé mon séjour à Jérusalem pour être protégé par la petite caravane anglaise qui s'est mise en route ce matin, je l'ai laissée partir longtemps avant moi, et maintenant il est tard et nous n'arriverons à Bireh que de nuit : ce qui équivaut à peu près à une certitude d'être volé. C'est du moins ce que me répètent mes moukres, et leurs figures patibulaires semblent indiquer qu'ils se chargeront au besoin de ne pas faire mentir leur prophétie. Quant à Hhannah, son silence et son impassibilité habituelle suffiraient déjà pour porter au spleen et l'on conçoit qu'aujourd'hui, après la perte qu'il vient de faire, le pauvre garçon soit encore plus morose que de coutume.

Pareille à ces petits nuages qui s'élèvent à l'horizon un jour d'été et qui bientôt s'élargissent, s'enflent et finissent par couvrir tout le ciel, ma tristesse s'étend peu à peu à toute mon existence. Que de souvenirs! que de regrets! quel découragement! . . . . . .

. . . . . .

Je suis tiré de là par quelques notes qui chantent à mon oreille. C'est l'air du Psaume XLII : *Comme un cerf altéré brâme...* Je l'entonne avec le soupir le plus ardent de mon âme : je suis sur le sol où ce psaume a été chanté pour la première fois, où cette expérience du secours de Dieu a été faite tant de fois et d'une manière si éclatante :

Je songe à toi depuis l'heure
Que j'étais vers le Jourdain...

Mais pourquoi, mon âme, encore
T'abattre avec tant d'effroi ?..

Puis, je fais retentir l'écho des montagnes de Benjamin de ces autres paroles si vieilles et si simples :

Dieu fut toujours véritable,
Bon et juste; il le sera,
Et du pécheur misérable
La voie il redressera[1].

Le soleil se couche, la nuit approche, la route est déserte. Nous entrons dans un ouâdi peu profond ; puis, après une courte montée, nous apercevons à l'est, sur la hauteur, le village de Bireh. Au pied de la colline une belle fontaine, aux eaux abondantes, en annonce l'ap-

[1] Ps. XXV.

proche. Elle est entourée de femmes qui viennent y remplir leurs cruches.

Aujourd'hui encore, — comme du temps de Rebecca, de Rachel et des filles de Jéthro, — quand, après une journée de marche silencieuse, le voyageur, arrivé en vue d'un village, désire y trouver un gîte, c'est près du puits ou de la fontaine qu'il doit se rendre. Aussi est-ce là que Jean me conduit tout d'abord; car nous aussi, nous arrivons *sur le soir, au temps que sortent celles qui vont puiser de l'eau*[1]. Mon guide s'adresse à l'une d'elles; elle appelle son mari, et nous voyons s'avancer au-devant de nous un Arabe à barbe noire, à turban déguenillé; il n'a pour vêtement que sa chemise blanche, ouverte sur la poitrine, et son lourd manteau rayé; un grand sabre est passé à sa ceinture. Ce costume, dans sa simplicité, donne un air de majesté au plus misérable villageois. L'Arabe nous offre une hospitalité que j'accepte avec empressement.

Il nous conduit à sa maison. C'est un bâtiment en pierre, voûté à l'intérieur comme une cave et ne recevant de lumière que par la porte[2]. Elle ne contient qu'une seule pièce, dont je ne saurais mieux faire comprendre la distribution qu'en la comparant à cette partie des théâtres où se trouvent l'orchestre et la scène. Le devant (l'orchestre) est au niveau du sol extérieur, le fond (la scène) est de six à huit pieds plus élevé; c'est

[1] Gen. XXIV, 11.

[2] Voilà pourquoi, dans la parabole (Luc XV, 8), la pauvre femme qui a perdu une drachme doit pour la chercher allumer une lampe.

une sorte de terrasse reposant sur deux petites voûtes. Sous ces voûtes et à *l'orchestre* sont les animaux domestiques, veaux et brebis. La *scène* sert de grenier et de demeure au propriétaire et à sa famille. On y monte, en s'aidant des pieds et des mains, par un escalier dont il ne reste que la première et la dernière marche. Elle a pour tout mobilier un moulin à bras et de grands vases de terre où l'on conserve le grain.

C'est là que nous allons souper et passer la nuit avec nos hôtes. Il n'y a d'autre lumière qu'une petite lampe, formée tout simplement d'une soucoupe pleine d'huile. A défaut de table, elle est posée sur un boisseau retourné. Jésus songeait sans doute à cette habitude rustique, lorsqu'il disait : « On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau. »[1] Je vous ai déjà fait remarquer comme, dans les discours du Sauveur, les images sont toujours appropriées aux habitudes de ses auditeurs. Dans le *sermon sur la montagne*, il s'adresse à la foule, à des gens du peuple, à des campagnards. De là cette allusion au boisseau ; c'est le seul ustensile d'un ménage de paysans, tel que celui que j'ai sous les yeux. Il sert tour à tour de table et de plat, car c'est dans ce même boisseau, — pareil à ceux dont on fait usage chez nous — que l'on nous apportera tout à l'heure le lait caillé qui constitue le souper de la famille. Enfin, lorsqu'il ajoutait : *elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison*, — il ne pensait point aux maisons des villes, composées de

[1] *Le* boisseau, et non pas *un* boisseau, comme portent nos versions.

plusieurs pièces, mais à une habitation champêtre telle que celle où je me trouve[1].

Cette petite lampe éclaire tant bien que mal — et plutôt mal que bien — et ne sert guère, à vrai dire, qu'à rendre les ténèbres visibles. A-t-on besoin de plus de lumière, veut-on chercher quelque chose, on allume une poignée d'épines.

Le sol est couvert de nattes sur lesquelles je m'assieds avec bonheur. Mes hôtes apportent leur repas habituel, — du lait caillé et de la galette. Jean tire de mon sac nos provisions de voyage, des oranges, des œufs durs et même une bouteille de vin de Chypre, achetée chez Antonio. Mes hôtes sont trop bons musulmans pour boire du vin et je leur abandonne volontiers ma part de lait caillé, mais nous mettons le reste en commun et faisons un pique-nique délicieux. Puis, le maître de la maison nous offre son *jôsé* (sorte de narguileh), dont je laisse à Jean la jouissance, — et j'allume ma chibouque que je fais passer à mon hôte. Il me la rend au bout d'un instant, je la lui repasse un peu plus tard et nous fumons ainsi à tour de rôle, selon l'usage du pays.

[1] Dans saint Matthieu (V, 15), Jésus dit tout simplement : « On n'allume pas une lampe pour la mettre sous le boisseau. » Cette image ne présentait rien que de très-naturel aux Juifs, pour lesquels Matthieu écrivait. Mais elle eût pu sembler bizarre à des étrangers. Aussi Marc, qui écrit pour les Romains, et Luc, qui s'adresse aux Grecs, ont-ils soin d'ajouter un petit mot qui explique en généralisant. Le premier dit (IV, 21) : *sous le boisseau ou sous le lit ;* le second (XI, 33) : *dans un lieu caché ou sous le boisseau*, et ailleurs (VIII, 16) : « Il n'est personne qui, après avoir allumé une lampe, *la couvre d'un vase ou la mette sous un lit.* »

Il ne me serait pas facile d'écrire, si je n'avais d'autre lumière que celle de la lampe; heureusement j'ai eu soin de me pourvoir d'une bougie; je l'introduis dans le col de ma bouteille, mais mon hôte la prend en main et veut absolument me la tenir lui-même. Ses enfants sont des garçons de huit à dix ans : l'un joue de la musette, simple jonc percé de petits trous *(leves calami, — gracilis avena* de Virgile), et toute la famille me regarde écrire, avec une curiosité qui est à peine égale à la mienne. Me voilà en pleine vie antique!

Cependant l'heure avance, il est temps de se reposer. Chacun se couche où il est. La toilette de nuit n'est pas longue. L'homme ôte sa ceinture et se laisse tout bonnement glisser par terre, enveloppé de son manteau. Les femmes et les enfants, qui ne sont vêtus que d'une chemise, étendent sur eux tous une large couverture Voilà tout. Je prends mon sac pour chevet, je me roule dans mon manteau, j'enfonce mon tarbouche sur les oreilles et m'apprête à goûter le sommeil le plus doux, car la nuit dernière je n'ai eu que quelques instants de repos. Longtemps encore cependant, je me plais à écouter le ronflement des veaux au-dessous de nous, les sonnettes des chevaux dans la cour et la respiration cadencée de la paisible famille qui m'environne.

Mais le sommeil ne vient pas. Les puces — *horribile dictu!* — s'abattent sur moi par légions, sans me laisser un instant de repos. On ne se figure pas que de puces peut contenir une de ces habitations primitives! Enfin, vers deux heures, le chant du coq se fait entendre, le miaulement du chat y répond et toute la famille se réveille.

Sans rien comprendre à un lever aussi matinal, je m'empresse de l'imiter. Je sors pour voir le ciel, pur et étoilé. Les moukres dorment à côté de leurs chevaux. La cour est très-petite, elle est close de murs élevés, formés de grosses pierres brutes, comme les constructions cyclopéennes, et couronnés de petites épines. Ces murs n'ont pas moins de huit pieds d'épaisseur! Dans ce pays, où la sécurité est inconnue, la moindre cabane est une forteresse. Au milieu, un grand cep de vigne couvre de ses vigoureux sarments la cour presque tout entière. Ses grosses branches pliantes sont appuyées non sur des pieux, mais sur d'énormes piles de pierre. Ici, où la pierre se trouve partout et le bois presque nulle part, il est plus facile d'élever une colonne que de se procurer un échalas.

Mes hôtes se mettent à déjeûner : toujours du lait caillé et de la galette! S'ils n'interrompaient maintenant leur sommeil pour manger, ils seraient à jeun toute la journée, car c'est aujourd'hui que commence le *Ramadan*. C'est un jeûne d'un mois et qui revient toutes les années. Tant qu'il dure, il est interdit de manger, de boire et de fumer, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. On comprend la perturbation amenée par là dans tout le mode de vivre des musulmans, d'autant qu'ils observent généralement ce jeûne avec un scrupule extrême.

Le repas fini, chacun se laisse retomber tout de son long et reprend aussitôt son sommeil interrompu. Une des femmes reste seule éveillée, elle s'accroupit devant le moulin et se met à moudre. Ce moulin consiste sim-

plement en un grand mortier de pierre, dans lequel on tourne une meule, au moyen d'une manivelle pareille à celle de nos moulins à café. Cette tâche est toujours réservée aux femmes; aussi Jésus dit-il : « De deux qui moudront, *l'une* sera prise et l'autre laissée. »[1] Là où l'on a des servantes, on leur abandonne ce travail, qui prend beaucoup de temps et qui est des plus pénibles. Dans la Bible, la condition de l'esclave chargée de tourner la meule est envisagée comme le degré le plus bas de l'échelle sociale. On lit, par exemple, dans l'Exode : « Tout premier-né mourra au pays d'Egypte, depuis le premier-né de Pharaon qui est assis sur son trône — *jusqu'au premier-né de la servante qui est occupée au moulin.* »[2] Et le prophète Esaïe annonce par cette belle prosopopée la chute de Babylone : « Descends, assieds-toi dans la poussière, vierge fille de Babylone. Assieds-toi à terre ; plus de trône pour la fille des Chaldéens. *Prends les meules et mouds de la farine...* Assieds-toi sans mot dire et entre dans les ténèbres, car tu ne te feras plus appeler la maîtresse des royaumes. »[3]

Ce moulin à bras, avec les deux vases qui contiennent le grain, compose, comme je l'ai dit, tout le mobilier de la maison. C'est un instrument indispensable et la législation hébraïque, qui défend au créancier de garder au-delà du coucher du soleil le manteau qu'il a pris en gage, ne permet pas non plus de saisir le moulin, — *non pas*

[1] Luc XVII, 35. Matth. XXIV, 41.
[2] Exode XI, 5.
[3] Esaïe XLVII, 1 et suivants.

même la meule de dessus, dit le Deutéronome, *car ce serait prendre en gage la vie*[1]. On ne doit pas s'étonner si l'Ecriture a mentionné souvent un instrument d'un usage si habituel, et si Jérémie, par exemple, peignant la dévastation du pays de Juda, ajoute comme dernier trait à son tableau *la cessation du bruit des meules et de la lumière des lampes*[2].

DEUXIÈME JOURNÉE

De Bireh à Naplouse

Je vous assure, cher ami, qu'il faut souvent un certain effort de volonté pour écrire régulièrement chaque soir le journal de son voyage. Aujourd'hui, par exemple, après la nuit sans sommeil que je vous ai décrite séance tenante, — après douze heures passées depuis à cheval, sur une selle turque, — je préférerais de beaucoup fumer ma chibouque sur la terrasse, — ou respirer le parfum des orangers de Naplouse, — ou, mieux encore, m'endormir sur les coussins qui m'attendent.

Bireh est-il le *Beéroth* des Gabaonites, comme le feraient supposer son nom et sa situation et comme le veut Robinson, ou bien est-il, comme on l'a cru pendant longtemps, le *Micmas* de l'Ecriture? Je pencherais plutôt pour la première opinion. Suivant la légende, c'est là, — dans une maison dont on me montre encore un pan

[1] Deutér. XXIV, 6.
[2] Jér. XXV, 10.

de mur — que Marie et Joseph s'aperçurent de l'absence de Jésus, au retour de leur pèlerinage à Jérusalem[1]. De nos jours, Bireh est d'ordinaire la première station des voyageurs qui vont à Naplouse et à Nazareth. La voie antique que nous suivons est celle que Jésus a parcourue mainte fois en allant à Jérusalem; c'était et c'est encore la route des pèlerins de Galilée.

Quoique nous soyons partis au point du jour, l'ardeur du soleil ne tarde pas à devenir extrême; cette chaleur insupportable, ma mauvaise nuit, mon mauvais cheval, renouvellent ma mauvaise humeur d'hier. Les mêmes démons viennent me hanter et m'attrister et je ne parviens à les chasser que par le même moyen. Mais comme je dors presque sur mon cheval, je laisse passer, sans les graver dans ma mémoire, et les noms des lieux que nous traversons et bien des traits du paysage.

Vous rappelez-vous un fort joli tableau de notre ami Léon Berthoud? Il représente Don Quichotte et son écuyer parcourant côte à côte, par une journée d'août, les chemins escarpés de je ne sais plus quelle Sierra. Quelle vérité dans cette peinture! Quels nuages de poussière! Quelle sécheresse dans l'atmosphère! Comme on y sent la lourdeur de cet implacable soleil de la canicule, qui pulvérise les rochers de calcaire, qui fait fondre Sancho sous son pourpoint de laine et achève de brûler, sous l'armet de Mambrin, le cerveau du malheureux chevalier!

J'ai souvent pensé à ce tableau, je vous assure, en

[1] Luc II, 44.

parcourant avec Hhannah les environs de Jérusalem, en remontant silencieusement avec lui, au pas trébuchant de ma Rossinante, les lits desséchés des torrents ou les longs chemins de montagne. J'y ai pensé ce matin surtout, dans les défilés de Benjamin. Je ne me trouvais pas, il est vrai, grande ressemblance avec Don Quichotte, mais Jean me rappelait Sancho d'une manière désespérante. Il me répétait sur tous les tons que la route de Naplouse était un coupe-gorge et que nous étions perdus, si nous ne parvenions pas à rejoindre les Anglais qui nous avaient devancés. Je compris alors que, s'il m'avait encouragé à voyager seul, c'est qu'il avait craint qu'en me joignant à quelque caravane, je n'eusse plus besoin de ses services; mais, à présent que nous étions en route et qu'il avait pris la responsabilité de l'entreprise, elle commençait à lui peser.

Environ jusqu'à Béthel, nous suivons un plateau assez uni. Béthel, qui se trouve à notre droite, est situé au bord de ce plateau et domine une petite vallée. On a signalé avant moi l'espèce de désappointement que l'on éprouve en voyant le site insignifiant, *the unimpressive situation,* de l'antique et vénérable sanctuaire de Jacob. C'est un paysage sans pittoresque et sans physionomie, — ce n'est pas même un paysage, c'est un point que rien ne désigne à l'attention du passant. Les sanctuaires du paganisme se distinguent par un caractère de grandeur et de mystère, qui agit puissamment sur l'esprit et qui explique la vénération dont ils ont été l'objet. Mais ici, — de même qu'à Silo où nous passerons tout à l'heure, — l'imagination n'a pas de prise; on reconnaît

que ce n'est pas la nature, mais l'histoire seule, qui a fait de ce lieu pour les Israélites un *Beth-el*, c'est-à-dire une maison de Dieu.

Peu après, nous rentrons pour un moment dans ces passages de Benjamin qui servent de porte à la Judée; mais bientôt la nature change, le pays prend un aspect que je ne lui ai pas encore vu en Palestine : la culture devient plus riche et moins rare. Nous sommes dans le beau pays d'Ephraïm, bien différent de celui de Juda. Ce ne sont plus ici des montagnes entrecoupées de vallées, mais plutôt des vallées séparées par des montagnes. Cette distinction, j'en conviens, n'est pas très-rigoureusement géographique, mais je ne me pique pas de géographie et je voudrais rendre seulement l'impression que font les lieux. On ne se sent plus *à la montagne,* comme c'est le cas dans toute la Judée; on jouit de se retrouver dans *le bon pays;* c'est à peu près ce qu'on éprouve en Suisse, en passant des sévères plateaux du Jura aux belles et douces vallées de l'Argovie.

C'est surtout en arrivant dans la grande vallée où se trouve le puits de Jacob, qu'on s'aperçoit de ce changement. Cette plaine n'a pas d'arbres, il est vrai, et les montagnes qui la bordent sont encore nues et rocheuses, mais le fond de la vallée est couvert de champs cultivés et de prairies de la verdure la plus fraîche et la plus éclatante. Encore quelques jours et les blés seront *blancs pour la moisson.* Ce coin de pays, si riant et si fertile, attira déjà les regards des patriarches. On l'appelle encore le *val du campement (Ouâdi-el-Mokhna).*

Ce fut là qu'Abraham dressa d'abord ses tentes et éleva un autel à l'Eternel[1]. Ce fut là que plus tard Jacob vint s'établir à son retour de Paddan-Aram[2], et c'est de cette portion, vrai joyau de la Palestine, qu'il avantagea son fils de prédilection[3].

L'Ecriture rend témoignage à l'opulence et à la beauté de ces lieux et, en général, de cette terre de Joseph sur laquelle ont ruisselé les bénédictions de Jacob et de Moïse : «Joseph est un rameau fertile près d'une fontaine[4]... Son pays est béni par l'Eternel de ce qu'il y a de plus exquis aux cieux, ... de ce qu'il y a de plus exquis sur la terre et de son abondance[5]...»

Cette contrée en effet n'a pas cette austère nudité, cette gravité, si l'on peut ainsi dire, qui donne à la Judée sa physionomie propre et qui cadre si bien avec le caractère de son peuple et avec la religion des Juifs. Dans les pâturages rocheux de Juda, sur les coupoles monotones de ses montagnes, le paysage n'a d'autre beauté que sa grandeur; il élève la pensée du poëte, sans intéresser le regard du peintre; l'absence de détails, l'uniformité des teintes empêchent les yeux de s'amuser à la terre; ils se portent d'eux-mêmes vers ces grands horizons célestes que rien n'y dérobe à la vue, vers ce voile

[1] Gen. XII, 6 et 7.

[2] Gen. XXXIII, 18. *Devant la ville*, c'est-à-dire *à l'est*, comme je l'expliquerai tout à l'heure.

[3] Gen. XLVIII, 22. Comparez Jean IV, 5.

[4] Gen. XLIX, 22.

[5] Deutér. XXXIII, 13 et suivants.

de lumière sous lequel le Seigneur cache les rayons de sa gloire[1].

Ici, au contraire, on comprend que les religions de la nature aient trouvé plus facilement accès. La portion de Joseph est un de ces pays brillants et plantureux, où la terre exerce sur l'homme une séduction presque irrésistible. Cette influence se fit sentir de bonne heure et sur les mœurs et sur la religion elle-même. Les habitants de ce pays-là étaient fort enclins à la débauche, le prophète Osée s'élève contre leurs orgies[2]; du temps d'Esaïe, qui leur adresse les mêmes reproches, les *ivrognes d'Ephraïm* paraissent avoir eu une réputation proverbiale[3]. Nous voyons aussi que, — longtemps déjà avant les Samaritains, — la religion même de Jéhovah devint dans le royaume d'Ephraïm une sorte de paganisme, par le culte symbolique des veaux d'or de Jéroboam. C'est d'ici aussi, c'est de Sichem que nous vient le seul essai de poésie profane que nous connaissions chez les Hébreux, je veux dire *l'apologue des arbres*[4], — à moins que nous ne voulions compter comme tel le *Cantique des cantiques,* qui du reste emprunte à cette partie de la Palestine la plupart de ses images et qui, suivant Ewald, aurait été composé aussi dans le royaume d'Ephraïm. Quant à l'apologue de Jotham, — *du temps que les* arbres *parlaient,* — on y remarque une puissance

[1] Voyez Ps. CIV, 2.

[2] Par exemple Osée VII, 4 et 5. Et ailleurs (III, 1) : « Ils regardent à d'autres dieux et aiment les flacons de vin. »

[3] Esaïe XXVIII, 1, 3.

[4] Juges IX, 8 et suivants.

de personnification, une sorte de panthéisme poétique qui ne se retrouve point dans les autres monuments de la littérature des Hébreux.

Mais nous arrivons à ce puits de Jacob, où, pour la première fois, le grand principe d'un culte nouveau fut énoncé par Jésus, en opposition au semi-paganisme des Samaritains et au théisme formaliste des Juifs : « *Dieu est esprit* et il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité. » C'est sans contredit un des sites les plus intéressants qu'il y ait dans toute la Terre-Sainte, non-seulement à cause de la grandeur de la scène qui s'y est passée, non-seulement à cause de l'importance des paroles que le Fils de l'Homme y a fait entendre, mais aussi parce qu'il n'est pas de site qui soit mieux circonscrit et plus aisément reconnaissable. L'Evangile est sobre de tableaux, il nous en présente peu qui soient aussi complétement dessinés que celui de l'entretien de Jésus avec la Samaritaine[1]. C'est ici, c'est sur la margelle de ce puits que Jésus s'est assis à l'heure de midi, lassé du chemin, et a demandé à boire à cette femme de Sychar. Voilà cette source dont il disait : « Tous ceux qui boivent de cette eau auront de nouveau soif, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif. » Ces pierres, cette plaine, ces montagnes ont été témoins de cette conversation. Ces beaux champs de blé qui s'étendent devant moi sont ceux que montrait Jésus à ses disciples : « Ne dites-vous pas, vous, qu'il y a encore quatre mois jusqu'à ce qu'on moissonne?... *Levez*

[1] Jean IV.

les yeux, vous dis-je, et regardez les campagnes, elles sont déjà blanches pour la moisson! » Voilà, au-dessus de nous, ce sommet du Garizim, auquel se rapportent ces paroles : « L'heure vient, où ce ne sera ni *sur cette montagne* ni à Jérusalem que vous adorerez le Père... L'heure vient — et la voici — où les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité. »

Le puits de Jacob est dans une admirable situation, au point de jonction de l'étroite vallée de Sichem et de la grande vallée de Mokhna. Mais il appartient plutôt à celle-ci ; c'est celle-ci qui constitue le tableau, car c'est du côté de l'est ou du nord-est que se tournent les regards. En contemplant cette possession magnifique que Jacob « conquit par l'arc et l'épée sur les Amorrhéens et qu'il donna à Joseph son fils, » j'ai derrière moi le Garizim, au sommet duquel on voit encore les ruines du temple des Samaritains, — à ma gauche, l'Hébal et, au pied, à peu de distance de moi, le tombeau de Joseph [1].

C'est ici, à l'entrée de la vallée de Sichem, que les Israélites, dans leur marche conquérante à travers le

[1] Les cartes indiquent très-diversement la situation du puits de Jacob. J'ai sous les yeux en ce moment celles que Raumer *(Palæstina)* et Stanley *(Sinai and Palestine)* ont jointes à leurs excellents ouvrages. D'après celle de Raumer, le puits se trouverait dans la vallée même de Sichem et à peu près à égale distance de l'Hébal et du Garizim. D'après la carte de Stanley, il serait presque au pied de l'Hébal. Robinson et Van de Velde le placent avec raison au pied du Garizim, mais Van de Velde le met un peu plus au sud que Robinson. On voit quelle incertitude et quel arbitraire ont régné jusqu'à ces derniers temps dans la géographie de la Palestine, même pour des sites si connus et si souvent visités.

pays de Canaan, s'arrêtèrent pour renouveler alliance avec l'Eternel. L'arche, entourée des sacrificateurs, était dans la vallée, le peuple entier couvrait les pentes des deux montagnes voisines; six tribus, placées sur le mont Garizim, répétaient à haute voix les bénédictions contenues dans la Loi pour ceux qui craignent l'Eternel; les six autres tribus, groupées vis-à-vis des premières sur les flancs de l'Hébal, prononçaient les malédictions. Et tout le peuple répondait : Amen![1]

Ces deux montagnes se ressemblent assez, et rien n'indique au premier abord quel motif a fait choisir l'une pour les malédictions et l'autre pour les bénédictions. Toutes deux sont de ce côté-ci escarpées, nues et rocheuses; peut-être même les rochers qui servent de base au Garizim ont-ils un aspect encore plus hérissé que ceux de l'Hébal. Plus loin, vers le fond de la vallée, toutes deux sont également vertes et riantes. Il est vrai que le Garizim est mieux boisé. Cependant, si la plus belle part lui a été donnée, c'est tout simplement, je crois, parce qu'il est à droite, c'est-à-dire au sud.

On sait que le peuple ne s'oriente pas comme les géographes, en fixant d'abord le côté du nord. La manière la plus aisée de *s'orienter,* c'est de commencer par déterminer *l'orient.* C'est ce que faisaient les Hébreux.

[1] Josué VIII, 33-35. Comparez Deutér. XXVII, 12-26. Il n'est pas facile de se représenter nettement cette scène dans tous ses détails; mais, dans ses traits généraux, elle n'a pas dû être fort différente de la description que j'en donne. Je la place à l'entrée de la vallée, — un peu plus loin toutefois que le puits de Jacob, — parce que c'est là que les deux montagnes se rapprochent le plus.

Pour trouver les points cardinaux, ils se plaçaient en face du soleil levant. Ils appelaient donc ce côté *le devant* (קדם); *derrière* eux était l'occident[1]; — ce que nous appelons le nord était *la gauche*[2] et le midi n'avait pas d'autre nom que *la droite*[3].

Or, chez les Hébreux comme chez les Grecs, la droite était le côté honorable, — le bon côté. On le voit par de nombreux exemples de l'Ecriture, entre autres par le nom de *Benjamin* (fils de la droite), qui, dans Genèse XXXV, 18, est le contraire de *Benoni* (fils de ma douleur).

L'approche de Naplouse s'annonce par des vergers d'oliviers, gros, grands et vieux, d'une singulière beauté. Plus près de la ville, derrière elle et au-dessus, du côté du midi, se trouvent d'autres vergers contenant une quantité d'arbres de toute espèce : orangers, citronniers, rosiers, etc ; ce ne sont point ici des arbustes, mais de grands arbres de la plus belle venue. En tout autre pays ce serait charmant ; dans une contrée aussi nue que la Palestine, c'est une délicieuse surprise, une véritable fête des yeux. On comprend parfaitement ici que Jotham ait pris parmi les arbres les personnages de son ingénieux apologue. Cette fable n'a pu être imaginée et prononcée que dans ces lieux ; elle ne fût jamais venue à

[1] Par exemple Esaïe IX, 11. Voyez ce passage dans le texte hébreu : « La Syrie par devant et les Philistins par derrière. »

[2] Gen. XIV, 15.

[3] Par exemple 1 Sam. XXIII, 19.

l'esprit d'un habitant de Jérusalem ou n'eût pas eu grand à-propos dans ce pays-là ; l'olivier, la vigne et l'épine s'y trouvent, à la vérité ; mais, à part quelques misérables figuiers et quelques rares amandiers, je ne sais trop quels sujets pourraient les appeler au trône, ou quels prétendants pourraient le leur disputer. Ici, au contraire, ce n'est pas un mince honneur que de régner sur ce peuple innombrable de citronniers, de myrtes, d'abricotiers, de pêchers, de grenadiers, d'arbres fruitiers de toute sorte, au feuillage éclatant, aux fleurs odorantes et aux fruits exquis.

La position de la moderne Naplouse et celle de l'ancienne Sichem paraissent n'être pas absolument identiques. Si la Sichem ou le Sychar de l'Evangile avait été situé sur l'emplacement de la ville actuelle, on ne serait pas venu de si loin puiser de l'eau au puits de Jacob ; car on a plus près, et dans la ville même, des fontaines abondantes. La ville ancienne, qui existait encore du temps de Jésus, doit donc avoir été située à l'entrée du vallon, tout près du puits de Jacob ; on en voit encore des restes dans les plantations d'oliviers que l'on traverse avant d'arriver à la ville moderne. Celle-ci (la *Ville neuve*, *Nea Polis, Naplouse)* est construite un peu plus avant dans la vallée. Saint Jérôme les distingue et les identifie tour à tour, contradiction apparente qu'il résout lui-même, en nous apprenant ailleurs que Sichem est devenu un faubourg de Naplouse. Je m'étais demandé d'abord si le Sychar de saint Jean ne serait point quelque localité du voisinage, distincte de Sichem et située quelque autre part dans la vallée de Mokhna, sur les flancs du Garizim,

peut-être même à quelques pas du puits, près du tombeau de Joseph, auquel il aurait dû son nom[1]. Ce qui m'a empêché toutefois de m'arrêter à cette opinion, c'est que saint Jean nomme Sychar une ville (πόλις) et non un bourg ou un village (κώμη). Or il est impossible de supposer une ville de Sychar distincte de Sichem et située à quelques centaines de pas de celle-ci. Tenons-nous-en donc à l'opinion générale qui identifie Sychar et Sichem. Sans même supposer, comme saint Jérôme, que le premier de ces noms n'est qu'une faute de copiste, il n'est point difficile de comprendre comment le nom de Sichem a pu être défiguré par la malignité des Juifs en celui de Sychar ou Sichar (ivresse), par allusion aux *ivrognes d'Ephraïm* (שכורי אפרים) dont j'ai déjà parlé.

Naplouse, avec ses huit mille âmes, a un aspect de grande ville. Elle est sans comparaison plus propre que Jérusalem. Les maisons y sont du même style, bâties aussi de très-belles pierres, mais elles paraissent bien plus à leur avantage, parce qu'elles ne sont pas, comme à Jérusalem, perdues dans les ruines et les décombres. Naplouse, en petit, me rappelle le Caire, mais les rues sont ici plus droites et plus belles. On y reconnaît, comme au Caire, une ville presque entièrement musulmane. Le fanatisme de l'Islam y va loin. A Jérusalem, les disciples du Prophète, ne formant qu'une minorité et surveillés par les consuls européens, sont forcés d'avoir quelques

[1] Le mot de סוכר paraît avoir eu dans les talmudistes le sens de *tombeau*, — sens douteux, il est vrai, mais qui a pour lui l'autorité d'Aruch et de Sébastien Münster et qui s'accorde bien avec la racine.

égards pour les chrétiens et pour les juifs. Ici, ils sont chez eux et en profitent. Partout à mon passage, les hommes me lancent des regards sinistres et font à haute voix des réflexions que je ne comprends pas, mais qui paraissent n'avoir rien de bienveillant; les mendiants mêmes ne daignent pas me demander l'aumône et les petits enfants, loin de m'interpeller du titre honorable de *Hadji*, courent après moi en vociférant: *Nazari! Nazari! (Nazaréen.)* Dans leur bouche, ce mot est une injure. Mais je ne sais quel titre approcherait de celui-là et sonnerait mieux à l'oreille. C'est le nom sous lequel on désignait ici Jésus lui-même et ses premiers disciples[1]. Ce nom, d'origine palestinienne, est resté jusqu'à ce jour le seul en usage parmi les Arabes; tandis que celui de chrétien, inventé par les Grecs d'Antioche[2], a passé dans la langue des peuples européens.

Il n'y a pas d'hôtel à Naplouse. Aujourd'hui, comme au temps de Jésus, les voyageurs s'arrêtent auprès de quelque fontaine, à l'ombre de quelque olivier, et envoient leurs gens à la ville pour y acheter des vivres[3]. C'est ce que font nos Anglais, que nous venons enfin d'atteindre au grand contentement de Hhannah. Ils nous laissent nous enfoncer dans les rues populeuses de Naplouse et s'en vont dresser leurs tentes près d'une des portes de la ville.

Pour moi, qui n'ai pas de tente, Hhannah me conduit

[1] Actes XXIV, 5.
[2] Actes XI, 26.
[3] Jean IV, 8.

dans une rue écartée, chez un chrétien, grec ou latin, qui nous offre une chambre haute. C'est moins original que notre gîte d'hier, mais on y dormira mieux. Tout respire l'aisance et même une propreté relative, qui récrée et qui délasse. Le principal ornement de la chambre est une petite carte de Suède, tournée à rebours. Cette curiosité exotique, débris d'un atlas russe, est suspendue à la muraille et fait vis-à-vis à une image de la Vierge.

Pendant qu'on étend des lits sur le carreau et que Jean va au marché acheter des provisions, je profite de la dernière heure du jour pour visiter la synagogue des Samaritains et monter sur le Garizim.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler l'origine des Samaritains et de leur religion. Nous voyons dans le livre des Rois[1] qu'après la déportation des dix tribus, le roi des Assyriens repeupla la Samarie au moyen de colons, pris dans diverses provinces de son empire, et que ce peuple nouveau se fit une religion à sa manière, en alliant au culte de ses anciens dieux le culte de Jéhovah, qu'il regardait comme le dieu de sa nouvelle patrie. Après le retour de la captivité de Babylone, les Samaritains cherchèrent à se rapprocher des Juifs et à s'associer à eux pour la reconstruction du temple; mais ils furent repoussés par le puritanisme de ceux-ci. N'ayant pu réussir à se rattacher à la nationalité juive, ils se donnèrent pour les héritiers d'Israël[2], et l'on vit se

[1] 2 Rois XVII, 24-41.

[2] La Samaritaine appelle Jacob *notre père* (Jean IV, 12), mais les Juifs appellent les Samaritains *des étrangers* (Luc XVII, 18).

renouveler entre eux et les Juifs la même inimitié qui avait existé jadis entre Ephraïm et Juda. Un prêtre juif, nommé Manassé, fils du souverain sacrificateur Jojadah et gendre de Samballat, ayant été excommunié par Néhémie[1], passa aux Samaritains et leur apporta les droits de la race d'Aaron et les traditions du sacerdoce. Samballat fit construire sur le mont Garizim un temple rival de celui de Jérusalem. Les Samaritains renoncèrent, paraît-il, à ce qu'ils avaient encore conservé de l'idolâtrie de leurs pères et prétendirent, comme les Juifs, au titre exclusif de *vrais adorateurs*[2] de Jéhovah. Ce fut de ce moment que la haine entre les Samaritains et les Juifs devint irréconciliable. Sans mentionner ici les témoignages que nous en a laissés le Talmud, il suffit de rappeler ceux que l'on trouve dans l'Evangile. Remarquez, par exemple, dans le IVe chapitre de saint Jean ce petit mot : « *Il fallait* (ἔδει, *oportebat*) qu'il passât par la Samarie[3]. » Nous savons que, quand il ne le *fallait* pas absolument, les Juifs faisaient un grand détour pour éviter de passer par ce pays. Rappelez-vous aussi comme la femme samaritaine est étonnée, en entendant un Juif lui adresser la parole[4]. Enfin, nous voyons dans le même évangile que le nom de Samaritain était pour les Juifs la plus mortelle injure : « Tu es un Samaritain et tu as un démon, » disaient les Juifs à Jésus[5].

[1] Néhémie XIII, 28.
[2] Jean IV, 23.
[3] Jean IV, 4.
[4] Jean IV, 9.
[5] Jean VIII, 48.

Quant aux différences dogmatiques qui séparaient ces deux peuples et distinguaient ces deux religions, voici quelle était la principale et peut-être la seule : les Samaritains ne reconnaissaient comme livres saints que ceux de Moïse et rejetaient les autres écrits admis dans le canon des Juifs. Ils ont, de nos jours encore, un vieil exemplaire du Pentateuque, dont ils font remonter l'origine aux premiers temps de l'histoire d'Israël; ce Pentateuque est en hébreu, mais, au lieu d'être écrit en lettres chaldaïques comme le sont les manuscrits des Juifs, il l'est en caractères samaritains, caractères probablement plus anciens et dont les Samaritains avaient conservé l'usage, pour écrire tant l'hébreu que leur propre langue.

Il existe encore à Naplouse une centaine de Samaritains, seuls restes de leur peuple, seuls sectateurs de leur religion. Cette nation réduite à quelques familles, cette religion restreinte à quelques individus et se maintenant toujours la même, sont un des phénomènes historiques les plus intéressants qu'il y ait. Je me fis conduire à leur synagogue. C'est une chambre assez petite et que rien ne distingue. On ne me permit toutefois d'y entrer qu'après que j'eus laissé mes souliers à la porte. On alla quérir le prêtre. C'est un homme de quarante ans environ, de la figure la plus noble et la plus imposante. Il déploya devant moi avec solennité le rouleau de parchemin sur lequel est écrit le Pentateuque et me défendit expressément de le toucher. J'avais suivi jadis un cours de langue samaritaine à l'université de Berlin, et le docteur Petermann, — s'il vit encore, comme je l'espère, — vous certifierait même, au besoin, que j'étais un de ses

meilleurs élèves. Il est vrai qu'il n'en avait que trois. J'avoue que depuis ce temps-là j'ai beaucoup oublié cette langue, n'ayant guère eu l'occasion d'en faire usage. Je me rappelai cependant l'alphabet : c'était tout ce qu'il m'en fallait, puisque le texte était hébreu. Je me mis à déchiffrer quelques lignes à demi-voix. — *Hayôdéah attâ leschôn hakkôdesch?* (sais-tu la langue sainte ?) me demanda le prêtre en hébreu. Sur ma réponse affirmative, il lia conversation et nous eûmes un entretien de quelques moments. Vous voyez que les Samaritains, aussi bien que les Juifs, appellent l'hébreu la langue sainte. Le mien parlait fort bon hébreu : sa prononciation était celle des Juifs *sephardim* et entièrement conforme à la prononciation en usage dans les écoles chrétiennes. Il me dit que le nombre des Samaritains s'élevait actuellement à près de cent cinquante ; mais d'autres habitants de Naplouse m'ont assuré que ce chiffre était encore très-exagéré. Quant au manuscrit qu'on me fit voir, il est évidemment moderne. Le prêtre me garantit cependant que c'était bien le véritable. Quelques voyageurs assurent qu'ils en ont deux et qu'ils ne montrent pas le plus précieux.

Une question souvent agitée *inter doctos* est celle de l'origine des Samaritains. Ce peuple doit-il être considéré comme composé essentiellement de colons étrangers, et les restes de la tribu d'Ephraïm, non transportés en Assyrie, ne seraient-ils entrés dans la formation de cette nation nouvelle que pour une proportion minime et à peu près inappréciable ? Ou bien doit-on supposer, au contraire, que le fond essentiel de cette race est israélite

et que les colons assyriens ne sont là qu'un élément secondaire? Cette dernière hypothèse a pour elle la langue des Samaritains, qui n'est qu'un dialecte de l'hébreu, altéré par l'introduction d'un assez grand nombre de mots étrangers. Cependant, le récit du livre des Rois favorise évidemment la première supposition. Je dois dire aussi qu'en voyant le grand-prêtre samaritain, je fus frappé de sa figure, qui ne me rappelait en aucune façon le type juif ou arabe. Son nez aquilin, son beau visage, plein et vermeil, présentait dans toute sa pureté le type des races indo-germaniques.

Je prends un guide pour me conduire au Garizim. C'est un musulman, mais il écorche aussi quelques mots d'hébreu qu'il entremêle continuellement de *yess*, *sir*. Ces deux monosyllabes sont les seuls mots européens qu'il connaisse. Pour celui-ci, c'est un Arabe véritable et qui ne le cède en rudesse à aucun de ses concitoyens de Naplouse. Loin de se piquer de l'obséquiosité assez habituelle aux gens qui veulent mériter un bakchiche, il traite mon cheval et son cavalier avec une brutalité impertinente, qui m'arrache à plusieurs reprises, — je l'avoue avec regret, — des exclamations qui n'eussent jamais dû se faire entendre sur la montagne des bénédictions. Nous montons au Garizim tout droit, en sortant de la ville, à travers les vergers embaumés. On a comparé Naplouse à Heidelberg; c'est d'ici surtout qu'elle lui ressemble, — autant du moins qu'une ville d'Orient peut rappeler une ville du Nord. La crête de la montagne forme un plateau, incliné d'est en ouest et où se trouvent quel-

ques champs de blé, alternant avec des pâturages pierreux. Nous remontons ce plateau jusqu'au sommet le plus élevé. Il est à 800 pieds au-dessus de la vallée de Sichem et à 2,400 pieds au-dessus de la mer. On le regarde généralement comme la plus haute sommité des montagnes d'Ephraïm. M. Van de Velde assure cependant que la croupe de l'Hébal le dépasse de quelques pieds. Ce fait explique pourquoi c'est sur l'Hébal, et non sur le Garizim, que les Israélites élevèrent un autel à l'Eternel[1]. L'Hébal était le point le plus élevé de la contrée.

Sur ce sommet, qui domine le puits de Jacob, est une enceinte spacieuse, circonscrite par quelques pans de mur et par de grands tas de pierres, dont plusieurs sont taillées en bossage. Ces ruines appartiennent sans doute à divers édifices successifs; il est probable que, dans le nombre, se trouvent aussi des restes du temple élevé par Samballat et détruit par Jean Hyrcan. C'est encore là le sanctuaire des Samaritains, c'est vers ce point qu'ils se tournent pour faire leurs prières. Le seul bâtiment encore debout est un petit édifice cubique, surmonté d'une coupole. Il contient une seule chambre, mesurant quatre pas en carré, et qui sert de synagogue aux Samaritains. Ceux-ci continuent à célébrer sur le mont Garizim les solennités prescrites par la loi de Moïse : la Pâque, la Pentecôte, la fête des Tabernacles, le jour des Expiations. Chose remarquable! Tandis

[1] Deutér. XXVII, 4. On sait que dans ce passage le Pentateuque samaritain nomme le Garizim au lieu de l'Hébal.

que les Juifs sont depuis longtemps privés de leur temple et de leurs sacrifices, l'agneau pascal est encore immolé par les sectateurs hérétiques de Manassé, leur culte encore célébré par une branche cadette de la famille d'Aaron, par un sacerdoce quasi-légitime.

TROISIÈME JOURNÉE

De Naplouse à Djennin

Ce matin, à mon lever, de petites vapeurs couraient sur les hauteurs de l'Hébal. C'était une vraie matinée suisse. Je trouvai mon hôte, dans sa robe d'indienne blanche à points lilas, fumant son narguileh sur la terrasse. Je réglai avec lui, ce qui n'était pas très-facile. Ici les hôteliers sont trop délicats pour vous remettre l'addition. On leur donne ce qu'on veut, et l'on peut être sûr qu'ils ne seront jamais contents et demanderont encore davantage.

En sortant de la ville, nous nous arrêtons devant le campement des Anglais, avec qui nous voyagerons aujourd'hui : car c'est surtout entre Naplouse et Nazareth que la route est dangereuse et qu'il importe de n'être pas seul. J'apprends d'eux qu'hier au soir, en montant au Garizim, une demi-heure avant moi, ils ont été attaqués; malgré leur nombre et leurs armes, ils ont dû composer et payer rançon aux Arabes. C'est sans doute grâce à eux que je n'ai rencontré personne dans ma course au Garizim : les voleurs se seront contentés de ce succès et, pressés de dîner après une longue journée de

Ramadan, ils seront retournés immédiatement à la ville sans attendre une nouvelle capture.

Pendant que nos Anglais s'occupent de leurs préparatifs et que mon cheval, errant dans les vergers, fait ses adieux aux grandes herbes de Naplouse, quelques lépreux s'approchent et tendent vers moi leurs mains enflées, — triste spectacle au milieu de cette nature brillante!

A une petite distance de Naplouse, on nous montre au bord de la route le tombeau de Josué. Nous y rencontrons une caravane de cinquante chameaux, qui nous oblige à nous arrêter; car il faut lui faire place, vu le peu de largeur du chemin.

Arrivés près de Samarie, nous nous séparons de nos bagages et de nos moukres, qui se dirigeront directement vers Djennîn, pendant que nous visiterons les ruines de la ville. Samarie est située sur une colline au sommet allongé, isolée dans une plaine. Cette plaine est entourée de montagnes plus hautes, non point arrondies comme celles de Judée, mais se renversant, pour ainsi dire, en arrière et s'élevant par terrasses. C'est sur les gradins de cet amphithéâtre que, dans les prophéties d'Amos, les rois étrangers sont invités à prendre place pour contempler le spectacle des crimes de Samarie[1]. Cette situation rappelle beaucoup celle de Jérusalem, mais Samarie, assise *sur la colline de la grasse vallée*, comme dit Esaïe[2], est plus belle et plus riante; elle est plus

[1] Amos III, 9, 10.
[2] Esaïe XXVIII, 1.

forte aussi, puisqu'ici la montagne est entourée de vallées de tous les côtés. Samarie est une île, Jérusalem n'est qu'une presqu'île, et l'on sait que l'isthme, qui du côté du nord la rattache au plateau, lui a souvent été fatal et a fourni bien des fois un passage à ses ennemis.

Qui sait si cette analogie de situation ne fut point pour quelque chose dans la décision d'Homri, lorsqu'il choisit la montagne de Samarie pour y bâtir sa nouvelle capitale ? La ressemblance de Jérusalem avec sa rivale, — avec *sa sœur*, comme l'appelle Ezéchiel[1], — ne servait qu'à faire mieux ressortir les avantages de celle-ci. Mais ni l'une ni l'autre n'a pu éviter son châtiment. Toutes deux ont justifié la malédiction d'Amos : *Malheur à vous qui vous appuyez sur Sion, qui vous confiez en la montagne de Samarie !*[2] Samarie n'est plus qu'*un tas de pierres, comme on en fait quand on cultive une vigne; ses pierres ont roulé dans la vallée, ses fondements ont été découverts*[3]. En effet, ces ruines encore debout, que nous apercevons sur la montagne, ne sont pas celles de l'antique Samarie; ce sont celles de Sébaste qui lui succéda. Le nom même de la capitale d'Israël a disparu, et le hameau qui la remplace aujourd'hui s'appelle Sebustîeh, du nom de la ville romaine.

Nous arrivons à un joli ruisseau, coulant sous l'herbe au milieu d'arbustes verts. Devant nous s'élève la colline de Samarie, sur laquelle se dresse comme un spectre un pan de mur haut et étroit, reste d'une église chrétienne.

[1] Ezéch. XVI, 46.
[2] Amos VI, 1.
[3] Michée I, 6.

Plus à gauche s'étend une ligne de colonnes brisées. C'est une vue des plus pittoresques.

Pendant que je parcours ces ruines, auxquelles ne se rattache aucun grand souvenir, et que je compte ces colonnes prolongées sur tout le sommet de la montagne, quelques hommes qui travaillent dans les champs viennent m'offrir de petites médailles. J'achète toutes celles que l'on m'apporte, espérant que dans le nombre il se trouvera quelque monnaie grecque ou asmonéenne. Mais elles sont toutes des empereurs romains.

La chaleur est très-modérée, la verdure dont nous sommes entourés pendant toute la journée repose à la fois les yeux et l'esprit. Sans doute la végétation n'est pas partout aussi puissante et aussi variée qu'elle l'est à Naplouse ; mais partout au moins on voit des arbres, de grandes herbes, de l'eau, de la terre. Le sol n'est pas pierreux comme aux environs de Jérusalem ; les sentiers sont parfois même très-bons et très-unis. D'un bout à l'autre, la Samarie présente un contraste frappant avec la Judée. Je comprends certes que les Juifs n'aimassent pas à y passer. Ce devait être pour eux un vrai crève-cœur de voir aux mains des Infidèles la plus belle partie de leur pays.

Plus fertile que la Judée, la Samarie est bien plus habitée ; nous trouvons sur notre chemin un assez grand nombre de villages. L'accueil qu'on nous y fait n'est point hospitalier : partout où nous passons, les enfants nous crient des injures et font mine de nous jeter des pierres. Cependant nous ne sommes pas attaqués, car nous sommes en nombre. De temps à autre, quel-

ques Bédouins, armés jusqu'aux dents, sortent de derrière les rochers; ils nous regardent passer avec une curiosité qui n'est sans doute pas désintéressée, et semblent calculer le nombre de coups de feu que peuvent contenir nos revolvers. J'ai su le soir que nos moukres, moins heureux que nous, ont été attaqués en route; mais ils se sont défendus bravement et nos effets en ont été quittes pour quelques avaries.

De montagne en montagne nous passons tour à tour Burka, Fendekûmiyeh et Djéba — qui paraît être le Gibeah de la montagne d'Ephraïm où fut enterré Eléazar, fils d'Aaron; — nous nous trouvons ensuite dans une vallée, au bord d'un petit lac, bas et sans écoulement, — un *âgâm*, sans doute, qui se dessèche entièrement en été, mais qui en hiver doit être plus étendu qu'il ne l'est maintenant, à en juger par les amas de roseaux qui font litière sur les champs. Tout près de là est Sanoûr; il est entouré d'une petite muraille et couronne, comme Gabaon, le sommet d'une colline ronde et régulière, placée comme une tour à l'extrémité d'une chaîne de collines peu élevées. Quelques voyageurs ont cru y reconnaître la Béthulie de Judith; mais d'autres identifient cette dernière ville avec Djennîn, où nous coucherons ce soir, d'autres encore avec Kubâtiyeh, où nous allons arriver.

Puisque, en tout cas, je suis bien près de la ville de Judith, c'est le cas de dire un mot des femmes de cette contrée. Leur costume diffère un peu de celui des femmes de Judée. Quelques-unes, il est vrai, portent la robe bigarrée, mais la plupart ont une tunique de toile

écrue (et non pas bleue comme en Judée), serrée à la taille par une large ceinture à mille couleurs, pareille à celles que portent les hommes. Leur coiffure est originale : c'est d'abord un bonnet d'une forme gracieuse et dont la bordure, faisant bourrelet, est couverte de pièces d'argent imbriquées. Souvent aussi elles portent, au lieu de ce bonnet ou par-dessus, un mouchoir noir ou de toute autre couleur, qui couvre la tête, descend sur les joues, se noue sous le nez de manière à cacher la bouche et retombe carrément en tablier jusqu'au milieu de la poitrine ; une pointe du même mouchoir s'abaisse par derrière sur la nuque. Leur front est ceint d'une écharpe en couleur, pliée en long. On dirait un diadème. Leur visage, encadré entre la ligne droite de ce bandeau et la ligne droite du voile qui couvre la bouche, y gagne je ne sais quelle expression de dureté, ou — comme on dit — de dignité.

Arrivés à Kubâtiyeh, nous nous engageons dans une gorge étroite, resserrée entre des collines très-basses et qui doit nous conduire dans la plaine d'Esdraélon.

Il est de bonne heure encore quand nous arrivons dans cette plaine. A l'extrémité de la gorge, au pied et au penchant de la dernière colline, est le bourg de Djennîn, où nous devons passer la nuit. Nos Anglais fixent leurs tentes à l'entrée, au pied d'un bouquet de palmiers. J'entre avec Jean dans le village ; un Copte nous y donne l'hospitalité. C'est un asile simple et primitif; cependant notre hôte paraît de meilleure condition que celui de Bireh. La maison a cette fois-ci une seconde pièce dans laquelle on nous loge : c'est toujours une grande voûte,

ouvrant sur la cour et ne recevant de jour que par la porte et par une petite ouverture, pratiquée au-dessus pour donner passage aux pigeons : car c'est avec eux que nous partageons notre chambre. Quant à une cheminée, il n'en est jamais question dans les villages de Palestine : pour cuire le café, on allume dans la cour un feu d'épines, et le pain se fait dans de grands fours indépendants des maisons et situés dans la rue.

Je profite des dernières lueurs du soleil pour monter au sommet de la colline. Le coucher est d'une sérénité admirable. Le regard s'étend au loin et ne se lasse pas de contempler ce tableau qui le repose. A mes pieds, au-delà de grands vergers de cactus, est la bourgade de Djennîn avec ses terrasses blanches que dominent un minaret et quelques palmiers à taille élancée. Puis la grande plaine de Jezréel ou de Meguiddo, qui, à ma gauche, se prolonge presque à perte de vue jusqu'à la ligne indécise des montagnes de Galilée. Cette plaine est le champ clos de la Palestine, c'est là que périt Josias[1] et que se sont livrées les plus grandes batailles d'Israël. Aussi est-ce là que, dans l'Apocalypse, les démons assemblent tous les rois de l'univers « pour la bataille du grand jour du Dieu Tout-Puissant. »[2] C'est là aussi qu'était Jezréel, cette ville de Jézabel et d'Achab, dont les vestiges ont disparu et dont le nom seul rappelle encore les terribles jugements

De Dieu trouvé fidèle en toutes ses menaces.

[1] 2 Rois XXIII, 29.
[2] Apoc. XVI, 14-16.

Devant moi, à peu de distance, je vois un autre monument de la justice de l'Eternel. C'est ce mont Gilboa, où périt Saül et qui semble porter encore la malédiction prononcée sur lui par David :

« Monts de Gilboa, que ni rosée ni pluie ne soient sur vous et sur vos champs élevés ! car c'est là qu'a été jeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül ! »

Derrière cette montagne s'élève le petit Hermon, avec les villages de Sunem et de Naïn aux bienfaisants souvenirs ; — au fond du passage on voit paraître la cime neigée du grand Hermon.

Les enfants de mon hôte, qui m'ont vu m'éloigner, viennent me rejoindre et redescendent avec moi. Ce sont des Coptes, comme je l'ai dit, et l'un d'eux porte sur sa figure ce type, si aisément reconnaissable, que chacun a pu remarquer dans les copies des peintures et des bas-reliefs égyptiens. Il est curieux que ce type, qui s'est passablement altéré dans la masse du peuple copte, y reparaisse parfois dans toute sa pureté. Je l'ai souvent observé en Egypte, et toujours chez des enfants. Il semble qu'à mesure qu'ils grandissent, l'éducation et le milieu dans lequel ils vivent tendent à le dénaturer et à les confondre avec les Arabes.

En rentrant dans la cour, je trouve le souper préparé : Jean a sorti du sac les œufs et les oranges, qui font notre repas habituel, et notre hôte y ajoute quelques tasses d'un café exquis. Ensuite, pendant que je fume ma chibouque, étendu par terre et faisant de pénibles efforts pour écrire dans cette position gênante, les enfants s'approchent de nouveau, essayent de lier conversation avec

moi et vident mon sac pour examiner l'un après l'autre les objets qu'il contient. A chaque découverte qu'ils font, ce sont de grands étonnements, et ils s'échappent en courant pour en faire part à leur père.

QUATRIÈME JOURNÉE

De Djennîn à Nazareth

J'ai prolongé hier la soirée jusque près de minuit, causant et jouant avec les enfants de mon hôte. Encore quelques soirées pareilles et j'aurai fait bien des progrès dans l'arabe. Je m'endors enfin, malgré les battements d'aile des pigeons et leur roucoulement insupportable.

Ce matin, je pars de bonne heure. La splendeur du ciel est adoucie par un voile de petits nuages qui laisse passer les rayons du soleil, mais en émousse l'éclat. Près de Djennîn, la plaine d'Esdraélon est bien cultivée ; en sortant du village, on trouve de beaux jardins entourés de grandes haies de cactus. On reconnaît encore dans le nom actuel de *Djennîn* le mot hébreu *Gannim*, qui signifie *jardins*, et l'on peut avec toute vraisemblance considérer ce lieu comme l'*Aïn-Gannim* de la tribu d'Issachar, cité deux fois dans le livre de Josué[1]. Un peu plus loin je trouve deux moulins à eau, avec des aqueducs tout modernes et en très-bon état ; — rien ne frappe plus en Palestine que de trouver quelque chose de neuf, de bien entretenu, ou quelque apparence d'industrie.

[1] Josué XIX, 21; XXI, 29.

Plus loin sont des prairies et de beaux champs de blé. Mais, en avançant un peu plus dans la plaine, on n'aperçoit presque aucune trace de culture : la fertilité naturelle du sol se dépense en productions inutiles ; l'adonis élargit au-delà des dimensions ordinaires sa superbe corolle éclatante, l'artichaut sauvage foisonne. Des troupeaux de gazelles passent en courant, des vols de cigognes viennent s'abattre près de nous ; de grands aigles et de grands vautours blancs, aux ailes noires, planent à quelques pieds au-dessus de nos têtes.

On a cru retrouver dans le hameau de Zerîn l'emplacement et le nom même de la ville de Jezréel. Il est situé sur un tertre isolé, au pied du mont Gilboa, au fond de cette grande campagne. Situation magnifique, presque digne de celle de Memphis, — admirable ville de plaine, comme Samarie était une admirable ville de montagne, et qui devait faire prendre en grande pitié aux rois d'Israël la physionomie austère de Jérusalem ! On croit voir le char d'Achab rouler au large dans cette plaine vraiment royale.

Entre Gilboa et le petit Hermon, on aperçoit les montagnes bleues de Galaad fermant l'horizon du côté de l'est. Après qu'on a passé l'Hermon, on a près de soi le Thabor, à la courbe gracieuse et régulière. Il paraît d'abord tout à fait isolé, mais on voit bientôt qu'il se rattache par la base à la chaîne des monts de Galilée.

Cette belle et fertile plaine d'Esdraélon, où s'amollissait Issachar *comme un âne ossu entre les barres des étables,* — car *il avait vu que le repos était bon et que*

le pays était beau[1], — constitue comme un large fossé, séparant d'une manière bien tranchée les deux régions montagneuses de la Palestine, celle de la Samarie et de la Judée au sud, celle de la Galilée au nord. L'Esdraélon lui-même et la plaine d'Acre, qui y fait suite, n'appartiennent géographiquement ni à l'une ni à l'autre. C'est une grande route naturelle, la seule qui fasse communiquer les côtes de la Méditerranée avec les bords du Jourdain; aussi a-t-elle été de tout temps foulée par les caravanes et par les armées étrangères; Issachar, qui l'habitait, *a tendu l'épaule pour recevoir sa charge et est devenu corvéable*[2].

Les montagnes de Galilée sont devant nous et descendent en pente rapide jusqu'à la plaine. Elles se présentent d'ici comme une terrasse, à profil peu découpé, et paraissent le rebord d'un plateau.

Après une petite heure de marche, par un ravin assez étroit, nous arrivons au haut de la montée, près d'un grand verger clos de haies de cactus. A côté est une fontaine, d'où s'échappe un joli filet d'eau qui se précipite dans le ravin. A quelques centaines de pas, à notre gauche, nous apercevons Nazareth.

Cette petite ville ou ce village, — car Nazareth n'a pas de murs, — est dans une situation charmante. Trois gorges de montagnes se réunissent ici et forment au carrefour une vallée plus étendue ou, si l'on veut, un petit plateau, entouré de collines rocheuses et cou-

[1] Gen. XLIX, 14-15.
[2] Ibid.

vertes de buissons. Nazareth s'appuie à la plus large et à la plus haute de ces collines et s'y étale en amphithéâtre. Ses maisons blanches et les vergers qui l'entourent, lui donnent un air de propreté et d'élégance. C'est un site *amical,* comme on dit en allemand, et je connais peu de villes qui m'aient inspiré davantage le désir d'y habiter. Nous n'avons ici ni la majesté de Jérusalem, ni la grandeur moins sévère de Sichem et de Jezréel : ce sont de plus humbles proportions, sans rien pourtant de resserré, c'est bien la ville du Fils de l'homme !

Nazareth éveille tout un ordre de souvenirs qui n'appartiennent qu'à elle. Le Sauveur s'y présente à nous dans tout ce qu'il a de plus humain. Au bord de la mer de Tibériade, nous songeons à sa mission de docteur, nous voyons le Maître entouré de ses disciples, le Prophète puissant en œuvres et en paroles, suivi d'une grande foule avide d'instruction, de consolation et de guérison; — à Jérusalem, tout nous rappelle ses souffrances, sa mort, sa résurrection, son ascension; nous l'y voyons sacrificateur et victime, manifesté Fils de Dieu avec puissance.... Mais, à Nazareth, nous le retrouvons homme comme nous. C'est ici qu'il a grandi au sein de sa famille; il a joué, enfant, dans ces prairies; jeune homme, il y a travaillé à son travail de chaque jour dans l'atelier du charpentier. Pas de sentier qu'il n'ait parcouru, de colline qu'il n'ait gravie, de sommet sur lequel il n'ait prié ! Il n'est dans cet étroit horizon pas un des traits de ce paysage, pas un contour de ces montagnes qu'il n'ait eu habituellement sous les yeux, qui ne se soit gravé dans

sa fraîche mémoire d'enfant, associé au souvenir de ses premières impressions, du premier éveil de son intelligence, de ses premières aspirations vers son Père !

Je ne vais voir que pour acquit de conscience l'église et la grotte de l'Annonciation; car je ne crois plus aux grottes, la légende en a trop abusé. Après avoir donné un instant de repos à mon cheval, j'ai hâte de le faire seller de nouveau, pour parcourir librement et dans toutes les directions, sans moine, sans moukre et sans cicerone, ce petit coin de terrain où Jésus a passé la plus grande partie de sa vie. Tout en le parcourant, je parviens à m'y égarer; ce n'est pas que j'aie perdu de vue la ville, mais je me suis tellement enfoncé dans les rocailles et les broussailles que je ne sais comment en sortir. Pendant que je laisse errer mon cheval à l'aventure, lui abandonnant la responsabilité de l'affaire et le soin de me tirer de là, — un jeune homme, vêtu à l'européenne, s'approche de moi au grand galop, comme pour voler à mon secours. Il avait appris que des voyageurs anglais, — peut-être ceux que j'ai quittés à Djennîn, — venaient d'être dépouillés et dispersés par les Bédouins, et, en me voyant errer seul et sans direction déterminée, il n'avait pas douté que je ne fusse un débris de la caravane. Je m'empressai de le rassurer et nous liâmes conversation, en anglais d'abord, puis en allemand; car il m'apprit qu'il se nommait Huber et qu'il était un des missionnaires allemands établis à Nazareth par l'évêque protestant de Jérusalem.

Pendant que nous nous en retournons ensemble, au pas lent de nos chevaux, il m'instruit de l'état actuel de

Nazareth. Cette petite ville s'agrandit et prospère. Les chrétiens y forment la majorité de la population : grecs et latins y sont en nombre à peu près égal; les grecs y ont une église, mais pas de couvent. Les latins ont un couvent de franciscains et une maison de religieuses, qui se consacrent à l'éducation des enfants arabes ; elles portent le nom de *dames de Nazareth.* Cet endroit est aussi de toute la Palestine celui où les missions protestantes ont obtenu le plus de succès ; il en existe encore à Naplouse, à Saint-Jean d'Acre et ailleurs.

M. Huber est accompagné des petites filles arabes de son école ; elles se répandent dans la prairie et s'amusent à cueillir des bouquets d'immortelles. On trouve ici une espèce d'immortelle rouge, que je n'ai pas encore vue ailleurs, et un grand nombre de fleurs de toutes sortes. J'ai été frappé, comme tous les voyageurs, de l'aspect fleuri de cette vallée. Si le nom de Nazareth signifie *fleur,* comme on l'admet quelquefois sur l'autorité de saint Jérôme, c'est peut-être à cette particularité qu'il se rapporte, peut-être aussi à la forme du vallon. « Nazareth est une rose, dit Quaresmius qui la visita au commencement du XVIIe siècle ; elle a la même forme arrondie et est entourée de montagnes comme une rose l'est de ses feuilles. » Cette comparaison se présentera, je crois, d'elle-même à chacun à la vue de Nazareth, surtout si on la contemple du haut de la route qui conduit à Kefr-Kenna. Comme, cependant, le mot נצר, peu usité du reste dans la Bible, ne s'y rencontre que dans le sens de *rejeton,* je serais tenté d'abandonner l'interprétation de saint Jérôme et d'attribuer le nom de la

ville aux buissons qui couvrent ses collines et qui sont aussi un des principaux traits du paysage.

J'ai pris mes quartiers au couvent latin, où j'ai été fort bien accueilli et où je trouve, en rentrant, bon souper et bon gîte. Quelque amateur que l'on soit de la couleur locale et lors même qu'on n'en est encore qu'à son quatrième jour de voyage, on est toujours bien aise de retrouver la civilisation. Elle est représentée ici par des moines italiens et espagnols. En Europe, ce ne serait guère, — mais tout est relatif. J'ai d'ailleurs le plaisir de rencontrer ici, à ma grande surprise, mes anciens amis de la caravane française. On me sert avec eux au réfectoire. Après le repas, on dit les grâces, puis on fait la prière du soir, consistant en un *pater* et un *credo,* auxquels je m'associe de tout mon cœur. Quant à l'*ave* qui vient ensuite, il m'aurait paru de trop partout ailleurs, — mais *ici....*, comment ne pas faire mention de cette humble jeune fille de Nazareth *que tous les âges nommeront bienheureuse*, de cette *servante du Seigneur qui a trouvé grâce devant lui* et dont la foi a concouru à la réalisation de ce mystère suprême de notre salut : *La parole a été faite chair !* Comment ne pas répéter, en bénissant le Seigneur, les paroles qui jadis ont retenti dans ces lieux :

Je vous salue, Marie, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre les femmes ![1]

[1] Luc I, 28.

II

LE LAC DE GÉNÉZARETH

Les Lyonnais, *en leur légende*, rapportent qu'un Parisien, arrivant dans leur ville, entendit pour la première fois parler des ponts de la Saône. « *Saône!...* » — fit-il, d'un ton légèrement dédaigneux, — « à Paris, on prononce *Seine.* » — Il ne manque pas de pareils voyageurs, toujours préoccupés du pays natal. Je craindrais de passer pour tel, et pourtant je ne puis m'empêcher de faire remarquer encore le rapport qui existe entre la Galilée, — du moins dans les gradins inférieurs, les seuls que j'aie parcourus, — et certaines régions moyennes du Jura.

J'ai cherché plus haut à exprimer l'impression qu'avait produite en moi la différence d'aspect de la Judée et de la Samarie, le caractère de grandeur un peu uniforme et de simplicité un peu pauvre qui distingue la première, — la richesse, la variété et l'éclat qui font admirer la seconde. J'ai comparé les environs de Jérusalem à nos plateaux élevés, je comparerai ceux de Nazareth à cette

région moyenne qui sépare chez nous la région des vignes de celle des sapins. Ce ne sont plus ici des montagnes nues et pommelées comme celles de la Judée; ce sont des combes et des plis de terrain, couverts de buissons et de chênes verts, avec une herbe bien fournie et d'un vert foncé, toute semée de pâquerettes et d'étoiles jaunes.

J'avais été déjà frappé de cette ressemblance en approchant de Nazareth. Je le fus plus encore en me rendant au Thabor; à un certain point de la montée, au milieu des buissons et des taillis, je me suis cru monter à la *roche de l'Ermitage*. C'est avec un sentiment de véritable émotion, je dirai même de reconnaissance, que je constatais ces analogies. Des diverses contrées que j'ai vues jusqu'ici en Orient, le pays où a vécu Jésus est celui qui étonne le moins les yeux d'un voyageur accoutumé aux régions moyennes de l'Europe. Il n'y a rien ici d'étrange et de nouveau pour nous; il ne nous faut pas grand effort d'imagination pour nous transporter sur ces chemins de la Galilée, parcourus par le Fils de l'homme lorsqu'il allait de lieu en lieu, faisant du bien.

Le Thabor, dont la hauteur[1] n'a rien d'extraordinaire dans un pays de montagnes comme la Palestine, en a pourtant toujours été un des sommets les plus remarqués. Les rabbins disent qu'il aurait mérité d'être choisi pour porter le Temple, et il paraît que, déjà du temps

[1] Au plus, 1900 pieds; selon Robinson, 1000 pieds seulement. Dans tous les cas, il n'en a pas 3000, comme le veut le rabbin Joseph Schwarz.

de Jérémie, sa majesté était proverbiale[1]. Il attire en effet l'attention par sa situation isolée, et ses contours présentent cette régularité architecturale que j'ai souvent admirée depuis dans les montagnes de la Grèce. Je ne m'arrêterai point cependant à décrire ma course au Thabor. Le principal intérêt que cette montagne présente aux voyageurs, vient de ce qu'ils la considèrent comme le lieu de la transfiguration, et je dois dire que cette opinion me paraît peu vraisemblable. L'Evangile, qui ne nous dit pas le nom de la montagne de la transfiguration, a soin de nous apprendre que, lorsque Jésus prit avec lui ses trois disciples pour les y conduire, il se trouvait aux environs de Césarée de Philippe, assez loin par conséquent du Thabor, mais en revanche au pied du grand Hermon, le sommet le plus élevé de tout le Liban (dix mille pieds) et celui auquel s'applique le mieux le nom de *haute montagne*, que lui donnent saint Marc et saint Matthieu. Saint Luc dit tout simplement : « Il monta sur *la montagne* », ce qui est encore plus caractéristique[2]. Si quelque historien ou romancier moderne, après avoir transporté son héros à Chamouny, nous racontait ensuite qu'il se rendit sur *la montagne* ou sur *une haute montagne*, je ne sais qui s'aviserait de croire qu'il ne s'agit pas du Mont-Blanc, mais de Chasseral ou de Jolimont[3].

[1] *Comme le Thabor entre les montagnes.* Jérémie XLVI, 18.

[2] Matth. XVII, 1. Marc IX, 2. Luc IX, 28. Voyez le texte grec. Nos versions disent à tort *une* montagne.

[3] Quelque ancienne que soit cette tradition, voilà un fait qui me paraît en ébranler l'autorité. En revanche, je ne saurais ac-

Le principal souvenir historique du Thabor remonte aux juges d'Israël. Sur le conseil de Débora, Barac avait pris position sur cette montagne, avec dix mille hommes de Nephthali et de Zabulon; ils se précipitèrent de là sur l'armée de Sisera et sur ses neuf cents chariots[1]. C'est la première fois que le nom du Thabor paraît dans l'histoire. La dernière illustration militaire de cette montagne est le combat livré dans la plaine de Jezréel par Bonaparte et Kléber en 1799. Trois mille Français y défirent vingt-cinq mille Turcs. Les vainqueurs donnèrent à cette journée le nom de bataille du Mont-Thabor.

Nous savons par Flave Josèphe, que la Galilée était de son temps « un pays gras, abondant partout en pâturages » et fourni de toutes sortes d'arbres. La terre y est de si » bonne qualité, dit-il, qu'elle invite à la cultiver celui qui » n'en aurait nulle envie. Aussi est-elle toute labourée

corder grande valeur à l'argument de Robinson. Il est *impossible,* selon lui, que la Transfiguration ait eu lieu sur cette montagne, car il y existait alors une ville. — Nous voyons, j'en conviens, par deux passages de l'Ancien Testament, que dans le temps de Josué et dans celui d'Osée*, il y avait sur le Thabor une ville lévitique; nous savons même par Polybe qu'elle était encore là du temps d'Antiochus. Mais existait-elle du temps de Jésus? On peut l'admettre, mais on peut aussi en douter, car elle n'existait plus à l'époque de la guerre des Juifs contre les Romains. Josèphe nous dit que le sommet du Thabor est un plateau de vingt-six stades d'étendue et qu'il l'avait entouré de murs. On ne concevrait pas que s'il y avait eu là une ville, il n'en fît aucune mention et ne parlât que d'un plateau.

[1] Juges IV.

* 1 Chron. VI, 62 (dans nos versions 77). Josué XIX, 22. Osée V, 1.

» par les habitants, sans qu'aucune partie soit oisive. Les » villes y sont en grand nombre et, à cause de la bonté » de la terre, les villages y sont partout très-peuplés; le » moindre a bien quinze mille habitants. » Aujourd'hui, hélas! la plus grande des villes de Galilée est loin d'atteindre ce chiffre, et c'est à peine si l'on trouve encore quelque trace de culture. Çà et là cependant, en contemplant le vallon de Nazareth, par exemple, ou en passant sous les grenadiers en fleurs de Kefr-Kenna, on peut se faire quelque idée de ce qu'était jadis ce pays, tel que le dépeint Josèphe. Les rares villages qu'on y rencontre sont blanchis à la chaux, et ne présentent point le coup d'œil terne et presque sinistre de ceux du midi de la Palestine. Partout d'ailleurs la campagne est verte et riante, et l'on voit encore des restes de ces arbres de toutes sortes qui l'embellissaient. La Galilée est un pays abandonné; ce n'est point, comme la Judée, un pays désolé et ruiné. Dès qu'elle aurait un gouvernement qui inspirât la sécurité — ou, pour mieux dire, un gouvernement quelconque, — dès qu'on se mettrait à la cultiver, elle redeviendrait d'une richesse extrême, tandis que, dans la plus grande partie de la Judée, il faudrait bien des années de travail pour rendre au sol quelque fertilité; car il n'y a plus d'eau, il n'y a plus même de terre.

Les habitants de la Galilée se ressentaient d'une vie trop facile, de leurs rapports journaliers avec les nations étrangères et de leur trop grande distance de Jérusalem, distance rendue plus grande encore par l'établissement des Samaritains dans le territoire d'Ephraïm. Les inté-

rêts locaux et matériels l'emportèrent bientôt chez eux sur les intérêts religieux et nationaux. De même que les peuples d'au-delà du Jourdain, ils ne participaient que très-indirectement à la vie religieuse et politique du peuple hébreu. A peine ont-ils une place dans son histoire ; on ne les y voit guère figurer que dans les batailles de Barac et de Gédéon. Presque aucune de leurs villes n'est nommée dans l'Ancien-Testament, et le lac de Génézareth lui-même, sous le nom de mer de Kinnéreth, n'y figure que deux ou trois fois, dans une détermination de frontières. Mais la Galilée allait avoir son tour : ceux qui avaient été les derniers allaient être les premiers dans le royaume de Dieu. Les rivages inconnus du lac de Génézareth avaient été mis en réserve par la Providence, pour être un jour le pays de l'Evangile. C'est ainsi que s'accomplit la prophétie d'Esaïe :

« Comme les premiers temps ont laissé sans honneur la terre de Zabulon et la terre de Nephthali, ainsi les derniers couvriront de gloire le chemin qui va de la mer au-delà du Jourdain, la Galilée des Gentils. Le peuple qui marche dans les ténèbres voit une grande lumière : ceux qui sont assis dans la région de l'ombre de la mort, une lumière a brillé sur eux[1]. »

Le rôle historique de la Galilée, comparé à celui de la Judée, est à peu près le même que celui de la Macédoine relativement à la Grèce. Les Grecs considéraient

[1] Esaïe VIII, 23 ; IX, 1. (Comparez Matth. IV, 14-16.) Je traduis ceci d'après l'hébreu. Les Septante, la Vulgate et nos versions modernes donnent un sens inintelligible.

leurs voisins du Nord comme des demi-barbares, écorchant leur belle langue, étrangers à la civilisation, aux arts et à la philosophie d'Athènes, — et c'est pourtant grâce à ces Macédoniens que cette langue, ces arts et cette philosophie se sont répandus dans tout l'Orient. C'est ainsi que la *Galilée des Gentils* a fait aussi la conquête du monde. Les Galiléens, si méprisés par les puritains et les puristes de Jérusalem, ont annoncé par toute la terre *le salut qui vient des Juifs*, le Dieu qui s'est révélé à eux, le Messie qu'ont prédit leurs prophètes.

La plus belle partie de la Galilée, quoique aujourd'hui la plus déserte, est sans contredit le bassin du lac de Génézareth, appelé aussi mer de Galilée ou de Tibériade. Abritée par de hautes montagnes, fertilisée par les ruisseaux qui en descendent, par les vapeurs du lac et par la *rosée du Hermon,* cette contrée jouit d'un été perpétuel; car elle est située à plus de six cents pieds *au-dessous* du niveau de la Méditerranée. Elle est, comme le dit saint Matthieu d'après Esaïe, *vers le chemin de la mer*[1]. La grande route des caravanes qui se rendent de Damas et de Palmyre à la côte de la Méditerranée coupe, dans son extrémité septentrionale, le bassin du lac de Génézareth. On peut s'imaginer quelle devait être la prospérité d'une contrée si privilégiée, et l'on ne s'étonnera pas trop de l'immense population qui paraît y avoir été accumulée, du temps de la domination des Romains.

Lorsque Jésus, repoussé par ses concitoyens, quitta Nazareth et vint fixer son séjour près du lac de Tibé-

[1] Matth. IV, 15.

riade, ce ne fut point, on peut le croire, le charme de cette nature, les délices de ce climat qui l'attirèrent sur ce rivage. Le Fils de l'homme venait chercher et sauver ce qui était perdu[1]. Ce qui l'attirait sans doute, c'étaient ces grandes populations actives et industrieuses, mais absorbées dans les intérêts grossiers de la terre, c'étaient ces foules *misérables et errantes comme des brebis qui n'ont pas de berger, ces masses pour lesquelles,* nous dit l'Evangile, *il était saisi de compassion*[2]. C'est à ces foules que Jésus a adressé la plupart de ses enseignements, c'est au milieu d'elles qu'il a choisi ses apôtres. Un peu plus tard, après la ruine de Jérusalem, ce fut dans ces mêmes lieux que les docteurs juifs transportèrent leurs célèbres académies. C'est là, dans la ville de Tibériade, qu'ils firent ces admirables travaux de critique, qui sont parvenus jusqu'à nous sous le nom de *Masore;* c'est là qu'ils rédigèrent la Mishna et le Talmud de Jérusalem qui en fut le premier commentaire : véritables Pandectes du Droit israélite, monuments de science, d'érudition, de sagesse et de subtilité, sur lesquels repose le Judaïsme[3]. Ainsi, chose remarquable, c'est sur les bords de ce petit lac qu'ont pris naissance les deux religions

[1] Luc XIX, 10.

[2] Matth. IX, 36.

[3] La Mishna fut rédigée vers l'an 190 de Jésus-Christ par Rabbi Jehuda, surnommé *hakkâdôsch,* c'est-à-dire le *saint,* mais appelé d'ordinaire par les Talmudistes *Rabbi* tout court, comme le *maître* par excellence. Le Talmud de Jérusalem parut vers l'an 230, soit à Tibériade, soit plus probablement à Séphoris, autre ville de la Galilée. On l'appelle Talmud *de Jérusalem,* non qu'il ait été écrit dans cette ville même, mais parce qu'il a été fait en

issues de la Bible, le Christianisme et le Judaïsme moderne, le culte de l'esprit et le service de la lettre. Toutes deux étaient en germe dans le Judaïsme ancien, et saint Paul les compare fort bien aux deux fils d'Abraham, Ismaël, né de la servante, c'est-à-dire de la servitude, et Isaac, né de la femme libre. « La Jérusalem d'à présent est esclave avec ses enfants, s'écrie-t-il, mais la Jérusalem d'en haut est libre : c'est elle qui est notre mère ! »[1]

Il y a deux moments solennels et ineffaçables dans un voyage en Palestine : l'un est celui où l'on salue pour la première fois Jérusalem et le mont des Oliviers ; l'autre, celui où l'on découvre le lac de Génézareth.

Quand, arrivé au haut de la montagne qui domine Tibériade, je l'aperçus tout à coup à mes pieds, si uni et si paisible, dormant au milieu du silence recueilli de ses rivages, j'osais à peine avancer et descendre dans la vallée, je sentais que ces lieux étaient saints. Mon œil embrassait d'un regard ces flots dans lesquels Pierre et André, Jacques et Jean, ont tant de fois jeté leurs filets, cette plage foulée par les pas du Sauveur, ces rivages élus, sur lesquels la Parole éternelle *a dressé sa tente, qui ont contemplé sa gloire* et qui en ont fourni des témoins à tous les pays et à tous les temps[2].

Si mon livre se trouve avoir d'autres lecteurs que mes

Palestine et pour le distinguer du Talmud de Babylone, rédigé un siècle et demi plus tard et beaucoup plus étendu. — On sait que Jean Buxtorf le père a intitulé *Tiberias* son beau commentaire sur la Masore, imprimé à Bâle en 1620, à la suite de sa *Bible rabbinique*.

[1] Gal. IV, 25 et 26.

[2] Ἐσκήνωσεν. Jean I, 14.

compatriotes, auxquels il est spécialement destiné, je les prie d'excuser cette fois encore les comparaisons que je vais faire et qui ne peuvent avoir d'intérêt pour eux. Le lac de Génézareth, aperçu du haut de ces montagnes, présente tout à fait l'aspect d'un lac suisse. Il offre surtout par son étendue, aussi bien que par les traits principaux du paysage, une ressemblance frappante avec le lac de Neuchâtel contemplé d'un des sommets du Jura. Il n'a pas l'azur foncé de la Méditerranée ou du lac Léman, il est plutôt d'un bleu un peu gris, et j'y remarque ces mêmes taches que l'on voit si souvent sur le nôtre et dont on n'a pas encore, je crois, donné une explication satisfaisante. Les montagnes que j'ai en face de moi forment une ligne presque horizontale, comme la côte orientale du lac de Neuchâtel. Mais elles sont plus élevées et coupées de ravins, et leurs pentes, bien qu'abruptes, ont un modelé qui manque à celles du Jorat : aussi sont-elles d'un effet plus pittoresque.

Derrière cette côte s'élève, comme chez nous, un second rang de montagnes, non pas, il est vrai, sur toute la longueur du lac, mais seulement à ma gauche, vers l'extrémité N.-E. Cette seconde chaîne, plus élevée et plus découpée que la première, correspond à ce qu'est chez nous celle des Basses-Alpes. Enfin, pour compléter la ressemblance, on voit au nord, encore au-delà de ces montagnes, s'élever la haute et large cîme du Hermon, couverte de neiges éternelles. Elle est toutefois moins éloignée de Tibériade que les Alpes bernoises ne le sont de Neuchâtel. C'est une distance à peu près pareille à celle qu'il y a de Genève au Mont-Blanc.

A mes pieds est la petite ville de Tibériade ; c'est la seule qui subsiste encore sur tout le rivage : elle est située entre le lac et les flancs escarpés de la montagne, dans un petit espace laissé libre par celle-ci. L'aspect en est des plus pittoresques. Ses murs, flanqués de tours aux trois quarts écroulées, décrivent un arc dont le bord du lac forme la corde. Autour des murs, on voit çà et là quelques palmiers isolés et quelques touffes de cactus.

La destinée de Tibériade est curieuse. Fondée, ou peut-être seulement reconstruite, par Hérode le Tétrarque, qui lui donna le nom de son suzerain l'empereur Tibère, elle fut sous lui la capitale de la Galilée. C'était une ville toute romaine, peuplée presque entièrement de païens ; les Juifs l'avaient en grande aversion. Plus tard, quand elle fut devenue le refuge de leurs docteurs et leur plus illustre école, ils y accoururent en foule de toute la terre pour profiter de leurs leçons. Aujourd'hui que ces dernières lumières se sont depuis longtemps éteintes, ils y viennent encore pour y vénérer les tombeaux de leurs sages. Tibériade est la ville des rabbins, comme Jérusalem est la ville des prophètes.

Mais ce ne sont pas les souvenirs seulement, qui de nos jours réunissent tant de Juifs dans les murs ruinés de Tibériade. C'est aussi une espérance, l'attente de la délivrance promise. Ils ont en Palestine quatre cités saintes : Hébron, où repose Abraham, Jérusalem, la ville de David ; puis, en Galilée, Tibériade et Saphed. Ces deux dernières sont les villes du futur Messie. Suivant une tradition extrêmement remarquable, il doit sortir

des eaux du lac de Génézareth, prendre terre à Tibériade et établir ensuite son trône à Saphed.

Aujourd'hui encore, Tibériade présente le phénomène intéressant d'une ville juive. Quand on y entre un jour de sabbat, comme ce fut mon cas, on y trouve un ordre et un silence sans pareils. Comme les musulmans, tout en consacrant spécialement le vendredi aux exercices religieux, ne chôment pourtant point ce jour-là, je n'avais pas vu de jour férié depuis que j'avais quitté l'Europe.

Nous entrâmes à Tibériade par une brêche de la muraille. Le 1er janvier 1837, un tremblement de terre a renversé presque entièrement la ville et écrasé sous les décombres plus de deux mille habitants. Les murs n'ont été détruits qu'en partie, mais la ville, qui s'est relevée sur les ruines de l'ancienne, se ressent de la pauvreté de ses habitants ; elle n'a guère l'aspect d'une ville ; les maisons n'ont pas de coupole et ne consistent pour la plupart qu'en un rez-de-chaussée ; elles se cachent au fond de petites cours entourées de murs, au-dessus desquels on voit surgir un figuier, un grand cep de vigne, un palmier ou un grenadier. Il y a partout des ruines et des chiffons, et pourtant, en se souvenant de Jérusalem, on peut considérer Tibériade comme une ville propre et bien rangée.

J'avance pendant un moment, sans rencontrer aucun être vivant et sans entendre d'autre bruit que le pas de mes chevaux répercuté par les murs. Un peu plus loin cependant, j'aperçois des juifs assis devant leurs maisons ou se promenant à pas lents dans leurs habits de fête ; les hommes, enfermés dans un long fourreau d'indienne

ceint à la taille et coiffés d'un bonnet bordé de fourrure, de dessous lequel s'échappent de longues mèches de cheveux gras et frisés; — les femmes, portant des robes à fond blanc chargé de fleurs des plus voyantes, des dorures au bonnet ou sur la poitrine et un voile bigarré pendant derrière la tête.

Il y a à Tibériade un juif galicien tenant une sorte de *locanda*. C'est là que l'on me conduit. Sa maison, qui n'a que deux croisées de front, est une des plus grandes de la ville : elle a un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Je descends de cheval pour pouvoir passer par la porte de la cour. Deux jeunes femmes juives, fort belles et bien parées, viennent au-devant de moi et me font entrer dans un divan très-frais. L'hôte arrive ensuite et s'excuse de ne pouvoir rien m'offrir, pas même un verre d'eau et du feu pour ma chibouque, puisque c'est aujourd'hui le sabbat. Enfin se présente un jeune homme vêtu d'une redingote à l'européenne, mais portant pardessus un grand *thaleth* blanc. Il vient tout droit à moi, me serre la main de toute sa force, m'exprime toute la joie qu'il éprouve à me voir et me fait mille protestations de dévouement. Il m'explique qu'il fait ici les fonctions de consul. C'est un réfugié polonais, Juif de race et de religion. Il a trouvé en Autriche un asile et un emploi. Le gouvernement impérial et royal l'a envoyé en Galilée pour y protéger ses ressortissants, car les Juifs d'Europe qui se trouvent à Tibériade et à Saphed sont, en bonne partie, originaires des Etats autrichiens.

Le sabbat ne finissant qu'au coucher du soleil, c'est alors seulement que notre hôte, déposant ses habits de

fête, commence à s'occuper des préparatifs du repas. Il est déjà dix heures quand on m'appelle pour souper. On nous sert seuls, — le consul et moi, — dans la cour, selon l'usage, à l'abri de la voûte qui tient lieu de péristyle. Le repas consiste essentiellement en excellents poissons du lac. Le consul fait apporter un vin rouge de Saphed, le meilleur que j'aie bu jusqu'ici en Palestine. Les serviteurs du consul, son secrétaire et ses cawass, sont aussi des Juifs ; ils vont et viennent, prenant les ordres de leur maître.

Quelques pauvres *ashkenâzim*, qui m'ont vu passer tout à l'heure, entrent dans la cour pour me demander l'aumône en allemand. L'un d'eux, tailleur de son état, me supplie de lui donner de l'ouvrage. C'est en vain que je cherche à me soustraire à ses offres de service ; mon pantalon, déchiré en maint endroit par les épines de Judée, lui fournit un argument irrésistible en faveur de son *droit au travail*. Il s'accroupit à mes pieds et me raccommode séance tenante.

Cet usage de souper sous le porche de la maison, dans une cour ouverte à tous venants, explique bien des traits de l'Evangile qui ne s'accorderaient guère avec nos habitudes européennes. Nous voyons, par exemple, que Jésus ayant été invité par Simon le pharisien, une femme de mauvaise vie apprit qu'il était là à table et vint s'asseoir à ses pieds, les baignant de ses larmes et les oignant de parfum[1]. Pour moi, ce souper en plein air par une belle nuit d'étoiles, ces poissons sur la table,

[1] Luc VII, 36 et suivants.

cet entourage entièrement juif, tout cela me transporte aux jours où Jésus entrait chez les habitants des bords de ce même lac et s'asseyait à leur table.

Il n'y a que deux chambres à l'étage : l'une pour le consul, l'autre pour moi. Celle-ci a trois grandes ouvertures, sans vitrage, cela va sans dire, mais fermées tant bien que mal par des contrevents. Je ne dors qu'à demi, bien que j'aie un lit véritable; car ce lit ne consiste qu'en un duvet, d'un pouce d'épaisseur, posé sur des barreaux de fer qui me meurtrissent le dos. Au chant du coq, il s'élève une tempête violente, le vent ouvre avec fracas mes volets; malgré des essais réitérés je ne puis les tenir fermés. Quoique mon lit fût devant les fenêtres et que je n'eusse ni vêtements ni couverture, je ne sentis aucune impression désagréable de ces violents coups de vent, qui m'arrivaient en pleine poitrine. Ceci peut faire juger de la douceur du climat au bord du lac de Tibériade. Dans le reste du pays, au contraire, j'ai toujours trouvé les nuits assez fraîches.

Le lendemain de mon arrivée à Tibériade était un dimanche. Les Juifs m'avaient montré la veille comment ils célébraient leur sabbat, je voulais fêter aussi à ma manière le jour qui nous rappelle la glorieuse résurrection de notre Sauveur. Je résolus de quitter pour ce jour-là la ville de Jehuda-hakkâdôsch et d'aller chercher la trace des pas du Rabbi de Nazareth, sur la plage de Bethsaïda et de Capernaüm.

On peut discuter l'emplacement exact de Capernaüm[1],

[1] Je dis *Capernaüm* comme porte le *texte reçu*. mais les

mais on sait qu'il était, en tout cas, situé sur la rive occidentale du lac, à la frontière des territoires de Zabulon et de Nephthali, et par conséquent au nord de Tibériade. Mon chemin est donc tracé. Je n'ai pas même à me demander si j'irai par terre ou par eau ; car le seul bateau qui existe à Tibériade est en ce moment hors de service. Le rabbin Schwarz, qui a séjourné seize ans en Palestine et qui a écrit sur ce pays un livre justement apprécié, représente le lac de Génézareth comme très-animé : « Il est, dit-il, continuellement sillonné de petites embarcations, sur lesquelles les gens qui habitent au-delà du Jourdain apportent à Tibériade du bois et d'autres marchandises. » *Tantus amor patriæ !* L'amour du sol des aïeux entraîne le savant rabbin à une exagération évidente. Pour moi, je déclare que, pendant les trois jours que j'ai passés à Tibériade, je n'ai pas vu flotter sur le lac la moindre embarcation, et tous les voyageurs attestent la même chose.

C'est donc à cheval que je ferai ma promenade. Je suis accompagné de Jean et d'un bachi-bozouk qu'il me force de prendre pour nous servir d'escorte, car la contrée où nous nous rendons est infestée d'Arabes pillards. Je lui objecte qu'une escorte d'un seul homme me paraît une précaution insuffisante contre une troupe de bandits, et qu'il vaut autant aller seul pour être moins aperçu. Mais Jean me répond judicieusement que le bachi-bozouk n'est point là pour nous défendre et n'y songe pas le

meilleurs manuscrits et la Vulgate ont *Capharnaüm*, qui paraît en effet valoir mieux.

moins du monde : ce qui nous le rend précieux, c'est qu'il a peur des Bédouins ; et nous pouvons compter que du plus loin qu'il en apercevra, il tournera bride et nous donnera le signal de la retraite.

Il n'y avait rien à répliquer à d'aussi bonnes raisons. Je les trouvais d'ailleurs d'autant plus plus originales que nous étions sur le sol classique de la chevalerie ; je me souvenais que Tibériade avait eu pour prince Tancrède et que, d'après un vieux fabliau, Saladin lui-même avait brigué l'honneur d'être armé chevalier par Huon de Tabarie (Hugues de Tibériade)[1].

Notre hôte nous remet, au départ, de quoi faire notre repas : des pains, — je dis *des pains,* et non du pain, car on les fait ici fort petits, — des œufs durs, comme toujours, — plus, quelques poissons frits enveloppés dans un feuillet du *Khôbôth hallebâbôth.* Les poissons sont un régal que je n'ai pas trouvé dans le reste de la Palestine, mais qui est d'un usage habituel au bord du lac de Génézareth. On voit que la nourriture y est absolument la même que du temps de Jésus. Quand les foules le suivaient, ce que les plus prévoyants prenaient avec eux, c'était des pains et des poissons[2]. « Qui d'entre vous, dit-il aussi à ses disciples, donnerait une pierre à son fils, quand celui-ci lui demande *du pain ?* Et s'il lui demande *du poisson,* lui donnera-t-il un serpent ? Et s'il lui demande *un œuf,* lui donnera-t-il un scorpion ? »[3]

[1] Voyez l'*Ordène de chevalerie,* dans la collection de Barbazan et Méon.

[2] Marc VI, 38; VIII, 5.

[3] Luc XI, 11, 12.

Tibériade est, comme je l'ai dit, situé sur un petit coin de terre entre le lac et la montagne. Mais, plus au nord, celle-ci plonge dans le lac, et le chemin que nous suivons se tient un peu sur la hauteur. Sur une distance de quatre à cinq kilomètres, cette côte n'est interrompue que par une gorge, au fond de laquelle coule un petit ruisseau appelé *Ain-el-Bârideh*. Mais quand on arrive à Medjdal, les montagnes reculent et font place à une belle plaine en forme de demi-lune, de plus d'une lieue de longueur. Ce Medjdal n'est qu'un pauvre hameau, mais son nom est tout hébreu, car *medjdal* n'est que la prononciation arabe de *migdal* (tour). Sa situation fait aisément comprendre qu'on ait eu l'idée d'y élever un fort; c'était en effet une position militaire assez importante: d'un côté, la plaine de Génézareth; de l'autre, la route difficile qui conduit à Tibériade; derrière le village s'ouvre la gorge de Hattin. Plusieurs villes israélites portaient le nom de *Migdal,* comme on le voit par l'Ancien-Testament et par le Talmud. A laquelle correspond le hameau moderne? Est-ce à *Migdal-El* (tour de Dieu), ville de la tribu de Nephthali mentionnée par Josué[1], ou, comme le veut Schwarz, à *Migdal-Nunia,* dont le nom ne se trouve que dans le Talmud? Peu nous importe, car aucun de ces anciens *Migdal* ne présente un grand intérêt historique. En tout cas, celui que nous avons sous les yeux est évidemment le *Magdala* cité par saint Matthieu[2] comme étant sur la côte du lac de Génézareth et duquel,

[1] Josué XIX, 38.
[2] Matth. XV, 39.

selon toute apparence, Marie la Magdeleine tirait son nom.

Les flancs escarpés des montagnes au pied desquelles je me trouve, sont modelés et pour ainsi dire plissés; on n'y voit pas d'arbres, mais les pentes sont couvertes d'un frais gazon. Si les montagnes de la rive opposée ressemblent un peu, de loin, à la côte orientale du lac de Neuchâtel, celles-ci ne ressemblent point à celles du Jura; elles ont plutôt quelque chose d'alpestre. Il est tel site, par exemple, dans les environs de Vevey, qui rappelle d'une manière frappante *le territoire de Magdala.*

La plaine dans laquelle nous entrons porte dans l'Ancien-Testament le nom de *Kinnéreth,* et dans le Nouveau celui de *Génézareth.* Le premier a été donné à cette plaine à cause de sa forme, qui rappelle assez bien celle d'une harpe (en hébreu כנור). Quant à Génézareth (ou Génésareth), ce mot signifie *jardins du Prince.* De quel prince? Je l'ignore. Y a-t-il peut-être dans ce nom quelque allusion à ces *princes de Nephthali*, nommés deux fois dans la Bible[1]? Quoi qu'il en soit, cette plaine était jadis un vrai jardin, une sorte de paradis terrestre. J'ai cité la description que fait Josèphe de la Galilée en général; celle qu'il donne de Génézareth est encore plus éblouissante; on croit lire un voyage au pays de Cocagne: «Cette contrée, dit-il, est également admirable par

[1] 1 Chron. XII, 34. Ps. LXVIII, 28. Je serais tenté plutôt encore d'expliquer le nom de גנוסר (qui est celui dont se sert le Talmud) par la racine סור, *recedere*, et je traduirais volontiers *jardins de la retraite.* Ce pourrait être aussi *les jardins de Zer,* ville nommée avec Hammath dans Josué XIX, 35.

» sa beauté et par sa fertilité. Il n'est sorte de plante qui » n'y prospère. Les noyers, qui aiment le froid, y crois- » sent en quantité à côté des dattiers propres aux pays » chauds, des figuiers et des oliviers des climats tem- » pérés. On dirait que la nature se pique d'y réunir les » contrastes, ou que chaque saison de l'année s'efforce » d'y prendre possession de la terre. Le sol y produit les » diverses espèces de fruits, non pas seulement une » fois l'an, mais aux temps les plus divers; il produit » pendant dix mois sans interruption des raisins et des » figues, ces rois des fruits. »

Près de Medjdal sont quelques cultures maraîchères, où nous voyons travailler deux hommes nus jusqu'à la ceinture. Le reste est inculte, mais on peut juger encore de la fertilité de ce sol et de la richesse de ce climat, qui justifient les éloges de Josèphe. En ce moment tout est fleuri; la fleur la plus répandue est cette grande étoile jaune, si commune chez nous et dont je suis vraiment honteux de ne pas savoir le nom; elle donne à toute cette plaine une couleur d'or. Elle pousse par touffes et arrive à la hauteur d'un homme. Il en est de même des marguerites, que je cueille, sans me baisser, du haut de la selle de mon cheval. Quant aux chardons, qui sont nombreux, ils atteignent une taille de dix à douze pieds. Je trouve aussi une quantité d'épines, non point la petite épine ligneuse des environs de Jérusalem et des montagnes de Galilée, mais une plante d'au moins quatre pieds de haut, dont les feuilles, d'un vert livide, sont armées à l'aisselle de cinq longs piquants disposés en étoile. Les jets verdoyants du palmier y poussent par

grandes touffes. On ne voit du reste dans cette plaine aucune des espèces d'arbres qui l'embellissaient jadis ; mais, de même que les herbes y ont la dimension de véritables arbustes, les arbustes à leur tour y atteignent la taille de grands arbres. De magnifiques lauriers roses, tout chargés de leurs grandes fleurs, garnissent la rive du lac et le bord des ruisseaux, car cette plaine est parfaitement arrosée ; j'ai traversé trois jolis cours d'eau et j'ai trouvé la trace de plusieurs autres, à sec dans ce moment, mais qui, sans doute, ont aussi leur saison.

Tout ceci, on le voit, est bien différent du reste de la Palestine ; on se croit dans une autre zone et c'en est une autre en effet ; le climat des bords du lac de Génézareth est bien moins sec et bien plus chaud que celui de la côte méditerranéenne de la Syrie, il fait songer à celui des tropiques. En juillet et août, la chaleur y est extrême ; le consul m'a dit hier que, bien qu'il soit habitué depuis longtemps aux pays chauds, il lui est impossible de passer l'été à Tibériade ; il se voit forcé de se retirer à Saphed.

Deux paraboles de Jésus rendent un témoignage indirect à la fertilité de cette contrée. Ce sont celle du semeur et celle du grain de sénevé. Lors même que l'Evangile ne nous dirait pas qu'elles ont été prononcées au bord du lac de Génézareth[1], on pourrait aisément le deviner. La semence rendant cent pour un n'est pas, il est vrai, un fait extraordinaire ; ce détail eût pourtant, je crois, fait hocher la tête aux paysans des environs de

[1] Matth. XIII.

Jérusalem, habitués à ensemencer un sol sec et léger, plus propre à la culture de la vigne qu'à celle du blé. Quant à l'autre parabole, cette contrée au climat tropical est sans doute la seule, dans toute la Syrie, où un grain de moutarde puisse s'élever à la hauteur d'un arbre. Le Talmud de Jérusalem en cite des exemples extraordinaires, mais on sait que c'est aussi à Tibériade qu'il a été composé[1].

J'ai fait remarquer comme les paraboles de Jésus sont toujours appropriées aux habitudes de ceux à qui il les adresse et au pays où il se trouve. Il n'est pas difficile de reconnaître celles qu'il prononça à Jérusalem et celles qu'il fit en Galilée. La vie du berger et celle du vigneron, voilà le domaine auquel les premières sont le plus souvent empruntées[2]. En revanche, quand Jésus parle des champs de blé, des moissons, des greniers, des filets que les pêcheurs tirent sur le rivage[3], nous en concluons qu'il est sur les bords du lac de Génézareth. Relisons les circonstances dans lesquelles telle ou telle parabole a été prononcée, cherchons une donnée positive dans ce qui la précède ou ce qui la suit, nous

[1] Le sénevé de l'Evangile est appelé dans le Talmud חרדל; la graine en est souvent citée par les Juifs comme exemple de ce qu'il y a de plus petit (Voyez Buxtorf, *sub voce,* et Matth. XVII, 20). C'est la *Salvadore de Perse,* nommée encore par les Arabes *Khadel* ou *Khardel.*

[2] Voyez, par exemple, la parabole des deux fils que leur père envoie à la vigne (Matth. XXI), celle des vignerons infidèles (Ibid.), l'image du berger qui sépare les brebis d'avec les boucs (Matth. XXV, 32, 33), le portrait du bon berger (Jean X).

[3] Ainsi, celles du semeur, de l'ivraie, du filet (Matth. XIII), de l'homme riche reconstruisant ses greniers (Luc XII).

verrons que nous nous sommes rarement trompés et que le récit des évangélistes confirme presque toujours ce que nous avions deviné.

J'avance lentement, tantôt dans les hautes herbes de la prairie, tantôt en longeant la plage du lac ; cette plage est une bande étroite, couverte d'un sable très-fin, tout parsemé de petites coquilles de diverses espèces.

A l'extrémité nord comme à l'extrémité sud, la plaine de Génézareth — ou, comme on l'appelle aujourd'hui, le territoire de Magdala *(Ardh-el-Medjdal)*[1], — est complétement fermé par un promontoire de rochers formant un mur naturel. On peut conjecturer que ce côté était jadis protégé aussi par une tour, et peut-être par une petite ville ; on y voit les ruines d'un khân, appelé *Khân-Minieh*.

On franchit ce promontoire en quelques minutes, grâce à un petit sentier taillé dans le roc, et l'on arrive à une nouvelle gorge ou à une nouvelle plaine d'alluvion, du genre de celle de Génézareth, mais beaucoup plus étroite. Elle est arrosée par un ruisseau divisé en plusieurs bras. A l'embouchure d'un de ces bras, est un moulin. Tout à côté je vois des pêcheurs, occupés à étendre leurs filets pour les faire sécher. C'est ici peut-être que Pierre, André et les fils de Zébédée, se livraient aux travaux de leur métier, quand Jésus, marchant sur cette même plage, les vit assis dans leur nacelle et leur cria : « Venez, suivez-moi ! »[2] Plusieurs voyageurs placent ici même ce

[1] Ceci fait supposer que dans les évangiles ces deux expressions sont absolument synonymes.

[2] Matth IV, 18-22.

Bethsaïda *(maison de la pêche)*, la ville de Philippe, d'André et de Pierre[1]. D'autres croient le retrouver dans Khân-Minieh où j'ai passé tout à l'heure. Il est difficile, impossible peut-être, d'en retrouver le site exact ; mais on ne peut hésiter qu'entre deux ou trois points de cette côte, fort rapprochés les uns des autres. Je suis sur le sol même de l'Evangile, je suis sur la lisière de terrain où fut déposée jadis cette semence, petite entre toutes les autres, mais devenue bientôt un grand arbre, qui doit un jour abriter sous ses rameaux tous les peuples de la terre.

Je m'arrête ici un moment et veux me désaltérer au ruisseau. Mais les pêcheurs me disent que c'est une eau salée et qui n'est bonne qu'à faire tourner la roue de leur moulin. Jacques, — l'auteur de l'Epître, — était peut-être aussi de Bethsaïda et dans tous les cas avait souvent parcouru ces lieux ; peut-être songeait-il aux divers bras de ce ruisseau et aux ruisseaux de la plaine de Génézareth, lorsqu'il écrivait ces paroles : « Une même source peut-elle donner à la fois de l'eau douce et de l'eau salée ? »[2]

Les montagnes qui, jusqu'à Medjdal et au-dessus de la plaine de Génézareth, s'abaissent en pentes abruptes, commencent ici à changer de forme ; les sommets sont plus éloignés de nous, et les flancs de la montagne descendent vers le lac par gradins à pente douce. La côte inclinée que je traverse, après avoir passé le moulin de

[1] Jean I, 44.
[2] Jacques III, 11.

Bethsaïda, est admirablement située ; elle est voisine de l'extrémité du lac et s'agrandit vers le nord-est, de sorte que la vue embrasse dans son entier cette belle nappe d'eau avec ses pittoresques rivages. C'était jadis l'emplacement d'une ville considérable. Le sol est encore, sur une grande étendue, jonché de grosses pierres, cachées pour la plupart dans les épines qui le couvrent. Ici le chemin cesse, les épines sont si hautes qu'il serait absolument impossible de passer à pied. Mes vêtements s'y déchirent et préparent une nouvelle besogne au tailleur de Tibériade ; mes jambes sont tout ensanglantées ; mon cheval butte à chaque pas contre les pierres et se blesse aux épines ; il regimbe et s'arrête court.

C'est ici qu'était jadis ce Capernaüm *qui fut élevé jusqu'aux cieux*[1], — car il fut pendant près de trois ans le séjour du Dieu manifesté en chair, et le témoin de ses œuvres admirables. Aujourd'hui il est *abaissé jusqu'aux enfers*. Cette terre, maudite entre toutes, ne produit plus que des ronces et des épines, et toute la merveilleuse puissance de végétation, qui jadis en faisait un Eden, ne sert plus qu'à donner à ces affreuses épines une vigueur inaccoutumée.

Deux ou trois petits hangars, entièrement cachés dans cette livide forêt d'épines, sont le seul abri que l'on trouve ici contre l'ardeur du soleil. Ils ont été construits par les Bédouins, me dit Jean, et leur servent dans l'occasion à mettre à couvert le produit de leurs razzias. Nous entrons, non sans peine, dans une de ces huttes,

[1] Matth. XI, 23.

Les murs en sont faits de grosses pierres taillées, provenant des ruines de la ville ancienne ; le toit consiste en quelques nattes de roseaux, reposant sur trois pieux de bois de figuier et sur un fragment de colonne antique.

Nous ne sommes qu'à une centaine de pas du lac. Jean sort pour aller y puiser de l'eau, mais malgré ses efforts il ne peut arriver jusque-là. J'en rapporterai moi-même, car je suis bien décidé à arriver au lac, où je veux absolument me baigner; je remonte donc en selle et recommence une lutte acharnée contre les pierres, contre les épines et contre mon pauvre cheval, qui se cabre, qui tombe, qui refuse obstinément d'avancer. Au bout d'une demi-heure de combat et après des peines inouïes, j'arrive enfin au bord du lac. Je me déshabille sur les tas de pierres qui couvrent le rivage et me délasse à nager dans cette eau limpide. Elle est assez agitée aujourd'hui, car il fait un gros vent, mais elle est d'une température très-douce.

Nous prenons notre repas dans la hutte. Le bachibozouk refuse de s'y associer, parce qu'on est en Ramadan. Nous avons beau lui alléguer que, lorsque nous rentrerons à Tibériade, nous aurons fait une journée de plus de sept heures de marche, et que la loi dispense du jeûne ceux qui ont à endurer des fatigues exceptionnelles. Il ne se laisse pas séduire par cette accommodante interprétation : — sans doute, il ne nous considère pas comme des docteurs assez graves pour que notre autorité puisse constituer une *opinion probable*. — Il refuse jusqu'à un verre d'eau et ne veut pas même entrer dans

la cabane, afin de ne pas s'exposer à la tentation. Ce brave homme reste en vedette à quelques pas de là, sans descendre de cheval et en plein soleil.

Pendant que Jean recueille les restes de nos pains et de nos poissons et les remet dans le sac, *afin que rien ne se perde,* je tire de ma poche un Nouveau-Testament et le feuillette pour y trouver les passages qui parlent de Capernaüm. A cette heure, dans cette matinée de dimanche, combien n'y a-t-il pas, sur toute la terre, de chrétiens qui lisent ce nom et qui se transportent en esprit dans les lieux où je me trouve, seul avec un Turc et un Arabe! Jésus a habité ici[1], l'Evangile appelle même Capernaüm *sa ville*[2]. Il nous apprend que c'était là qu'il payait l'impôt[3]. C'est ici qu'il enseignait dans la synagogue, qu'il guérissait le paralytique[4], le serviteur du centenier[5], l'homme possédé d'un esprit impur[6], toutes les infirmités du corps, toutes les misères de l'âme! C'est à Capernaüm qu'il prononçait ces paroles : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi...; car la volonté du Père qui m'a envoyé est que je ne perde rien de ce qu'il m'a donné[7]. » Je voudrais élever mon cœur à lui, ou plutôt l'appeler auprès de moi, ce Sauveur maintenant glorifié, ce médecin, cet ami aisé à trouver. Je voudrais m'entretenir avec lui et sentir son

[1] Matth. IV, 13.
[2] Ibid. IX, 1.
[3] Ibid. XVII, 24.
[4] Ibid. IX, 1-7.
[5] Ibid. VIII, 5-13.
[6] Luc IV, 33-35.
[7] Jean VI, 37-39.

invisible présence dans ces lieux où, homme lui-même, il a vécu avec les fils des hommes.... Mais on dirait que l'anathème qui repose sur Capernaüm ne permette pas à ceux qui s'y arrêtent d'y goûter un instant de recueillement et de paix. Mon bachi-bozouk ne cesse de crier que les Bédouins approchent. Je ne m'en inquiète pas d'abord, car je me dis que, s'ils ont à franchir un champ d'épines pareil à celui que nous avons traversé, ils ne seront pas ici de sitôt. Je sors cependant de la cabane et j'aperçois, dans un lointain des plus rassurants, une petite troupe de Bédouins, — et au premier plan mon bachi-bozouk qui tourne bride, exactement comme Jean me l'avait annoncé. Nous n'aurions eu rien à craindre s'il les eût attendus de pied ferme ; car les Bédouins n'étaient qu'une poignée. Il est vrai que ni Jean ni moi n'étions armés; on m'avait, deux jours avant, volé un de mes pistolets et j'avais laissé l'autre à Tibériade, mais la seule vue de notre bachi-bozouk, la lance en arrêt, le sabre à la ceinture et le fusil sur le dos, aurait, je crois, suffi pour tenir en respect les pillards. Pour la seconde fois de la journée, je songeai à Tancrède et à Saladin; mais que voulez-vous exiger d'un soldat qui n'a pas déjeûné? Nous remontâmes à cheval et reprîmes la direction de Tibériade.

Les ruines où nous nous sommes arrêtés portent aujourd'hui le nom de Tell-Hûm. La proximité où elles sont du bout du lac, l'étendue considérable sur laquelle elles sont éparses, et diverses autres circonstances concourent à les faire regarder généralement comme celles de l'ancien Capernaüm. Robinson, qui aime à contre-

dire, préfère placer Capernaüm à Khân-Minieh. Wilson a entrepris de le réfuter et y a réussi d'une manière qui me paraît satisfaisante. Je n'entrerai pas dans cette discussion, car les données sont trop insuffisantes pour que l'on puisse espérer d'arriver à une certitude. Il est remarquable que la tradition, qui a précisé, à tort ou à raison, un si grand nombre des lieux saints de la Palestine, ne dise rien de positif sur ce Capernaüm où Jésus a vécu, pas plus que sur Bethsaïda, la patrie de saint Pierre. Quant à Corazin, Robinson prétend n'en avoir retrouvé aucune trace. On m'assure cependant à Tibériade qu'il y a sur la montagne, à une lieue et demie de Tell-Hûm, une ruine appelée encore *Bir-Kerésoun* (le puits de Kerésoun). Ce pourrait bien être le Corazin de l'Evangile.

Quelque temps après ma visite à Capernaüm, je traversais Tyr et Sidon. A la place de ces reines des mers je trouvais de pauvres petites villes, bien déchues de leur antique splendeur, mais conservant encore intact leur vieux nom phénicien et renfermant dans leurs murs une population assez active, qui semble avoir gardé quelque reste du génie commercial de ses ancêtres. Ma pensée se reporta sur les rives du lac de Génézareth et je fus frappé de l'accomplissement littéral de la sentence du Seigneur :

Malheur à toi, Corazin! Malheur à toi, Bethsaïda! Je vous dis que Tyr et Sidon seront traitées moins rigoureusement que vous![1]

[1] Matth. XI, 21 et 22.

III

ENVIRONS DE TIBÉRIADE

Le principal regret que j'aie emporté de mon voyage en Terre-Sainte, est celui de n'avoir pas séjourné plus longtemps au bord de la mer de Tibériade. Je voudrais y être resté assez pour que le souvenir ne pût jamais s'en altérer ; je voudrais avoir fixé dans mon imagination, en traits indélébiles, chaque contour de ces côtes, connaître chaque aspect de ces flots, de ce ciel et de ces montagnes.

Cependant, j'ai eu le bonheur, pendant les trois jours que j'ai passés à Tibériade, de voir la contrée sous plusieurs aspects différents. Les personnes qui ont vécu au bord d'un lac savent quelle incessante variété de tableaux se produit dans le paysage, non-seulement par le mouvement des flots et leur changement de couleur, mais surtout par les vapeurs qui s'en élèvent et qui modifient de tant de façons la transparence de l'atmosphère. Quand je revins de Capernaüm, le vent était tombé et les montagnes de la rive opposée, au lieu de présenter ces cou-

leurs éclatantes, ces lignes nettes et bien arrêtées qui rapprochent les distances et qui distinguent les paysages de l'Orient, étaient voilées de tant de vapeurs, étaient tellement *hâlées* (suivant l'heureuse expression dont on se sert chez nous), qu'elles paraissaient infiniment plus éloignées qu'elles ne le sont réellement. Pendant la nuit, il s'éleva un orage violent, une de ces grandes tempêtes qui rendent la navigation du lac de Génézareth assez dangereuse et dont nous avons des exemples dans l'Evangile. Le matin, il y avait un peu de pluie et toujours le même vent de nord-ouest. Le ciel était couvert et le resta jusqu'à midi ; l'air était néanmoins des plus doux, tandis qu'il faisait très-froid sur la montagne et sur le plateau.

J'avais à visiter encore les environs immédiats de Tibériade et surtout les célèbres eaux thermales. Elles se trouvent tout près du bord du lac, à un bon quart de lieue au sud de la ville actuelle. On a supposé que jadis la ville s'étendait jusque-là ; Hammath, dont le nom signifie Eaux chaudes, et qui est nommée par Josué comme une des villes de Nephthali[1], aurait occupé l'emplacement sur lequel le tétrarque Hérode fit rebâtir Tibériade. En comparant les nombreux passages du Talmud qui parlent de ces deux villes, je conclurais plutôt qu'elles ne sont point identiques, mais très-voisines, et qu'après la construction de Tibériade, Hammath en devint un faubourg. C'est le Hammaüs de Josèphe. Nous sortons de la ville par une porte surbaissée ; elle est faite

[1] Josué XIX, 35.

pour qu'on puisse y passer à cheval, mais seulement ployé et couché sur le pommeau de la selle. C'est encore une mesure de sûreté.

J'ai parlé déjà du caractère alpestre des montagnes qui dominent Tibériade. Vu d'ici, le vieux bâtiment des Thermes rappelle par sa situation le château de Chillon.

Il y a deux piscines d'eau thermale, à deux cents pas l'une de l'autre : l'une a été construite par Ibrahim-Pacha, on attribue l'autre à Salomon. Salomon et Ibrahim-Pacha ! ce sont, en Syrie, les seuls noms *dont le peuple ait gardé la mémoire ;* il ne s'imagine pas que rien de grand ait pu se faire dans l'intervalle, les noms des Hérode et des Saladin ont disparu. Chez nous aussi, tout date de César ou de Napoléon.

La piscine d'Ibrahim, la première que nous ayons devant nous, a déjà l'air d'une ruine et le sera bientôt. Quoiqu'elle soit extrêmement fréquentée, il n'y a personne qui se donnât la peine de la réparer. La salle où se trouve la source est entourée de plusieurs portiques, dans lesquels nous voyons une foule de gens entassés les uns sur les autres, couchés sur des grabats ou roulés dans des couvertures, avec de lamentables expressions de misère et de souffrance. Qu'on se représente bien, en les voyant, les malades que l'on apportait de partout à Jésus, ou, mieux encore, ces aveugles, ces boiteux, ces paralytiques couchés dans les cinq portiques du lavoir de Béthesda[1] !

Il y a bien ici une sorte de valet, servant de gardien et

[1] Jean V, 2 et 3.

de baigneur, mais rien du reste qui ressemble à une administration ou à une police. Nous entrons à la piscine, des femmes qui s'y baignent nous prient d'attendre encore un peu. Elles nous font place au bout d'un moment. Jean s'empresse de prendre un bain; la curiosité me pousserait à en faire autant, mais je crains que cette eau chaude ne m'affaiblisse trop, et je me contente d'examiner.

La piscine est en marbre blanc, de forme circulaire, et couverte d'une coupole soutenue par des colonnes. Le bassin est entouré intérieurement d'un gradin où l'on peut s'asseoir; le milieu est très-profond, mais on ne le traverse pas moins sans danger, car la pesanteur de l'eau est telle qu'on a besoin d'un effort pour toucher le fond, tandis qu'il n'en faut aucun pour se maintenir à la surface.

J'ai oublié de prendre avec moi mon thermomètre; heureusement d'autres voyageurs plus soigneux ont mesuré la température de ces eaux. Elle est, suivant Robinson, de 49 $^2/_5$ degrés Réaumur. On arrête de temps en temps l'eau qui entre dans le bassin, afin de donner à celle qui y est le temps de se refroidir un peu; elle demeure cependant bien au-dessus de la température ordinaire des bains chauds. Je puis à peine y tenir la main.

J'ai trouvé à cette eau un goût salé désagréable. Au reste, il n'est pas d'usage d'en boire, la cure ne consiste qu'en bains.

Quoique la coupole soit élevée et percée de trous, la vapeur qui s'élève du bassin est telle que je ne puis

rester longtemps dans le péristyle. J'engage Hhannah à s'arracher aux délices du bain. Pendant qu'il en remonte les degrés et se fait verser sur les épaules un seau d'eau du lac, afin de nettoyer sa peau du dépôt salin qu'y a laissé l'eau thermale, je vais visiter la vieille piscine, celle de Salomon. Elle est plus petite et beaucoup plus délabrée. Bien des gens la préfèrent à l'autre, parce que l'eau y est encore plus chaude.

Je ne voulais pas quitter Tibériade sans avoir payé mon tribut de vénération au tombeau de Rabbi Moses ben Maïmon, — plus connu des Juifs sous le nom de *Rambam* (qui en est l'abréviation) et des chrétiens sous celui de *Moïse Maïmonides*. Au milieu de la pléiade de théologiens, de savants et de poëtes qui illustrèrent le peuple juif aux XIe et XIIe siècles, à l'époque où les nations chrétiennes étaient plongées dans les plus profondes ténèbres, il n'est aucun nom qui ait jeté plus d'éclat que celui-là. Moïse Maïmonides tenta d'être le réformateur du judaïsme ; il en fut du moins la gloire, et les Juifs, le comparant à leur grand législateur, disent encore proverbialement : « De Moïse jusqu'à Moïse, il n'y a pas eu d'homme comme Moïse[1]. » Quoiqu'il soit né à Cordoue, et qu'il soit mort au Caire, on l'a inhumé à Tibériade à côté des docteurs de la Mishna. Son tombeau est sur la hauteur, à cinq minutes des murs. Un Juif se charge de m'y conduire. Il me fait remarquer, à quelques pas au-dessous, les tombeaux de plusieurs autres sages, parmi

[1] ממשה עד משה לא קם כמשה

lesquels il me nomme *Rabbi Khanin ben Zaccaï*, l'auteur, dit-il, du *Shené loukhoth habberith*. Vous vous figurez sans doute ces tombeaux silencieux et solitaires, — mais non ! devant chacun d'eux sont assis des Juifs, lisant à haute voix leurs prières. Des femmes en baisent les pierres, en les baignant de leurs larmes et en poussant des gémissements. Ma présence excite une certaine curiosité, on me prodigue les questions, on m'explique, on me raconte, avec cet empressement et cette volubilité qui distinguent les Juifs des autres peuples de l'Orient. Presque tous parlent hébreu couramment et assez purement. Quand ils voient l'intérêt que je porte à la mémoire de leurs sages, ils me parlent avec encore plus de vivacité et avec une sorte de passion, comme on parlerait en Europe d'un héros du jour. Pour les Juifs, le temps semble ne pas exister. Ils sont toujours jeunes, puisqu'ils n'ont rien oublié et puisqu'ils vivent d'une espérance. Ils sont patients, parce qu'ils sont éternels et savent que *les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance*[1].

Si quelqu'un me demandait ce que c'est que le judaïsme, je ne voudrais, pour le lui faire comprendre, que le tableau que j'ai maintenant sous les yeux. Ces tombeaux séculaires entourés des regrets des vivants, cette ville dont les murs écroulés n'ont jamais été relevés, sans qu'aucune pierre manque pourtant à cet amas de ruines, — quelle image frappante de cette nationalité vivace dont le Juif errant est le symbole, qui souffre depuis tant de siècles sans qu'il lui soit permis de mourir !

[1] Rom. XI, 29.

Ces tombeaux sont en maçonnerie, blanchis à la chaux. C'est ainsi que sont tous les tombeaux orientaux, juifs, chrétiens ou musulmans. On sait que les anciens Hébreux creusèrent souvent leurs sépulcres dans les rochers, mais on peut supposer que les sépulcres de ce genre étaient réservés aux riches, et que les gens du commun étaient enterrés de la manière en usage aujourd'hui. Les *sépulcres blanchis* dont parle le Sauveur paraissent se rapporter à des tombeaux tout pareils à ceux que l'on construit actuellement. Comme on les élève d'ordinaire aux portes des villes, le long des grands chemins, ils sont endommagés par le pied des bêtes de somme : car ils ne sont construits que de petit moëllon. Je me rappelle avoir vu à Alexandrie, à quelques pas de la colonne de Pompée, un de ces tombeaux encore tout neuf et tout blanc, et pourtant déjà ébrêché. Si la brêche eût été un tant soit peu plus grande, on eût pu apercevoir le cadavre qu'il contenait, car on ne creuse généralement la fosse qu'à une profondeur d'un demi-pied ou d'un pied tout au plus, et on ne jette pas de terre sur le corps. Voilà qui explique l'énergique comparaison dont Jésus stigmatise les hypocrites : « Vous ressemblez aux sépulcres blanchis, qui paraissent beaux par dehors, mais qui au dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte d'ordure ! »[1]

Après que j'eus, suivant l'usage, déposé une petite pierre sur le tombeau de Rambam, en souvenir de ma visite et en hommage à sa mémoire, plusieurs des Juifs qui se trouvaient là me proposèrent de me conduire au

[1] Matth. XXIII, 27.

tombeau d'un autre de leurs sages, *Rabbi Akiba,* un des plus célèbres docteurs de la Mishna et un des martyrs de l'indépendance juive, sous l'empereur Adrien. Ce monument est beaucoup plus haut sur la pente de la montagne. Le rabbin Schwarz, dans ses notes critiques sur la *Palestine* de Raumer, reproche assez durement au voyageur Burkhard d'avoir parlé des quatorze mille disciples d'Akiba enterrés auprès de leur maître. Je dois défendre Burkhard, qui n'a fait certainement que répéter ce qu'il avait entendu à Tibériade de la bouche des Juifs eux-mêmes ; car ceux qui m'accompagnaient m'ont fait la même histoire, à ceci près qu'ils m'ont parlé de vingt-quatre mille.

Que le rabbin Schwarz se console cependant ! L'imagination des chrétiens a souvent été aussi téméraire que celle des Juifs : nos onze mille vierges de Cologne n'ont certes rien à reprocher aux vingt-quatre mille disciples enterrés à Tibériade. J'ai dit ailleurs quelques-unes des légendes qui ont cours parmi les moines de Jérusalem ; à Tibériade aussi, on a voulu retrouver et réunir à une distance commode de la ville, et pas trop loin de la route de Nazareth, un certain nombre des points désignés dans les récits de l'Evangile. J'ai même découvert entre les mains de Hhannah un petit livre *ad hoc,* écrit en italien et dans lequel il puisait son érudition. Il me conduit à la montagne *de la seconde multiplication des pains*[1], et à ce qu'il appelle le *champ des épis*[2], puis à la *montagne des Béatitudes.*

[1] Matth. XV, 29-38.
[2] Matth. XII, 1.

Le dernier de ces sites mérite pourtant d'attirer l'attention. Quoique je n'attache pas de valeur à la légende ou à la tradition qui le désigne comme le lieu où Jésus prononça le sermon sur la montagne, je fus extrêmement frappé, en l'examinant, de le voir si parfaitement conforme aux données de l'Evangile. Je me demandai s'il était possible qu'il y eût au bord de ce lac, et même dans toute la Palestine, une autre montagne à laquelle s'appliquassent aussi complétement les détails que nous pouvons recueillir à ce sujet dans saint Luc et saint Matthieu. Derrière la montagne qui domine Tibériade est un large plateau, montant en pente douce du côté d'un rocher qui en forme le sommet. C'est sur ce rocher que Jésus aurait passé la nuit en prières et qu'au point du jour il aurait appelé ses disciples et choisi ses apôtres[1]. Puis il serait redescendu près de la foule qui l'attendait sur le platean, et c'est de là qu'il aurait enseigné le peuple. L'apparente contradiction qui existe entre le récit de Luc et celui de Matthieu se trouverait ainsi résolue. Selon le premier, Jésus *descendit*, et c'est *dans une plaine* qu'aurait été prononcé son discours[2]. Selon Matthieu, il serait *monté sur une montagne* avec le peuple[3]. Ceci s'explique, puisque Matthieu ne dit rien ici de la prière de Jésus et de l'élection des apôtres ; il ne rapporte que le fait général, la prédication aux troupes assemblées sur une montagne. Luc, qui rapporte un détail

[1] Luc VI, 12 et 13.
[2] Luc VI, 17.
[3] Matth. V, 1.

de plus, nous montre le Seigneur montant d'abord au sommet, puis redescendant *dans la plaine*[1], c'est-à-dire sur le plateau.

Au pied du rocher, au haut du plateau, se trouve précisément une petite plate-forme, une sorte de chaire naturelle, d'où l'on peut aisément être vu et entendu d'une grande multitude. C'est là qu'aurait été assis le Seigneur. Il promène ses regards sur cette foule de malheureux qui viennent chercher auprès de lui la guérison de leurs infirmités[2], — il tourne ensuite les yeux vers ses disciples[3], qui ont tout quitté pour entendre de lui les paroles de la vie éternelle, — puis il commence son discours[4] :

« Heureux les pauvres !.. Heureux ceux qui pleurent!... Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice ! »

Puis, regardant le Thabor, dont la cîme apparaît au-dessus des ondulations des montagnes de Galilée, il montre aux disciples la ville qui en couronne le faîte et leur dit :

« Vous êtes la lumière du monde. Une ville située sur une montagne ne saurait rester cachée. »

Ce dernier trait est plus important qu'il ne le semble d'abord, pour déterminer le lieu où fut prononcé le sermon sur la montagne. Nous avons vu déjà que Jésus n'allait jamais chercher bien loin ses images et n'en

[1] C'est ainsi que traduisent nos versions, mais le texte (ἐπὶ τόπου πεδινοῦ, *dans un lieu en plaine)* semble indiquer ici, par une nuance, qu'il ne s'agit pas d'une plaine proprement dite.

[2] Matth. IV, 23-25. Luc VI, 17-19.

[3] Luc VI, 20.

[4] Matth. V. VI. VII.

choisissait que de familières à ses auditeurs ; il tirait le plus souvent parti de celles que lui fournissait la contrée même où il se trouvait. Or une ville sur une montagne n'est point aussi commune en Galilée qu'en Judée. En Judée, c'est la règle générale ; en Galilée c'est une rare exception : les villes de ce pays sont situées d'ordinaire, non sur des sommets, comme Jérusalem et Bethléhem, mais au penchant des collines, comme Nazareth. Si Jésus s'est servi de cette image, on peut conclure avec une assez grande vraisemblance qu'un fait de ce genre était en ce moment sous ses yeux. Chose remarquable ! Il en avait ici les deux exemples les plus saillants et les seuls, peut-être, qui existent en Galilée. A sa droite, à deux lieues de lui, la ville de Thabor[1] sur son gigantesque piédestal, — derrière lui, Saphed, au sommet d'une montagne encore bien plus élevée.

Il y eut encore un autre détail qui m'intéressa vivement. En arrivant à Jérusalem, j'avais été frappé de la grande quantité d'anémones rouges dont le gazon est émaillé, et je m'étais convaincu que cette fleur, à la fois la plus commune et la plus éclatante qu'il y ait en Judée, était certainement le lys des champs dont parle l'Evangile. En parcourant la Galilée, j'avais été assez désappointé de voir qu'elle y était moins universellement répandue. Sur les bords du lac, en particulier, je ne me souvenais pas de l'avoir vue. Je commençais donc

[1] Peut-être n'en voyait-il que les ruines ; car, comme je l'ai dit plus haut, il n'est pas certain que cette ville subsistât du temps de Jésus.

à douter de l'identité de l'anémone et du lis des champs, car il fallait, d'après toutes les analogies, que les comparaisons dont le Sauveur fait usage dans le sermon sur la montagne, fussent empruntées aussi à la Galilée. Quelle ne fut donc pas ma surprise lorsque, redescendant du sommet vers le plateau, je remarquai à mes pieds un magnifique tapis de ces anémones écarlates! C'était un nouveau fait à l'appui de ma conjecture, quant à la position respective de Jésus et de la foule. Si nous nous représentons les troupes sur le plateau, et Jésus assis sur le gradin inférieur du sommet, cette belle étendue d'anémones se trouvera précisément entre elles et lui et, ici encore, sa parole sera une démonstration :

« Observez les lis des champs, ils ne travaillent ni ne filent; mais je vous dis que même Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme un d'eux. »

Je ne puis dire quelles impressions j'éprouvai, en lisant dans ces lieux le sermon sur la montagne. Ma voix résonnait à mon oreille avec une vibration particulière, qui me faisait tressaillir. Il me semblait que ce n'était plus ma propre voix, je croyais entendre le Maître lui-même, proclamant la loi de l'Evangile sur ce mont Sinaï de la nouvelle Alliance. Jamais ce discours n'avait eu pour moi tant d'actualité ; la présence des lieux effaçait la distance des temps.

Le beau nom de *montagne des Béatitudes,* conservé par la tradition des premiers siècles ou imaginé par les pèlerins, n'est point celui sous lequel cette sommité est habituellement désignée. On l'appelle d'ordinaire *la*

corne de Hattin. Ce nom de sinistre mémoire rappelle la plus terrible bataille qui ait ensanglanté la Terre-Sainte, pendant l'époque des Croisades. C'est ici qu'en 1187 Saladin défit les Francs. La bataille se livra sur le plateau. Le dernier roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, se retira sur la corne même et défendit vaillamment cette position. Enfin les Sarrasins s'en rendirent maîtres. Le roi fut fait prisonnier. La plus grande partie de ses défenseurs furent culbutés dans les précipices qui bornent la montagne du côté du nord. La *vraie croix*, que l'on avait portée au combat, comme les Israélites y portaient l'arche de l'Alliance, tomba au pouvoir des Infidèles. Cette journée mit fin au royaume de Jérusalem.

Encore une application de cette loi d'ironie qui semble régir l'histoire ! La croix du Sauveur servant de signal de guerre, sur la montagne où il annonça la Bonne Nouvelle ! Ces épouvantables désastres des chrétiens, dans les lieux mêmes où il leur avait dit : « Ne résistez point au mal ! — Heureux ceux qui procurent la paix ! » Quel exemple ! Quelle sanction solennelle donnée à ces paroles du Sauveur ! Les cris de douleur des vaincus de Hattin répondent aux béatitudes sorties de la bouche de Jésus, de même qu'aux bénédictions du mont Garizim répondaient sur l'Hébal les malédictions prononcées contre les transgresseurs de la Loi.

Les chrétiens qui avaient conquis la Terre-Sainte n'ont pas su la garder, elle n'a jamais été pour eux qu'un champ de bataille et un cimetière. Les Sarrasins qui la leur ont enlevée se la sont vu à leur tour enlever par les Ottomans. Ceux-ci, qui de nom en sont encore les

maîtres, l'ont réduite en un désert où ils osent à peine mettre le pied sans avoir peur. Les Arabes eux-mêmes, qui en font la population, ne peuvent être considérés que comme campés dans le pays ; ils ont dressé leurs tentes dans ses pâturages ou se sont pratiqué un gîte dans les ruines de ses villes ; ils n'y ont rien fondé ; étrangers au sol, ils ne l'ont jamais épousé ; le vent du désert, qui les y apporta, peut les emporter un jour, sans qu'ils laissent après eux la moindre trace de leur passage. Dieu, qui a livré la Palestine à tant de nations, n'a permis à aucune de s'y établir et d'y prendre racine ; il la tient en réserve, jusqu'à ce que vienne enfin ce peuple auquel Jésus l'a promise, *ces débonnaires* qui doivent en hériter un jour.

PHÉNICIE

O ruisseaux découlant du Liban !

I

TYR ET SIDON

Le couvent du Carmel est le meilleur gîte que l'on rencontre sur sa route, dans un pèlerinage en Terre-Sainte. Grâce au voisinage de Kaïfa, où touchent les paquebots du Lloyd autrichien, on y jouit des douceurs de la vie civilisée : un lit, un dîner, des fenêtres vitrées ornées de rideaux blancs, un salon avec livres et albums, et même une conversation européenne ; car il est assez rare de ne pas trouver au Carmel quelque voyageur attardé, qui, sous prétexte d'indisposition, s'y délasse des fatigues de la selle turque et des rigueurs de la cuisine arabe. J'y avais retrouvé deux aimables abbés, traînards de la caravane française, et je n'avais pas résisté à l'envie d'y passer trois jours avec eux. Les Pères étaient

remplis d'égards pour nous; ils nous accompagnaient dans nos promenades et mettaient leurs domestiques à notre disposition. Trop grands seigneurs pour nous servir eux-mêmes, comme le font les franciscains, ils venaient au dessert s'asseoir à notre table et ne se scandalisaient pas même du sans-gêne de l'abbé R., qui, craignant de s'embrouiller dans les noms de Fra Marco, Fra Domenico et Fra Bartolomeo, avait pris le parti de les appeler tous indistinctement du nom plus connu de *Fra Diavolo*.

J'éprouvai dans le couvent de Saint-Elie ce que j'ai infailliblement ressenti, chaque fois qu'en Orient je me suis trouvé mis en contact avec l'Europe et la civilisation : au premier moment, un vif sentiment de plaisir, une sensation de repos et de bien-être, — et bientôt après, un ennui mortel, un irrésistible besoin de fuir la servitude sociale et de respirer de nouveau l'air libre et pur de la barbarie. Je ne tardai donc pas à me remettre en route. Je voulais suivre la côte de Phénicie et saluer en passant Tyr et Sidon.

Mon équipage est toujours le même. Hhannah marche en tête, *l'œil morne et la tête baissée,* suivant son habitude. Les moukres forment l'arrière-garde. L'un, Yoûsef, est un Maronite, vif et rieur, criant, chantant et demandant avec importunité des cigares et des bakchiches. L'autre, Abdallah, est un Druse à figure mélancolique et qui représente à merveille le fatalisme résigné de l'Orient; je ne crois pas avoir jamais entendu sortir un mot de sa bouche.

Le voyage du Carmel à Saint-Jean d'Acre est une jolie

promenade. Après avoir passé Kaïfa et traversé le torrent de Kison tout près de son embouchure, on galope librement sur une plage de sable rafraîchie par le brisement de la lame. La ville d'Acre que j'ai en vue, la chaîne du Carmel dont je m'éloigne, la plaine bleue de la Méditerranée, composent un tableau simple et grand, qui récrée l'imagination.

Saint-Jean d'Acre! quel nom chevaleresque! Ailleurs, dans ce pays si riche en souvenirs, ceux de l'Antiquité biblique ne laissent pas de place aux autres ou les font pâlir. Ici, il en est autrement. L'*Akko,* dévolu à la tribu d'Asher et dont elle ne put jamais s'emparer, — la *Ptolémaïs,* où toucha saint Paul en se rendant de Tyr à Césarée, ne sont que des noms obscurs à côté de celui de Saint-Jean d'Acre, le dernier asile des chevaliers francs en Palestine.

Le souvenir le plus moderne qui se rattache à cette ville est le bombardement de 1840, grâce auquel les Anglais replacèrent la malheureuse Syrie sous la domination des Turcs. On a dès lors fortifié de nouveau Saint-Jean d'Acre et il présente tout à fait à l'extérieur l'aspect d'une ville forte européenne, mais au dedans il porte à un haut degré le cachet oriental. On y aperçoit bien, par-ci par-là, quelques costumes francs : ce sont des Levantins venus pour acheter du blé. Du reste, rien ici ne rappelle les pays civilisés.

Les voyageurs qui arrivent à Acre peuvent se loger soit au couvent latin, soit au khân. Je choisis le khân comme plus oriental. Il consiste en une grande écurie, couverte d'une terrasse asphaltée, sur laquelle ouvrent

de petites chambres entièrement nues et sans autres meubles que des nattes en feuilles de palmier. Un *khandji,* à nez coupé, nous introduit dans une de ces cellules, où nous déposons nos effets. Puis nous sortons pour aller acheter de quoi souper. Jean a soin de fermer la porte à clef; car, si dans les villages de Palestine on ne connaît que le verrou, on a dans les villes une sorte de serrures en bois d'une grande simplicité, mais extrêmement ingénieuses. Je me les suis fait expliquer par Jean, mais j'ai si peu le génie de la mécanique qu'il m'est impossible de retrouver en quoi elles consistent. Tout ce que je me rappelle, c'est que la clef n'est autre chose qu'un gros bâton, dans lequel sont fichés un certain nombre de clous disposés de diverses manières, suivant la serrure à laquelle ils doivent s'ajuster.

Je me rends donc au marché, balançant ma clef de la main gauche, à peu près de la même manière que les élégants d'Europe balançaient le *stick,* si bien porté il y a quatre ou cinq ans. Ce n'est point ainsi cependant que j'aurais dû la tenir. Il est de genre en Orient d'appuyer sa clef sur l'épaule, comme une hache de sapeur. On rencontre souvent, dans les rues, à l'heure où l'on ferme les bazars, des marchands revenant de leurs magasins, précédés d'un petit garçon qui porte gravement sur l'épaule une de ces grosses clefs de bois. Ce trait de mœurs, que je remarquai en passant sans y attacher d'importance, devint fort intéressant pour moi, lorsque, quelque temps après, je relus cette prophétie d'Esaïe[1] :

[1] Esaïe XXII, 22.

« Je mettrai la clef de la maison de David *sur son épaule*. Il ouvrira et il n'y aura personne qui ferme, il fermera et il n'y aura personne qui ouvre. »

Il y a là une image inintelligible, ou du moins étrange, pour qui n'a pas vécu en Syrie. Aussi l'auteur de l'Apocalypse, qui emprunte à Esaïe ce passage [1], a soin de retrancher les mots : *sur son épaule*. Ce détail n'aurait pas été compris des habitants de l'Asie-Mineure, pour lesquels il écrivait.

J'aime à me rappeler nos emplettes de pain et de confitures dans le bazar de Saint-Jean d'Acre et le narguileh que je fumai là, devant un café, assis sous un palmier en face d'une mosquée. Ce sont de ces croquis tout orientaux qui restent gravés dans l'imagination et auxquels on s'arrête avec plaisir, quand on les rencontre par hasard en feuilletant ses souvenirs. Je ne dirai rien, du reste, de notre souper, si ce n'est que je trouvai le pain excellent et que j'en fis la remarque à Hhannah. « Je le crois bien ! me dit-il, le pain d'Acre est réputé ; c'est le meilleur de la Palestine. » Voilà une réputation de trois ou quatre mille ans de date ! car le patriarche Jacob disait déjà : « C'est d'Asher que viendra le pain excellent, c'est lui qui fournira des friandises de roi [2] ».

Rentré dans ma cellule, j'essayai vainement de dormir. Je n'ai pas besoin de rappeler ici la cause de mes fréquentes insomnies. Comment aurais-je pu trouver sur mes nattes de palmier un repos dont elles ne jouis-

[1] Apoc. III, 7.
[2] Genèse XLIX, 20.

saient pas elles-mêmes? Heureusement, il faisait clair de lune, le ciel était admirablement étoilé : je sortis sur la terrasse et passai la nuit en contemplation. Du haut d'un minaret illuminé de lampions, — car on était encore en Ramadan — la prière du Muezzin tombait en notes perlées, auxquelles répondaient des chants partant de minarets plus éloignés. De temps à autre un coup de canon se faisait entendre.

A 6 heures du matin, je partis pour Tyr. La plaine d'Acre, dans laquelle je marche encore pendant trois ou quatre heures, paraît être très-fertile ; bien qu'une partie du sol soit abandonnée aux épines, une bonne partie aussi est cultivée. En sortant de la ville, nous rejoignons trois marchands de Damas, qui se rendent de Jérusalem à Beyrout et avec qui nous cheminons pendant quelques heures; nous passons près des palais et des jardins créés par Ibrahim-Pacha. Ibrahim a beaucoup planté. C'est toujours par là que devront commencer ceux qui voudront restaurer la Palestine. Ces beaux jardins sont en grand nombre dans la plaine d'Acre. Nous nous arrêtons pour déjeûner dans une grande plantation de figuiers, d'amandiers, de grenadiers, et surtout d'orangers et de citronniers, au milieu desquels murmure un limpide petit ruisseau. Ce sont de vrais jardins d'Armide. Ils n'ont pour gardiens qu'un nègre, drapé dans une grande robe blanche, et qui fait un effet magique au milieu de cette riche verdure.

La plaine d'Acre est séparée de celle de Tyr par une côte rocheuse, qui commence au *Râs-en-Nakhoûra* et se termine au *Cap-blanc*. Cette côte entre les deux caps est

une barrière naturelle entre la Palestine et la Phénicie ; le chemin étroit qu'on y a pratiqué était jadis connu sous le nom d'*Echelle des Tyriens*. Dès qu'on a passé le premier de ces promontoires, on perd de vue la plaine d'Acre et l'on voit s'arrondir devant soi une nouvelle baie, à l'extrémité de laquelle apparaît vaguement la ville de Tyr. C'est un sentier rocailleux et qui ne serait pas sans danger, si l'on n'avait à sa gauche un petit parapet. Ce parapet est de construction antique, cela va sans dire ; les Turcs n'ont pas souvent d'aussi bonnes idées.

La plaine est inculte et couverte d'épines. Près de Tyr elle est très-large ; à mesure qu'on approche, elle devient plus désolée. Nous marchons pendant longtemps sur une plage de sable. A notre horizon est une colline jaune avançant dans la mer ; c'est là qu'est la ville de Tyr ; plus à droite, trois arches ruinées, restes d'un vieil aqueduc, et les gradins inférieurs du Liban, derrière lesquels s'allonge un haut sommet encore couvert de neige.

Nous arrivons aux portes de Tyr, sans avoir rencontré personne, sans que rien nous ait trahi le voisinage d'une ville, si ce n'est quelques tombeaux entourés de grandes touffes d'iris violets, pareils à ceux de nos jardins.

Tyr n'a pas perdu son ancien nom, comme le disent les manuels de géographie. Celui de *Soûr*, que lui donnent aujourd'hui les Arabes, est celui que lui donnaient déjà les Phéniciens et les Hébreux. C'est de ce nom qu'est dérivé celui de la Syrie tout entière. *Tyr* n'est que la

prononciation araméenne du même mot, et c'est sous cette forme qu'il a passé chez les Grecs. Il en est de même du nom de Jafo ou Jaffa, aussi antique que la ville même, et dont le nom grec de Joppe n'était qu'une corruption.

Tyr est encore *au sein des mers*[1], sur cette île d'où pendant longtemps elle brava, comme Venise, les conquérants étrangers. Mais l'île est devenue une presqu'île. Alexandre, désespérant de la réduire d'une autre manière, fit élever une chaussée pour la rattacher au continent. Grâce à des atterrissements successifs, cette jetée s'est passablement élargie, mais on distingue encore la chaussée primitive, qui forme, au milieu de l'isthme, un dos un peu plus élevé. On a comparé la presqu'île de Tyr à un marteau, dont l'ancienne île est la tête et dont l'isthme forme le manche.

La ville n'a de murs que de ce côté-là; aussi n'a-t-elle qu'une seule porte. Les rues ne paraissent pas laides à qui arrive de Palestine. Le quartier mahométan, situé à l'ouest, est composé, il est vrai, de maisons basses cachées au fond de petites cours; mais, dans le quartier chrétien, plus voisin de la porte, on voit de jolies maisons assez élevées. Sur ses quatre ou cinq mille habitants, Tyr compte une population chrétienne double de la population musulmane. On s'en aperçoit vite à l'accueil bienveillant dont on y est l'objet; on sent qu'il y a ici autant de sympathie pour les étrangers qu'il y a contre eux d'hostilité dans les villes mahométanes. Bien

[1] Ezéch. XXVII, 4; XXVIII, 2, 8.

des gens, à mon passage, me crient cordialement *buona sera*, et ceux qui ne savent pas le *franc* se tournent du moins vers moi, en portant tour à tour la main droite à leur cœur, à leur bouche et à leur front, salut expressif et silencieux, qui ressemble à un signe de croix, et qui symbolise fort bien la locution orientale : *Aimer de tout son* CŒUR, *de toute son* AME[1] *et de toute sa* PENSÉE.

Un jeune homme, vêtu à l'européenne, s'avance au-devant de nous et m'invite en français à venir loger chez lui. J'accepte, — en français aussi, et laisse à Hhannah le soin de débattre avec lui *en arabe* le prix de cette hospitalité. Nous suivons notre hôte. Sa maison est sur le port, dans une situation charmante. De la terrasse supérieure on entre dans deux salles à divan, dont l'une m'est destinée. Tout est gai et respire l'aisance; deux ou trois gravures du *Journal des Modes*, encadrées et suspendues à la paroi, indiquent même la prétention de ne pas rester étranger à la civilisation européenne. Les fenêtres ont, à défaut de vitres, des treillis mobiles et des volets. Ma chambre ouvre à la fois sur la terrasse intérieure et sur une petite plate-forme extérieure qui

[1] Le mot *âme,* en hébreu et en grec, comme en latin, désigne proprement le *souffle,* dont la bouche est l'organe. — L'expression que je cite paraît avoir été courante déjà dans le temps de Jésus, car, dans un passage bien connu (Matth. XXII, 37), saint Matthieu la substitue à cette autre expression dont se sert Moïse (Deut. VI, 5) : « Aimer de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force. » Ce qui montre que ce changement n'est pas fortuit, c'est que Marc (XII, 30) et Luc (X, 27), qui reproduisent l'expression du Deutéronome, la complètent cependant aussi, en ajoutant : *toute ta pensée.*

domine le port, au-delà duquel je vois les cîmes blanches du mont Liban.

Mon hôte — Michel — est agent d'une compagnie d'assurances maritimes; il a appris le français à Beyrout, et toute son ambition est de voir un jour l'Occident. L'Europe, avec son industrie, ses arts et sa police, exerce en Orient, sur mainte imagination de jeune homme, le même prestige que l'Orient exerce sur nous. Un *Almanach de l'Illustration*, tombé sous les yeux de Michel, lui a fait entrevoir plus de merveilles que ne nous en ont révélé les contes *si bien contés* par M. Galland et les *Orientales* de Hugo. Il rêve chemins de fer, bretelles en caoutchouc, trottoirs, becs de gaz, expositions universelles et sergents de ville, de même que dans notre romantique jeunesse nous rêvions palmiers et dômes d'azur, minarets, derviches et narguilehs. Il me présente cependant, avec une gravité tout orientale, *mes serviteurs ses frères*, et *ma servante sa sœur*. Cette dernière, Mlle Camille, est une belle fille de vingt ans, à robe ouverte, selon la mode du pays; ses cheveux longs, où brillent des pièces d'argent, tombent par derrière jusqu'à la taille. C'est elle qui nous prépare à dîner. Scander, le plus jeune de la famille, est un garçon de dix-huit ans, qui laisse à son aîné le privilége du chapeau de feutre et du paletot de coutil, et conserve la veste brodée et l'ample pantalon de drap, avec lesquels il a tout à fait bonne grâce.

Mes hôtes sont grecs-catholiques de religion, et arabes de langue; de race, ce sont de vrais Syriens, c'est-à-dire qu'ils descendent, comme tous les chrétiens de ce pays,

de la population gréco-araméenne[1], antérieure à l'invasion des Arabes et à la conquête des Turcs. Leur figure, comme leur caractère, rappelle à la fois le type grec et le type juif.

Scander tient boutique d'épicerie, — mais un épicier syrien n'est point un épicier, dans le sens odieux que les artistes attachent à ce mot ; — peu esclave de la routine, il met dans sa poche la clef de son magasin et vient se promener avec moi pour me faire les honneurs de sa ville natale.

La Tyr actuelle, quoique plus considérable qu'elle ne paraît l'avoir été dans le siècle passé, — du temps de Volney, par exemple, — ne couvre plus qu'une partie de l'île : elle ne touche à la mer qu'au nord-est ; de tous les autres côtés, il y a un espace libre et abandonné, entre la ville et la mer. On y trouve en quantité des pierres de taille de grandes dimensions et d'énormes colonnes de porphyre, noircies par les flots. Les Tyriens, qui ont toujours l'esprit marchand, font de ces ruines un article de commerce ; ils en vendent à quiconque a besoin de matériaux de construction ; on en vient chercher d'Alexandrie même, me dit Scander : une pierre de grandeur moyenne se vend une demi-piastre, les plus grandes une piastre (vingt centimes). Le pacha de Beyrout, qui construit une caserne, a donné ordre qu'on lui expédiât autant de pierres qu'on en pourrait extraire des vieux édifices appartenant à l'Etat. Cet ordre sera

[1] Ou, comme dit saint Marc (VII, 26), *grecque syrophénicienne.*

fatal à la cathédrale ; c'était la plus belle ruine qu'il y eût à Tyr : on est occupé à en démolir une partie, et, selon toute apparence, il n'en restera bientôt plus rien.

Scander, voyant que j'admire ces colonnes, me presse d'en acheter une ; il s'engage à me procurer une des plus belles pour quarante sous ; quoique le prix soit tentant, je résiste. Je ne voudrais pourtant pas partir sans avoir fait quelque emplette, en mémoire de l'antique commerce de Tyr. Mais je parcours longtemps le bazar avant de trouver quelque chose à mon gré. Je suis forcé, comme partout, de me rabattre sur l'essence de rose, le *hhatl'coum*, et les ceintures de soie filochées. Ce dernier produit est indigène : on plante ici beaucoup de mûriers. Quant à un cigare et à une bouteille de vin, ce sont deux choses introuvables à Tyr.

Les Tyriens se considèrent cependant encore comme un peuple commerçant. S'ils ne vont plus chercher eux-mêmes dans la Baltique l'ambre jaune dont ils ornent l'extrémité de leurs chibouques, — s'ils se contentent de recevoir de seconde main les foulards de Lyon que leur revendent les Grecs et qui sont dans leur bazar le seul article de fabrique européenne, ils se livrent avec une assez grande activité à l'exportation du blé, que les marchands du Liban leur amènent à dos de chameau et que les navires grecs viennent chercher dans leur port.

Je ne sais si le port de Tyr est réellement encore, comme me l'assure Scander, le meilleur et même le seul bon qu'il y ait sur toute la côte de Syrie ; en tout cas, il

est charmant. On n'y voit que quelques petites barques ; mais deux masses énormes, aux formes bizarres, restes des murs qui le protégeaient jadis, se dressent encore au-dessus de l'eau et lui donnent un caractère des plus pittoresques.

Après le souper, que Scander me sert sur la terrasse, on m'introduit dans l'appartement de la famille. Michel *s'assied* à côté de moi sur le divan, le reste de la société s'accroupit sur des nattes. Je ne rapporterai pas la longue conversation que nous eûmes avec Michel ; je dirai seulement que *ma servante sa sœur* avait profité de ma promenade pour user du droit de visite à l'égard de mon sac de voyage ; elle y avait trouvé une longue-vue qu'elle me pria instamment de lui donner. C'était la première fois, me disait son frère, qu'elle voyait un instrument de cette espèce, et, ajoutait-elle, il lui serait d'une utilité de tous les instants pour distinguer du haut de sa terrasse ce qui se passait chez ses voisins. Que répondre à une raison si bonne ? Et comment résister au désir d'une compatriote de Didon ? Pour l'amour de Virgile, je m'empressai d'offrir ma lunette à l'aimable Tyrienne. Elle me donna en retour une pierre gravée, que je ferai monter en cachet, si jamais je la retrouve dans le bric-à-brac que j'ai rapporté de mon voyage.

Le chemin de Tyr à Sidon n'est que de six à sept heures de marche. Tyr, du côté du nord, se présente sous un tout autre aspect que de la route de Palestine. Je marche longtemps avant de la perdre de vue ; je l'aperçois toujours, — isolée au milieu des flots, assise à l'*entrée*

de la mer[1], dont elle semble encore être la reine. A quelque distance de Tyr, je passe le Léontès, la plus grande rivière de Syrie ; on la traverse sur un pont en dos-d'âne, d'une seule arche et sans garde-fous. Ce pont et un autre tout près de Sidon sont les seuls encore en usage sur cette route. J'en ai vu plusieurs autres, mais en ruines ; plutôt que de les relever, on aime mieux passer à côté.

Jusqu'à Sarepta, la route n'offre pas grand intérêt ; mais, arrivé là, on a devant soi une nouvelle baie, formant un arc très-ouvert et au bout de laquelle s'élève Sidon. C'est une répétition de la baie d'Acre et de celle de Tyr.

Le nom de *Sarepta* s'est conservé dans celui de Surafend ; c'est ainsi qu'on appelle ce petit village, situé sur la hauteur à peu de distance de la route. Comme les villages de Judée, il semble peint en grisaille sur le rocher dont on ne le distingue qu'à peine. Quant à la ville ancienne, il faut la chercher sur un promontoire, comme toutes les villes phéniciennes ; elle était sans aucun doute située sur la pointe de terre que nous traversons en ce moment ; Sarepta et Sidon se faisaient donc vis-à-vis et marquaient les deux extrémités de la baie.

Il y a, près de la mer, un grand verger de mûriers et, au-dessus, une belle fontaine ombragée de deux vieux lentisques. C'est la halte habituelle des voyageurs qui vont de Tyr à Sidon. Nous nous arrêtons là près de deux heures, car le Khâmsin qui règne aujourd'hui nous

[1] Ezéch. XXVII, 3.

fait apprécier le repos ; il dessèche et rougit le visage, comme ferait un grand feu de cheminée ; quoique le ciel soit voilé, on croit sentir de tout côté une reverbération du soleil. Plusieurs voyageurs sont déjà réunis autour de la fontaine. Ce sont tous des gens du pays, — chrétiens ou musulmans. Les chrétiens prennent leur repas, accroupis au bord de la vasque, — ou bien, agenouillés et s'appuyant des deux mains sur le sol, ils lapent l'eau comme les soldats de Gédéon. Quant aux musulmans, bien que le Ramadan les réduise au rôle de Tantale, je ne puis surprendre sur leur visage aucune expression de regret ou d'avidité ; ils regardent couler l'eau, avec cette superbe indifférence dont l'Orient seul a le secret.

Ici, comme sur toute la côte de Syrie, aux souvenirs sacrés viennent se mêler les souvenirs mythologiques. A Jaffa, nous avons retrouvé celui d'Andromède à côté de celui de saint Pierre. Sarepta, qui nous rappelle Elie et l'huile de la veuve, nous fait songer aussi à cet enlèvement d'Europe, chanté deux fois par Ovide, et qui, au dire des mythographes, eut lieu sur le même rivage où nous nous reposons en ce moment.

La situation de Sidon, construite au bord de la mer, sur une éminence isolée, est très-analogue à celle de Tyr, mais beaucoup plus belle. Tandis que Tyr a l'air d'un vaisseau échoué sur le sable, Sidon, entourée de ses admirables jardins, se présente au voyageur avec un air de fête. La plaine y est d'ailleurs moins large et moins uniforme. Les dernières ondulations du Liban s'abaissent jusque tout près de la ville, en coteaux frais et riants.

Déjà longtemps avant d'arriver, je suis un chemin légèrement déprimé, serpentant au milieu de grandes plantations de figuiers et de mûriers. Ces jardins sont bordés de lentisques au tronc tortueux, dont les larges branches forment un berceau au-dessus de ma tête. En arrivant devant les murs, je traverse un petit bois de lilas de Perse chargés de fleurs. Ces lilas sont ici de grands arbres. Au pied se trouvent des tombeaux, entre lesquels je voir errer les fantômes de quelques femmes musulmanes, couvertes de leur voile et de leur informe manteau.

Sidon s'appelle aujourd'hui Saïda : ces deux noms sont synonymes ; l'un et l'autre signifient *pêche* ou *pêcherie*, en phénicien et en hébreu. A l'intérieur comme au dehors, Sidon l'emporte de beaucoup sur Tyr. C'est pourtant une ville presque entièrement musulmane, mais la population en est plus considérable ; on l'évalue à six, à huit et même à quinze mille âmes. Ici comme à Naplouse, on se sent tout à fait dans une ville. Les maisons sont bien bâties, le bazar est très-animé. Les rues sont couvertes soit de nattes, comme dans la plupart des villes d'Orient, soit de treilles de vignes, soit, comme à Jérusalem, de voûtes, qui les assombrissent et leur donnent quelque chose d'étrange et de mystérieux. Quand on parcourt ces rues sombres au milieu de cette foule d'Arabes musulmans, qui semblent appartenir à une autre espèce humaine, rien n'empêche l'imagination de se croire encore dans la vieille cité phénicienne, l'une des plus anciennes du monde. Voilà dix-neuf siècles déjà que Virgile, parlant de Carthage, disait : *Il y avait*

une fois une ville antique, — Urbs antiqua fuit.... Or, Carthage était fille de Tyr, et Tyr elle-même était fille de Sidon! Quelques savants modernes ont cherché à prouver que Tyr était la métropole, mais Justin dit expressément que Sidon fut fondée la première. Il en est déjà question dans les livres de Moïse, tandis que Tyr n'y est pas même nommée. Sidon figure dans le Xe chapitre de la Genèse comme fils aîné de Canaan.

J'arrive à un grand bâtiment, au milieu duquel se trouve une cour carrée entourée d'une galerie à arcades. Au centre est une belle fontaine ombragée de lilas. Ce bâtiment s'appelle le khân français. Il fut construit alors que Sidon était chef-lieu de pachalik et conservait une importance qu'elle a perdue maintenant. Le consul français y fait encore sa demeure ; une autre partie de l'édifice est affectée au couvent latin. Les conventuels sont au nombre de trois, deux prêtres et un frère servant. C'est à eux que je demande l'hospitalité.

J'ai fait déjà assez de progrès dans la conversation arabe, pour n'avoir plus besoin de Hhannah dans toutes mes promenades. Je le laisse donc se reposer au logis et je visite seul la ville et le port. Le port, ensablé par l'émir Facardin *(Fakr-ed-Dinn)* pour empêcher une descente des Turcs, est aussi désert que celui de Tyr ; je n'y vois que de petites barques insignifiantes. Il est défendu par un vieux château situé dans un îlot et relié à la ville par un pont de sept arches. Ce pont n'est plus qu'une ruine, cependant on y passe encore. Il y a dans le château quelques soldats et de vieux canons de Vienne rouillés sur leur affût vermoulu. C'est d'ici surtout que

Sidon se présente bien. Elle sort, pour ainsi dire, de l'eau et s'élève en amphithéâtre. Au fond, on voit les hautes cîmes du Liban, beaucoup plus majestueux ici qu'il ne l'est au-dessus de Tyr. Sur la côte, de grandes étendues de jardins, d'interminables bosquets de lilas et, çà et là, les arceaux en ogive de quelques petites mosquées.

Pendant ce temps, le supérieur des franciscains avait fait appeler Jean. Le vicaire apostolique de Syrie venait d'arriver au couvent et il s'agissait de savoir si l'on me ferait l'honneur de me servir avec lui. Le bon père supérieur demanda donc à Jean si son maître était *un grand personnage*. Jean se borna à renverser la tête et à lever les yeux au ciel, comme pour exprimer l'impossibilité de rendre par des mots la haute idée qu'il fallait se faire de moi, — puis, comme le supérieur voulait quelques renseignements plus précis, il déclara que j'étais un homme qui ne faisait jamais maigre. On me servit donc avec monseigneur et son secrétaire.

Monseigneur est italien; il porte la barbe longue, à la mode orientale, et parle purement et complaisamment la belle langue de sa patrie. Son secrétaire est un jeune et aimable abbé piémontais, qui s'exprime en français avec une assez grande facilité. Après souper, nous sommes restés seuls au divan et avons causé très-familièrement pendant toute la soirée. L'église romaine a en Orient trois vicaires apostoliques : l'un pour la Mésopotamie, le deuxième pour l'Egypte, le troisième pour la Syrie. Ce dernier, qui réside à Beyrout, est celui avec lequel j'ai l'honneur de me trouver; il a en main : 1° le gouverne-

ment de toute l'église latine en Syrie et en Palestine, — à l'exception des lieux saints, qui ressortissent à Mgr Valerga, patriarche de Jérusalem; 2° la direction des divers cultes catholiques non latins dans toute la Syrie et la Palestine, sans exception. Il faut se rappeler que la plus grande partie des chrétiens de Syrie sont catholiques, c'est-à-dire soumis au pape, quoiqu'ils aient leur rit à eux. Mais, me dit l'abbé, il ne faut pas se faire illusion sur ces gens-là; les grecs-catholiques diffèrent moins des grecs-schismatiques[1] que de nous. Ils sont *ingouvernables*. Presque aucun de leurs prêtres ne sait le grec, qui est pourtant censé leur langue sacrée, — de sorte que presque partout ils célèbrent le culte en arabe. Mais *il faut fermer les yeux*. On prétend que l'église romaine cherche à faire passer au rit latin les membres des autres églises; rien n'est plus faux, me dit encore l'abbé; bien loin de les presser de se faire latins, on ne les autorise pas même à le devenir. Quand un schismatique désire se faire catholique, il peut se rattacher, à son choix, au rit maronite, grec ou arménien, — mais non au rit latin. S'il tient absolument au rit latin, il doit adresser à cet effet une requête spéciale, — qui est toujours refusée, à moins que le pétitionnaire ne fasse de son admission dans l'église latine une condition *sine qua non* de sa conversion au catholicisme.

[1] Les Grecs orthodoxes ou schismatiques sont désignés en Orient sous le nom de *Roûmi* (Romains), qui est celui des Grecs d'Europe. Ce nom peut donner lieu à des malentendus, car on serait tenté de croire que cette église *romaine* est, comme en Europe, celle qui reconnaît la suprématie du pape, tandis que c'est précisément le contraire.

II

ARRIVÉE A BEYROUT

La vieille Sidon, avec ses rues pittoresques et ses enivrants bosquets de lilas, mériterait, dans les récits des voyageurs et, entre autres, dans le mien, plus de place qu'elle n'en occupe. Malheureusement elle est trop près de Beyrout et souffre de ce voisinage. Beyrout est une enchanteresse, qui éclipse tout ce qui l'entoure et qui fait aisément oublier tout ce qui n'est pas elle. Je serais fâché pourtant de laisser s'effacer de mon souvenir ces beaux fleuves qui, de Tyr jusqu'à Beyrout, rafraîchissent la côte phénicienne. Je les appelle des fleuves, pour ne pas contredire les géographes, — car ils se jettent dans la mer; mais, en bon français, ce sont des ruisseaux ou de très-petites rivières. Ils sont en grand nombre : Salomon déjà a célébré ces eaux vives *qui découlent du Liban*[1], et qui étaient une merveille pour les habitans de la Judée. J'aurais pu en mentionner trois,

[1] Cant. IV, 15.

que j'ai dû traverser pour arriver à Sidon. En en sortant, à une demi-lieue de la ville et avant d'être hors des jardins, on en trouve un plus considérable que les autres, c'est le Bostrénus. Il n'a pas de pont, cela va sans dire, et il s'agit de trouver un gué. L'entreprise pourrait être périlleuse ; mais deux hommes, nus des pieds à la ceinture, viennent prendre votre cheval par la bride et lui font suivre un banc de sable qu'ils connaissent et qui permet d'arriver sain et sauf à l'autre rive. Voilà comment on passe le Bostrénus. Quand les eaux sont hautes, c'est encore plus facile : on ne passe pas.

Arrêtons-nous un peu plus loin sur le bord d'une rivière plus large, mais moins profonde, coulant sur un lit de cailloux et que l'on traverse sans difficulté. Au-delà du fleuve est une petite hutte de roseaux, devant laquelle les voyageurs font leur halte du milieu du jour. J'en trouve là quelques-uns, accroupis sur le gazon : ce sont des Bédouins au manteau déguenillé, entourés de leurs femmes et de leurs enfants, des Métoualis à veste brodée, tout étincelants de sabres, de fusils et de longs pistolets garnis de cuivre. On tire pour moi de la hutte une natte de joncs, sur laquelle je m'étends pour fumer un narguileh. Le khandji rôtit et moud pour ses hôtes une poignée de grains de café, qu'il fait cuire ensuite à un petit feu d'épines pétillant, allumé sur les cailloux. Cependant nos chevaux broutent au milieu des lauriers roses qui couvrent les bords du fleuve ; de grands troupeaux de bœufs arrivent au rivage et hésitent à passer l'eau ; des chameaux se couchent en gémissant. Tout près de nous la Méditerranée vient briser ses vagues sur la

grève. C'est un tableau complet et harmonieux, que l'on voudrait contempler longtemps ; nous sommes sur cette côte classique et mythologique de Syrie, à laquelle la Grèce envoyait ses rois et empruntait ses dieux. En Orient, on n'a pas à courir après le pittoresque, il est partout et en tout. Chez nous la poésie perce de temps en temps à travers la réalité, de même que, pendant quelques beaux jours d'été, le soleil perce les brumes de notre ciel. Ici, elle est une lumière universelle et puissante qui colore tout de ses rayons. Voilà pourquoi les poëtes de l'Orient, Homère par exemple, sont à la fois si réalistes et si poétiques.

Ce fleuve, c'est le *Nâhr-el-Dhamoûr,* le *Tamyras* des anciens, — beau nom qui, sans me rappeler rien de précis, sonne pourtant à mon oreille comme un nom connu; il m'apporte, comme une brise d'outre-mer, les doux accents de la langue des Hellènes.

Sidon étant, d'après la Genèse[1], la dernière ville de Canaan du côté du nord, le Bostrénus ou le Tamyras faisait probablement l'extrême limite du pays de la Promesse. Je jette encore un regard en arrière, et je dis adieu à la Terre-Sainte....

Ma halte au bord du Tamyras ne fut pas la seule de la journée, je me reposai encore une fois dans un khân situé un peu plus loin. A mesure qu'on approche de Beyrout, le nombre des khâns augmente ; il semble qu'on n'ait qu'à franchir les frontières de la Palestine pour retrouver quelque commencement de civilisation et de

[1] Genèse X, 19.

sociabilité. Le khân où je m'arrête est une écurie bâtie en pierres, avec un portique voûté servant d'abri aux voyageurs. Les gens qui le gardent sont aimables et hospitaliers ; le caractère triste et égoïste de la race arabe est moins sensible en Syrie qu'en Palestine ; il est vrai qu'en Syrie l'élément arabe est moins prédominant ; ce qui le prouve, c'est que les populations chrétiennes, et par conséquent antérieures à l'invasion, y sont beaucoup plus nombreuses. Pendant que je déguste mon café, le khandji apporte un petit oiseau auquel il coupe la gorge. On prend ici à la glu quantité de ces petits passereaux, que l'on va vendre à Beyrout. Je m'informe du prix. Il n'a pas varié depuis le temps de Jésus. C'est une piastre la douzaine, ce qui fait justement *cinq pour deux sous,* comme nous le voyons dans saint Luc[1].

Deux bonnes heures avant d'arriver à Beyrout, le paysage change complétement et devient d'une richesse inattendue et qui ne peut se comparer à rien de ce que j'ai vu jusqu'ici en Orient. Au lieu des coteaux bas et arides qui m'avaient toute la journée dérobé les montagnes, le Liban lui-même se découvre à mes yeux dans toute sa gloire[2]. Nos hautes montagnes d'Europe, les Alpes et les Pyrénées, sont plus pittoresques peut-être,

[1] Luc XII, 6. Le sou romain valait, du temps de Cicéron, environ six centimes de notre monnaie. La piastre vaut environ vingt-cinq centimes. En comparant saint Matthieu à saint Luc, nous voyons que, pris en détail, les passereaux étaient un peu plus chers : on n'en avait que deux pour un sou, ce qui fait environ cinq parahs la pièce.

[2] Esaïe, XXXV, 2.

mais le Liban me paraît d'une majesté encore plus imposante. Les cîmes sont couvertes de neige et les pentes d'une fraîche verdure, dans laquelle éclatent, comme les pâquerettes dans nos prairies, une quantité de villages tout éblouissants de blancheur.

Comme le rivage fuit à gauche pour former le promontoire qui dessine la rade de Beyrout, la côte se trouve fort élargie. Je perds de vue la mer, qui disparaît derrière un relevé du sol et je ne vois plus autour de moi qu'une large et fertile vallée, véritable lac de verdure. Le fond de la vallée, au pied du Liban, est tout couvert d'oliviers ; plus près de moi ce sont des plantations de mûriers, des bois de pins, des jardins de grenadiers et de citronniers. Le chemin que je suis est creusé au milieu de ces jardins. Le sol est un rocher rouge très-friable, qui se décompose en un sable de couleur orange.

Beyrout ne s'aperçoit pas de loin, il est au revers de ce promontoire que nous montons par une pente insensible. A mesure que nous en approchons, nous voyons des habitations disséminées au bord de la route, des promeneurs, des enfants jouant sur le chemin. Tout respire la sécurité et la paix. C'est un autre monde que les pays musulmans. Le cœur se dilate et s'égaye. Le premier bâtiment que j'aperçus, — une chapelle sans doute, — était surmonté d'une croix. On ne peut se figurer quelle joie on éprouve dans ces pays-ci, chaque fois que l'on aperçoit ce symbole chrétien. C'est le pavillon de la patrie, — de la patrie éternelle, — devant lequel disparaissent toutes les divisions des partis.

Il y a grand mouvement à la porte de la ville ; pour éviter l'encombrement de ces rues étroites, nous continuons notre chemin à gauche et hors des murs, et en nous tenant sur la hauteur. Arrivé à la *Caserne neuve,* j'ai à mes pieds la vue complète de Beyrout et de son golfe. Aucune des brillantes descriptions que l'on a faites de Beyrout ne peut donner une idée de ce site magnifique, de cette rade, de ces grandes montagnes si voisines, sur lesquelles le soleil couchant verse ses rayons violets, de cette immense forêt de beaux arbres dans laquelle la ville est ensevelie. Je ne saurais dire si Beyrout est une ville ou un jardin : les maisons y sont dominées par les palmiers, et les bosquets d'orangers par les minarets ; elle est tout embaumée du parfum des roses et retentit incessamment du gazouillement des oiseaux. Il est impossible, en arrivant, de n'être pas sous l'empire d'une sorte de fascination ; on se souvient du mot de Mahomet sur Damas, et on le comprend. Quand, des pentes du Liban, il contempla cette ville magnifique et, comme celle-ci, toute couronnée de fleurs, il ne voulut pas y entrer : « On ne peut, dit-il, avoir qu'un paradis, — et le mien est ailleurs. » Et il tourna bride.

Je tournai bride aussi, mais ce fut pour descendre dans la ville. Mon cœur battait très-vite, car j'allais revoir des amis, et les fêtes des yeux et de l'imagination ne peuvent nous blaser sur les jouissances du cœur. Je ne fis que toucher barres à l'hôtel et je courus à la Banque ottomane, chez mon compatriote, M. B..., mon ancien compagnon de voyage à bord du *Céphise.* Je le

trouvai gravement assis dans son divan, sous des lambris de bois de cèdre, et faisant son apprentissage de l'Orient en fumant du *djébéli* dans une chibouque de huit pieds de long. Mme B..., avec son amabilité habituelle, avait réuni autour d'elle les pèlerins français qui venaient d'arriver à Beyrout du Carmel et de Damas ; les plus las et les plus meurtris par les fatigues du voyage, avaient retrouvé ici leur santé, leur verve et leur gaieté. Comme Antée, reprenant ses forces en touchant la terre, ils sont rendus à eux-mêmes depuis qu'ils foulent le tapis d'un salon.

On m'attendait et l'on a d'avance orné de fleurs la chambre qu'on me destine. J'essaye en vain de résister aux sollicitations de monsieur et de madame B..., qui veulent absolument que je sois leur hôte. A mon retour à l'hôtel, je vois arriver un janissaire, barbu et moustachu, qui s'empare de mes effets et les transporte à la Banque ottomane.

J'y ai passé, dans tous les charmes d'une vie de famille, huit beaux jours dont je ne perdrai pas le souvenir. Et maintenant, quand je songe à Beyrout, — et j'y songe souvent, — ce qui apparaît d'abord à mon imagination, ce n'est pas la rade aux flots bleus, ce ne sont pas les minarets et les palmiers, ce n'est pas le parfum des roses et le chant du rossignol, ce sont les amis que j'y ai laissés.

Mais je n'étais pas au bout de mon voyage. Je venais de parcourir le pays des prophètes et de l'Evangile, il me restait à voir le pays d'Homère, la terre sainte de la Poésie.

APPENDICE

NOTE I

L'ÉTANG D'ÉZÉCHIAS

(Voyez page 176)

La principale objection que l'on puisse faire à mon tracé du second mur, c'est qu'il laisse hors de son enceinte l'*étang du Patriarche,* dans lequel on s'accorde assez généralement à reconnaître l'*étang d'Ezéchias.* Si l'étang construit par Ezéchias était dans la ville, comme on est forcé de l'admettre par le récit de la Bible, il doit avoir été dans l'enceinte du second mur, qui existait déjà du temps de ce roi, et par conséquent on est forcé de chercher le tracé de ce mur plus à l'ouest que je ne l'ai fait.

Bien qu'il ne soit point aussi fort qu'il le paraît, ce raisonnement aurait pourtant quelque valeur, je l'avoue, si l'on pouvait admettre le fait sur lequel il se fonde, savoir l'identité de l'étang du Patriarche et de celui d'Ezéchias. Mais, malgré les vraisemblances apparentes sur lesquelles l'appuie Robinson, cette identité, bien loin d'être prouvée, est en contradiction flagrante avec le texte de l'Ecriture.

Voici les passages où il est question de cet étang. On lit dans le deuxième livre des Rois : « Le reste des faits d'Ezéchias et tous

ses exploits, et comme quoi il fit l'étang et l'aqueduc par lequel il fit entrer les eaux dans la ville, n'est-il pas écrit au livre des Chroniques des rois de Juda[1] ? » Et dans le deuxième livre des Chroniques : « C'est cet Ezéchias qui boucha la source supérieure des eaux de Gihon et la dirigea en bas, *à l'occident de la cité de David.*[2] » Si la cité de David est l'ancienne ville, le mont Sion, — comme on l'admet généralement et comme Robinson l'admet aussi quelques pages plus loin, en parlant du *tombeau des Rois*[3], — il est impossible que le livre des Chroniques veuille parler de l'étang du Patriarche ; car celui-ci n'est point à l'occident de la cité de David, mais tout à fait au nord.

Si même nous supposions un instant avec M. de Saulcy et contre Robinson lui-même, que le mot de *cité de David* ne s'applique pas toujours au mont Sion seulement, mais quelquefois aussi à toute la ville de Jérusalem, notre argument ne subsisterait pas moins : car si l'étang du Patriarche est à l'ouest de la Jérusalem moderne, il était situé dans la Jérusalem ancienne beaucoup plus au nord qu'à l'ouest, puisque la ville s'étendait alors bien plus au sud qu'elle ne le fait maintenant.

Mais, dira-t-on, si l'étang du Patriarche n'est pas l'étang d'Ezéchias, où placez-vous celui-ci ? — Je pourrais opposer à cette question une fin de non-recevoir ; car nous ne sommes point obligés d'avoir réponse à tout et de retrouver dans la ville moderne tout ce qui existait dans la ville ancienne. Il est permis d'ignorer, — mais il n'est pas permis de déterminer un site d'une manière contraire aux données expresses et positives de l'Histoire. Et d'ailleurs, l'argument des décombres, si souvent invoqué, s'appliquerait dans cette occasion mieux que dans toute autre. Si l'on admet que les ruines de l'ancienne cité ont pu, comme Robinson le prétend, combler la vallée du Tyropéon, on peut, à bien plus forte raison, supposer qu'elles auront fait disparaître les traces d'une simple piscine. Et l'on sait que précisément sur le mont Sion, *dans la cité de David*, il ne manque pas de décombres.

[1] 2 Rois XX, 20.
[2] 2 Chron. XXXII, 30.
[3] *Researches*, tome I, page 534, au bas.

Essayons toutefois de faire encore quelques recherches, et voyons s'il n'est aucun des étangs actuellement existants auquel puisse s'appliquer ce que le livre des Chroniques nous dit de la piscine d'Ezéchias.

En jetant un coup d'œil sur un plan de Jérusalem, nous apercevons *précisément à l'occident du mont Sion* un étang, maintenant desséché, mais qui est de beaucoup le plus grand de tous ceux qui subsistent encore à Jérusalem. C'est l'*étang du Sultan (Birket es-Sultân)*. Il est situé dans le ravin que les archéologues (Robinson entre autres) s'accordent généralement à considérer comme le Gihon de l'Ecriture, c'est-à-dire dans la partie supérieure de la vallée dite de Hinnom. Il ne communique pas, il est vrai, avec l'*étang supérieur de Gihon (Birket Mamilla)*; mais la situation respective de ces deux piscines montre que rien n'était plus facile que de les mettre en rapport[1]. Il est même si naturel de les rapprocher, que les voyageurs les nomment d'ordinaire tout simplement l'*étang supérieur* et l'*étang inférieur de Gihon*.

Ne serait-ce donc pas dans le *Birket es-Sultân* qu'il faudrait chercher à retrouver l'étang construit par Ezéchias *à l'occident de la cité de David*, et dans lequel il fit descendre *(il dirigea en bas)* les eaux de la *source supérieure de Gihon?*

C'est le plus vraisemblable en effet, mais ici se présente tout d'abord une objection grave, que nous devons examiner. L'étang d'Ezéchias était dans la ville et le Birket es-Sultân se trouve hors des murs, — non-seulement hors des murs actuels, mais aussi hors des murs décrits par Josèphe, et par conséquent, semble-t-il, en dehors de ceux qui existaient au temps d'Ezéchias. En effet, le bord oriental du ravin de Gihon paraît former d'une manière si nécessaire la limite occidentale de la ville, qu'on a peine à supposer qu'elle ait jamais passé ailleurs.

On peut cependant répondre à cette objection, et c'est encore le livre des Chroniques qui va nous donner sur ce point un renseignement précieux. Sans doute le bord oriental de la vallée était, dès les temps les plus anciens, garni d'un mur (le premier mur de

[1] Robinson lui-même admet que l'étang du Sultan a dû jadis être alimenté, en partie du moins, par les eaux du Birket Mamilla.

Josèphe), mais nous savons qu'il en existait aussi un second de l'autre côté de ce fossé naturel, c'est-à-dire à l'ouest de Gihon; c'est ce qu'on appelait *la muraille extérieure*. Elle n'existait plus au temps de Josèphe et il ne faut la confondre avec aucune de celles dont il parle, mais nous lisons dans le deuxième livre des Chroniques : « Manassé bâtit *la muraille extérieure pour la cité de David, vers l'occident de Gihon, dans la vallée....*[1] » Ainsi, le Birket es-Sultân se serait trouvé entre l'ancien mur et ce mur extérieur. Or, c'est précisément ainsi qu'Esaïe décrit la situation de l'étang d'Ezéchias : « Vous avez fait un réservoir d'eau *entre les deux murailles,* pour les eaux du vieux étang[2]. »

En comparant ce passage d'Esaïe à celui des Chroniques que nous venons de citer et à celui qui nous dit que l'étang d'Ezéchias était à l'occident de la ville de David, on ne pourra s'empêcher de considérer comme un fait extrêmement vraisemblable l'identité du Birket es-Sultân et de l'étang d'Ezéchias. Nous ne sommes pourtant pas encore à bout de toutes les difficultés. On m'objectera sans doute, et avec raison, que la muraille extérieure dont je viens de parler fut bâtie par Manassé et que par conséquent elle n'existait pas du temps d'Ezéchias, son père.

Cette objection a quelque poids, j'en conviens, mais n'est point irréfutable. Nous savons par Esaïe qu'à cette époque *les brèches de la cité de David étaient grandes*[3], et rien n'empêcherait que Manassé ne fût considéré comme ayant bâti le mur extérieur quand il n'aurait fait que le réparer, le rebâtir ou le rendre plus fort qu'il ne l'était auparavant. Le mot de *bâtir* est bien des fois employé en ce sens-là dans l'Ecriture; n'est-il pas dit, par exemple, dans ce même livre des Chroniques[4], que *Roboam bâtit Bethléhem,* c'est-à-dire qu'il la fortifia? Il suffit de feuilleter l'Ancien Testament ou d'ouvrir le dictionnaire de Gesenius pour trouver maint passage où *bâtir* signifie *rebâtir*[5]. — Mais ce qui me paraît plus vraisemblable encore et ce que l'on peut aisément inférer du cha-

[1] 2 Chron. XXXIII, 14.
[2] Esaïe XXII, 11.
[3] Esaïe XXII, 9.
[4] 2 Chron. XI, 5, 6.
[5] Par exemple : 1 Rois XVI, 34. 2 Rois XIV, 22. Ps. CXLVII, 2. Amos IX, 14; etc.

pitre XXII d'Esaïe, c'est que les travaux de Manassé n'étaient que la suite de ceux d'Ezéchias et l'exécution d'un plan de fortification de la ville fait par celui-ci. Ainsi, à supposer que l'étang eût été construit avant le mur extérieur, on n'aurait pas moins pu dire qu'Ezéchias avait amené les eaux dans la ville, puisque ces divers travaux auraient appartenu à un même plan et que le temps seul aurait empêché Ezéchias de les achever.

Ce mur extérieur, à l'occident de Gihon, fut détruit sans doute avec les autres par Nébucadnézar. Nous ne voyons point dans Néhémie qu'il ait été relevé ; en tout cas, il n'existait plus du temps de Josèphe. L'étang d'Ezéchias perdit dès lors son importance et on détourna, du moins en partie, les eaux du Birket Mamilla pour en alimenter un étang plus voisin des portes, celui du Patriarche. A supposer que le conduit qui fait communiquer ces deux étangs soit de construction antique, il ne remonterait donc point à Ezéchias.

Au reste, lors même qu'on n'admettrait pas mon hypothèse relativement à l'identité du Birket es-Sultân et de l'étang d'Ezéchias, — lors même qu'on parviendrait à concilier la situation de l'étang du Patriarche avec ce que l'Ecriture nous dit de celui d'Ezéchias, — il ne s'ensuivrait point nécessairement que cet étang, pour avoir été dans l'enceinte des murs du temps des rois de Juda, y eût été encore du temps de Jésus et de Josèphe. On peut supposer, avec une assez grande vraisemblance, que la direction du second mur de Josèphe était à peu près la même que celle du mur qui fermait la ville sous les derniers rois de Juda et qui fut relevé par Néhémie. Mais ce n'est après tout qu'une supposition. On sait — et le rabbin Schwarz le prouve fort bien[1] — qu'après Néhémie et avant Titus, les murailles de la ville sainte furent deux fois encore renversées et deux fois reconstruites.

[1] *Das heilige Land*, page 205.

NOTE II

LA MER MORTE

(Voyez page 290)

J'ai à peine parlé de la Mer morte, car je ne me suis arrêté que peu de temps sur ses rivages et n'aurais rien eu de nouveau à en dire. Peut-être cependant sera-t-on bien aise de trouver ici quelques détails de plus sur ce sujet. Je donnerai donc un bref résumé de l'état actuel des connaissances géographiques relativement à la Mer morte.

La Mer morte, ainsi nommée par les géographes modernes et, déjà dans l'antiquité, par Pausanias et par Justin, était plus généralement connue chez les Grecs et les Romains sous le nom de lac Asphaltite. Les Arabes la désignent sous celui de *Bahr-Loût* (mer de Loth). La Bible l'appelle Mer salée (Genèse XIV, 3); Mer de l'Arabah (Deutér. IV, 49) et aussi Mer orientale (Ezéch. XLVII, 18. Joël II, 20), par opposition à la Mer occidentale (Méditerranée). Quoiqu'elle fût déjà célèbre dans l'antiquité, on n'en a eu jusqu'à nos jours qu'une connaissance très-imparfaite. Costigan, en 1845, est le premier qui ait entrepris de descendre le cours du Jourdain et de faire par eau le tour de la Mer morte. Il tomba malade en arrivant à Jéricho et revint mourir à Jérusalem. Molineux, en 1837, n'eut pas un sort plus heureux. Il parvint, il est vrai, à faire le tour de la Mer morte, mais il tomba malade à la

suite des fatigues extraordinaires de ce voyage, et mourut à Beyrout avant d'avoir pu mettre au net son journal. Dans l'intervalle, Moore et Beek, en 1837, Symonds, en 1841, avaient fait avec plus de succès quelques tentatives du même genre, et avaient rapporté de la Mer morte et de la vallée du Jourdain de précieuses observations barométriques. Enfin, l'expédition de Lynch (faite en 1848 par les ordres du gouvernement des Etats-Unis) et le voyage plus récent encore de M. de Saulcy, ont singulièrement enrichi les connaissances géographiques et ont mis fin à bien des incertitudes.

Le fait le plus remarquable acquis à la science par ces diverses explorations, c'est la dépression considérable de la Mer morte, du lac de Génézareth et de la vallée du Jourdain, au-dessous du niveau de la Méditerranée. Schubert, qui parcourut la Terre-Sainte en 1837, attira le premier l'attention sur ce fait extraordinaire. Les mesures prises depuis, par Symonds, Lynch et autres, ont pleinement confirmé ses observations ; — quoique, à la vérité, on soit loin d'être d'accord sur les chiffres. Suivant Lynch, le niveau de la Mer morte serait à 1235 pieds anglais (1159 pieds de France) au-dessous de celui de la Méditerranée. Suivant d'autres, il serait encore beaucoup plus bas.

La longueur de la Mer morte est de 40 milles anglais ; la largeur varie de 7 à 9 milles. Les bords en sont malsains, à cause de la chaleur excessive qui y règne ; mais tout ce qu'on a dit de ses exhalaisons pestilentielles doit être mis au rang des fables.

La pesanteur spécifique de l'eau de la Mer morte, comparée à celle de l'eau distillée, est, selon Gay-Lussac, dans la proportion de 1228 à 1000. Elle est saturée de sel et ne peut plus en dissoudre. Le maréchal Marmont, duc de Raguse, raconte qu'ayant jeté dans cette eau des poissons de mer, il les vit périr au bout de deux ou trois minutes.

Lynch a constaté que le bassin de la Mer morte se divise en deux parties bien distinctes, l'une au nord, l'autre au sud. Elles sont séparées par une presqu'île, se détachant de la côte orientale et se terminant en deux pointes, auxquelles il a donné les noms de ses infortunés devanciers, *Costigan* et *Molineux*. Le détroit qui sépare cette presqu'île de la côte occidentale du lac, a reçu de Ritter le nom de *canal de Lynch*.

Le bassin méridional de la Mer morte est bien différent de l'autre. Il est plus petit et beaucoup moins profond. La plus grande profondeur en est de seize pieds au plus, mais en maint endroit il contient à peine un pied d'eau. Le fond est couvert d'une fange salée, réchauffée par des sources thermales. Le grand bassin, au contraire, a presque partout environ 1000 pieds de profondeur et, dans sa partie septentrionale, il en a jusqu'à 1227.

La différence qui existe entre la nature de ces deux bassins, prouve qu'ils ne sont pas de même formation et que l'origine doit en être attribuée à des causes différentes. Ceci paraît confirmer le récit de la Genèse (chap. XIX), d'après lequel la catastrophe de Sodome aurait bouleversé toute la vallée de Siddim (Gen. XIV, 3; XIII, 10). « Pour nous, dit Lynch, le résultat est décisif. Nous étions arrivés là avec des opinions très-diverses. L'un doutait du récit de Moïse, un autre le rejetait entièrement. Au bout de vingt-deux jours et après un examen consciencieux de la question, nous étions, si je ne me trompe, tous d'accord à reconnaître la vérité du fait rapporté par la Genèse. »

Ainsi, le bassin septentrional aurait sans doute existé déjà avant le temps d'Abraham, et le phénomène auquel il doit la salure de ses eaux serait sans doute indépendant de celui qui, précédemment, avait occasionné la dépression de l'Arabah et de la vallée du Jourdain. La catastrophe rapportée par Moïse aurait eu pour théâtre le sol qui forme aujourd'hui le bassin méridional. Ç'aurait été là cette « vallée de Siddim, qui est la Mer salée. » (Gen. XIV, 3.)

FIN.

PASSAGES DE L'ÉCRITURE SAINTE

CITÉS DANS CET OUVRAGE

Pages

GENÈSE.

III, 17 78
X, 19 451
XII, 6, 7 357
XIII, 10 ..... 295, 463
XIV, 1-12, 14-16 153
» 3 ..... 461, 463
» 15 362
XVI, 2 154
XIX 463
» 30 297
XXI, 25 153
XXIII, 9 297
XXIV, 11 347
» 22-47 60
XXV, 9 297
» 13 294
XXVI, 15 153
XXXIII, 18 357
XXXV, 16-20 309
XXXVII, 3 273
XLVIII, 22 357
XLIX, 11 129
» 14, 15 382
» 16 126
» 17 125
» 20 454
» 22 357

EXODE.

III, 5 268
VII, 19 81
VIII, 1 81
XI, 5 332
XIII, 9, 16 ..... 61, 62
XV, 20 50
XXV, 38 327
XXXII, 9 153

LÉVITIQUE.

XXVI, 36 206

NOMBRES.

XV, 38 126

DEUTÉRONOME.

IV, 49 461

Pages

VI, 4-8 61
» 5 438
VIII, 9 164
XI, 10-12 63
» 14 250
XVII, 16 308
XXIV, 6 355
XXV, 1, 2 106
XXVII, 4 371
» 12-26 361
» 16 256
» 18 52
XXXIII, 13 sqq 357

JOSUÉ.

II 284
III, 15 289
IV, 19 289
VIII, 33-35 361
X, 16 297
XV, 7, 8 305
XVIII, 16, 17 305
XIX 125
» 21 380
» 22 390
» 35 ..... 405, 417
» 38 404
XXI, 29 380

JUGES.

I, 8, 21 145
» 31 112
» 34 125
IV 390
V, 10 308
» 17 125
» 28 44

Pages

VI, 2 297
IX, 8 sqq 358
» 13 326
X, 4 308
XI, 34 50
XV, 4 257
XVI, 3 233
XVIII 125

RUTH.

III, 6 311
IV 315

I SAMUEL.

XIII, 6 297
XVII, 20 332
» 34, 35 280
XVIII, 6 50
XXII, 1 297
XXIII, 19 362
XXIV, 4 297
XXVII, 5-11 155

II SAMUEL.

V, 9 172
VI, 5 50
XI, 1 251
XIII, 18 273
XV, 1 70
» 30 223
XVII, 17 305
XVIII, 18 187
XXIII, 13-17 329

I ROIS.

I, 5 70
» 9, 42, 43 305
VI, 7 254

Pages

XI, 7 157
» 27 171
XVI, 34 459
XVIII, 26-28 67

II ROIS.

II, 19-22 285
IV, 8 sqq. 122
» 29 77
XVII, 24-41 366
XIV, 22 459
XX, 20 457
XXIII, 29 378
XXV, 4 190

I CHRONIQUES.

VI, 62 (77) 390
XI, 5, 7 145
» 15-19 329
XII, 34 405
XXI, 18 145
XXVII, 29 119

II CHRONIQUES.

II, 15 115
IX, 28 308
XI, 5, 6 ..... 315, 459
XXXII, 30 457
XXXIII, 14 459

ESDRAS.

III, 7 115

NÉHÉMIE.

II, 12-15 ..... 169, 182, 190
III, 1-32 182
XII, 31-40 182
» 39 182

Pages

JOB.

XXX, 29 257

PSAUMES.

I, 3 288
XXIII 281
XXIV 233
XXV 346
XXX, 6 289
XLII, 4 203
» 5 289
XLVIII, 3 206
LXIII, 11 257
LXV, 13-14 326
LXVIII, 28 405
LXXIX, 1 114
LXXX, 9-15 152
LXXXIV 58, 203
XCII, 14 203
CII, 15 230
CIV, 2 358
» 15 326
CXIV, 6 274
CXXI, 1 111
CXXII, 8 131
CXXV, 2 ..... 156, 158
CXXXIII, 2 126
CXXXVII, 5 140
CXLVI, 8 32
CXLVII, 2 439

PROVERBES.

VII, 6 sqq. 44

ECCLÉSIASTE.

II, 4 sqq. 323
X, 19 326

Pages

CANTIQUE.

I, 5 294
II, 1 119
» 2 307
II, 8 275
» 14 298
» 17 274
IV, 12 321
» 12-16 322
» 15 449

ÉSAIE.

I, 9 285
II, 19 297
III, 21 100
V, 1-7 152
VIII, 6 259
» 25 592
IX, 1 592
» 11 362
XIII, 22 257
XXII, 9, 11 439
» 22 433
XXIV, 8 51
XXVIII, 1-3 ..... 575, 538
XXXIV, 14 257
XXXV, 2 ..... 119, 432
XXXVIII, 14 298
XLII, 11 294
XLVII, 1 sqq. 352
LII, 7 274
LX, 7 294
LXV, 10 119

JÉRÉMIE.

I, 11, 12 303
III, 3 250

Pages

VI, 1 320
» 3 281
VII, 30-34 ..... 51, 186, 261
IX, 1, 9 278
XVI, 9 51
XVII, 8 288
XIX, 2 262
» 11 186
XX, 2 197
XXI, 13 310
XXV, 10 333
XXXIII, 11 51
XXXVII, 13-14 255
XXXVIII, 6 255
XXXIX, 4 190
XLIII, 12 280
XLVI, 18 389
L, 39 257
LII, 7 190

EZÉCHIEL.

IV, 12, 13 54
XVI, 11, 12 ..... 61, 100
» 46 374
» 47 260
XXVII 394, 437, 443
XXVIII, 2, 8 437
XLVII 260
» 18 461

OSÉE.

III, 1 358
V, 1 390
VII, 4, 5 358

JOEL.

II, 20 461
III 186

Pages

AMOS.

III, 9, 10 373
VI, 1 374
IX, 14 459

JONAS.

I, 3 115

MICHÉE.

I, 6 374
» 8 237
V, 2 315

ZACHARIE.

VIII, 20-22 206
IX, 9 309
XIV 224
» 8 260

MATTHIEU.

II, 18 310
IV, 13 415
» 18-22 409
» 23-35 425
V, 1 424
» 14, 15 ..... 310, 349
VII, 16 303
VIII, 5, 13 415
IX, 1-7 415
» 36 394
X, 40 268
XI, 21-23 ..... 411, 415
XII, 1 423
» 6 207
XIII 407, 408
» 3-9 236
XIV, 23 301
XV, 29-38 423
» 39 404

Pages

XVII, 1 389
» 20 408
» 24 413
XVIII, 17 268
XXI 408
» 1, 2 225
» 5 309
» 12 48
» 17-19 225
XXII, 37 438
XXIII, 27 422
» 29 ..... 188, 236
» 35 188
XXIV, 1 188
» 3 276
» 16, 17 239
» 32 303
» 41 352
XXV, 32, 33 ..... 276, 408
XXVI, 13 228
» 55 197
XXVII, 8 261
» 25 230
» 34 242
» 60 210

MARC.

IV, 21 349
VI, 38 403
VII, 26 440
VIII, 5 403
IX, 2 389
X, 46-53 284
XI, 15 48
XII 408
» 30 438

Pages

XIII, 1 184
» 2 198
» 28 303
XV, 23 242
» 46 210

LUC.

I, 28 386
» 80 333
II, 44 334
IV, 19 32
» 33-35 413
VI, 12-13, 17-20 ... 424, 425
» 38 228
» 44 303
VII, 36 sqq. 400
VIII, 16 349
IX, 3 268
» 28 389
X, 4 77
» 27 438
» 38 278
» 42 226
XI, 11, 12 403
» 27 78
» 33 349
XII, 6 452
XIII, 4 238
» 24 233
XV, 4-7 277
» 8 347
XVII, 18 366
» 35 332
XIX, 10 ..... 284, 394
» 29 225
» 42-44 140

Pages

XXI, 29 303
» 37 ..... 140, 197, 223
XXII, 39 ..... 140, 223
XXIV, 36 124

JEAN.

I, 14 395
» 44 410
II, 14, 15 ..... 48, 182
IV 339
» 4 367
» 5 357
» 6-8 329
» 8 365
» 9 367
» 12 366
» 23 367
V, 2, 3 ..... 181, 418
VI, 37-39 413
VII, 48 206
VIII, 48 367
» 1, 2 223
IX, 7 260
X, 1-16 ..... 281, 408
» 7 183
» 23 197
XII 225
XVII, 5 226
XIX, 10 284
» 20 ..... 209, 218
» 23 127
» 41, 42 210

ACTES.

I, 11 157
» 13 263
» 13, 14 122

Pages

I, 19 261
II, 13 242
» 29 263
III, 6..... 128
» 11 197
V, 12..... 197
IX, 33..... 120
» 37 122
X 115, 116
» 6, 32..... 116
XI, 26..... 363
XXIV, 3 363
XXVIII, 2..... 21

ROMAINS.

IX, 29..... 283
XI, 29..... 421

I CORINTHIENS.

I, 27..... 132

II CORINTHIENS.

V, 16..... 213

Pages

GALATES.

IV, 23, 26..... 393

COLOSSIENS.

II, 16 213

HÉBREUX.

XI, 31..... 284
XIII, 12..... 209

JACQUES.

I, 1..... 124
III, 11..... 410
V, 7..... 230

APOCALYPSE.

III, 7 443
» 18 33
VI, 13..... 297
XIII, 13..... 244
XVI, 14-16..... 378
XVIII, 23..... 31

NB. Les passages de l'Ecriture sainte cités dans cet ouvrage le sont tantôt d'après les diverses versions françaises, tantôt d'après la Vulgate. le plus souvent d'après les textes originaux. Comme, dans quelques livres de l'Ancien-Testament, les versions ne s'accordent pas entre elles quant à la division des chapitres et des versets, je m'en suis tenu à celle qui est adoptée dans les Bibles hébraïques.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	1
LA TRAVERSÉE	9
I. De Marseille à Malte	9
II. De Malte à Alexandrie	20
EGYPTE	29
I. Arrivée à Alexandrie	29
II. Le Caire	39
III. Les Pyramides	73
IV. La foire de Tantah	90
JUDÉE	110
I. De Jaffa à Jérusalem	110
II. Jérusalem	141
III. Les murs de Jérusalem	168
IV. Les portes de Jérusalem	179
V. Le Temple et le Saint-Sépulcre	194
VI. Quelques jours à Jérusalem	220
Vendredi saint	220
Samedi saint	237
Pâques	245
Lundi de Pâques	250
VII. De Jérusalem à Jéricho	269
VIII. Le Jourdain et la Mer morte	286
IX. Retour de la Mer morte par Mâr-Saba	293
X. Bethléhem et ses environs	306
XI. Saint-Jean du Désert	328

Pages

SAMARIE ET GALILÉE 338
I. De Jérusalem à Nazareth 338
Ire journée : de Jérusalem à Bireh 343
IIme journée : de Bireh à Naplouse 353
IIIme journée : de Naplouse à Djennîn 372
IVme journée : de Djennîn à Nazareth 380
II. Le lac de Génézareth 387
III. Environs de Tibériade 416
PHÉNICIE 430
I. Tyr et Sidon 430
II. Arrivée à Beyrout 449
APPENDICE 456
Note I. L'étang d'Ezéchias 456
Note II. La Mer morte 461
Passages de l'Ecriture sainte cités dans cet ouvrage... 465

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

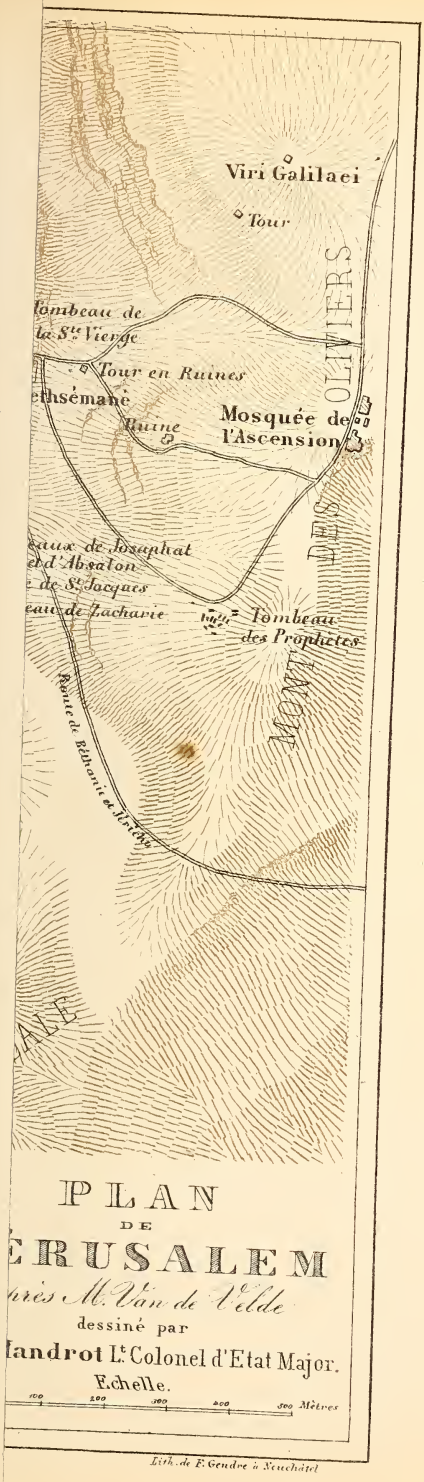
ERRATA

Page 6, ligne 5.	Au lieu de *brillante*,	lisez *charmante*.	
» 41, » 8.	Après *des hommes*, retranchez la virgule.		
» 75, » 4.	Au lieu de *produit*,	lisez *produisent*.	
» 85, » 7.	» *été*,	» *être*.	
» 86, » dernière.	» *imprudence*,	» *impudence*.	
» 110, lisez 101.			
» 114, note.	Au lieu de *Ps. LXXXIX*,	» *Ps. LXXIX*.	
» 116, note.	» 52,	» 32.	
» 119, note 1.	» *XXXII*,	» *XXVII*.	
» 145, » 3.	» *1 Chrôn. X*,	» *1 Chron. XI*.	
» 164, ligne 10.	» *des coupoles*,	» *de coupoles*.	
» 169, note.	» *Néh. II*, 12-25,	» *Néh. II*, 12-15.	
» 175, ligne 2.	» *du sud ou nord*,	» *du sud au nord*.	
» 176, note.	» *Les principales objections*,	» *La principale objection*	
» 198, note 1.	» *Marc XII*, 2,	» *Marc XIII*, 2.	
» 215, » 1.	» *2 Cor. V*, 17,	» *2 Cor. V*, 16.	
» 225, » 1.	» *Matth.*,	» *Matth. XXI*, 1, 2.	

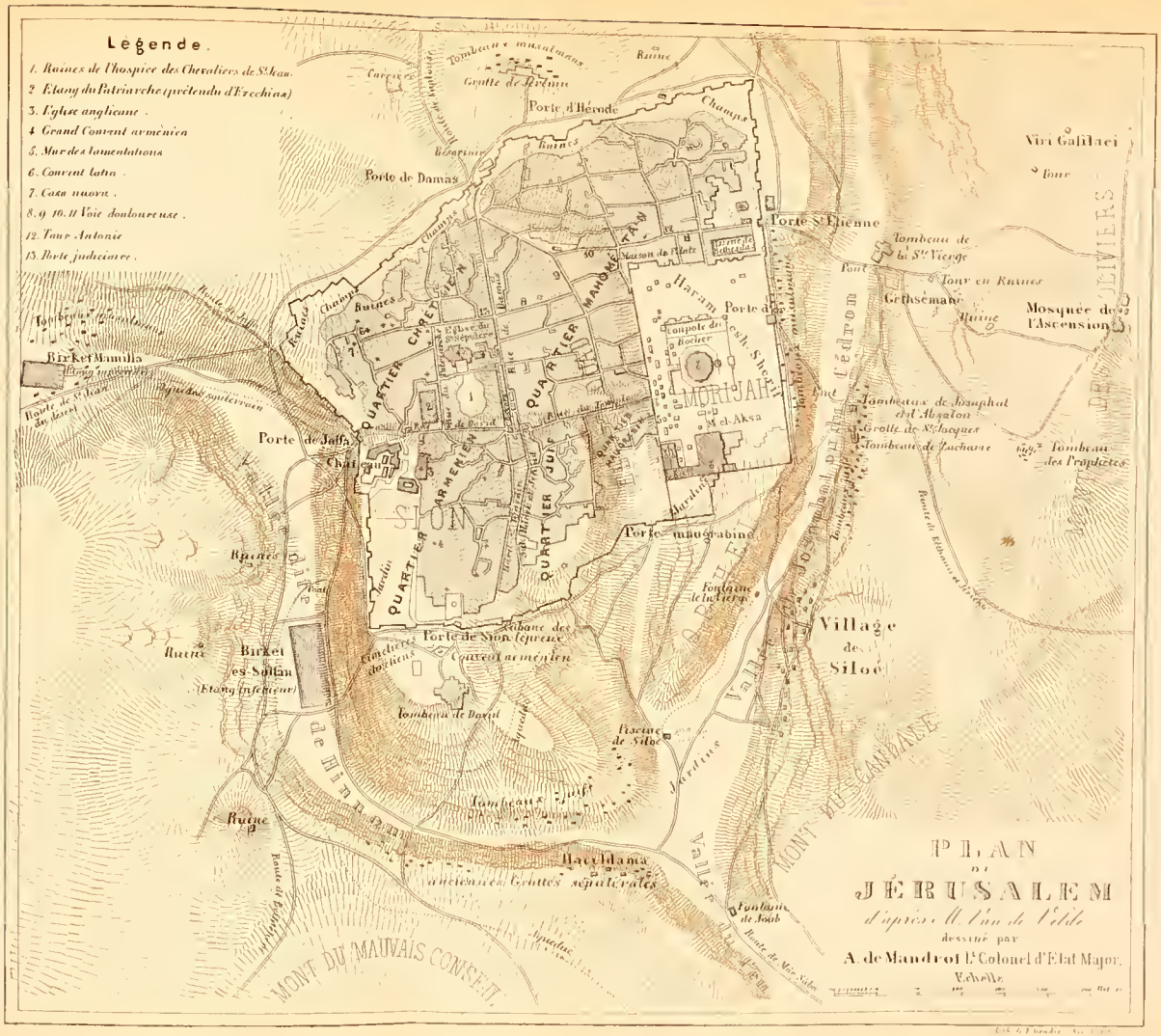
» 290, ligne 25. *Mêlées, à des détritus,* supprimez la virgule.

J'avais cru pouvoir *(page 190)* identifier la *porte Maugrabine* actuelle et celle que Jérémie et le livre des Rois appellent la *porte qui est entre les deux murailles*. Je croirais plutôt maintenant que cette dernière se trouvait dans la vallée dite de Hinnom, au sud-ouest de la ville, entre le premier mur et le mur extérieur construit par Manassé. (Voyez la note sur *l'étang d'Ezéchias.)* Une porte dans cette position, un peu au-dessous de *l'étang du Sultan*, aurait aussi correspondu parfaitement au chemin de l'Arabah.

Environs de Jérusalem.
Bîreh
Rama
Gibeah
Gubaon
Nebi Samouil
Anâta
Kuryet el Enab
Jérusalem
Bethanie
St Jean ou Ain Karim
Beit Djala
Bethlehem
Etangs de Salomon
Ourtâs
Mt des Francs
Thékoa
Beyrout
Deir el Kamr
Sidon
Sarepta
Tyr
Ras el Abiad
Promontoire Blanc
Râs el Nakhoûrd
St Jean d'Acre
Kaïfa
Mt Carmel
Nazareth
Mt Thabor
Nain
Pt Hermon
Mt Gilboah
Medjdal
Tiberiade
Lac de Génézareth
Saphed
Tell Hum
L. Merom
Dan
Césarée de Philippe
Hasbeya
Grd Hermon
Mt Liban
Mt Anti Liban
Baalbek
Sanoûr
Djenin
Djéba
Samarie
Mt Hébal
Naplouse
Mt Garizim
Siloh
Gilgal
Béthel
Bîreh
Jéricho
Jérusalem
Bethléhem
Mar-Saba
Hébron
Jaffa
Lud
Ramleh
Asdod
Ascalon
Gaza
Beer Séba
Cap Molineux
Cap Costigan
Kerak
Canal de Lynch
Jourdain Fl.
Rabbath Ammon
Lieues de 25 au degré.
TERRE-SAINTE.
Dessinée p. de Mandrot Lt Colonel.
Lith F Gendre a Neuchâtel



Lith. de F. Gendre à Neuchâtel


Légende.
1. Ruines de l'hospice des Chevaliers de St Jean.
2. Etang du Patriarche (prétendu d'Ezechias)
3. Eglise anglicane.
4. Grand Couvent arménien
5. Mur des lamentations
6. Couvent latin.
7. Casa nuova.
8. 9. 10. 11 Voie douloureuse.
12. Tour Antonie
13. Porte judiciaire.
Porte d'Hérode
Porte de Damas
Porte St Etienne
Porte de Jaffa
Porte mugrabine
Porte de Sion (ouverte)
Porte d'or
Birket Mamuda
Birket es Soltan
(Etang inférieur)
QUARTIER CHRETIEN
QUARTIER MAHOMETAN
QUARTIER ARMENIEN
QUARTIER JUIF
Haram esh Sherif
Coupole du Rocher
Mosquée el Aksa
MORIJAH
SION
Village de Siloé
Tombeaux de Josaphat
Grotte de St Jacques
Tombeau de Zacharie
Tombeau de la St Vierge
Tour en Ruines
Gethsémane
Mosquée de l'Ascension
Tombeau des Prophètes
Viri Galilaei
Tour
Tombeau de David
Piscine de Siloé
Tombeaux juifs
Aceldama
anciennes Grottes sépulcrales
Fontaine de Siloé
Fontaine de Job
Jardins
Vallée de Hinnom
Vallée de Josaphat
MONT DU MAUVAIS CONSEIL
MONT DES OLIVIERS
Ruines
Ruine
Tombeaux musulmans
Grotte de Jérémie
Champs
Jardin
Route de Jaffa
Route de Bethléem et Hébron
Route de Nébi Samuel
Route de Nébi Sibe
Aqueduc
Piscines
Couvent arménien
Couvent latin
Chapelle des Grecs
Tombeau de Pilate
Maison de Pilate
Eglise du Sépulcre
Mur des lamentations
Tour Antonie
Tour judiciaire
Voie du Temple
Voie douloureuse
Voie de Pilate
Voie de Hérode
Voie de Caïphe
Voie de Jaffa
Voie de Sion
Voie de Siloé
Voie de Josaphat
Voie de Gethsémane
Voie de Bethléem
Voie de Hébron
Voie de Nébi Samuel
Voie de Nébi Sibe
Voie de Bethanie
Voie de Jérichos
Voie de Jérichos
Voie de Jérichos

OCT 20 1947

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2002

PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

LIBRARY OF CONGRESS
0 010 189 994 9